

Nº 663

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro 1310

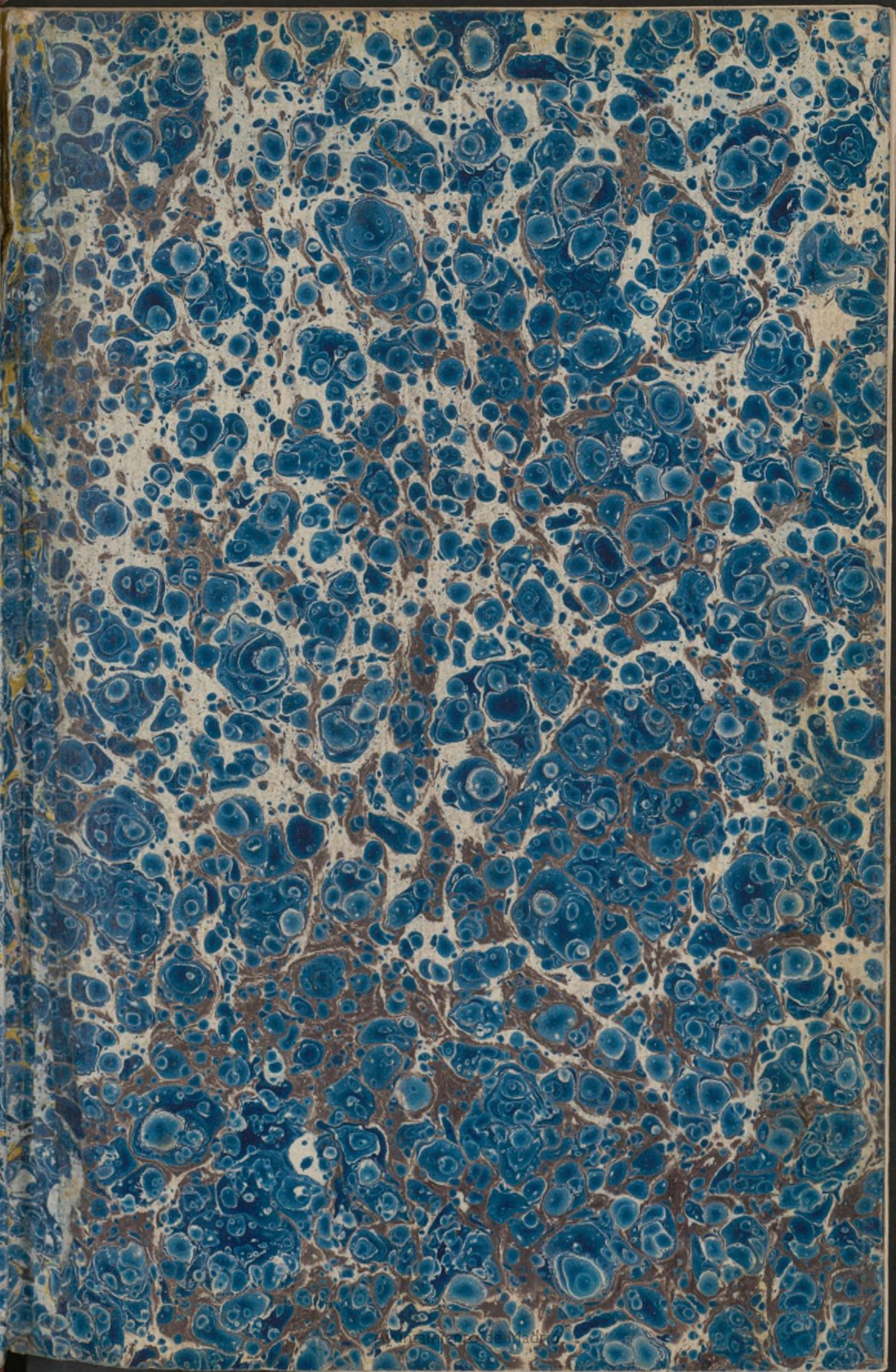
Estante A. H. 3

Tabla 4 7

Número de volúmenes 4

Encuadernación

I. M.—2032.





MERCURE DES SALONS.

MERCURE DES SALONS.

MERCURE DES SALONS.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

MERCURE

DES SALONS,
REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes.

TROISIÈME VOLUME.



PARIS.

BOULEVART DES ITALIENS, N° 2 L.





MERCURE

DES SALONS

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Album des Mémoires

TROISIÈME VOLUME



PARIS.

BOUTIQUE DES ÉCRIVAINS, N. 2 A.

MERCURE

DES SALONS.

PAUL PREMIER

ET

L'ACTEUR FROGÈRE.

Frogère, acteur comique, ne jouissant pas d'une très-grande célébrité à Paris, quitta cette capitale et passa en Russie où il devint le favori de Paul I^{er}. Un soir qu'il soupait à la table de l'empereur, l'un des convives saisit une occasion qui s'offrit de faire un compliment au monarque aux dépens de Pierre-le-Grand. Paul se tournant du côté de Frogère, lui dit : « Voilà bien ce qu'on peut appeler voler Pierre pour » payer Paul ; je ne trouve pas cela très-beau, et vous Frogère ?
« — Ni moi non plus, Sire, répondit l'acteur, et d'autant » moins que Votre Majesté laissera après elle une réputation » qui n'inspirera guères la tentation de la voler à son tour. »

III.

I

Quoique cette répartie ne dut pas être prise pour autre chose que pour une plaisanterie, elle ne plut pas à Paul, et comme il ne l'honora pas de son sourire impérial, les courtisans se gardèrent bien de leur côté de l'accueillir avec un air approbateur. Quelque fût son mérite, ce mot tomba donc à plat. Si quelqu'un en fut surpris, ce fut son auteur. Peu d'instans après, l'empereur se retira et tout le monde imita son exemple. Frogère revint chez lui l'esprit tourmenté. A quoi devait-il attribuer le mauvais succès de sa plaisanterie? Elle n'était pas pire pourtant que beaucoup d'autres qui avaient obtenu, dans d'autres momens, le suffrage de l'empereur. Il y pensa et repensa encore; mais, avec toute sa sagacité, il ne put découvrir la cause du mécontentement de Paul. Toutefois, comme il était homme sage, il se mit au lit et s'endormit sans se tourmenter davantage.

On était au cœur de l'hiver. Vers la fin de la nuit, Frogère fut réveillé en sursaut par un coup très-fort frappé à la porte de sa chambre. Il se leva, courut ouvrir, et, à son grand étonnement, il vit entrer un officier, accompagné de 4 soldats, armés jusqu'aux dents. N'ayant aucune raison de s'attendre à une semblable visite, il supposa tout naturellement que l'officier (qui était une de ses anciennes connaissances, et qui avait assisté la veille au souper de l'empereur) avait pris sa chambre pour celle d'un autre. Hélas! il fut bientôt convaincu qu'il n'y avait aucune méprise et que lui seul était l'objet de cette visite si alarmante. L'officier exhiba un ordre de l'empereur lui enjoignant d'arrêter Frogère et de le conduire immédiatement en exil au fond de la Sibérie. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Frogère. L'idée d'être exilé en Sibérie avait en effet abattu des courages plus fermes que le sien. Il pleure, crie, se jète à genoux, s'arrache les cheveux. Quel crime avait-il commis pour attirer sur lui un châtement si rude? ne pouvait-il obtenir un délai, un jour, quelques heures seulement, pour voir l'empereur, tomber à ses pieds et implorer sa grâce. Supplications inutiles! Le commandement impérial

était précis et si jamais souverain souffrit qu'on se jouât de ses ordres, ce n'était certes pas Paul I^{er}.

La seule chose que le pauvre Frogère put obtenir de l'officier, en considération de leur amitié, fut le temps strictement nécessaire pour jeter quelques vêtemens et un peu de linge dans une valise. Dès qu'il eut fini, on l'emmena hors de la maison. Une voiture, escortée d'un assez fort détachement de cavalerie ; l'attendait à la porte ; il y fut jeté plus mort que vif et deux soldats, armés de pistolets et le sabre nu, prirent place à ses côtés. Après s'être assuré que les portières étaient bien closes et que le prisonnier ne pouvait avoir aucune communication avec le dehors, l'officier se mit à la tête du détachement, donna l'ordre du départ et l'on partit au grand trot pour ce formidable voyage.

Combien de temps s'écoula-t-il jusqu'à leur première halte ? c'est ce que Frogère ne put savoir ; car il était dans une obscurité complète, ses gardes d'ailleurs ne répondaient à aucune de ses questions. Défense expresse leur avait été faite de parler au prisonnier et très peu de soldats russes aiment assez le knout pour désobéir aux ordres qu'ils reçoivent. Jugeant du temps par tout ce qu'il souffrait, Frogère trouva que ce voyage durait une éternité. On ouvrit enfin la portière. Il faisait grand jour ; mais il ne fut pas permis au prisonnier de jouir long-temps de la lumière bienfaisante du soleil ; on lui banda les yeux et on le conduisit dans une misérable cabane. Là, on lui ôta son bandeau. Il se trouvait dans une petite chambre dont on avait fermé les fenêtres et qu'une seule chandelle éclairait ; quelques mets grossiers étaient placés sur une table de bois non moins grossière ; on lui fit signe de manger. Peu d'heures auparavant ce même homme était environné de toutes les somptuosités d'un palais ; des princes partageaient ses plaisirs, un puissant monarque le traitait en égal ; maintenant il se voyait disgracié, banni, abandonné, n'ayant qu'un misérable toit pour abri, réduit pour toute nourriture à des mets que la veille il n'eut pas osé offrir à un mendiant affamé, entouré de visages qui, au lieu de paraître

lui banda de nouveau les yeux et on le fit remonter dans la voiture. Son ami, en le quittant, lui serra affectueusement la main et y glissa une petite somme d'argent. « Cela ne » vous sera pas inutile là-bas, lui dit-il à demi-voix, allons, » du courage, adieu ! » On referma de nouveau avec un grand soin les portières; l'ordre de partir fut donné; et la cavalcade se mit en route avec beaucoup de célérité.

Les heures s'écoulaient, et la voiture roulait sans interruption. Une obscurité profonde enveloppait le malheureux Frogère; rien, excepté ses gémissemens, ne troublait le silence qui régnait autour de lui. On avait enjoint de nouveau à sa garde de n'adresser la parole ni à lui ni à qui que ce fut. La voiture s'arrêta à la fin. Mêmes cérémonies qu'à la première halte : on lui banda les yeux, on le sortit de la voiture et quand on lui permit de faire usage de ses yeux, il se vit dans une hutte non moins misérable que la précédente, et éclairée seulement par la lueur jaunâtre de deux ou trois branches de sapin enflammées. On lui présenta encore un repas grossier; quand il eut mangé, une nouvelle escorte remplaça celle qui l'avait accompagné jusque-là et l'on se remit en marche. Mais cette fois une voix amie ne se fit point entendre; tout demeura silencieux.

Suivant son calcul, il y avait trois nuits et trois jours qu'il voyageait quand dans la nuit du troisième jour on fit une nouvelle halte. On lui banda encore les yeux; mais cette fois au lieu de le laisser marcher, ses gardes le transportèrent dans leurs bras jusque sur un banc de bois où ils l'assirent. Il demeura là pendant quelques minutes, étonné qu'on ne lui ôtât pas son bandeau. Il entendit d'abord à ses côtés des chuchotemens, puis un bruit de pas. Bientôt on lui saisit les mains et on les lui lia fortement ensemble. Tout tremblant, il demanda la cause de ce changement, aucune réponse. On détacha en hâte, mais toujours avec le même silence, la partie supérieure de ses vêtemens et on lui mit le cou et la poitrine entièrement à nu. Le cœur lui manqua. Il commence à douter que son voyage ait la

Sibérie pour but. « En joue! feu! » s'écrie quelqu'un. Une décharge de mousqueterie se fait entendre. « En avant! marche! » reprend la même voix; quatre hommes prennent le pauvre patient dans leurs bras et se mettent en marche, il entend devant et derrière eux les pas réguliers d'un grand nombre de personnes. « Halte! » dit encore la même voix. On le place alors sur un siège; on lui délie les mains, on lui enlève son bandeau et il se retrouve dans le même appartement, à la même table et à la place même où son malencontreux bon mot lui avait échappé; les mêmes personnes sont présentes et l'empereur est à leur tête. Son air hagard et terrifié, sa surprise, le doute qui se peint dans ses traits, excitent de toutes parts de bruyans éclats de rire. Frogère s'évanouit. Son voyage et les circonstances qui l'avaient accompagné n'avaient eu pour but que de le mystifier. La voiture ne s'était pas éloignée de plus de six milles du palais, seulement elle avait fait et refait cette course plusieurs fois; quoique le temps mesuré par ses cruelles souffrances eut paru beaucoup plus long à Frogère, le voyage n'avait guères duré cependant plus de 24 heures. L'empereur déguisé avait assisté à toutes les haltes : tout cela n'avait sans doute été qu'un badinage, mais les tortures et les angoisses du pauvre Frogère n'en furent pas moins cruelles. Il tomba sérieusement malade et ce ne fut qu'au bout d'un très-longtemps qu'il recouvra la santé.

Quelque gaie au reste que puisse paraître cette plaisanterie, il n'y avait guères que l'empereur Paul I^{er} qui fut assez cruel pour l'exécuter.

A quelque temps de là, l'acteur soupait avec le monarque, et pendant le même temps, il se préparait un tour, plus sanglant sans doute, mais dont Paul seul devait être la victime. A peine tous deux se furent-ils retirés que l'alarme se répandit dans le palais. Frogère et plusieurs autres personnes volèrent à la chambre de l'empereur, ils trouvèrent le monarque, mais étranglé et n'offrant plus que les restes défigurés d'un cadavre!

(*New Monthly and London magazine.*)

JACQUES DELILLE

ET

MARIE-ANTOINETTE.

L'abbé Delille ne fut jamais dans les ordres sacrés; professeur au collège de la Marche, il était simple tonsuré lorsqu'il publia sa belle traduction des *Géorgiques*. La reine Marie-Antoinette, passionnée pour notre littérature, fit remettre au jeune professeur une gratification de deux mille francs, ordonna qu'il lui serait présenté dans le jardin de Trianon, lui récita elle-même pour l'encourager les plus beaux passages de son livre, et lui donna la première idée de son poème des *Jardins*. L'abbé Delille, comme tous les artistes, était sensible à la louange : celles d'une reine, aimable et universellement adorée, électrisèrent son talent; il publia bientôt ce poème enchanteur des *Jardins*, où la jeune déité de Trianon admira le talent inspiré par la reconnaissance.

Marie-Antoinette possédait au plus haut degré la science des procédés, et l'art séduisant d'être utile. Cette princesse daigna s'occuper de la fortune de son poète, et lui donna le premier

bénéfice simple qui vint à vaquer. Ce bénéfice exigeait les quatre mineurs. M. Delille se rendit auprès d'un évêque, pour faire la retraite d'usage, et recevoir une ordination, qui n'est que préparatoire. L'abbé Delille n'a donc jamais été que *minoré* : tout le surplus est de l'invention de ses adversaires.

En 1813, lorsqu'il mourut, sa famille éplorée voulut le faire embaumer sans éclat, transporter son cercueil dans un cimetière de campagne; mais un membre de l'institut (feu M. Regnault de Saint-Jean d'Angeli) accourut, au nom de sa compagnie, et vint donner des ordres qui dérangèrent tous ses projets. Le corps de M. Delille, vêtu en homme du monde, fut placé sur un lit de repos, garni de longues mousselines brodées. Le défunt appuyé sur son bras gauche, et la tête posée sur un carreau, paraissait livré à un léger sommeil ou à quelque composition. Un mouchoir blanc, renoué sur le front, était sa coiffure. Il avait un habit noir à la mode, gilet de basin et cravate blanche; culotte de casimir abricot, à grands nœuds de rubans, comme un jeune homme; bas blancs, bien tendus, boucles d'or à sa chaussure, tabatière d'or et mouchoir blanc à la main, et, pour compléter ce ridicule appareil, on avait fardé le visage du mort comme celui d'une actrice. Quelques personnes de bon sens, introduites des premières dans la grande salle du collège de France, ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise à M. Regnault de Saint-Jean d'Angely; il leur répondit avec sa vivacité ordinaire : *C'est pour que rien en lui ne rappelle l'abbé.*

Les obsèques furent brillantes et dignes de ce poète illustre; elles furent très-dispendieuses, et quoiqu'on en ait dit dans le temps, la veuve en supporta tous les frais. Le corps de M. Delille fut embaumé; le baromètre étant à l'orage, les médecins se hâtèrent, et après avoir haché le cœur avec le cerveau, il les déposèrent, non pas dans la tête, mais dans la gorge et la poitrine.

Je rapporte cette circonstance comme un fait, et j'en ignore le motif et l'intention. Les choses étant terminées, on allait

descendre le corps dans la salle Louis XIV, lorsque madame Delille envoya secrètement deux petits émaux, qu'une personne de confiance remit à l'un des chirurgiens. On attira M. Regnault dans une pièce voisine, et on plaça les deux émaux sur la poitrine du défunt, qui l'avait ainsi ordonné avant sa maladie.

Ces deux émaux, bien précieux, étaient deux magnifiques portraits de Louis XVI et de la reine.

Le poète inspiré par son cœur avait chanté leur magnificence et leurs infortunes. Il n'avait pu les délaissier durant sa vie, il ne put les délaissier après sa mort.

(*Mercur de France.*)



PROCÈS BIZARRES.

Dans un ouvrage publié en 1531, Chasseneux, président du parlement de Provence, discute la question de savoir si l'on peut traduire les animaux en justice, et il se prononce pour l'affirmative. Selon lui, le juge doit nommer d'office un défenseur aux accusés pour présenter les motifs qui les empêchent de comparaître, et faire valoir leurs moyens de défense. Le même jurisconsulte rapporte les détails de plusieurs procès intentés, au commencement et à la fin du 15^e siècle, aux rats et aux limaçons d'Autun, aux escargots de Beaune et aux limaçons de Macon et de Lyon. Le président de Thou nous apprend que les rats d'Autun jouirent de l'avantage d'avoir Chasseneux pour avocat. Sur la plainte du magistrat faisant les fonctions de procureur-général près des cours ecclésiastiques, l'official ordonna que les rats seraient cités devant lui; Chasseneux n'ignorait pas la mauvaise réputation de ses clients, et il proposa divers moyens dilatoires pour gagner du temps, espérant par là affaiblir les impressions défavorables qui existaient contre les accusés. Il prétendit que les rats étant dispersés dans les villages voisins, une seule citation ne suffisait pas pour tous. Une seconde citation fut, en conséquence, donnée et lue publiquement à l'issue

de la messe , dans chaque paroisse. A l'expiration du délai fixé, l'avocat des rats chercha à excuser leur non comparution devant le tribunal en alléguant la longueur et les difficultés du voyage , le danger auquel ils étaient exposés de la part de leurs mortels ennemis , les chats , qui , informés de l'affaire , étaient aux aguets pour les saisir en passant , et enfin , après avoir épuisé ces argumens , le président Chasseneux mit en avant des considérations d'humanité , de politique , etc.

F. Mallerlus , théologien du 15^e siècle , dans un traité intitulé *De Exorcismis* , rapporte un procès qui eut lieu , au siècle précédent , contre les cantharides de certains districts de l'électorat de Mayence. Le juge devant qui les fermiers de ces districts avaient cité les cantharides , considérant que ces dernières étaient très-petites et n'avaient pas encore atteint l'âge de discrétion , nomma un tuteur pour défendre leurs intérêts. Leur cause fut plaidée avec beaucoup de talent , et l'avocat obtint une sentence portant que si ses cliens étaient chassés du pays il leur serait assigné un district particulier pour se retirer.

En 1266 , un cochon fut brûlé vif à Fontenai-aux-Roses , près Paris , par ordre des officiers de justice du monastère de Sainte-Geneviève , pour avoir dévoré un enfant (*Hist. de Paris* , t. 9 , p. 4.)

En 1386 , une sentence du juge de Falaise condamna une truie à avoir la patte et la tête mutilées , et à être ensuite pendue pour avoir lacéré le bras et le visage d'un enfant et avoir occasionné sa mort. Cette truie fut exécutée sur la place de l'Hôtel-de-Ville , revêtue d'habits d'homme. La dépense s'éleva à dix sous six deniers , plus un gant neuf pour l'exécuteur. (*Statistique de Falaise* , t. I^{er} , p. 83.)

En 1389 , un cheval fut condamné à mort , à Dijon , pour avoir tué un homme. (*Annuaire de la Côte-d'Or*.)

On lit dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi une sentence prononcée en 1457 , par le juge de Savigny , en Bourgogne , contre une truie. « Le mardi d'avant Noël , porte l'acte d'accusation , une truie et ses six cochons de lait , actuellement

en prison, ont été pris sur le fait au moment où ils commettaient et consummaient (particulièrement ladite truie) un meurtre et homicide sur la personne de Jean Martin, âgé de cinq ans, etc.» L'avocat nommé pour défendre l'accusée, ayant déclaré qu'il n'avait rien à dire pour sa défense, la sentence fut prononcée dans des termes dont voici le sens. «Après avoir pris connaissance des faits, etc., et avoir consulté dans cette occasion l'usage et la coutume en Bourgogne, ayant Dieu devant les yeux, nous déclarons et prononçons notre sentence définitive, et par la loi et notre dite sentence, condamnons la truie de Jean Bailli à être confisquée et remise entre les mains du bourreau à l'effet de subir la peine capitale et d'être pendue par les pattes de derrière jusqu'à ce que mort s'ensuive. En ce qui concerne les cochons de lait, comme il n'est pas clairement manifesté qu'ils aient pris part au meurtre de Jean Martin, quoique l'on ait trouvé du sang sur eux, nous ajournons le jugement desdits cochons de lait, et consentons qu'ils soient remis et rendus audit Jean Bailly, à charge, par lui, de les représenter dans le cas où il viendrait à être prouvé qu'ils ont mangé une portion du corps de Jean Martin, etc.» Puis vient le procès-verbal de l'exécution de la truie par le bourreau de Châlons-sur-Saône. Ceux qui désireraient savoir le sort des six cochons de lait verront dans le même manuscrit que, par un jugement subséquent, ils furent acquittés, mais déclarés acquis au fisc dont ils dépendaient.

Le parlement de Paris ne s'est pas montré plus raisonnable que les tribunaux dont il vient d'être question, car on trouve, dans le compte des dépenses auxquelles a donné lieu l'exécution d'un homme et d'une truie brûlés à Corbeil en 1466, un jugement de ce parlement prononçant leur condamnation. (*Histoire de Paris*, par Sauval, t. III). — Ayrau (*Ordre judiciaire*, 1604, p. 606) rapporte textuellement un autre acte du parlement de Paris qui condamne un âne à être assommé et brûlé.

En 1474, à Bâle, en Suisse, un pauvre coq, accusé d'avoir pondu un œuf, fut condamné par les magistrats de la ville à être brûlé vif avec l'œuf. (*Promenade dans l'évêché de Bâle.*)

Les rats, les sangsues, les chiens, les chèvres, étaient soumis à des peines en France, en Suisse et en Espagne durant le 17^e siècle, et l'on peut citer un grand nombre de procès dirigés contre eux. Suivant Lahoutan (*Voyages*, lett. 2), à la fin même du 17^e siècle, les tortues étaient fréquemment excommuniées par les évêques du Canada.



SOUVENIRS MILITAIRES.

« Le cochon s'expose à la mort par une vie douce
» dont la volupté est réelle : vous, Ulysse, vous vous
» exposez de même à une mort prompte par une vie
» malheureuse et pour une gloire chimérique. Mieux
» vaut être cochon que héros. »

FÉNÉLON, *Dialogues des morts.*

« Au diable la gloire ! Il n'y a plus rien à manger en Allemagne. A Mayence ! à Mayence ! »

Depuis le passage de l'Elster, c'était le cri de ces bandes de fuyards qui précédaient l'armée, pillant tout sur leur passage. Ils avaient jeté leurs fusils, et se précipitaient vers le Rhin, armés de poêles à frire, de broches et la marmite sur le dos. On les appelait les *fricoteurs*. Il y avait là une douzaine de mille hommes, quelques-uns blessés ou malades, conscrits pour la plupart. Dans cette avalanche de fantassins et de cavaliers de tous les régimens, à peine si l'on pouvait distinguer les différents uniformes. Également couvert de boue, le visage maigri par les fatigues et noirci à la fumée des bivouacs, ils couraient sur la grande route confusément et par soubresauts, comme

des moutons harcelés par des chiens. Parfois une terreur panique s'emparait de cet immense troupeau qui, s'éparpillant à droite et à gauche, franchissant haies et fossés, inondait au loin la plaine et reflétait jusque dans nos rangs. Le danger passé ou la frayeur dissipée, les fuyards isolés se reformaient en pelotons. « A Mayence! à Mayence! » et on les revoyait ralliés en masses cheminer tout craintifs et haletants, jusqu'à ce que l'ombre d'un cosaque vînt les disperser de nouveau. Ces hommes avaient vaincu à Lutzen et à Bautzen; ils s'étaient couverts de gloire sous les remparts de Dresde; mais alors ils allaient en avant. La retraite les avait démoralisés, comme disait Napoléon; impossible de les arrêter. On tirait sur eux comme sur l'ennemi, et ils marchaient toujours. Je me rappelle qu'un beau matin le maréchal Oudinot voulut faire un exemple, et ordonna de prendre au hasard une demi-douzaine de fuyards. Leur procès ne fut pas long.

— « Comment t'appelles-tu ? »

— » Fricoteur.

— » Insolent! Où est ton régiment ? »

— » Je n'en sais rien.

— » A genoux. »

Et on le fusillait.

Quelques centaines de fricoteurs, plus curieux que leurs camarades, assistaient à l'exécution. Au moment fatal, un condamné se relève, bat un entrechat en imitant le cri de Polichinel, s'échappe, et se perd dans la foule. On saisit un des spectateurs qu'on fusille à sa place, et la représentation terminée, les fricoteurs la sifflent, et se remettent en marche.

Ils n'étaient cependant pas toujours d'aussi bonne composition; le chef d'escadron Rossignol l'éprouva. Au sortir d'un petit village, près de Hunefeld, accompagné de quelques officiers, il tenta de barrer le passage à une de ces bandes, et, mettant le sabre à la main :

— « Canaille, leur dit-il, la gloire et l'honneur.... »

Oh! il n'eut pas le temps d'achever.

— « Il n'y a plus de gloire ni d'honneur, crièrent-ils! Charivari pour les officiers! »

Et, riant et jurant, ils les jetèrent à bas de leurs chevaux, et leur passèrent sur le corps.

Au reste, ils ne se traitaient pas mieux entre eux. Qu'épuisé de fatigue et de faim, un de leurs compagnons tombât sur la route, aussitôt, de ses deux voisins, l'un lui sautait sur le ventre, tandis que l'autre lui arrachait bottes et habits. Le moribond se traînait encore quelques pas dans la boue pour n'être pas écrasé, et allait expirer sur le bord du fossé.

Rossignol ne devait pas périr là. Les débris de notre régiment qu'il commandait le retrouvèrent, et, ses contusions pansées, on le remonta à cheval. Dès ce moment cette mélancolie, qui ne le prenait que par accès, ne le quitta plus, même quand il voulait rire. Il examinait avec une attention inquiète les spectres jaunes et osseux qui jonchaient les deux côtés de la route, comme un abattis d'arbres, et sur lesquels voltigeaient et croassaient des milliers de corbeaux.

— « Je ne les vois pourtant pas parmi les squelettes, me dit-il.

— « Qui donc, mon commandant?

— « Eh! parbleu! Dumanet, notre infernal curé. »

C'était un pauvre diable de séminariste normand, transformé en lancier par décision du ministre de la police. Dans son séminaire, il avait fait je ne sais quelle bêtise en l'honneur du pape, une ode latine, je crois, où il appelait Pie VII *regnatorem orbis*. Cela scandalisa fort M. de Rovigo, prince romain aujourd'hui, mais alors gallican enragé; et le poète tonsuré fut envoyé par pénitence simple soldat dans notre régiment. Rude pénitence, j'en répons! En butte à tous les mauvais tours de ses camarades, honni, baffoué par le dernier conscrit, il avait encore trouvé un implacable persécuteur dans le commandant Rossignol. Ce vieux Pandour de la république, officier supérieur depuis la bataille de Jemmapes, avait vu tous ses camarades passer généraux ou rois; lui seul restait tou-

jours chef d'escadron comme devant. On lui jetait des rubans au lieu de grades. Officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de la couronne de fer et de l'ordre de la Réunion, il n'avait conservé, de son ancien républicanisme, que des boucles d'oreilles à la Dumouriez et l'horreur des prêtres. Dieu sait combien il donna de coups de plat de sabre au clergé sur les épaules de ce bon Dumanet : « Oh ! vilain prêtre ! on ne vous pend donc plus ! mais je ne vous ai pas pardonné, moi. » Injures, mauvais traitemens, Dumanet souffrait tout avec une patience évangélique. Il faisait toujours ponctuellement son service, et souvent celui des autres. A Leipsick, personne ne s'était conduit plus bravement, et depuis nous ne l'avions pas revu.

— « Nous le reverrons, répétait Rossignol en trottant sur son cheval russe, nous le reverrons ; le corbeau me poursuit. »

— « Les morts ne reviennent pas, et il est mort sans doute. »

— « Je ne m'y fie pas. Il reviendra me porter malheur.... Et tenez, n'est-ce pas lui ? »

Il me montrait un corps maigre et nu, tout lardé de coups de lance. Au bruit de nos chevaux, le cadavre sembla ressusciter, et se trainant sur les mains, il nous suivait en criant : « Ah ! camarades, pour l'amour de Dieu, un morceau de pain. » Un de nos soldats en eut pitié, et lui tira un coup de carabine.

Le 29 octobre, nous étions réunis autour d'un bon feu auprès du bivouac de Schluthern : le commandant Rossignol semblait réfléchir profondément. Selon son habitude, il avait quitté son habit pour mieux se chauffer, et, sur sa poitrine tatouée, on voyait un véritable musée de régiment : un soldat présentant une rose à sa maîtresse, des trophées d'armes, un bonnet de la liberté, et au-dessous une aigle. A une chaîne d'or pendait un large médaillon que Rossignol regardait amoureuxment. C'était le portrait d'une femme, aux robustes appas rehaussés jusqu'au menton par une écharpe tricolore.

— « Ah ! Julie ! voilà une vraie campagne d'émigrés. Nous

avons perdu plus de la moitié du régiment, le colonel, notre aigle, le diable et son train, et nous battons en retraite. Aussi pourquoi met-on des curés dans l'armée....? Tenez, messieurs, que dites-vous de cette femme-là....? J'ai été sur le point d'en faire mon épouse. Elle m'avait suivi en Italie dans la première guerre contre les préjugés. Malheureusement, à Saint-Domingue, elle tomba avec nos bagages dans une embuscade.

— « Ah! mon commandant, lorsqu'une aussi jolie femme tombe dans une embuscade.... »

— « Oui, mon cher ami, continua-t-il en me montrant de plus près son médaillon, vous voyez ces traits enchanteurs, ces charmes divins.... Eh bien! les nègres ont mangé tout cela; et je n'en ai pas eu plus d'avancement, parce que je ne suis pas un flatteur.... Mais qui tire donc encore de ce côté-ci? »

— « Ce n'est rien : ce sont les fricoteurs qui se replient sur nous ce soir et qu'on chasse à coups de fusil. Les cosaques nous les renvoient ou bien les Bavares; car on dit que ces traîtres-là veulent nous barrer le chemin. »

— « Les Bavares! nous barrer le chemin! les Bavares! Ah! pour le coup ce serait trop fort! »

Et le rouge monta à la figure du vieux soldat.

— « Au reste, reprit-il en soupirant, depuis que nous avons ce maudit prêtre, je m'attends à tout. Vous riez? écoutez-moi : Il y a bien long-temps, quand l'empereur n'était encore qu'officier tout juste (j'étais déjà capitaine, moi!) j'entrais avec ma compagnie à Bâle en suisse. Dans la rue, je vois un curé, et machinalement je lui plonge mon sabre dans le ventre. Il ne me faisait point de mal, il ne me disait rien, peut-être ai-je eu tort : dans ce temps-là, l'enthousiasme... vous comprenez. Finalement je l'ai tué; mais le scélérat en mourant me lança un regard qui semblait dire : « Je me vengerai plus tard. » Effectivement, je l'ai revu partout, ce coquin-là, et toujours pour m'annoncer des désagréments : à la révolte du 2 mai, à Ma-

drid; à Kowno, le soir du grand orage; et aussitôt (je voulais le dire à l'empereur) j'ai prévu que la campagne de Russie finirait mal. Enfin, à Dresde, vous nous amenez un détachement de conscrits, et le premier que j'aperçois, c'est mon homme, c'est Dumanet. »

Je regardais Rossignol avec effroi; je le croyais devenu fou.

— « Comment! mon commandant, vous croyez.... »

— « Je ne crois ni à Dieu ni au diable; ainsi je ne suis pas abruti par mes croyances; mais, je vous le prédis, si vous ambitionnez ma place, elle sera bientôt vacante. Je ne reverrai pas la France. Cet horrible prêtre s'y oppose. »

— « Mais puisque vous l'avez tué.... »

— « C'est lui, vous dis-je, ou son fils. »

Tout à coup il laisse tomber sa pipe et reste pétrifié.

— « Qu'avez-vous donc, commandant? »

— « Regardez, le voilà. »

En effet, à la lueur du feu à moitié éteint par la pluie, j'aperçois Dumanet qui s'approchait timidement, la tête couverte d'un mouchoir ensanglanté. Depuis dix jours, tantôt seul, tantôt égaré par les fricoteurs, le pauvre garçon nous cherchait. Il rapportait l'aigle du régiment qu'il présenta à Rossignol modestement et sans mot dire. Le commandant, tout pâle encore, voulut faire bonne contenance, et quoiqu'il n'eût guère envie de rire :

— « Tu nous ramènes donc la pluie, monsieur le curé. Tu devrais bien du moins changer cette eau-là en vin, comme aux noces de Cana. »

Quoique l'instruction religieuse du chevalier Rossignol eût été singulièrement négligée, il connaissait ce miracle tant célébré dans les chansons bachiques de l'empire, et le seul, à vrai dire, qui pût faire quelque impression sur lui. Tout fier de son bon mot, il ajouta en se tournant de mon côté : « Vous voyez bien que je ne suis pas superstitieux. »

Ayant pris l'aigle, il l'embrassa, et sans regarder celui qui l'avait sauvée :

— « C'est bon, vilain prêtre; va rejoindre ta compagnie. »

Voilà le seul compliment que reçut Dumanet. Il se retira, non pas sans entendre encore quelques brocards de ses camarades, et sans leur offrir un paquet de tabac qu'il avait acheté aux fuyards. Le lendemain il marchait avec nous sur Hanau.

Le général de Wrède avait rangé ses troupes sur la Kintzig, en avant de la ville, la droite appuyée au pont de Lamboi, son centre entre ce pont et la grande route de Gelnhausen, sur laquelle il avait établi une batterie de soixante pièces de canon. Il n'en fallait pas tant pour écraser nos soldats harassés et découragés. Heureusement notre avant-garde se trompe de chemin, se jette à gauche de la route de Hanau, et le gros de l'armée suit le mouvement, si bien que nous voilà à la hauteur du flanc de l'ennemi, sans que Français ni Bavares s'en doutent le moins du monde. Quand nos éclaireurs débouchent de la forêt de Lamboi, quel est leur étonnement de rencontrer les Bavares à brûle-pourpoint, et quel est l'étonnement des Bavares qui nous attendaient d'un autre côté! Imaginez le désordre. C'était des cris, un brouhaha à mourir de peur ou de rire. Nous nous croyons surpris, de Wrède se croyait tourné, de part et d'autre on se croyait perdu. Certes, Napoléon avait commis une grande faute; elle sauva l'armée. Notre artillerie à deux heures du champ de bataille, nos divisions dispersées, l'empereur presque seul à portée du pistolet de l'ennemi! Eh bien! le général de Wrède ne vit là qu'une savante manœuvre. Son plan de bataille ne valait plus rien. Forcé de changer toutes ses dispositions, il se déconcerte, perd la tête, tandis que l'empereur crie à ses troupes : « Soldats, voici les traîtres devant vous, la France est derrière eux. »

J'ai vu d'étranges choses ce jour-là : les grenadiers à cheval de la vieille garde ramenés l'épée dans les reins par les chevau-légers bavares, et les vainqueurs, battus à leur tour, culbutés par nos gardes d'honneur, risée de l'armée, soldats novices, montés sur des haridelles rogneuses et pelées.

Enfin l'ennemi repassa la Kintzig en toute hâte et en pleine déroute.

Depuis trois heures, on avait placé Rossignol et les débris de son régiment derrière une batterie pour la soutenir. Vers la fin de la journée, les boulets, qui auparavant passaient par-dessus nos têtes, vinrent tomber devant nous et labourer nos pelotons. Et Dumanet de faire des signes de croix comme à son ordinaire, et le commandant de murmurer toujours :

— « Oh! ce prêtre! c'est lui qui nous attire tous ces boulets! »

Il en pleuvait sur notre petite troupe, qui, immobile, le sabre dans le fourreau, les reçut long-temps avec un courage stupide. A la fin cependant le désordre se mettait dans nos rangs trop éclaircis. Alors Rossignol affectant la gaité pour ranimer ses soldats :

— « Tiens, monsieur le curé, pare cet obus qui nous arrive en ricochant. Vite, un signe de croix. »

Dumanet n'en eut pas le temps. L'obus, plus rapide que la parole, l'avait déjà frappé. Son cheval effrayé bondissait; mais le séminariste se tenait ferme encore, et, à chaque mouvement, son bras fracassé flottait comme le drapeau de sa lance. Sans proférer une plainte, il se dirigea vers une ambulance où Rossignol et moi et bien d'autres le rejoignîmes bientôt. Là un garçon apothicaire qui avait endossé l'uniforme de chirurgien pour échapper à la conscription, se démenait au milieu d'un *raout* de blessés, criant : « Je ne puis pas couper les jambes à tout le monde. »

Je crois en effet qu'il ne savait comment s'y prendre. Près de lui, Dumanet, assis sur un débris de caisson, attendait patiemment son tour, lorsqu'il aperçut le commandant que deux lanciers rapportaient à moitié mort. Il se leva aussitôt pour lui céder sa place (c'était pousser loin la politesse), et alla s'asseoir au bord d'un ravin sur la lisière du bois.

Après avoir examiné long-temps la blessure de Rossignol :

— « Vous avez une cuisse emportée, lui dit le chirurgien improvisé.

— « Belle nouvelle, fameux docteur! Dépêche-toi de me panser; car voilà les boulets qui suivent notre satané prêtre; et m'emporteraient l'autre cuisse. »

A l'instant même l'air siffla à mes oreilles, et j'entendis auprès de nous un bruit semblable à celui d'une boule roulant sur des feuilles sèches. La tête de Dumanet était à nos pieds.

— « Le voyez-vous? cria Rossignol : encore lui! toujours! Otez-le.... Tu veux donc ma mort, tigre féroce! »

Il fit un effort pour se lever, et retomba dans mes bras.

— « Je ne vous fais pourtant pas mal, lui dit l'opérateur, qui suait à grosses gouttes. »

Il pansait un cadavre.

En sa qualité d'officier supérieur, on lui creusa une fosse près de là, au pied d'un grand chêne mutilé par le boulet; et, comme il y avait encore de la place, on jeta Dumanet par-dessus. J'entendais les lanciers qui l'enterraient dire entre eux : « Ce monstre de commandant, il nous a assez fait enrager pendant sa vie! Jetons-lui le curé sur l'estomac : à force de demeurer ensemble ils deviendront peut-être bons amis. »

Quinze ans après, voyageant en Allemagne, j'allai visiter leur tombeau. Je reconnus le vieux chêne qui lui servait d'abri. Il n'était pas mort de ses blessures, et sur son tronc noir on distinguait encore une aigle grossièrement sculptée avec la pointe d'un sabre. A cette vue, je ne pus me défendre d'une vive émotion. Malgré moi, me revinrent à l'esprit tous les désastres qui avaient précédé et qui suivirent l'affaire de Hanau, la France deux fois foulée aux pieds des Cosaques, et, bien loin au-delà des mers, une brillante tyrannie expiée par un long supplice, et une autre fosse sans larmes ni honneurs. Et je me disais : « Le pistolet d'un Bavaïois pouvait tuer ici Napoléon. Au moins nous l'aurions enterré, et une aigle marquerait aussi sa tombe. »

Je me trompais, il est bien à Sainte-Hélène. — Après avoir

parcouru le champ de bataille, je voulus dire un dernier adieu à Rossignol et à Dumanet. Autour du chêne jouaient de jeunes paysans, livrés à la plus bruyante gaité. Ils faisaient s'embrasser et se battre, comme des marionnettes, deux têtes de mort, plantées sur des bâtons, dont l'une semblait rire et l'autre grincer les dents. Ces enfans m'avaient vu long-temps assis là, et, soupçonnant quelque cachette, ils avaient creusé la terre. Le plus âgé s'avança et me dit en allemand : « M. l'Anglais, voilà les têtes de deux braves soldats de Napoléon, voulez-vous les acheter ? »

Je leur donnai quelque argent pour qu'il remissent les deux têtes dans le trou, et ils me promirent bien de respecter à l'avenir les restes de mes deux compagnons d'armes. Grâce à une nouvelle industrie, ils ont été déterrés de nouveau. On lisait dernièrement dans les journaux anglais : « Une cargaison d'ossements humains vient d'arriver en Écosse; ils ont été recueillis dans les plaines d'Hanau et de Leipsick, et appartiennent aux braves qui ont été tués dans les sanglantes batailles de 1813. On veut faire de ces ossemens du noir d'ivoire. »

Pauvre Rossignol! il avait combattu dans les Antilles et à Moscou, sous les murs de Vienne et de Madrid. Et pourquoi? Qu'a-t-il gagné par cent batailles? Pas même trois pieds de terre dans un coin de l'Allemagne; pas même un peu de renommée, car, hors moi, qui connaît aujourd'hui le nom du commandant Rossignol? Vainqueur de la Bastille, soldat de Marengo et d'Austerlitz, de la Moskowa et de Bautzen, tes os brûlés et broyés vont cirer les bottes des dandys de Glasgow et d'Edimbourg. Que ne suivais-tu les fricoteurs?

(*Le Globe.*)





CHRONIQUE.

3 JUILLET.

On connaît les résultats de la dernière guerre que les Anglais firent dans l'Indostan, et qui se termina à leur avantage par un traité de paix fort onéreux pour l'empereur Birman. Voici le curieux récit qu'en a rédigé l'historiographe du souverain asiatique. « Dans les années 1186 et 87, les Kalapeï, ou » étrangers blancs de l'Occident, vinrent attaquer le seigneur du » palais d'or. Ils débarquèrent à Rangoun, s'emparèrent de cette » place et de celle de Prome; on leur permit même d'avancer » jusqu'à Yandabo, car le roi, en seigneur pieux et ménager des » vies humaines, ne fit rien pour les arrêter. Les étrangers » avaient dépensé des sommes considérables dans leurs entrepri- » ses, de sorte qu'arrivés à Yandabo, leurs ressources étaient tota- » lement épuisées. Ils adressèrent une supplique au roi, qui, dans » sa gracieuse magnanimité, leur envoya les fonds nécessaires » pour retourner dans leur pays, en leur enjoignant de quitter » sur le champ ses états. » Tant d'éloges pourraient devenir per- » nicieux pour le maître auquel ils s'adressent, car ils pourraient donner aux caractères les plus paisibles l'envie de faire la guerre à celui qui s'en acquitte avec tant de délicatesse.

— Un Anglais vient de faire construire, sur la rivière Thees un moulin d'apparence humaine. Il a la forme d'un homme couché sur le ventre, et l'eau lui tombe dans la bouche en passant par un canal à figure de bouteille; les dents servent d'égrilloir. Dans le ventre est le moulin même avec les roues. Le propriétaire habite dans la tête, et les yeux lui servent de fenêtres. Les cloches sont suspendues dans les oreilles; les ouvriers sont logés dans les mains; les chevaux, les bœufs et les voitures sont dans les cuisses et dans les jambes.

— A Rome un débiteur ne peut être retenu qu'un an en prison. Ensuite il a un moyen très-commode de se soustraire à remplir ses engagements envers ses créanciers. Il lui suffit de se faire imposer par son confesseur l'obligation de se préparer au saint Sacrement; pendant cette préparation les tribunaux civils n'ont aucune puissance sur lui, et la durée de ce privilège dépend de la volonté du cardinal légat du cercle ou de son secrétaire. Aussi n'y a-t-il personne de plus religieux qu'un débiteur romain.

— Un Suédois a inventé une machine pour chauffer les chambres sans feu. Elle est très-simple et se compose de deux roues tournant parallèlement l'une contre l'autre avec une si grande vitesse, que le frottement de l'air produit une chaleur égale à celle d'un poêle.

— On vient de découvrir à Memleben-sur-l'Unstrut, dans la Saxe prussienne, une ancienne église souterraine qui, jusqu'alors, avait servi de magasin à un fermier.

— Les Anglais sont enfin parvenus à communiquer régulièrement avec l'Inde par la mer Rouge. Un bateau à vapeur à deux pressions et de la force de 160 chevaux vient d'arriver de Bombay à Suez en 21 jours. Les dépêches transmises sur-le-champ au consul anglais à Alexandrie ont été dirigées sur l'Angleterre par Malte et Gibraltar. Désormais, on recevra en 40 jours à Londres des lettres de Bombay, qui mettaient ordinairement cinq et six mois. Ce bâtiment a perdu dix jours en route à cause de ses relâches à Haden, Djézdé, Moka et Koséir qui

sont des dépôts de charbon. Chaque tonneau revient à 10 liv. sterl. ; il en a consommé onze par jour.

— Les deux jumeaux siamois qui sont à Londres, viennent de se brouiller parce que l'un d'eux a reçu une montre d'or en cadeau, et que l'autre en est jaloux. La querelle a même fini par des voies de fait, et, comme le premier fait séparation de bien, le second a l'intention de plaider en séparation de corps.

— Un cordonnier de Breslau a inventé une chaussure imperméable et indestructible. Ce sont des bottes à six semelles, trois de métal, deux de cuir et une de liège. On a calculé qu'un homme, avec une pareille chaussure, pourrait faire trois fois le tour du monde, mais ne saurait pas battre trois entrechats de suite.

— Dimanche 19, S. M. le roi d'Angleterre a reçu les sacrements des mains de l'archevêque de Chichester. Les Anglais continuaient toujours de prier sur la vie de leur monarque, et les coupons de cette sorte de gageure cotés à la bourse de Londres, se négociaient comme les autres fonds; mais le dimanche suivant 26, vers 4 heures du matin, le roi a cessé d'exister, au grand regret de tous ses sujets, excepté les contrebandiers qui, en Angleterre, ne sont condamnés à la prison que pendant la vie du roi régnant, et qui, par conséquent, n'étaient pas les moins empressés à rechercher les bulletins de Windsor.

— Un arrêté de la préfecture de la Seine fixe la hauteur que les maisons de Paris devront avoir désormais, suivant la largeur des rues. La nouvelle rue Vivienne recevra la première l'application de cet arrêté.

THÉÂTRES.

Théâtre Français. Si c'est obtenir un succès que de parvenir à se faire écouter paisiblement pendant trois heures par un public indulgent, *Françoise de Rimini* a réussi : si une œuvre dramatique peut, pour tout mérite, se composer de scènes liées tant bien que mal ensemble, écrites avec facilité et correction, mais pâles et froides, M. Gustave Drouineau a fait un bon drame. Mais il faut plus que tout cela pour avoir droit aux suffrages du public. Le drame nouveau a obtenu ce qu'on appelle un succès d'estime. Il est arrivé au dénouement sans exciter ni enthousiasme ni opposition violente. Tout le monde connaît le sujet de cette pièce, et déjà M. Constant Berryer l'avait produit sur la scène de l'Odéon. De la jalousie, des coups de poignards, les querelles des Guelfes et des Gibelins, tout cela n'est guère neuf. M. Drouineau, pour donner à ses personnages la couleur dévote de leur époque, les a montrés sans cesse en prière ; mais les spectateurs se sont lassés de cette oraison universelle. On n'aime plus au théâtre que les prières animées par la musique de Rossini ou d'Auber.

— *Manon Lescaut* a déjà deux fois paru sur la scène. L'auteur du médisant en avait fait un mélodrame qui n'était dénué ni d'intérêt ni de mérite littéraire, mais qui n'obtint qu'un mé-

diocre succès. M. Scribe soutenu par le pinceau de M. Cicéri et le génie chorégraphique de M. Aumer, a réduit en entrechats les infidélités de Manon et les accès passionnés de son amant. Le ballet a réussi, grâce au jeu de M^{me} Montessu et à l'imagination des spectateurs qui pouvait animer des scènes de pantomime de tous les souvenirs qu'ils avaient conservés du roman de Prévost. Deux hommes d'esprit ont voulu reproduire encore ce sujet, en l'entourant des nouvelles formes dramatiques et l'Odéon nous a donné *Manon Lescaut, roman en six chapitres*. Cette dernière tentative n'a point été heureuse : avec un sujet plein d'originalité et de vérité, les auteurs n'ont composé qu'une action froide et commune. Dans leur ouvrage, toutes les nuances et toute la hardiesse du caractère de Desgrieux et de Manon ont disparu : l'une n'est plus qu'une héroïne de mélodrame, qui pleure à chaudes larmes, et, au lieu de se laisser aller à ses infidélités si humaines, si féminines, que l'abbé Prévost avait si heureusement retracées, veut à toute force sacrifier son amour au bonheur du chevalier pour le rendre à sa famille et à son vénérable père, à l'instar de toutes les Anna, Malvina et Rosalba de la Gaité ou de l'Opéra-Comique. L'autre (Desgrieux) n'a conservé ni son âme passionnée, ni ce violent amour, espèce de monomanie, si on peut dire ainsi, qui le conduit aux plus grands désordres, à l'oubli de l'honneur même, comme par un penchant et une fatalité irrésistibles. La *Manon Lescaut* de l'Odéon a de plus le grand et impardonnable défaut d'être fort ennuyeuse. Presque toute la pièce se passe en récits et en conversations. Qu'en est-il résulté ? La pièce a été sifflée, elle devait l'être, et l'actif directeur de l'Odéon doit s'empresse de réparer cette chute par quelque ouvrage nouveau.

— Chaque classe a des armes pour se battre : les gens bien élevés manient l'épée et vengent leurs injures dans le sang ; les paysans de la Normandie savent se servir du bâton avec une adresse merveilleuse et assomment le mieux du monde ceux dont ils ont à se plaindre ; le peuple de Paris emploie une autre arme dont le nom peu délicat appartient au vocabulaire des cor-

donniers. Ces différens instrumens de *duel* ont fourni le sujet des tableaux populaires que le théâtre des Variétés vient de représenter sous le titre : l'*Épée*, le *Bâton* et le *Chausson*. Beaucoup de vérité, quelquefois trop, de la gaité, de la variété, voilà ce qu'on trouve dans cet ouvrage et ce qui a assuré son succès.

— Le *Sournois* ! Autrefois on aurait dit le traître, mais il est convenu que notre langue est à refaire, et le mélodrame a maintenant des sournois qui dissimulent, au lieu de traîtres qu'il livrait jadis à l'indignation plébéienne. C'est sous ce titre moderne qu'a été donnée une pièce nouvelle à l'*Ambigu-Comique*. Intrigue commune et usée, détails assez piquants, succès médiocre, tel est le bulletin de la première représentation.

— La Comédie Française a reçu à l'unanimité un drame de M. Alexandre Dumas, puisé, dit-on, dans le roman de Frédéric Stendhall : Mlle Mars y aura un rôle.



REVUE DES MODES.

Par un des beaux jours de la semaine dernière, à l'heure où les landaux se découvrent pour conduire au bois quelques jeunes élégantes, où la foule commence à se presser sous les grands arbres des Tuileries, et où plus d'une timide beauté vont essayer dans la campagne leur piquant amazone, il était dans Paris une enceinte où le jour ne pouvait pénétrer, et où la douce lueur des bougies éclairait seule de brillans ornemens : les plus rares tissus en tapissaient les murs. Ici on voyait flotter des gazes dont les vives nuances s'interrompaient par des dessins d'or et d'argent; là des étoffes de soie à couleurs changeantes et brodées avec un goût exquis, se dessinaient en élégantes draperies. Les organdis brodés en soie et or, les tulles, sur lesquels un travail habilement varié reproduisait l'effet des pierres fines et des plus beaux émaux, étaient suspendus en longs plis près des masses de cachemires des Indes, de riches tissus de Lyon, de charmantes fantaisies de Saint-Étienne.... et, au milieu de ce temple tout de goût et de luxe, une reine et une auguste princesse choisissant et admirant chacun des objets qui les environnaient, accordaient le plus flatteur éloge à l'industrie française, et donnaient par leur présence un nouvel éclat aux magasins Sainte-Anne qu'elles venaient visiter.

Rien de plus ingénieux que la disposition des magasins de M. Delisle au moment où S. M. la reine de Naples et S. A. R. MADAME y arrivèrent. Par une attention des mieux entendues, on avait disposé toutes les étoffes destinées à être portées aux lumières dans une salle éclairée de bougies, afin de pouvoir juger ces genres de parures dans tout leur avantage. Toutes les autres salles n'étaient pas décorées avec moins de recherche, et les princesses en témoignèrent leur satisfaction dans les termes les plus bienveillants. S. M. la reine y fit de brillantes emplettes, et les magasins Sainte-Anne eurent à compter encore un bien beau jour de succès.

— Le bal de l'ambassadeur d'Espagne a laissé tant de souvenirs d'élégance que la description des toilettes qui y ont été vues est encore le sujet de plus d'une conversation. La princesse Russe qui a le plus frappé par la prodigalité de ses diamans, sera long-temps citée pour la somptuosité de sa parure. Sa coiffure était composée d'un bandeau de diamans et d'un diadème de perles surmonté de brillans; ses cheveux étaient relevés à la grecque. Les brillans qui formaient son collier, ses boucles d'oreilles, sa ceinture, ses agrafes, etc., étaient d'une telle beauté que l'aspect en était éblouissant.

— La toilette de S. A. R. MADAME était d'une splendeur sans égale. Sa robe en crêpe rose était garnie au-dessus de l'ourlet d'une guirlande en roses et épis d'argent. La ceinture en diamans était à pointe sur la poitrine; les agrafes qui retenaient les draperies sur les épaules, ainsi que le bas des manches et le tour du corsage, étaient en diamans; le collier était formé de trois rangs de brillans énormes. Les boucles d'oreilles, bandeau, diadème, aigrette étaient d'une harmonie parfaite. La toilette de MADAME était vraiment d'une richesse royale.

— L'ambassadrice d'Espagne portait une parure plus élégante que riche. Sa coiffure, composée avec excessivement de goût, avait été exécutée par M. Normandin qui s'était aussi distingué par plusieurs autres charmantes coiffures que l'on remarquait au même bal.

LA JEUNESSE DE GEORGE IV.

(Au moment où l'Angleterre voit commencer un nouveau règne, on lira avec intérêt quelques détails relatifs au prince qu'elle vient de perdre. Ils sont extraits du *National*; nous en avons retranché seulement les discussions politiques étrangères au plan du *Mercur*.)

Le dernier roi d'Angleterre, George IV, fils aîné de George III, naquit à Londres le 12 août 1762. Il eut à sa naissance le titre de duc de Cornouailles; celui de prince de Galles ne lui fut conféré que cinq jours après, et par lettres-patentes. A quatre ans, il fut reçu chevalier de la Jarretière, et prouva, par sa contenance, qu'il sentait toute l'importance de sa dignité nouvelle. A trois ans, il reçut de la société des *Vieux Bretons*, dont il était protecteur comme prince de Galles, une députation à laquelle il sut faire de lui-même une réponse charmante. Les recueils *fashionables*, connus sous le nom de *Public Characters*, sont pleins de jolies anecdotes sur l'enfance de George IV. Il y a peu de princes dont la précocité ait été autant vantée, et probablement il ne l'a pas moins mérité qu'un autre.

L'éducation de George III avait été fort négligée; il en souff-

frait, ce qui fit qu'il déploya dans celle de son premier fils une sévérité excessive et peu éclairée. Le jeune prince fut d'assez bonne heure condamné à une réclusion presque monastique. Plusieurs hommes de la première noblesse d'Angleterre se succédèrent près de lui dans la haute charge de gouverneur, sans pouvoir y tenir, parce que la surintendance que voulait conserver le roi les réduisait au rôle d'instituteurs subalternes. Le docteur Markham, en qualité de sous-gouverneur, fut la personne qui eut dans l'éducation du prince la part la plus directe et la plus constante, toutefois à la condition de se conformer aux idées peu larges du roi en tout ce qui était religion et morale. Le docteur ne fut guère libre de choisir qu'entre telle ou telle méthode d'enseignement littéraire; mais on assure qu'à cet égard, sa capacité était au-dessus de tout contrôle, et que son royal élève lui dut une de ces fortes instructions classiques que la noblesse anglaise aime tant à déployer en citations dans ses luttes parlementaires. A dix ans, le prince était fort avancé dans ses études; les littératures grecque et latine lui étaient très-familières; il avait des connaissances géographiques assez étendues; son goût pour les arts était extrêmement vif, mais il ne lui était pas permis de s'y livrer autant qu'il l'eût voulu. Déjà, dit-on, il était fort difficile à contenir dans les habitudes claustrales auxquelles le condamnaient les préjugés de son père. Il était impatient des contrariétés dont on entourait sa jeunesse, et savait en montrer son ressentiment d'une manière quelquefois très-vive. On en cite un trait assez curieux, et qui semble d'un autre caractère que celui qu'il a montré toute sa vie. Les injures publiées par le fameux Wilkes, dans le journal le *North-Briton*, contre George III, étaient encore dans toute leur nouveauté, lorsqu'un jour le prince, ayant essuyé quelque désagrément par les ordres de son père, alla écrire sur la porte du cabinet du roi : *Wilkes and North-Briton for ever!* On n'eut pas de peine à découvrir l'auteur de cette audacieuse inscription; le bon George, après s'être montré d'abord fort piqué, finit par rire de l'invention et la pardonna.

Le temps vint où il ne fut plus possible de tenir le prince éloigné du monde où la hardiesse naturelle et les grâces de son esprit, un corps superbe, le visage d'homme le plus noble, et une singulière élégance répandue dans toute sa personne, l'appelaient à produire une sensation égale à celle de sa haute naissance. En 1783, il atteignait sa majorité, c'est-à-dire sa vingt et unième année; il avait droit à un apanage; il allait venir prendre siège à la chambre haute; rien au monde ne pouvait plus l'empêcher de se lancer au milieu des séductions d'un monde empressé de lui faire fête et de se parer pour le recevoir. Il devenait aussi un personnage et le maître de former les liaisons politiques qui lui offriraient le plus d'attrait. En ce moment, qu'il avait cru ne voir jamais venir pour son fils, George III put reconnaître que le souvenir de ses leçons ne tiendrait guère, et que la contrainte imposée jusqu'au dernier jour n'aurait fait que rendre l'explosion plus terrible. Du moins, il espéra conjurer le mal, en faisant ensorte que le prince eût le moins possible les moyens de s'y livrer. La chambre allait, suivant la coutume, assigner un revenu à l'héritier de la couronne, devenu majeur. Le roi fit dire par le chancelier de l'échiquier (c'était William Pitt, alors à peine entrant au ministère) qu'il ne voulait point que l'établissement de son fils imposât de nouvelles charges à la nation, et qu'il y saurait pourvoir en détachant annuellement de sa liste civile cinquante mille livres. La proposition de George fut accueillie par la majorité du parlement comme d'un bon roi et d'un bon père; mais l'opposition, conduite alors par la fameuse coalition de Fox et de North, et qui devait saisir l'occasion d'attirer à elle l'héritier de la couronne, fit valoir que cinquante mille livres ne pouvaient suffire au prince pour maintenir la dignité de son rang. L'opposition avait raison, et George III lui-même avait joui, comme prince de Galles, de cent mille livres, au lieu de cinquante. Mais il était fort difficile de persuader à la majorité du parlement qu'elle dût obliger le roi à consentir à une augmentation de sa liste civile, qu'il ne voulait pas. La puérile combinaison de

George III réussit donc. Le prince lui-même, voyant la discussion s'échauffer, à son sujet, entre l'opposition et les serviteurs de son père, déclara qu'il voulait se contenter du revenu que le roi jugeait devoir lui suffire.

La chambre haute ne reconnaît pas formellement la dignité de prince de Galles : ce fut sous son titre de duc de Cornouailles que le fils, désormais affranchi, de George III vint siéger parmi les pairs du royaume. Il ne tarda pas à trouver l'occasion de parler. Il fut court, comme toutes les fois qu'il lui est arrivé depuis d'exprimer une opinion dans la noble enceinte; mais on admira beaucoup en lui une facilité, une grâce et une propriété d'expression fort rares; un débit peu capable de s'élever jusqu'aux mouvemens de l'éloquence, mais d'une aisance, d'une simplicité pleine de bon goût, avec un accent qui savait prendre au besoin de la majesté, et un son de voix qui flattait singulièrement à entendre. On sait les liaisons fameuses qui s'établirent entre le prince, à son entrée dans le monde, et les premiers hommes politiques de ce temps, Fox, Shéridan, Burke; l'intérêt seul ne les forma point, l'esprit y eut la plus grande part. Le prince se trouva être un homme aussi distingué en son genre, comblé d'autant de dons naturels, et aussi digne d'être recherché que chacun de ses illustres amis. Nul d'eux, peut-être, ne le jugea inférieur à ce que lui-même croyait être; mais ce fut le secret d'un petit cercle d'hommes. Le public, à portée seulement de voir l'extérieur des choses, put croire que le prince ne ressemblait à ses amis que par les vices mêlés aux grandes facultés de quelques-uns d'eux.

Pendant les deux ou trois premières années qui suivirent la majorité du prince, on n'entendit parler que de ses énormes dépenses en équipages, en chevaux, en parties de plaisirs, en constructions de luxe. La vie retirée et toute domestique de George III avait habitué l'Angleterre, depuis vingt-cinq ans, à des mœurs royales si réglées, si simples, que les désordres du prince semblèrent quelque chose d'inouï et presque de monstrueux. Il était exclu de quelques-unes des résidences royales,

et vivait en fils de famille dérangé, partageant son temps et ses plaisirs entre des sociétés de natures fort différentes, choisies dans ce qu'il y avait de plus haut, comme dans ce qu'il y avait de plus bas, et cela presque indifféremment. Tantôt il était avec ses grands amis de l'opposition; il les quittait pour de jeunes extravagans à débauches élégantes et à noms tarés, quelquefois pour des femmes plus que galantes, ou pour des professeurs de pugilat, des boxeurs. La puissance de sa constitution lui commandait tous les exercices et lui permettait tous les excès. Il lui arrivait souvent de se trouver incognito ou dans les lieux publics, ou chez de simples artisans. Un jour, on le reconnut dans une taverne, où il était assis parmi une multitude de personnes, et le lendemain la taverne avait ces mots pour enseigne : « Un tel, brasseur de S. A. R. le prince de Galles. » Un carrossier de Londres fit sa fortune, parce qu'on sut que le prince y allait familièrement commander ses équipages et faire faire sous ses yeux les choses telles qu'il les voulait. Tous ceux qui se piquaient de suivre la mode voulurent être servis par cet homme, et, à l'exemple du prince de Galles, présider à la confection des harnais de leurs chevaux. L'intime ami de Fox était en même tems le modèle des dandys de Londres et l'excuse de tous les jeunes gens perdus d'inconduite et de dettes.

Vers l'année 1786, un engagement sérieux apporta, sinon une fin, au moins un grand changement, aux habitudes dissipatrices du prince. Il était alors âgé de vingt-quatre ans; on assura qu'il venait d'épouser secrètement mistriss Fitz-Herbert, jeune Irlandaise d'une naissance distinguée, d'une beauté fort remarquable, et qui était née dans la religion catholique. Le prince n'avait eu jusque-là qu'un seul attachement de quelque durée; il avait aimé passionnément mistriss Robinson, auteur de *la Silphyde*, et c'est ce passager amour qui a fourni le roman connu en Angleterre sous le nom de *Lettres et Aventures de Florizel et Perdita*. Mistriss Robinson avait été abandonnée pour des femmes qui, dit-on, ne la valaient pas; mais mistriss Fitz-Herbert parut avoir tout à fait captivé le prince. Les

nouveaux goûts que lui inspira cette union et l'accumulation effrayante de ses dettes l'ayant fait songer sérieusement à mettre ordre à ses affaires, il essaya de se rapprocher du roi et de le toucher sur sa situation. Le roi fut inflexible, et le prince se vit obligé de prendre avec ses créanciers des arrangemens fort gênans. Sur son revenu de cinquante mille livres, il convint de leur en abandonner quarante chaque année, et avec les dix mille livres restant, il entreprit de vivre dans la retraite; il congédia toute sa maison, vendit ses équipages, ses bijoux, sa vaisselle, et s'enferma, continuant seulement à voir ses amis politiques.

Mais cette belle résolution ne dura qu'un an. Au bout de ce temps, le mécontentement du roi n'était pas désarmé, comme avait pu l'espérer le prince, et M. Pitt apprit que l'opposition se proposait de faire au parlement une motion sur l'état des affaires de l'héritier présomptif. Il y eut à ce sujet, entre le ministre et plusieurs membres des deux chambres, des conférences fort animées. La question de savoir si le prince avait en effet contracté une union secrète avec mistriss Fitz-Herbert y fut chaudement débattue. Le prince, n'ayant pas encore vingt-cinq ans, n'avait pu se marier sans le consentement du roi son père, ou, à son défaut, sans l'autorisation du parlement; de plus, si mistriss Fitz-Herbert était catholique, le prince n'avait pu l'épouser sans violer l'acte qui avait installé la maison protestante de Brunswick sur le trône d'Angleterre. Pitt menaçait de dénoncer tout ce mystère aux chambres, si l'on persistait à vouloir s'adresser à elles pour rétablir les affaires du prince. Fox et ses amis, de leur côté, juraient sur leur honneur que le prince n'était point marié, et que personne plus que lui ne désirait une enquête sur les bruits odieux qui avaient couru. Malgré ces vives assurances, Pitt soutint ce qui était sa conviction, et proposa seulement par égard pour le prince, de se charger d'arranger les choses à l'amiable, si l'on voulait s'en remettre à lui seul. On le prit au mot, et en effet il fit voter, par le parlement, un revenu de cent mille livres pour le prince, et

une somme à part pour le paiement de ses dettes les plus pressantes. Le roi consentit à tout.

Ce fut après ce rétablissement des affaires du prince de Galles que George III fut, pour la première fois, atteint de la maladie mentale qui donna lieu à la mémorable affaire du bill de régence, et bientôt commença la carrière politique de George IV, d'abord comme régent, puis comme roi d'Angleterre.



LES TROIS RÉGICIDES.

Le baron R.... de D.... venait de parcourir la Suisse avec deux de ses amis. Au retour, vers la fin de 1792, on prit gîte, pour la nuit, dans une petite ville où l'auberge, bien que la plus distinguée, paraissait si malpropre, que nos voyageurs en eussent été volontiers chercher une autre, si une nuit orageuse ne leur eût commandé d'y rester. Cependant ils ne purent se décider à occuper la prétendue chambre d'honneur, car les physionomies des gens de la maison et tout l'aspect de l'auberge, rappelaient un de ces cabarets que tiennent les Juifs en Pologne. En conséquence on s'établit dans la voiture, on parla politique, à la lueur des éclairs, au bruit de la foudre; on parla de la Suède, dont le roi venait d'être assassiné par Ankarström; on s'entretint particulièrement des conjurés les comtes de Horn et de Ribbing que le baron connaissait, et l'on finit par s'endormir.

A cinq heures du matin on devait se remettre en route, et en effet à l'heure précise, le cocher s'écria : « Les chevaux sont attelés. »

Après avoir payé assez cher à l'hôte la permission de passer la nuit dehors, le baron et un de ses compagnons de voyage,

tous deux encore endormis, se tapirent dans les coins de la voiture.

Le troisième n'en était que plus éveillé. Toujours de bonne humeur, il aimait à plaisanter pendant la route, surtout avec les aubergistes et les domestiques; il se sentait en veine, et l'hôte arriva fort à propos au moment du départ, pour savoir : qui il avait eu l'honneur de loger.

— Comment nos noms peuvent-ils vous intéresser?

— Moi pas, gracieux seigneur, mais notre police.

— Eh bien, faites ainsi votre rapport : notre cocher se nomme Christophe, le cheval de gauche Achille et celui de droite Mirza.

— Vous plaisantez, gracieux seigneur, vous savez cependant bien, que nous autres aubergistes, nous devons obéir à la police. Je dois vous porter sur la feuille des étrangers et la remettre à sept heures précises.

— Il est cinq heures.... à sept heures, en allant bon train, nous pouvons avoir quatre lieues derrière nous : c'est tout comme si nous étions au bout du monde.... N'est-ce pas monsieur l'aubergiste?

— Du moins, personne d'ici ne pourrait vous rejoindre, car nous n'avons que des rosses, et vous avez une paire de chevaux.... avec eux, je voudrais faire un mille dans une demi-heure. Ainsi, vos très-honorés noms?

— Lisez-vous les journaux, monsieur l'aubergiste?

— Oh! oui, mais le dimanche seulement. J'en reçois un certain petit paquet.... ma récréation du dimanche.

— Eh bien, dimanche prochain, vous y lirez beaucoup de choses intéressantes.... Un grand monarque a été tué d'un coup de feu.

— Qu'est-ce que vous dites!

— Oui : le roi de Suède.

— Dans une bataille?

— Non au bal masqué.

— Ainsi assassiné?

— Pas autrement. Nous venons justement de Stockholm. La nuit avant notre départ, nous étions à ce terrible bal masqué, et nous avons vu emporter le roi et arrêter les assassins.

— Le pauvre roi!... connaît-on les meurtriers?

— Nous sommes partis trop promptement pour apprendre leurs noms. Toute l'histoire de cet assassinat sera certainement mise dans les journaux.

— A peine si je pourrai attendre le dimanche.

— Amusez-vous donc bien avec la nouvelle du régicide : de telles choses ne se lisent pas toujours, adieu, monsieur l'aubergiste.

— Mais, auparavant, vos très-honorés noms!

— Comte Horn, comte Ribbing et baron Ankarström. Ce dernier, c'est moi.

— Horn.... Ribbing.... Ankarström.... Maintenant partez à la grâce de Dieu.

Sans répondre aux remerciemens, complimens et prières de l'hôte, le baron donna l'ordre au cocher d'aller de toute la vitesse de ses chevaux.

Les deux dormeurs, qui, dans leur état d'assoupissement avaient entendu à peu près la conversation avec l'aubergiste, mais dont les noms de Horn, Ribbing et Ankarström étaient venus frapper les oreilles, firent au baron de vifs reproches sur une plaisanterie si peu convenable, tandis que celui-ci éclatait de rire en pensant au tapage qu'allait occasionner la feuille des étrangers à la police de la ville impériale.

Et, en effet, il ne se trompait pas. Le bourguemestre, qui en même temps était chef de la police, ne put en croire ses yeux lorsqu'il lut les noms de Horn, Ribbing et Ankarström devant lesquels justement il venait de reculer en lisant le journal, il traita l'aubergiste comme un misérable, de ce qu'il n'avait apporté, que deux heures après le départ des étrangers, la feuille des voyageurs. Il mit bientôt toute la ville en alarme avec la nouvelle : « Que les assassins du roi de Suède y avaient

» passé la nuit.... » Et le secrétaire de la ville, fort habile cavalier, se jeta sur le meilleur coursier, pour poursuivre les fugitifs. Un domestique le suivait, et ils se mirent à courir à en perdre la vie eux et leurs chevaux. Du reste, il ne vint à l'idée de personne que des régicides auraient plutôt caché leurs noms que de les déclarer.

Mais le zèle administratif rend aveugle et la plus grande clairvoyance ne régnait pas toujours dans les petites villes de l'empire.

Supérieurs en heures et en chevaux, les régicides auraient été difficilement atteints, s'il n'était arrivé un accident à leur voiture. La réparation d'une roue qui s'était rompue, les força de s'arrêter pendant plus de deux heures dans un village éloigné d'à peu près un mille de la dernière couchée. Ce retard fut fatal aux fuyards : comme ils allaient remonter en voiture, le secrétaire de ville accourut tout haletant, et au nom du très-noble et très-sage magistrat de il les déclara ses prisonniers.

Pour rendre la plaisanterie complète, les prétendus régicides offrirent montres, bourses, enfin tout ce qu'ils possédaient pour qu'on les laissât continuer leur route. Mais vaines tentatives ! Le secrétaire, fidèle à ses devoirs, ivre de joie d'avoir fait une si bonne capture, les mit sous la surveillance spéciale du maréchal chez qui les voyageurs étaient descendus, et requit tous les notables du village à l'effet de ramener à trois gentilshommes soupçonnés du meurtre du roi de Suède.

A cette nouvelle, tout le village se rassembla, et bientôt après le cortège se mit en mouvement. Le secrétaire de ville marchait en tête, à ses côtés trottaient les justiciers du village, et une foule de curieux, comme attirée par l'aimant, suivait la voiture dans laquelle les trois joyeux régicides, lorsqu'ils n'étaient pas aperçus, se pâmaient de rire de la réussite de cette plaisanterie.

Grand était le bruit dans la petite ville lors du départ du secrétaire, et son retour avec les assassins de Gustave, avait mis tout le monde sur pied.... mais bientôt aussi, tout redevint

tranquille, car une bonne plaisanterie ne doit jamais être poussée trop loin. Les railleurs s'empressèrent de quitter leurs rôles; ils firent venir d'un ton d'autorité, le bourguemestre près de leur voiture, le menacèrent de se plaindre à la diète de l'empire, de ce que, comme gentilshommes S...ons, on les avait traités ainsi, et appuyèrent leurs menaces verbales de l'exhibition de leurs passe-ports visés par l'ambassadeur de à Stuttgart, dans lesquels étaient signalés le baron Ankarström, comme baron R...., conseiller de cour, les comtes de Horn et de Ribbing, avec d'autres noms, comme chambellans du prince électoral de D....n.

Le bourguemestre se retira avec un pied de nez.... Le secrétaire de ville alla se mettre au lit pour calmer son agitation, et la populace témoigna son déplaisir de ce que les trois étrangers n'étaient pas des régicides.

(*Abend-Zeitung. — Journal du soir.*)

Traduction inédite de l'Allemand.



LE MINISTRE ET LE CUISINIER.

Le marquis de Breteuil était un *travailleur*; c'était l'expression dont le roi se servait en parlant de lui; la fatigue n'était rien pour cet homme, lorsque le service de sa majesté exigeait un surcroît de travail. M. de Chauvelin m'a assuré qu'à l'époque du traité connu sous le nom de convention du *Pardo*, le ministre de la guerre l'avait prié de l'aider dans quelques recherches qui ne pouvaient être confiées à un commis, et qu'ayant passé deux jours et deux nuits dans son cabinet, il avait acquis la certitude que pendant tout ce temps M. de Breteuil n'avait pas pris un instant de sommeil. M. de Chauvelin s'était jeté sur un canapé, y avait dormi trois ou quatre heures de l'une et l'autre nuit; mais en se réveillant, il avait trouvé son collaborateur entouré des notes qu'il avait rédigées pendant ce temps. Pour résister ainsi au besoin de dormir, le marquis de Breteuil se faisait apporter une cafetière, et d'heure en heure il prenait une tasse de café, puis, le travail terminé, la cafetière était changée contre une, deux, trois, quatre bouteilles, jusqu'à ce que l'ivresse fut bien caractérisée : alors on le portait dans son lit, où il dormait vingt-quatre heures et plus sans désespérer. Un jour qu'il avait déjà bu plus d'un flacon sans avoir pu obtenir l'assoupissement qu'il désirait, il

donna une preuve de l'état d'insensibilité auquel les excès réduisent les sens. Son valet de chambre lui avait apporté une nouvelle bouteille, qu'il avait désignée, il en versa un grand verre, l'avalala sans coup férir, s'écriant : « Mon cher ami Chauvelin, un demi-verre avec moi. » M. de Chauvelin, qui jugea à la couleur du vin que ce pouvait être du Malaga, ne craignit pas d'en boire quelques gouttes. Le marquis de Breteuil ayant donc versé dans le verre de M. de Chauvelin, but encore en grand coup, et dit en reposant sur la table son verre vide : *joli petit vin !* Mais l'autre ayant voulu boire à son tour, s'aperçut que le valet de chambre s'était trompé de bouteille, et que le joli petit vin était de l'eau-de-vie.

Breteuil appelait l'ivresse qu'il se procurait ainsi, *refaire sa vie*; non pas qu'il eût le goût du vin, c'était tout simplement, ainsi que l'indique le mot qu'il employait, un moyen de reposer son corps de la fatigue excessive auquel il l'avait soumis. M. le docteur Malouin désapprouvait fort cette habitude de compenser un excès par un autre; mais M. de Breteuil n'en tenait nul compte, disant qu'il ne connaissait pas de meilleur moyen de purger son corps des humeurs âcres que le travail de nuit lui avait amassées. Avec ce beau raisonnement il hâta la fin de ses jours.

C'était de Mouthier, le cuisinier des petits appartemens, que Breteuil avait emprunté ce système de compensation. Ce Mouthier avait de grandes prétentions en médecine, aussi ne l'appelait-on que le *docteur*. Je le fis venir un jour à ma toilette et me divertis à l'entendre parler de son art dans les termes les plus ampoulés et tels que le roi n'eût osé en employer en parlant des intérêts de l'Europe. Il se plaignait beaucoup de l'état de discrédit où on laissait languir la *science de la cuisine*; appelant à l'appui de cette assertion toutes les autorités du temps et tous les souvenirs de l'histoire. Il assurait qu'on n'avait pas encore assez réfléchi à l'influence que le cuisinier exerçait sur les destinées des empires, sur la clémence ou la tyrannie des rois. « Croyez-vous, disait-il, qu'il soit égal d'aborder un prince

chez lequel la digestion est pénible ou un prince dans l'estomac duquel les alimens *savamment combinés se fondent avec douceur*? Croyez-vous qu'un juge à jeun ou un juge bien repu soient le même magistrat? Croyez-vous qu'un amant bien nourri n'aime pas mieux sa maîtresse qu'un amant dont l'estomac est en souffrance? On n'a pas assez réfléchi, reprenait-il, à l'influence de la cuisine; je tiens de bonne part que madame de Maintenon avait soin de ne faire manger au roi que les mets en harmonie avec les projets qu'elle avait formés sur lui. Voulait-elle irriter le prince et le mal disposer aux demandes qu'on devait lui adresser dans la soirée, le dîner du roi se composait de viandes indigestes. Avait-elle besoin de mettre à profit la facilité de son caractère, une nourriture légère, un vin apéritif, lui donnaient ces résultats. » Puis Mouthier ajoutait : « C'était une grande dame que madame de Maintenon, elle suivait les conseils de mon grand-père ! »

Il paraît en effet que Mouthier était d'une famille de cuisine, comme les d'Aguesseau et les Harlay sont d'une famille de robe. Mais ces derniers sont bien moins fiers de leur origine que ne l'était de la sienne le cuisinier du roi. Les courtisans ajoutaient encore à sa morgue par les basses flatteries dont quelques-uns l'accablaient. Comme on lui connaissait beaucoup de crédit, il y avait de très-grands seigneurs qui faisaient une étude approfondie de l'art des fourneaux pour se mettre à même d'en causer avec lui; il y en eut en effet quelques-uns qui durent à cette protection de brillantes récompenses et de riches emplois. M. de Mercœur qui avait fait des prodiges de valeur au siège de Berg-op-Zoom, et qui n'avait pu rien obtenir de M. de Belle-Isle, ayant appris que son valet de chambre était issu germain de Mouthier, se fit présenter à lui comme un connaisseur du grand art; et tout en maniant les casseroles et les marmites, il lui fit entendre qu'une lieutenance dans les mousquetaires noirs lui avait été promise depuis long-temps, mais que ne pouvant obtenir justice ni du maréchal ni du ministre, il ne conservait d'espoir que dans la bonté du roi. Quel-

ques jours après, Louis XV ayant fait appeler Mouthier pour le consulter sur une nouvelle sorte de blanc-manger que sa majesté avait inventé, l'habile cuisinier, après avoir donné au roi tous les complimens que méritait cette belle découverte, raconta que *M. de Mercœur qui toutefois passait pour l'un des plus habiles connaisseurs en ce genre, n'avait jamais aussi bien réussi.* Le roi voulut savoir quel était ce Mercœur dont les goûts se trouvaient en harmonie avec les siens. Mouthier raconta l'histoire de Berg-op-Zoom et l'injustice de M. de Belle-Isle; ensorte qu'au bout de huit jours, Mercœur avait obtenu la lieutenance désirée.

Quand le roi allait à la Muette ou à Choisy, le prince de Dombes mettait un tablier, un bonnet de coton et faisait la cuisine avec sa majesté. De sa part cet oubli de dignité n'était pas une flatterie; c'était facilité, gaité de caractère. On a cherché souvent par quels moyens certains personnages qu'on ne voyait point à l'œil-de-bœuf, pouvaient parvenir jusqu'au roi : le plus souvent c'était à quelque valet de chambre, quelque cuisinier, quelque garçon jardinier, un ouvrier employé au château, etc. Ces moyens détournés sont d'autant plus sûrs, que le roi ne se tient nullement en garde contre ces solliciteurs.

(Extrait des mémoires de Mme de Pompadour.)



CHRONIQUE.

10 JUILLET.

Une femme d'une quarantaine d'années se présenta, il y a peu de jours, chez un chirurgien de Glasgow, et offrit de lui vendre, pour le disséquer, son enfant âgé de deux mois, *qui était vivant*. Le chirurgien contint l'horreur que lui inspirait une telle proposition, afin de voir jusqu'où irait l'infamie de cette créature. Elle lui déclara que son extrême misère la contraignait de se défaire du plus jeune de ses enfans, mais que si cela ne suffisait pas, elle avait encore un garçon de 13 ans qu'elle vendrait de la même manière. Elle demandait seulement, en versant quelques larmes séchées aussitôt, qu'il lui fut permis de déshabiller l'infortunée victime et d'emporter ses hardes. — Le chirurgien fit arrêter cette femme. Sa figure est sombre et stupide; elle a avoué à la police qu'elle s'était présentée chez un autre chirurgien, mais qu'il ne lui en avait offert que 125 francs. — Pour l'honneur de l'humanité, on a besoin de croire qu'il y a plus de démente que d'insensibilité dans une aussi épouvantable démarche.

— Avant-hier, un élégant dîne chez un restaurateur du Palais-Royal, et pendant qu'il additionne la carte qu'il vient de

demander, il glisse son couvert dans sa poche. Le garçon s'aperçoit de l'évolution au moment où il venait de faire le total, il reprend tranquillement la plume, ajoute le prix du couvert et apporte la carte au fashionable qui, s'estimant très-heureux, l'acquitte sans mot dire. Ensuite, il est reconduit jusqu'à la porte par le même garçon qui lui dit avec beaucoup de politesse : « Monsieur, quand vous voudrez prendre quelque chose, ne vous gênez pas, je vous en prie. »

— Voici un fait qui vient à l'appui de cette vérité, que la privation d'un sens contribue à la perfection d'un autre. — Le fils d'un paysan russe de Cremenest, âgé de 16 ans et aveugle de naissance, a un odorat tellement fin, qu'il distingue les objets au moyen de ce sens, et peut même indiquer la distance à laquelle ils se trouvent de lui.

— M***, rentier, était sorti de Paris dans la matinée du 5 et il y rentrait vers les quatre heures, lorsque les employés de l'octroi, soupçonnant quelque objet de contrebande dans un petit paquet qu'il portait, le prièrent d'entrer au bureau pour être visité. Quelle ne fût pas la surprise des préposés en trouvant le cadavre d'un petit enfant de 3 mois, fils de M***, que ce malheureux père avait déterré avec ses doigts pour le confier à l'esprit de vin. Ne pouvant accepter la responsabilité d'un pareil attentat, les employés de l'octroi ont fait conduire M. M*** à la préfecture de police.

— Un calculateur anglais qui n'a que vingt-quatre heures à dépenser par jour, a charmé ses longues soirées de l'hiver dernier en comptant les mots de la langue anglaise. Il en a trouvé 40,499, savoir : 3 articles, 20,500 substantifs, 9,200 adjectifs, 40 pronoms, 7,823 verbes réguliers, 177 irréguliers, 2,600 abverbes, 69 prépositions et 68 interjections. Dans la crainte que, par malheur, quelque légère erreur numérique n'ait défiguré le beau travail du calculateur anglais, nous l'engageons à repasser ses additions. Cela l'occupera cet été.

— A Philadelphie, un fermier a construit une horloge extraordinaire qui se monte d'elle-même et par la variation de

l'atmosphère. On a calculé que son mouvement doit durer aussi long-temps que les matériaux qui la composent. Il y a déjà un an que cette horloge est faite et marche très-régulièrement.

— Un fait digne de remarque dans l'appréciation de la moralité des peuples, c'est que le nombre des suicides dans un pays est en raison inverse des meurtres commis sur autrui. Ainsi à Paris, où les mœurs sont si douces, qu'il n'y a qu'un condamné pour voies de fait sur 57,000 habitans, il y a un suicide sur 5,910; tandis que dans la Corse, où il y a un condamné pour meurtre sur 3,000 habitans, il n'y a pas un suicide sur 60,000.

— Pendant une tournée départementale, Talma étant à Bordeaux, reçut la lettre suivante :

Au fils de Melpomène.

« Monsieur, il ne me reste que six francs, et, sans autre ressource, j'apprends que vous devez honorer notre ville de votre tragique présence, et cela au moment où je me dispose à terminer ma vie. Je diffère donc mon projet, et en admirateur zélé de vos talens, que je ne connais que de renommée, je vous conjure d'accélérer votre arrivée ici pour que je puisse admirer et mourir. Ne refusez pas de vous rendre aux derniers souhaits de votre semblable qui ne pouvant vivre que quatre jours, répartit ainsi qu'il suit la somme qui lui reste, savoir :

4 jours de nourriture.	3	»»
1 parterre	2	50
Poison pour un	»	50
	<hr/>	
Total.	6	»»

THÉÂTRES.

Le nom de M. Boudet retentit depuis quelques jours dans toutes les coulisses de Paris. Qu'est-ce que M. Boudet et comment excite-t-il tout ce tumulte? M. Boudet est substitut du procureur du roi de Paris, et dans un réquisitoire, prononcé il y a peu de temps, il lui est arrivé d'injurier amèrement un comédien en raison de sa profession. Il l'a nommé *histrion*, l'a appelé par son nom tout seul, par la raison, a-t-il dit, que les gens de cette profession ne peuvent pas être appelés *monsieur* ni *sieur*; on conçoit que de pareils écarts ont dû vivement blesser tous les artistes qui pensent que, sous le régime actuel, leur profession est à l'abri de ces attaques. Les journaux ont pris fait et cause pour eux et de là une nuée d'épigrammes, de lettres facétieuses, de quolibets sur M. le substitut. A cette occasion on a rapporté un mot fort plaisant de M. Bellart. Je ne connais pas, disait-il, d'homme plus pénétré de sa dignité que M. Boudet; je suis sûr qu'il ne se couche jamais, sans se dire, en ôtant son bonnet de coton : *Bonsoir, M. le procureur du roi!*

— Cette saison de l'année amène à la fois les débuts d'acteurs nouveaux et l'émigration des acteurs en renom. Aux *Français*, Mlle Habeneck, fille d'un musicien distingué; à l'*Opéra*, Mlle Leroux, sœur de Mme Dabadie, M. Perrot,

danseur qui appartenait à un théâtre du boulevard; à l'*Ambigu*, M. Gustave ont débuté à peu près en même temps, et presque tous ont été bien accueillis. Pendant ce temps, Dabadie et sa femme sont à Orléans, Ferville à Brest, Ponchard à Boulogne et Boulard à Rouen.

— Le théâtre de Madame est fermé jusqu'au 1^{er} août. On doit employer ce temps à restaurer la salle et à changer la distribution intérieure, la plus incommode de Paris. La troupe s'est rendue à Lille pour y employer ce loisir forcé.

— L'Italie est célèbre par ces représentations burlesques où polichinelle, arlequin et toute la famille des masques égaiant le public par mille lazzi, des surprises de tous genres et de bonnes bêtises improvisées chaque soir avec une heureuse fécondité. L'Angleterre a aussi des représentations de *farces* où domine ce que les Anglais appellent *humour* et qui viennent faire une utile diversion aux profondes émotions produites par la Melpomène anglaise. Jusqu'ici nous n'avions pas eu de spectacle de ce genre : mais la nouvelle direction du *théâtre des Nouveautés* a pensé que ce serait un attrait pour la foule et elle a eu raison. Les *clowns* vont faire rire bien long-temps le public en remplissant la caisse de l'administration.

— La *Comédie Française* a reçu nouvellement une comédie en deux actes et en prose intitulée la *Revanche conjugale* ou le *Bal diplomatique*. Elle est de M. Lafitte, acteur de ce théâtre et déjà connu par plusieurs succès obtenus sur la même scène.

— Les chanteurs allemands ont quitté Paris : ils seront remplacés par une troupe de comédie et de tragédie italiennes. Ces représentations pourront être une étude agréable en attendant les grands artistes qui doivent, cet hiver, faire trépigner d'admiration tous les dilettanti.

— Les affaires de l'*Opéra-Comique* ne sont pas encore rétablies. Jusqu'à présent la retraite de M. Ducis n'a produit qu'un procès avec M. Boursault, son associé, et une demande en déclaration de faillite qui a été rejetée. On dit que M. le ministre de la maison du roi a employé tous ses efforts pour rele-

ver une entreprise qui fut pendant si long-temps notre théâtre national.

— M^{me} Catalani est maintenant à Florence : elle va, dit-on, s'établir définitivement dans ses propriétés du grand duché de Toscane. Rossini est toujours en Italie au milieu des docteurs du *far niente*, organisant des concerts et respirant l'air pur du pays natal. On dit pourtant que le célèbre maestro commence à désirer la France et que Paris le verra bientôt de retour.



REVUE DES MODES.

Le deuil de la cour a encore ajouté cette semaine à la stagnation des modes qui sont maintenant si difficiles à récolter. Toutes les personnes restées à Paris pour le séjour des princes de Naples sont retournées à leur campagne, aussi n'aurons-nous à citer cette fois que la simplicité des toilettes, quelques tissus de fantaisie inventés dans les couleurs grise ou noire, et beaucoup de chapeaux de paille traversés par des rubans gris ou blancs.

— Une très-jolie redingote en palmirienne chamois très-clair entourée d'une grecque brodée en soie noire, nous a paru une des plus jolies toilettes de fantaisie.

— On porte beaucoup de schalls en crêpe de Chine, noirs, brodés en couleur.

— Bien que la mode des franges soit complètement passée au bas des robes, on emploie encore beaucoup d'éfilés au bas des garnitures des pélerines. Le haut des ourlets est aussi souvent marqué par une passementerie.

— Au bord de capotes en crêpe rose nous avons vu des demi-voiles en point d'Angleterre tenir lieu de blonde.

— Les petites Valenciennes sont plus que jamais en faveur pour toute espèce de lingerie. On en met quelquefois tout autour des peignoirs en mousseline de couleur à mille raies.

— On voit encore beaucoup de ruches en blondes garnir les brides des chapeaux.

— Les sacs en crin brodés sont extrêmement nombreux. On emploie aussi cette même étoffe pour des corbeilles à ouvrage et de jolis paniers de campagne.

— Les chaînes en or bruni, à dessins grecs, sont les plus recherchées dans ce moment ainsi que les boucles d'oreilles en émaux de couleur.





LE COMBAT DE TAUREAUX.

Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglans; et le peuple, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effrené pour ces antiques combats.

FLORIAN, Gonzalve.

Du côté de la porte d'Alcala, un lundi, 6 juin 1830, à cinq heures du soir, la poussière s'élevait sous les pas de la foule qui se hâtait, et sous le trot des mules qui traient les cabriolets de place. Les fiacres qui contiennent deux personnes et que mène le cocher assis sur l'un des brancards, se dirigeaient avec les piétons et d'autres équipages plus brillans vers le cirque où se donne le combat de taureaux.

Les hommes du peuple, la tête couverte d'un mouchoir, la veste jetée sur l'épaule gauche, le bâton à la main, pressaient la marche de leurs femmes et de leurs enfans; car ils voulaient être là pour siffler l'alguazil, quand il vient avec le bourreau, au milieu de la carrière, donner lecture des ordonnances faites à l'occasion de ces divertissemens, et des peines portées contre ceux qui les enfreindraient; ils voulaient voir aussi tous les

combattans s'agenouiller devant la loge du roi; et le corrégidor donner aux premiers tenants le signal du combat, en jetant la clé qui doit ouvrir la carrière au taureau.

« Pauvre Pédrillo! disait une femme du peuple en marchant à côté d'un homme qui se plaignait d'être en retard.

» — Il pleure, répondit l'homme, il n'y pensera plus demain!

» Il eût été si aise de voir la course et d'y porter sa veste rayée et ce ruban qu'hier j'ai attaché à son chapeau!

» Tomasillo, sais-tu que nous allons dépenser tout le produit de mon travail de la semaine?

» Et nous n'aurons encore qu'une place au soleil, dit l'homme en s'arrêtant.

» Si nous retournions auprès de notre enfant, dit la femme. Viens, Tomasillo, ajouta-t-elle en prenant le bras de son mari. Quand la fraîcheur sera venue, nous nous assierons tous à la porte; tu nous chanteras, avec ta guitare, le *Testament de la constitution*, et notre Pédrillo consolé dansera avec ses castagnettes; la soirée sera agréable ainsi, et demain je pourrai payer... »

Ils étaient arrivés à la porte d'Alcala. De là, l'on aperçoit le cirque. Les deux premiers *picadores*, à cheval, avec leurs grands chapeaux blancs ornés d'un bouquet, leurs vestes richement brodées et leurs longues lames entraînent dans ce moment. Le peuple les nommait en les suivant et vantait leur adresse. Cette vue, ces discours firent cesser l'hésitation de Tomasillo. Le goût espagnol pour cette sorte de spectacle se réveilla si vivement chez lui, qu'il se précipita vers la porte. Sa femme le suivit.

Elle soupira, et s'arrêta un instant sur le seuil pour regarder de pauvres enfans qui se pressaient à la porte, et tâchaient d'apercevoir par ses ouvertures quelque chose du combat.

Un roulement de timballes se fit entendre d'eux.

« C'est le taureau qui entre dans la lice!

» Voilà que l'on siffle pour l'exciter!

» On applaudit... C'est quelque *picador* qui l'aura détourné d'un coup de lance.

» L'on demande le feu à grand cris... *fuego! fuego!*

» Ah! que je voudrais voir les *bandilleros* quand ils enfoncent leurs dards dans le cou de l'animal qui baisse la tête pour les frapper!

» Entendez-vous l'explosion de l'artifice attaché à ses blessures?

» Je l'ai vu bondir dans l'arène; regarde comme les manteaux de soie qu'on expose à sa fureur volent au milieu de la poussière!... »

Ils parlaient ainsi en se haussant sur leurs pieds pour atteindre aux jours que laisse la porte entre ses ais mal joints...

Et parmi eux, le plus empressé, le plus curieux était celui qui venait d'arriver en courant, sa petite veste rayée sous le bras; il avait regardé plus d'une fois en route, à droite, à gauche et derrière lui; car son père a puni quelquefois sévèrement sa désobéissance; et sa mère, qui emporte avec elle la clé de la maison, ne lui pardonnerait pas de s'être exposé, en sautant par la croisée.

« Si je pouvais entrer!... si je pouvais entrer, répétait-il, en essuyant la sueur de son visage hâlé par le soleil!

Et l'on disait autour de lui :

« Voilà le signal de la mort du taureau!

» C'est maintenant que le matador saisit le voile rouge, et met le doigt sur la pointe de son épée pour voir si elle entrera bien!

» Quels applaudissemens! C'est sans doute don Hernandel qui a commencé... Il n'en manque pas un... Il frappe : l'épée entre jusqu'à la garde, et le taureau tombe sans jeter une goutte de sang.

» Gare, gare!... voilà les mules avec leurs drapeaux, leurs panaches et leurs sonnettes... Elles viennent chercher le taureau tué! »

Les mules passèrent. La porte s'était ouverte. Elles revinrent

en galoppant; et tandis que les curieux qui n'avaient pu entrer, pour participer du moins au combat, frappaient de leurs bâtons et avec de grands cris l'ennemi terrassé et traîné dehors, des enfans se glissèrent entre les gardes inattentifs.

Joyeux, ils pénétrèrent dans la galerie la plus voisine du cirque. C'est là que sautaient les *bandilleros* poursuivis; c'est là que l'on voit flotter le manteau noir et les plumes de l'alguazil qui reste à cheval sous la loge du corrégidor; c'est là que les combattans drapés dans leurs voiles de soie qu'ils agiteront en fuyant, attendent le moment de paraître dans la lice.

Cette galerie est défendue de l'approche de l'animal par une barrière haute de six pieds, et presque toutes les fois, elle est franchie par un ou deux taureaux.

L'ensemble du spectacle est beau. Ce cirque immense, cette foule attentive, ce beau ciel qui s'arrondit sur votre tête, ces costumes antiques, ce roulement de timbales, ces cris que poussent à la fois huit ou neuf mille spectateurs font une véritable impression... Elle redouble; car la porte pesante s'ouvre... Tous les yeux cherchent le taureau attendu;... il paraît, il s'élance.

C'est un animal furieux. Le ruban jaune qui tombe sur son cou annonce qu'il a brouté la bruyère des environs de Valence; ses cornes sont perçantes comme les traits les plus aigus; des yeux de feu brillent sous son front large et noir : il frappe et jette sous lui la terre qu'il creuse de ses pieds.

Il a déjà assouvi sa fureur. Débarrassé de son cavalier que les *bandilleros* ont sauvé en attirant l'ennemi d'un autre côté, un cheval, avec ses flancs ouverts, court dans l'arène qu'il ensanglante; l'autre, couché, frappé d'une atteinte plus sûre... Il ne se relèvera pas.

L'on applaudit. *Valiente!* s'écrie tout le peuple avec enthousiasme.

Le *picador* est aussi délivré, et tandis qu'il se relève, tout froissé de sa chute, le taureau déjà blessé, poursuit le manteau d'écarlate qui donne le change à sa fureur.

L'adroit coureur qui le tient devant lui, s'élance au moment d'être atteint... Il a sauté la barrière; l'animal, c'était le plus léger que depuis long-temps l'on eut vu, franchit aussi l'obstacle; il est dans la première galerie; dans la galerie la plus voisine du Cirque.

Des cris s'élèvent.

« Sauvez-vous! sauvez-vous!

» Dieu! Dieu! un enfant!...

» Il n'aura pas le temps.

» Il est perdu, déchiré, mort! »

Des étrangers se levèrent avec un mouvement d'horreur.

« *Valiente!* » s'écria un homme du peuple, de la place éloignée qu'il occupait, et en frappant la balustrade de son bâton.

Une femme, à côté de lui, devint pâle et tremblante.... elle croyait que cette petite veste rayée... elle chercha dans sa poche, avec un mouvement difficile à rendre. Elle se rassit tranquillement... sa main avait rencontré la clé de sa maison. Elle attendit sans inquiétude la fin du combat de taureaux.

(*Le Pour et le Contre.*)



L'EMPEREUR RODOLPHE

ET

LE CORROYEUR,

CONTE PAR GUSTAVE SCHWAB.

(TRADUCTION LITTÉRALE.)

(M. Gustave Schwab est né dans la Souabe , poétique patrie des *Minnesingers* , ces chantres d'amour , qui furent pour l'Allemagne ce que les troubadours et les Trouvères ont été pour la France. Il a publié deux volumes de poésies pleines de fraîcheur , de grâce et d'originalité. Il a traduit aussi , avec un rare talent , les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine.)

L'Empereur Rodolphe , monté sur son coursier , marchait au pas dans les rues de la ville de Bâle. Les hautes maisons , toutes bâties en pierre , attiraient ses regards ; plusieurs , par leur noble architecture et leurs toits revêtus d'ardoises brillantes , semblaient être la demeure de riches seigneurs , et de

leurs tourelles anguleuses et sculptées, de belles jeunes femmes, richement parées, jetaient sur lui de timides et curieux regards. « Certes, cette ville est bien opulente!... Comment ces bourgeois en sont-ils venus là? Maisons, richesses, femmes jolies, ils sont pourvus de tous biens! »

Ainsi plongé dans ses méditations, Rodolphe dirige son coursier vers une rue étroite où il ne trouve pourtant rien à admirer, et même la respiration est prête à lui manquer tant l'odeur qui s'en exhale est infecte; car, au beau milieu de cette rue, travaillait, sur des peaux sales et empestées, un homme vigoureux et barbu, dans le costume négligé d'un corroyeur. L'Empereur secoua la tête et pensa : « Voilà pourtant un pauvre diable qui n'a pas grand chose à goûter des flots de lait et de miel qui coulent ici, car s'il gagne un pauvre pfennig, il est obligé de le partager avec l'écorcheur, et la puanteur qui l'entoure est à peine supportable; il faut que je lui en dise un mot. » Et le roi, passant près du corroyeur, fit un soupir et un geste de dégoût, et dit, comme à part lui : « Celui-là ne trancherait pas ces peaux dégoûtantes s'il avait seulement cent marcs et une jolie femme, la nuit, à ses côtés. » Le corroyeur l'entendit et sans se troubler regarda hardiment le roi au visage.

« Mon seigneur, si vous dites cela pour moi, c'est un vœu de perdu, car, voyez-vous, le bien dont vous parlez en badinant, je le possède à pleine mesure » l'Empereur l'écouta avec surprise « trêve de plaisanteries, bonhomme; et sache qu'aussitôt que j'aurai mis pied à terre, je n'oublierai point cette rue, et que de l'hôtellerie, j'accourrai ici sans délai, car je désire fort voir ton trésor. »

Disant ainsi, il continue son chemin. Le corroyeur s'incline d'abord jusqu'à terre, et court aussitôt dans sa maison. Là, il jette bas tablier, bonnet et sarreau; il lave ses membres souillés dans un bain parfumé, et prépare ses plus beaux habits; il revêt la cotte à manche de velours; des plumes ondoyantes flottent autour de sa barette, et sur sa poitrine, descend avec magnifi-

cence la longue chaîne de ducats d'or qu'il a coutume de porter quand il siège à l'hôtel de ville, et aux grandes fêtes de l'église. Il appelle sa femme qui se hâte d'ouvrir les armoires de réserve : Là on voyait pliés avec ordre des tissus de fin lin, des vêtemens de pourpre, et de soie brochée, et l'éclatante parure des noces. Parmi ces richesses, la jeune femme choisit ce quelle a de plus riche ; elle pare son corps jeune et beau ; elle attache autour de son cou blanc les précieuses et fines dentelles du Brabant ; elle courbe un riche corset sur sa gorge arrondie ; la soie et l'or flottent avec grâce autour d'elle ; elle entrelace des rubans d'or ; elle forme des nœuds ; elle orne ses doigts de pierreries, elle peigne sa longue chevelure dorée, et baigne d'une eau de senteur de doux yeux pleins du feu de la jeunesse et des joues où fleurissent ses roses.

Cependant on décore la maison, et les hauts escaliers se couvrent de nattes ; on ouvre les portes des appartemens dont la longue enfilade semble n'avoir point de fin. Au milieu de la grande salle le riche corroyeur fait servir un splendide repas ; les mets les plus rares et les plus délicats décorent et chargent la table ; tout ce qui repose sur le lin damassé ne serait point dédaigné par la bouche d'un roi ; dans de riches hanaps d'or et d'argent ciselés, on voit briller le noble et précieux vin du Rhin. Au haut de la table somptueuse, le corroyeur fait asseoir sa belle épouse, et lui-même paré de sa chaîne d'or, se place auprès de la porte en guise d'huissier.

Peu d'instans s'écoulaient dans l'attente. Un page accourt en toute hâte, et, s'arrêtant sur le seuil de la salle : « mon seigneur et mon roi s'avance ! » cria-t-il, et bientôt, vêtu comme un simple chevalier, Rodolphe entra. Son front était riant, mais ses yeux peignaient la surprise, l'étonnement. Il jeta un regard silencieux autour de la salle : « Certes, dit-il enfin, le sort s'est » trompé ! — Seigneur hôte, en venant chez vous, je croyais » frapper chez un bourgeois, et je me trouve chez un monarque. Une si belle salle, tant de richesses, une table si bien » couverte, et surtout une si charmante reine de festin, seraient

» dignes du palais d'un prince ! » En disant ces mots , il se place poliment auprès de sa gracieuse hôtesse , et sur un siège , à sa gauche , il fait asseoir le corroyeur. Il boit gaiement le vin doré du Rhin que lui verse une main belle et blanche ; il ne refuse point l'aile de chapon gras que son voisin lui présente. Animé par la joie et la bonne chère , enivré , non-seulement des vapeurs du vin , mais encore des charmes de la belle , Rodolphe , prêt à envier le sort de celui qui lui paraît presque un roi , se met à l'agacer par des discours tels que ceux-ci : « Écoute l'ami , il ne me » plaît point que , riche comme tu l'es de toutes sortes de biens , » tu continues ton sale métier. Si bien pourvu d'argent et » de femme , il te faut venir demeurer à ma cour , tandis que tu » es jeune encore. Un pauvre comte est bien parvenu au » trône , un riche bourgeois peut bien devenir chevalier. Pour » vous , charmante hôtesse , vous n'en aurez nul repentir ; ne » craignez pas d'y paraître ; vous y serez révérée , on vous » rendra hommage , car la beauté vaut titre de noblesse. »

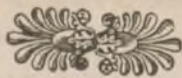
Pendant que le noble convive discourait ainsi , le corroyeur se grattait l'oreille et pensait : « perdre ainsi les bonnes grâces du roi à leur naissance.... ce serait grand dommage ! » Toutefois , comme il était prudent et qu'il connaissait le cours du monde. « A quoi bon déguiser la vérité , dit-il. Le mieux est de » parler au roi sans détours. Puissant seigneur ! répliqua-t-il , » vous résister est difficile ; toutefois , vous êtes bon et je puis » me risquer à vous dire ce que j'ai dans le cœur. Mon métier » m'a rendu riche ; c'est pourquoi je l'estime et m'en fais honneur. L'orgueil , l'éclat , la vie oisive amoindrissent les trésors au lieu de les grossir. Je n'ai obtenu ma jolie femme » qu'en corroyant plus d'une peau chez son père ; il m'a donné » sa science et m'a laissé son bien. En quittant la route qu'il » m'a tracée , je n'arriverais à rien de bon pour moi. L'obscurité est mon vrai lot et je le garde. Voyez , quand joyeux et » plein de courage je prépare mes peaux devant ma porte pour » ajouter de nouveaux marcs à ceux que j'ai déjà , je n'excite » ni la curiosité ni l'envie sous mon sale accoutrement. Aussi ,

» chez moi , je savoure en paix , ma coupe de vin et les baisers
» de ma femme. Il me faudrait trembler pour toutes ces choses,
» si j'étais condamné à la vie de cour ; j'abreuverais de mon bon
» vin les sots , les méchans , les envieux ; je nourrirais des mets
» de ma table les faux amis qui me trahiraient , et , à la fin
» peut-être , je parerais ma femme (ce dont dieu me garde) pour
» le passe-temps d'autrui !....

Ici l'Empereur quitta soudainement la table ; il traversa la salle en silence et d'un air soucieux ; puis se retournant , avant de passer le seuil : « Vassal , dit-il tout courroucé , toi qui crains
» tant pour ton vin , ton bien et ta femme , pourquoi m'as tu
» convié à venir chez toi ? » Le corroyeur , sans se laisser déconcerter ni troubler par le sombre regard du prince , répartit aussitôt : « J'ai compté sur le cœur et l'honneur de mon roi.
» Qu'importe me suis-je dit , que celui qui nous protège prenne
» place aux côtés de ma femme ? si je n'avais à faire qu'à vous ,
» noble prince , dès ce jour je vous suivrais à la cour ! » Rodolphe rougit et se calma ; car il sentait une secrète honte en son cœur , non-seulement des paroles du corroyeur mais du reproche de sa conscience. Il tendit gracieusement la main à son hôte , salua la dame et prenant congé d'elle , l'invita à se parer comme il convenait pour plaire à un aussi digne mari.

Pourtant , lorsqu'après des années , il repassa par la ville de Bâle , il se ressouvint de la jolie femme du corroyeur ; mais en apercevant celui-ci , au milieu de la rue , occupé à tanner ses peaux demi-sanglantes , il poussa rapidement son cheval et sans entrer dans la rue , il cria de loin : « Holà ! ami ! savoure en
» paix ton vin , ton bien et les baisers de ta femme !... »

(ELISE VOÏART.)





LES SOUVENIRS D'ALFIERI.

« Cara speranza, dove sei?... »

Qui me rendra le lac tranquille
Où se mirait mon front naissant ;
Les roseaux , et le jonc mobile
Que j'arrondissais en chantant ?
Qui me rendra cette prairie
Où sur le déclin d'un beau jour,
J'allais rêvant à la folie
Qu'ici bas on appelle amour ?

Ah ! qui me rendra la chaumière
Et le saule aux rameaux couchans ,
Les baisers de ma tendre mère ,
Du vieux pasteur les cheveux blancs ?
Cette humble croix du cimetière
Où reposait ma tendre sœur ;
Et cette innocente prière
Que je faisais de si bon cœur ?

Rome , ta cité souveraine ,
Tes ruines et tes remparts ,

Ce tibre qui roule avec peine
Entre les tombes des Césars ;
Ces champs où la terre pressée ,
Couvre les vaincus , les vainqueurs ,
Ne m'ont offert que la pensée
Du néant qui suit les grandeurs !

Hélas ! pour calmer ma souffrance
Dites : qui peut me rendre encore,
De la fugitive espérance
Les songes et les aîles d'or ?..
Tout cédait à sa voix puissante ,
Et son flambeau pur et divin ,
Consolait la douleur présente
En me montrant le lendemain.

Mais l'âge vient blanchir ma tête ,
Temples , palais , plaisirs brillans ,
Je vous ai vus et je regrette
L'asile où coulaient mes beaux ans ;
Consumé de mélancolie ,
Je n'attends rien de l'avenir,
Et le seul charme de ma vie
N'est plus que dans le souvenir !

P. HÉDOUIN.



DISTRACTIONS

DU

DOCTEUR HAMILTON.

Le docteur Robert Hamilton, l'un des penseurs les plus profonds et des hommes les plus aimables de l'Angleterre, se laissait tellement absorber par ses réflexions, qu'il perdait la perception des objets extérieurs, et presque même la conscience de son individualité et de son être. Outre son célèbre essai sur la dette nationale, il a composé plusieurs ouvrages qui se font admirer par une science profonde, le bel arrangement de leurs parties, et l'extrême clarté du style. Cela n'empêchait pas le docteur de commettre en public les plus singulières distractions. Rencontrait-il sa femme dans la rue, il la saluait, se découvrait et lui exprimait vivement le regret de n'avoir pas l'avantage de la connaître. Bien souvent il se levait avant le jour pour aller au collège d'Aberdeen, où il était professeur, et il s'y rendait une jambe avec un bas blanc, et l'autre avec un bas noir. Lorsque l'heure de la classe était arrivée, il com-

mençait à débarrasser sa table des chapeaux des élèves; mais à mesure qu'il les ôtait, ceux-ci les remettaient malicieusement, et tout le temps de la classe s'écoulait ainsi. S'il lui arrivait, en traversant une route, de heurter une vache, il se retournait aussitôt et lui demandait pardon, en lui disant : « Madame, » suis-je assez heureux pour ne vous avoir fait aucun mal ? » D'autres fois, il allait donner du nez contre un poteau, et se mettant en colère contre ce poteau, il lui reprochait vivement de ne s'être point dérangé de son passage. Et cependant, dans les mêmes momens, s'il était à converser avec quelqu'un, tout ce qu'il disait était parfaitement clair et logique, et exprimé en termes choisis. On remplirait un volume entier d'anecdotes sur les distractions de cet excellent homme. Nous n'en rapporterons plus qu'une. Le marché aux poissons d'Aberdeen est établi près de la Dee, et traversé par un petit ruisseau qui vient se jeter dans cette rivière; c'est sur ses bords que les marchandes de poissons étalent leur marchandise dans de grands paniers. Un jour, le docteur passait par là, et son attention était captivée toute entière par la forme singulière d'une cheminée. Comme il marchait devant lui le nez en l'air et sans regarder à ses pieds, il vint donner contre un banc sur lequel était un panier de poissons, et du choc il renversa le panier. Les poissons tombant dans le ruisseau eurent bientôt rejoint la rivière où ils avaient été pêchés. A cette vue, le visage de la marchande devint pourpre de colère, et elle éclata en injures contre le docteur; celui-ci ne voyait ni n'entendait rien... La marchande cependant continuait à trépigner, à gesticuler, à crier, et la foule s'assembla autour d'elle. Les regards du docteur ne cessaient pas pour cela d'être fixés sur la cheminée, et il était toujours absorbé dans ses méditations. La marchande, tant qu'elle ne se lassa pas de crier, ne fit pas beaucoup d'attention à l'impassibilité du docteur; mais quand la voix lui manqua et qu'elle vit que toute la violence de sa colère n'avait pas eu le pouvoir d'émouvoir un seul muscle de la face d'Hamilton, sa rage ne connut plus de bornes; elle lui sauta à

la gorge, et ouvrant la bouche avec un effort désespéré :
« Réponds-moi, lui cria-t-elle, où tu vas me faire crever. »
En disant cela, elle tomba au milieu de ce qui lui restait de
poissons, dans un état de pamoison et d'épuisement complet.
Avant qu'elle eut repris ses sens, le docteur était sorti de sa
réverie, et il avait disparu.

(New Monthly and London Magazine.)



LA RETRAITE DE VIDOCQ.

(Tout le monde a entendu parler de Vidocq. Quelques détails sur sa personne sont propres à piquer la curiosité. Ceux que l'on va lire sont extraits d'un ouvrage intitulé : *Supplément aux Mémoires de Vidocq*, par le rédacteur des trois derniers volumes des *Mémoires*.)

Vidocq, dans sa jeunesse, fut un très-méchant garnement. A Arras, sa ville natale, il était généralement considéré comme un agent de trouble et de désordre; on le jugeait capable de tout, hors le bien; on le redoutait, son nom seul inspirait une vague terreur. Il fut mis en jugement et condamné à huit ans de fers comme faussaire. Il était alors âgé de 26 ans, et si nous comptons bien, il doit avoir aujourd'hui la soixantaine. Un an après, c'est-à-dire, le 20 décembre 1797, il fut amené à Paris et remis au citoyen Bault, officier invalide, chargé de la conduite de la chaîne pour le port de Brest, d'où il parvint à s'évader le 13 février 1798. Le 22 mars, il fut repris, et le 3 août, il fut dirigé sur le port de Toulon, d'où il réussit à s'échapper le 21 décembre 1799. Cette fois, il jouit assez longtemps de sa liberté, puisqu'il ne fut arrêté que le 12 juin 1805.

Le 28 octobre suivant, il trompa encore la surveillance de ses gardiens, et s'étant caché à Paris, il n'y fut découvert que le 3 juillet 1809. Depuis ce jour, il fut détenu, tant à la Force qu'à Bicêtre jusqu'au 3 février 1811. Vidocq passa ainsi, à diverses reprises, soixante-neuf mois dans les fers.

Il était tailleur d'habits, ou plutôt marchand frippier, rue Saint-Jacques, n° 4, lorsqu'il fut arrêté pour la dernière fois. Il essaya, comme auparavant, de se dérober au châtiment qu'il avait encouru; mais ayant échoué dans plusieurs tentatives, il prit enfin le parti de faire des démarches pour obtenir un adoucissement de peine. Coco Lacour était alors son compagnon d'infortune, et il le pria de lui dresser un mémoire, dans lequel le roman de sa vie fut arrangé de manière à toucher le préfet de police, dont il implorait la pitié.

Le magistrat voulut mettre son dévouement à l'épreuve, et Vidocq, pour lui plaire et obtenir d'être élargi, lui sacrifia tous ses camarades de captivité qui avaient eu le malheur de lui faire des confidences; il fut libre; il fut heureux : il fut mouchard, puis capitaine de mouchards, investi de toute l'autorité que la police pouvait conférer sous le régime de l'arbitraire.

Vidocq jouit assez paisiblement de sa dignité jusqu'en 1826, époque où des attaques ayant été dirigées contre son administration, il donna sa démission, qui fut acceptée.

Depuis lors, Vidocq s'intitule fabricant de papiers, et a signé trois volumes de mémoires. Il a une voiture, des chevaux, et on assure qu'il a amassé trente mille livres de rentes. Son habitation de Saint-Mandé, bien qu'élégante, vaste et commode, lui a peu coûté à élever; elle a été construite avec des matériaux repêchés dans la Seine par les agens de sa brigade. Pendant ce temps, les voleurs eurent beau jeu : les mouchards étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture; il s'en suivit une mortalité parmi eux, et force rhumatismes et fraicheurs, dont quelques-uns se ressentent. Mais Vidocq est à l'abri, il est chaudement, grandement, proprement et solidement logé; il a

un bassin pour ses canards, j'allais dire pour ses cygnes, une écurie pour ses chevaux, une remise pour ses équipages, une niche pour son singe, deux niches pour ses grands chiens, des cachettes, des refuges, des souterrains, des terrasses, un belvédère d'où l'on voit venir, des meurtrières par lesquelles on peut faire feu, un salon rempli d'armes, sabres, poignards, fléaux, pistolets, fusils, carabines, espingoles, des armes partout; des armes chargées et amorcées; de la poudre, des balles, des munitions de toute espèce, des retraites ménagées, des pièges, des surprises, etc.; arsenal, citadelle, résidence champêtre, la demeure de Vidocq est à la fois tout ce qu'elle doit être pour soutenir un siège, tout ce qu'elle peut être pour la commodité. C'est le manoir d'un mainotte ou d'un vieux chef de cleftis; chaque soir le maître de céans, l'*ali pacha faubourien*, précédé de ses deux féroces mâtins, dont les crocs le rassurent, fait une ronde à l'intérieur de ses domaines. Malheur au pauvre diable que ces gueules terribles rencontreraient.

Vidocq a chez lui des trophées qui ravivent tous les souvenirs de sa carrière. Ce sont des menottes, des chaînes, des cordes, des pinces, des rossignols : enfin tous les attributs des deux métiers, voleur et mouchard. Tous les costumes sous lesquels il se travestit sont exposés dans une des salles de sa demeure; cette friperie est son musée. La garde-robe de Talma était plus riche, mais elle n'était ni plus curieuse ni plus variée. Vidocq montre cette défroque avec une extrême complaisance. Une de ses manies est de croire que la nature l'avait destiné à être un grand comédien; il raffole des héros de mélodrame. Lorsqu'on parla de le traduire sur la scène, il offrit de paraître en personne dans la pièce moyennant 500 fr. par représentation. Il voulut aussi s'engager pour Londres, mais le directeur du théâtre où l'on joue *Vidocq*, craignit que l'illusion ne fût détruite par la réalité.

Vidocq est d'une taille ordinaire : il a les sourcils onduleux à reflet jaunâtre, les favoris tant soit peu ardens, les cheveux épais, durs et plantés très-bas; l'œil légèrement clignant, mais

vif et fin, le rire faux bon homme, un sérieux préméditatif, le teint d'un roux, le front ridé, le regard équivoque, les muscles menteurs frémissans, le cou gros et court, la poitrine évasée, le dos assez renversé, les cuisses courtes, les jambes arquées et la marche d'un tailleur.

Napoléon est son Dieu : pourtant il ose se comparer à lui : il prétend avoir été un Napoléon dans son genre. Malgré cet aveuglement de vanité, il est néanmoins probable qu'il se rend parfois justice ; car il ne lui plaît pas toujours que l'on paraisse faire trop attention à lui, et dans les rues, il ne se fait nul scrupule d'injurier le passant qui semble le considérer curieusement. Dans d'autres circonstances, suivant la disposition de son esprit, il se pavane quand on le regarde et fait tout pour être remarqué.

A son intérieur il est plus modeste : là, sa mise est tout-à-fait rustique : blouse bleue, gilet de laine, bonnet de tricot polycolore ou casquette de chat, gros sabots à brides, pantalons vaguans en toile grossière, comme la manche à vent qui porte l'air dans un entrepont. C'est dans ce négligé qu'il ouvre sa porte à chaque arrivant qui, pour ne pas être dévoré, doit avoir la précaution de passer de profil entre les deux cerbères. Vidocq, allant faire ferrer son cheval, n'est déjà plus vêtu avec cette simplicité ; le hulot d'alpaga à gros boutons blancs en os a remplacé la blouse ; sa tête est coiffée d'un bonnet rouge à la cosaque, tour d'Astracan noir, gland en or, avec la boucle de cheveux à la Fanfan sur la tempe gauche. Il veut avoir l'air farouche et galant. En *monsieur*, il est cossu : habit étoffé en drap cachemire noir ou vert, linge très-fin, chapeau noir à larges bords, pose horizontale. En été, il a le chapeau gris, qu'il porte sur l'oreille. Sa tenue diplomatique est l'habit à la française, veste d'or, chapeau à plumes, culotte courte en drap de soie, épée à poignée et nœud d'acier, langage épuré, apprêté, empesé, presque académique et imitant parfois le frôlement du taffetas, phrases d'apparat à *cuir*s brillantes.

Peut-être parviendrait-on à tracer le caractère de Vidocq

d'après son ameublement, mais on jugerait difficilement de ses opinions à l'inspection des images qui tapissent son appartement. Louis XVI au Temple et Napoléon à Sainte-Hélène s'y font mutuellement pendant. Louis XVIII, le sultan Mahmoud et les Grecs, la prise du Trocadero et le passage du pont d'Arcole s'y trouvent placés en regard, sans qu'il y ait de préférence marquée pour personne. Tout annonce des affections contraires qui se font équilibre. Au reste cela doit être ainsi chez un homme qui n'estime rien par sentiment, qui répète jusqu'à satiété qu'ici-bas tout se fait par intérêt et que toute vertu est ou de la bêtise ou du calcul.



LE GIGOT ET LE PUDDING,

ANECDOTE ANGLO-ÉCOSSAISE.

Les savans Johnson et Boswel voyageaient ensemble dans les montagnes d'Écosse; ils décrivaient les sites, les productions et les antiquités du pays qu'ils parcouraient; souvent égarés une journée entière au milieu des bruyères, le son d'une cornemuse les conduisait le soir à la hutte d'un Mac-Grégor ou d'un Rob-Roy, berger ou chasseur, qui leur offrait l'hospitalité, un pot d'ale, un quartier d'agneau et un lit de paille : heureux quand les deux amis rencontraient une auberge où leur appétit prodigieux comme leur érudition n'était pas soumis à cette épreuve de sobriété. Johnson, d'une taille gigantesque, s'avancait lentement avec un maigre bidet qui ployait sous lui, et ses jambes, trainant jusqu'à terre, semblaient de loin appartenir au pauvre quadrupède; Boswel, montant un petit alezan écossais, devançait toujours son compagnon de voyage : aussi, dès qu'il apercevait la fumée d'une hôtellerie, il lançait son cheval au galop, et allait préparer une halte confortable; Johnson le rejoignait pour se mettre à table. Ils payaient bien, ce qui est à remarquer chez des savans, lesquels ont d'ordinaire la tête pleine et la bourse vide.

Un jour, au sortir d'une vallée profonde où ils avaient passé tout le jour à déchiffrer des inscriptions runiques sans prendre une nourriture plus solide, Boswel aperçut le premier une

espèce de cabaret; il avait faim et soif; il piqua des deux, pendant que Johnson lui criait : « N'oubliez pas le pudding! » L'hôte, vêtu du plaid national et le poignard à la ceinture, vint tenir l'étrier, et Boswel courut au garde-manger, où était appendu un superbe gigot de mouton : « Oh! oh! dit-il en faisant claquer ses doigts selon son habitude, voilà de la chair fraîche; vite à la broche! un pudding pour le docteur, et vous serez content de nous. — Foi de Mac-Grégor! répondit le montagnard, mon fils soignera le mouton, et ma femme excelle à faire le pudding; un chef de clan ne serait pas mieux servi que vous allez l'être, mon bon seigneur. » Boswel, ravi de sa bonne fortune, en fit part à Johnson, qui humait d'avance l'odeur du rôti. « Mon cher monsieur, lui dit-il avec joie, je viens de commander dans cette auberge commode et propre un délicieux gigot de mouton à la broche; j'espère que nous ferons un bon repas; j'espère aussi, dit Johnson, que vous avez pensé au pudding. — Vous aurez votre pudding favori, un morceau digne du *Songe d'été* de Shakespeare. »

Johnson descendit de son bidet; l'animal, débarrassé du géant, gagna l'étable en soufflant; Boswel introduisit le docteur dans la maison et courut à ses livres, pendant que Johnson faisait sécher devant un feu clair son habit, que la vapeur des montagnes avait rendu tout humide. A ses côtés, un petit garçon, à demi-nu, et le visage voilé de longs cheveux gras, était très-occupé à surveiller le rôti, qu'il arrosait de jus sans relâche. L'état de la tête de l'enfant inspirait des craintes au docteur, car, tandis qu'une main de celui-ci plongeait la cuiller dans la lèchefrite, l'autre était activement employée dans ses cheveux. Johnson résolut, quoiqu'à regret, de ne point manger de mouton ce jour là. On annonce le diner : Boswel s'écrie : — « Mon cher docteur, voici le mouton! quel coup-d'œil! comme il est doré! » Johnson riait sous cape et faisait la grimace.

— « Je vais, dit Boswel, découper comme de coutume; quel morceau vous choisirai-je? — Mon cher ami, je ne mangerai pas de viande. — Est-ce donc jour de jeûne! vous raillez, docteur. »

— « N'en parlons plus, je prendrai ma revanche sur le pudding. — Prenez-en ma part, s'il vous plaît. »

Boswel attaqua le gigot en ventre affamé. « Quel jus! quelle odeur divine! comme il est gras, tendre et bien rôti! Vous devriez y goûter, et une tranche vous raccommoderait avec tous les moutons du monde. »

Le mouton desservi, arriva le pudding tant désiré, qui avait la forme d'un cône alongé : « On dirait le moule d'un bonnet, s'écria Boswel. — Diable! le fond vaut mieux que la forme. » Le docteur, épanoui à cette vue, se jeta sur le pudding, et l'expédia presque en entier. On enleva les restes, et Boswel dit à son partner : « Docteur, pendant que je mangeais le mouton, vous aviez souvent envie de rire; apprenez-moi ce qui vous y excitait si fort. »

Le docteur raconta alors tout ce qui s'était passé dans la cuisine touchant le petit garçon et l'arrosement du gigot. Boswel faillit s'évanouir de dégoût, et soupira comme Orphée pleurant Euridyce; il se remit pourtant, et appela le sale marmiton qu'il gourmanda de sa malpropreté. L'enfant se mit à pleurer, et le docteur recommença à rire.

Petit drôle, dit Boswel, quand tu arroses la viande, pourquoi ôtes-tu le bonnet que je t'ai vu sur la tête ce matin? — Je ne le pouvais pas, reprit timidement le petit bonhomme. — Non? et pourquoi? — Parce que maman faisait bouillir le pudding dedans, faute de moule. »

Le docteur se leva de surprise, se redressant comme un serpent qui se sent blessé, et toucha le plafond avec sa perruque; il porta la main à son estomac, ouvrant une bouche qui n'était pas des plus petites, et parut lutter contre une horrible pensée. Puis, adressant à Boswel un regard de dignité :

« M. Boswel, cessez de rire, et, sous peine de me déplaire éternellement, ne proférez jamais un mot de cette abominable aventure, tant que vous vivrez. — Mon cher docteur, le pudding vaut le gigot. — Hélas! ce serait à en mourir, si la chimie ne venait à notre aide. Le feu purifie tout. » LE GASTRONOME.

CHRONIQUE.

17 JUILLET.

Quelques personnes ont le sommeil si dur, que le canon tiré près d'elles ne les réveillerait que difficilement. Il y a quelques jours, dans le cercle de Mme de G***, on citait à ce sujet divers exemples plus ou moins vraisemblables, lorsque le facétieux M. de V. C. prend la parole et raconte avec le plus grand sang-froid comment, la veille, « un de ses amis s'était endormi, » la jambe appuyée sur un tison, le feu la consuma tout entière, le ronfleur ne s'étant réveillé qu'au moment où la flamme attaquait le genou avec violence. » — Chacun alors de rire par manière de joyeuse incrédulité aux dépens du conteur qui soutient que le fait est constant et propose de le prouver. Son offre est acceptée, des paris sont ouverts, il les tient tous. — « Maintenant, messieurs, dit le narrateur, vous allez venir » avec moi : comme nous autres, mon malheureux ami avait » deux jambes avant la catastrophe qui l'en a privé d'une hier ; » mais les siennes étaient en bois, et je ne doute nullement qu'il » ne consente aujourd'hui à sacrifier la seconde pour décider » chez vous l'entière conviction de ce que j'ai eu l'honneur » d'avancer. »

— A Bruxelles, un étranger, élégamment vêtu et se disant Espagnol, se présente chez un riche orfèvre, demandant à voir des diamants. Après en avoir choisi pour une assez forte somme, il les enveloppe dans un papier qu'il cachète à l'empreinte de ses armes, dépose de légères arrhes, et prie qu'on les lui garde jusqu'au lendemain matin. Ayant ainsi inspiré pleine confiance, il regarde d'autres objets et choisit encore une paire de boucles d'oreilles en brillans. A cette occasion, il demande son petit paquet déjà resserré pour y ajouter le nouvel achat, et alors, avec la plus subtile adresse, il parvient à substituer à ce paquet un autre tout semblable dans lequel il enferme réellement les boucles d'oreilles, à la vue même de l'orfèvre, auquel il remit le tout bien hermétiquement recacheté. Ce n'est que plusieurs jours après, que le marchand ne voyant plus revénir l'élégant Espagnol, conçut quelques soupçons, et trouva en place de ses diamants une quantité de sel assez considérable pour fournir sa table pendant plus d'un mois.

— POLICE CORRECTIONNELLE. — « *Dem.* Comment vous appelez-vous? — *Rép.* Eustache Mayer. — Votre profession? — Je ne fais rien; je sais rien faire.... J'aime pas le travail, moi... — Vous avez déjà été arrêté une première fois pour vol? — Oui, mon magistrat. — Puis une deuxième fois? — Oui, mon magistrat. — Une troisième? — Oui, mon magistrat. — Une quatrième? — Oui, mon magistrat. — Même une cinquième? — Toujours, mon magistrat. — Enfin, cette sixième fois? — Oui, mon magistrat. — Vous êtes donc incorrigible? — Oui, mon magistrat; mais je vais vous dire : sur ces cinq jugemens, j'ai fait deux arrestations *arbitraires* qui, par conséquent, ne doivent pas compter.... » (On rit.) — Mayer n'a pas encore dix-sept ans. Comme on voit, c'est un sujet de belle espérance. En termes de bague, c'est *un enfant sublime*.

— Au moment où la défense aussi vigoureuse que barbare des Bédouins, inspirait quelque inquiétude sur le sort de notre courageuse armée, la reddition d'Alger a fait succéder, à la crainte, une allégresse encore augmentée par la nouvelle que

nos naufragés étaient saufs et libres. On assure que le bâton de maréchal a été aussitôt expédié à l'amiral Duperré et au général Bourmont en récompense d'un aussi honorable succès.

— Un avant-poste de l'armée d'Alger a tué deux serpents et un lion. On les a aussitôt expédiés au brick le Restaurant, et le lendemain on lisait sur la carte de l'hôtellerie flottante : *Filet de lion sauté dans sa glace ; matelotte de serpents ; boa à la tartare ; fraise de lion à la poulette ; pieds de lion farcis et lion braisé aux petits pois.*

— Le marquis de Conyngham vient de se retirer de la cour avec un demi-million sterling bien compté, après la mort du roi George qui, comme on sait, avait daigné faire à ce seigneur l'insigne honneur de choisir son épouse pour sa lectrice favorite. Se trouvant encore de service au château ces jours derniers, le marquis entendit un bruit extraordinaire dans la pièce voisine et en demanda la cause. — « Mylord, lui répondit naïvement un tapissier qui ne savait point à qui il parlait : c'est que nous enlevons le lit de la marquise de Conyngham pour placer celui de la reine.... »

— Le roi de Bavière a nommé professeur ordinaire d'astronomie, à l'université de Munich, M. Gruithausen, le même qui distingue les fortifications des villes de la lune et qui compte les vaisseaux qui entrent dans chacun des ports de ce satellite de notre globe.

— Les armées actuelles de l'Europe présentent un effectif de deux millions d'individus, c'est-à-dire qu'elles enlèvent un homme sur 92 à l'industrie et à l'agriculture. Voici la répartition de cette population armée : En Russie, on compte un soldat sur 57 habitans ; en Suisse, un sur 60 ; en Prusse, un sur 76 ; en Turquie, un sur 92 ; en Autriche, un sur 118 ; en France, un sur 139 ; en Angleterre, un sur 229 ; en Espagne, un sur 278 ; et un sur 431 dans les États du Pape, ce paradis modèle du guerrier, où de bienheureux soldats portent des parapluies en guise de bayonnettes au bout de leurs fusils.



THÉÂTRES.

Il y a quelques mois, la *Comédie Française* a été condamnée de par le Roi, la loi et justice à représenter une comédie de M. Dorvo, intitulée l'*Envieux*, ou à payer 3,000 fr. à l'auteur. Par le temps qui court, 3,000 fr. sont chose importante pour une entreprise de théâtre, et les sociétaires de la rue Richelieu ont mieux aimé se décider à apprendre l'*Envieux* qu'à payer cette somme. La représentation a donc eu lieu ces jours passés par autorité de justice et les vers du pauvre M. Dorvo ont été traités comme les meubles des débiteurs récalcitrans qui vont à la place du Châtelet. Les acteurs savaient à peine leurs rôles, et le public qui n'avait pas été condamné à se présenter, s'est abstenu d'assister à cette exécution dramatique. Le théâtre Français avait eu tort de recevoir une pièce médiocre et ennuyeuse; après l'avoir reçue, il a eu tort de refuser de la jouer, enfin il a réparé sa faute.... M. Dorvo n'y trouvera pas grand profit. Ah! si le tribunal de commerce pouvait ordonner un succès comme une répétition!

— Les représentations de la troupe de comédie et tragédie italiennes sont un sujet d'études assez curieux. Il est intéressant de suivre les habitudes scéniques des acteurs étrangers, notre théâtre national doit y trouver d'utiles observations à faire. Sous

ce rapport, la troupe de M. Paladini méritait d'exciter plus d'empressement qu'elle n'en a obtenu. Mais il faut avouer que ses représentations sont froides et inanimées. A une époque où la tragédie de Racine et la comédie de Dancourt et de Destouches n'attirent plus personne, comment le public pourrait-il se porter aux tragédies d'Alfieri, réduites à des proportions si étroites, à une action si nue, à un développement dramatique si restreint, aux comédies de Goldoni, dont l'intérêt consiste presque exclusivement dans les finesses du style et l'esprit du dialogue. Les comédiens italiens ont donc jusqu'à présent presque toujours joué dans le désert. Deux petites comédies fort gaies du comte Giraud, dont le nom fait connaître l'origine française et auquel nos théâtres secondaires ont emprunté le sujet du *Précepteur dans l'embarras* ont amusé seules les spectateurs, grâce au jeu du comique Taddei et à la supériorité des Italiens dans ce genre de pièces.

— Il ne faut parler que pour mémoire du *Voyage par désespoir* qui a été sifflé au *Vaudeville*. C'était un recueil fort long de mauvais quolibets contre les danseuses de l'Opéra. Les auteurs se sont laissé nommer, deux représentations ont été données, mais justice a été faite aussitôt après d'une pièce qui n'aurait pas dû franchir le seuil du comité de lecture.

— Frédérick Lemaître a rompu avec l'*Ambigu-Comique* et passe sous les drapeaux de M. Harel. Il doit, dit-on, débiter à l'Odéon au commencement de l'hiver : on prépare pour lui une pièce nouvelle où il jouera avec Mlle George. A genre nouveau, acteurs nouveaux : puisque Melpomène a changé de costume, il faut bien prendre ses organes sur des scènes qui ne lui en fournissaient guère auparavant.

— *Hernani* a été sifflé à Bordeaux.

— Plusieurs théâtres ont donné des représentations au profit de la souscription ouverte en faveur des veuves et enfans de soldats morts en Afrique.

— Depuis les *Fausse Confidences*, on a souvent mis sur la scène la tactique de certains amans qui feignent l'indifférence

pour exciter l'amour de celles qu'ils aiment. Tel est encore le sujet de la petite comédie jouée à l'*Ambigu-Comique* sous le titre de la *Leçon de dessin*. Il y a de l'esprit dans cet ouvrage dont l'un des auteurs est acteur du théâtre même où il a été joué. Mais qui va voir la comédie à l'*Ambigu*? Celle-ci était autrefois un vaudeville. Les réglemens ministériels défendent de chanter sur les théâtres de boulevard : il a donc fallu supprimer les couplets, et la *Leçon de dessin* aurait sans doute mieux réussi sans cette mutilation.

— L'Académie française est dans l'usage de ne prendre part à aucune souscription. Mais elle a cru devoir déroger à cet usage pour celle de la statue de Corneille, et son nom se trouvera avec les noms de tous les amis de notre gloire littéraire qui ont voulu se joindre à cet hommage national.



REVUE DES MODES.

Depuis que les Anglais ont introduit dans nos modes la *confortabilité* de leurs grands meubles de famille, on voit dans les plus beaux salons de campagne de longues tables à compartimens, placées devant le canapé et couvertes de morceaux de musique, de corbeilles à ouvrages, de livres nouveaux, etc. Pas une nouveauté créée à Paris, pas un objet de fantaisie récemment inventé qui ne vienne aussitôt prendre place sur ces espèces de bazars destinés à charmer les loisirs des champs. A l'instar des ameublemens anglais, beaucoup de petites tables sont aussi répandues dans les divers coins des salons. Chacun y trouve ce qui peut convenir à ses goûts. Sur l'une sont placés des albums et des pinceaux, sur d'autres des canevases, des aiguilles et des modèles de broderies; plus loin sont groupées toutes les productions que le classique et le romantique ont vu créer pendant la semaine, et des masses de journaux, et des gravures de modes, et des pamphlets, et des caricatures se trouvent dispersés çà et là sur de petits meubles en mosaïque, en laque, en érable incrusté, et réunissent, dans un seul salon de campagne, tout ce qui peut rappeler l'existence de Paris.

Malgré le goût de simplicité que l'on affecte de transporter

dans tout ce qui concerne la vie de château, la mode n'en exerce pas moins chaque année son influence sur les ameublements de ces mondaines retraites. Les stores des croisées offrent, dans la transparence de leurs dessins gothiques, les couleurs les plus artistement nuancées et les sujets les plus variés et les mieux entendus. Les planchers, en bois de toutes espèces, s'encadrent en compartimens qui effacent les plus riches marqueteries. Les meubles en bambou, sont canelés à jour; des *ombréas*, dans les formes les plus élégantes, s'inclinent sur les jardinières tout épanouies qui ornent le salon; et des nattes de jonc tressées aux Indes tiennent lieu de tapis de Turquie. Les chambres à coucher offrent, dans leur simplicité, une recherche non moins gracieuse. Leurs décorations consistent en draperies de mousseline et en jolies tapisseries, glaces, fontaines et vases de fleurs. Les murs des salles à manger sont ornés de dessins à fresque, et dans les antichambres se trouvent quelques groupes de marbre.

— Les toilettes de campagne ont aussi leur genre d'élégance. Une profusion de peignoirs en mousseline de fantaisie, destinés à être portés sur des jupons de jaconas brodés ou garnis de petites dentelles, forment le costume du matin. Des mousselines de laine, des batistes d'Écosse et autres tissus de fantaisie, sur lesquels on met un joli canezou, sont les toilettes de dîner. Un chapeau de paille sur lequel est croisé un simple ruban, et pour chaussures des bottines en toile écrue sont le complément de ces modestes parures.

— A Paris on remarque aux promenades beaucoup de chapeaux lilas ou gris lilas; ils sont en crêpes ou gros de Naples, et ont pour ornemens des coques en rubans de gaze, ou une branche de fleurs très-légère. Depuis le deuil du roi d'Angleterre on voit beaucoup de chapeaux en paille blanche ornés de fleurs grises avec une tige noire. On porte aussi des écharpes en gaze grise brodées en noir, et des schalls légers imprimés à raies blanches, noires et grises, avec une très-haute frange mélangée de ces trois couleurs.

— La mode des bijoux de deuil nous engage aussi à rappeler dans ce moment la maison de M. Bourguignon*, qui possède en ce genre l'assortiment le plus varié et le plus approprié aux goûts du jour. La perfection de ses articles et l'avantage de ses prix rendent cette maison doublement recommandable.

— On a remarqué beaucoup de robes de gros de Naples gris-pâle, ceinture en rubans gros-grains à bordure cannelée ; les écharpes de crêpe de Chine blanc, bordure et franges grises, sont de plus en plus adoptées. Une redingote en batiste-laine noire brodée en soie noire, un chapeau de paille d'Italie orné de rubans noirs et d'une palme de *ruscotinus* gris, feuillage en satin noir, et un petit fichu gris ou noir en cravate, forment une jolie toilette de deuil.

— Des chapeaux de crêpe lisse gris souris, ornés d'un bouquet de bruyère noire ; d'autres en reps indien noir, ornés de deux branches de spirea, ont les fleurs grises et les feuillages noirs.

— Les coiffures en cheveux, ornées de fleurs et de perles, sont généralement très-simples ; quelques chaperons en fleurs roses, des anémones, des pavots, des petits bouquets au sommet de la tête, telles sont les coiffures préférées.

— On porte toujours beaucoup de chapeaux de paille d'Italie ornés de branches de feuillages très-déliées, une branche de fenouille, une branche de fougère, une de cigne. Les chapeaux de paille de riz sont presque aussi nombreux, et également ornés de fleurs, de rubans de gaze, la plupart vert *nougat*.

— Il y a peu de changemens dans la forme des chapeaux dont la passe est toujours assez relevée. Beaucoup de plumes sont portées groupées et contrariées en touffe. La forme de la tête du chapeau est celle dite casque qui paraît la plus nombreuse.

* Passage de l'Opéra, Galerie de l'Horloge, Nos 19 et 20.

UNE JOURNÉE CHEZ M^{ME} RÉCAMIER,

SOUS LE CONSULAT.

(Extrait des *Souvenirs d'une Dame du palais*, insérés dans les *Mémoires de Constant*, l'une des publications les plus intéressantes qui aient été faites sur Napoléon et sa cour.)

Je trouvais dans le salon de M^{me} Récamier M. de Narbonne, Camille Jordan, le général Junot et le général Bernadotte. Bientôt après arrivèrent Talma et M. de Longchamps qui devait lire le *Séducteur amoureux*, pièce sur laquelle il désirait avoir l'opinion de M. de Laharpe, avant de la donner au comité du Théâtre-Français.

Nous vîmes ensuite arriver MM. de Lamoignon, Adrien et Mathieu de Montmorency, dont les noms illustres avaient cessé d'être pour eux une sentence de mort, et qui, ressuscitant en quelque sorte au milieu des ruines de la révolution, apportaient au nouveau régime leur élégance de mœurs et ces formes françaises qui appartenèrent exclusivement autrefois à leurs nobles ayeux.

Enfin arriva le général Moreau, et quelques momens après parurent M. Fox, lord et lady Holland, M. Erskine et M. Adair.

Fox et Moreau attirèrent surtout l'attention. On aurait dit

deux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Le premier joignait à l'esprit le plus aimable une grande verve de conversation et une gaieté franche et entraînante. Le second, simple et modeste, donnait son opinion avec tant de réserve et il écoutait avec une complaisance si attentive, qu'il n'aurait pas eu besoin de sa brillante réputation pour se faire chérir de tous ceux qui l'approchèrent. Il dit avec une simplicité charmante à Erskine, qui venait de nous faire un éloquent précis de la cause de Thomas Payne, qu'il avait défendue sans succès : « J'aurais dû être aussi avocat, c'était le désir de ma famille; si je suis militaire, je dois m'en prendre en partie à la fortune et en partie à mes goûts; mais on est si peu maître du rôle qu'on jouera dans le monde, que ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'on peut réellement regretter son choix ou s'en applaudir. »

M. de Laharpe était assis près d'Erskine; tous deux s'interrogeaient et se répondaient souvent, nous amusant par des saillies qui ne tarissaient pas. Lorsque M. de Narbonne tentait de rendre la conversation générale, chacun des convives cherchait à la fixer sur quelque point de l'histoire des autres. C'est ainsi que tour à tour on mit sur le tapis, on analysa et on applaudit la retraite fameuse de Moreau, les adresses de Fox au roi pour forcer Pitt à la paix; les discours d'Erskine sur le jury; l'administration de M. de Narbonne; le cours de littérature de Laharpe; la vie politique et privée de Montmorency; la bravoure de Junot; les vers de Dupaty, etc.

Le café venait d'être servi lorsque nous entendîmes dans la cour un bruit de chevaux, et un instant après on annonça Eugène Beauharnais et son ami Philippe de Ségur. Jeune et vif, brillant de sa propre gloire et du reflet de celle de son beau-père, Eugène n'était nullement enivré de sa belle position. Vous pouviez aisément reconnaître, sous l'élégant uniforme des guides, le même jeune homme qui, quelques années auparavant, était apprenti menuisier, dans l'espoir peut-être d'aider un jour de son travail sa mère et sa sœur, et qui, dans un court espace de temps, transporté des plaines de l'Italie conquise aux

pieds des Pyramides, était devenu le fils adoptif de l'homme qui attirait sur lui les yeux de toute l'Europe. S'avancant d'un air aimable vers madame Récamier, il la pria de vouloir bien lui permettre de témoigner son regret d'être arrivé si tard à une fête à laquelle il lui avait été si agréable d'être invité. Ensuite, s'approchant de M. Fox : « Je me flatte, dit-il, que je pourrai bientôt me dédommager auprès de vous, monsieur, car je suis chargé par ma mère de vous accompagner à la Malmaison, et je ne précède que de quelques minutes les voitures qui doivent vous y conduire avec vos amis, aussitôt que vous pourrez vous arracher au charme qui vous arrête ici. J'aurai beaucoup de plaisir à vous servir de guide. » Il présenta alors M. de Ségur aux voyageurs, et touchant la main aux personnes de la société qu'il connaissait, il s'assit à table comme un soldat habitué aux repas précipités du premier consul. Quelques momens après, nous nous levâmes, et la société se dispersa, chacun choisissant ses compagnons d'après son goût ou le hasard, pour aller faire une courte promenade dans le parc. C'était autour de Fox et de madame Récamier que s'était formé le groupe le plus nombreux; mais bientôt Moreau s'empara seul de M. Fox, en le prenant sous le bras jusqu'au château.

En entrant dans le salon, M^{me} Récamier désira donner aux illustres étrangers réunis chez elle, le plaisir d'entendre déclamer Talma. On sait à quel point cet admirable acteur pouvait se passer du prestige de la scène. M^{me} Récamier, par une attention ingénieuse, demanda de préférence des scènes imitées de Shakespeare. Talma commença par une scène d'*Othello*, et, comme dit si bien M^{me} de Staël, il lui suffisait de passer sa main dans ses cheveux et de froncer le sourcil pour être le Maure de Venise. La terreur saisissait à deux pas de lui, comme si toutes les illusions du théâtre l'avait environné. Il dit ensuite, à la prière de M^{me} Récamier, le récit de Macbeth :

Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux

S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,

S'approchaient, me montraient avec un rire farouche :
 Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
 Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
 L'un avec un poignard, l'autre un spectre à la main ;
 L'autre d'un long serpent serrait son corps livide :
 Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
 Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
 M'ont laissé pour adieu ces mots : *Tu seras roi.*

La voix basse et mystérieuse de l'acteur, en prononçant ces vers, la manière dont il plaçait son doigt sur sa bouche comme la statue du silence, son regard qui s'altérait pour exprimer un souvenir horrible et repoussant, tout était combiné pour peindre un merveilleux, nouveau sur notre théâtre; et dont aucune tradition ne pouvait donner l'idée. Il est impossible de ne pas confondre dans le même souvenir le récit fait par Talma, et la manière si frappante dont M^{me} de Staël en a parlé.

Talma, après avoir charmé tous ceux qui étaient présents, partit pour une répétition à laquelle il était attendu. Les Anglais surtout ne pouvaient se lasser d'admirer les intentions de leur grand tragique, rendues ainsi par la double interprétation de Ducis et de Talma.

Après le départ de Talma, on fit de la musique; Nadermann et Frédéric exécutèrent un duo; on pria M^{me} Récamier de chanter; elle se mit à sa harpe et chanta, en s'accompagnant, une jolie romance de Plantade. Est-il besoin que j'ajoute qu'on fut ravi de la voix de M^{me} Récamier?

« En si agréable compagnie le temps passe vite. » Cette remarque fut faite par M. de Ségur, qui ajouta que les voitures du premier consul attendaient depuis une heure dans l'avenue. On se sépara : M. Fox et ses amis prirent congé de la *belle châtelaine*. Eugène et M. de Ségur suivirent MM. Fox et Adair.

Nous nous entretenions de nos hôtes anglais, lorsqu'on annonça la duchesse de Gordon et sa fille lady Georgiana, aujourd'hui duchesse de Bedford. La duchesse de Gordon était d'une

aimable affabilité, mais quelques mots français qu'elle estropiait avec l'accent anglais, contribuèrent peut-être autant à sa réputation que son rang. Qui n'a pas entendu vanter la beauté de sa fille? l'air virginal de cette *belle anglaise*, la douceur et le charme de ses yeux et de ses traits, lui attirèrent des hommages universels.

Ces dames entrèrent au moment où M. de Longchamps s'appêtait à nous lire sa pièce; elles demandèrent à faire partie de notre aréopage, et l'auteur commença. Nous fûmes charmés de sa jolie comédie, et M. de Laharpe lui-même, juge ordinairement sévère, fit ses complimens à l'auteur. Il était occupé à commenter quelques scènes, lorsque la poésie fut obligée de faire place à une autre muse.

Le personnage nouveau qui survint n'était rien moins que M. Vestris, le fils du *diou de la danse*. Il venait faire répéter à M^{me} Récamier une gavotte qu'il avait composée l'hiver précédent pour elle et pour Mlle de Coigny*. Cette gavotte devait être dansée le lendemain à un bal chez la duchesse de Gordon, par M^{me} Récamier et lady Géorgiana. Il ne pouvait être question de renvoyer un maître tel que Vestris. Les dames consentirent à répéter la gavotte devant nous; elle fut dansée au son de la harpe et du cor.

Jamais nymphes plus légères ne charmèrent des yeux mortels. M^{me} Récamier, le tambourin à la main, l'élevait au-dessus de sa tête à chaque pas, avec une grâce toujours nouvelle, pendant que lady Georgiana, qui, au lieu d'un tambourin, avait pris un schall, semblait, bayadère plus timide, vouloir s'en servir comme d'un voile. Il y avait dans ses attitudes ce mélange d'abandon et de pudeur qui embellit encore les formes les plus belles; ses charmes à demi-cachés ou à demi-relevés sous les ondulations du flexible tissu; ses yeux tour à tour baissés ou lançant un regard furtif; tout en elle était une séduc-

* Depuis, madame Sébastiani, morte à Constantinople dans la brillante ambassade de son mari.

tion ; mais les mouvemens et les poses variées de M^{me} Récamier parvenaient encore à distraire les yeux les plus occupés de la danse de lady Georgiana, et il y avait surtout dans son sourire un charme qui faisait pencher les suffrages de son côté. Au milieu de l'enthousiasme général, on remarquait encore l'extase du bon Vestris, qui semblait attribuer toute cette poésie de formes et de mouvemens, d'expressions et d'attitudes, aux seules inspirations de son génie.

Après ce ballet ravissant et imprévu, la duchesse de Gordon, M^{me} Récamier et moi partîmes pour le bois de Boulogne.

Le soir se trouvait au château une nombreuse réunion, et entre autres, M^{me} de Staël, M^{me} Viotte, le général Marmont et sa femme, le marquis et la marquise de Luchésini. Le marquis de Luchésini était un homme de talent et un diplomate qui jouissait de toute la confiance de son souverain, le roi de Prusse. Il avait été précédé d'une grande réputation à Paris.

Après les premières cérémonies d'usage, on proposa de finir la soirée en jouant des proverbes.

C'était placer une partie de la société sous son jour le plus avantageux : M^{me} de Staël allait pouvoir déployer ce talent d'improvisation qui rendait sa conversation si attrayante ; M^{me} Viotte trouverait l'occasion de prouver qu'elle méritait le titre de dixième muse, que La Harpe lui avait donné, et le comte de Cobentzel, estimé un des meilleurs acteurs du théâtre de l'Ermitage à la cour de l'impératrice Catherine, nous ferait juger par nous-mêmes de ce talent déclaré inimitable par Ségur et tous les Russes de notre connaissance. Nous commençâmes par quelques scènes dramatiques. La première fut *Agar au désert* ; M^{me} de Staël joua le rôle d'Agar, son fils celui d'Ismaël *, et M^{me} Récamier représentait l'ange.

Il serait difficile de décrire l'effet produit par M^{me} de Staël dans ce rôle éminemment dramatique, et cependant, je voudrais au moins indiquer la manière pathétique dont elle rendit

* Ce jeune homme fut tué à Stockholm, dans un duel, à l'âge de 20 ans.

les émotions de douleur et de désespoir suggérées par la situation d'Agar au désert.

Quoique jouée dans un salon, l'illusion dramatique de cette scène fut parfaite. Avec ses longs cheveux épars, M^{me} de Staël s'était complètement identifiée au personnage, comme M^{me} Récamier, avec sa modeste et céleste beauté, était la personnification du messager du ciel.

Pour elle semblaient avoir été faits ces deux vers d'un poète anglais :

O woman! lovely woman!

Angels are painted fair to look like you.

« O femme ! femme charmante ! pour peindre les anges beaux, on les a faits » semblables à toi. »

Dans l'expression de l'amour maternel d'Agar, M^{me} de Staël montra toute cette exaltation d'enthousiasme et d'énergie qu'elle retrouva par la suite dans ses écrits, chaque fois qu'elle faisait allusion à son père. Inspirée par l'admiration du cercle qui l'entourait, jamais, peut-être, elle ne fut plus complètement elle-même ; chaque regard était une émanation du génie. Il fallait l'avoir vue, pour concevoir comment un talent tel que celui de M^{me} de Staël peut, même sans le secours de la beauté, rendre celle qui le possède l'objet de la plus violente passion que puisse faire naître une femme.

Cette scène étant finie, les proverbes commencèrent, mais dans l'intervalle, M^{me} Viotte nous chanta sa dernière romance, alors en vogue à Paris, et connue sous le titre de *l'Émigration du plaisir*.

Dans les proverbes, les différens acteurs présens rivalisèrent de talent et d'esprit.

M. Cobentzel justifia aussi tous les éloges qu'on lui avait prodigués d'avance.

Mais on remarqua qu'il excellait surtout dans la comédie bouffonne, au grand scandale de ses collègues en diplomatie, qui ne lui pardonnèrent pas volontiers d'avoir changé son habit brodé contre un manteau de Crispin.

Après les proverbes, nous nous divertîmes avec des charades en action, dans lesquelles toute la société prit part.

Nous nous déguisâmes aussi bien que nous pûmes, et nous nous acquittâmes de nos rôles, les uns bien, les autres mal; les plus gauches étaient les plus amusants.

Enfin, onze heures sonnèrent, et le souper fut annoncé.

Le souper est toujours, et partout, l'acte le plus agréable de la comédie du jour.

Le marquis de Luchésini nous dit, à ce sujet, que le déjeuner était pour l'amitié, le dîner pour l'étiquette, le goûter pour les enfans, le souper pour l'amour et les confidences.

Le temps glissa si rapidement pendant cette soirée, que nous ne pouvions croire qu'il fut si tard, quand vint minuit. Il en est de la vie comme de la richesse; nous en sommes prodigues quand nous l'avons en abondance devant nous, et nous ne nous y attachons que lorsqu'elle tire à sa fin.





ACADÉMIE DES GOURMANDS.

CONCOURS DU GASTRONOME.

Le *Gastronome*, journal universel du goût, ne faisant jamais de politique parce que tous les partis ont un ventre, avait mis au concours cette haute question gastronomique : *Lequel est préférable de manger assis ou couché?* Le prix était un pâtre et six bouteilles de Champagne.

Cinquante-sept pièces ont été envoyées au concours, ce qui prouve l'importance de la gastronomie, si puissante de tout temps, mais surtout depuis la Charte. Le jury, séant à table, a mis six dîners à leur examen.

Le premier prix a été adjugé au n. 33, signé *Publius Lucullus*. On voit que l'auteur était compétent, et en effet, il a traité la question avec un goût exquis, avec un esprit délicat et plein de vives étincelles. C'est un petit chef-d'œuvre gastronomico-littéraire.

Publius Lucullus commence par demander grâce pour son style, n'écrivant bien qu'en latin, dit-il, et le *Gastronome* n'entendant que celui de cuisine. Puis il parle du succès du *Gastronome* dans les enfers.

« Quand ta feuille arrive, dit-il au *Gastronome*, c'est à qui

se jettera dessus ; Tantale est le seul qui ne s'en amuse guère ; cela lui fait venir l'eau à la bouche. Les trois juges méditent l'*aphorisme*, Pluton s'empare du *menu*, Proserpine du *dessert*, les songes-creux des *annonces*, les damnés de la *chanson*, et les Euménides de la *charade* ; ce qui repose un peu le pauvre Ixion, car pendant qu'elles la devinent, son tourne-broche s'arrête. »

Après quelques observations d'une science fort aimable, et le récit de la rencontre de Galien, *Publius Lucullus* entre dans le fond de son sujet, et présente la substance de l'avis de ce grand médecin.

« Un homme debout est soutenu de tous côtés par ses muscles comme un ballon par ses cordes : il en résulte une tension, par conséquent un effort, devant comme par derrière : son estomac, tirailé en tous sens, n'a plus la souplesse, l'élasticité nécessaires pour se prêter aux mouvemens oscillatoires qu'exigent l'absorption et la fusion des sucs qu'on lui confie. Cette position convient tout au plus pour engloutir un morceau de fromage qu'on délaie avec un verre d'eau : encore sent-on le besoin d'un point d'appui. »

« Un homme couché n'éprouve pas cette tension musculaire : mais il faut que toutes les parties de son corps soient également appuyées ; car s'il s'est accoudé, par exemple, du côté gauche, la partie droite est dans le repos, il est vrai, mais les viscères y pèsent l'un sur l'autre, et, du côté opposé, la tension des muscles est deux fois plus forte que s'il fût resté debout : ce défaut d'équilibre peut produire les plus graves inconvéniens. (La nomenclature en est plus longue que celle de M. Purgon.) »

« Or, le moyen d'appuyer également tout le corps, c'est de se coucher tout du long ; et alors, outre l'inconvénient de ne pouvoir prendre ses alimens que dans le cas où les alouettes tombent rôties, il y a celui de mettre le canal alimentaire dans une position horizontale, ce qui est presque aussi absurde que de manger la tête en bas. (Ici un *excursus* sur la chute des graves.) »

» Mangez assis, vous laissez toutes ces parties dans leur situation naturelle, et vous ne tendez aucun muscle ni à droite, ni à gauche, ni devant, ni derrière; tout le travail s'arrête dans l'organisme, et celui de l'estomac peut se faire en toute liberté et souveraineté. »

Après cette dissertation, *Lucullus* cite sa propre autorité, et son avis pratique confirme la théorie de Galien. « Je te le jure en secret, mon cher Gastronomiste, chaque fois que *Lucullus* soupa seul chez *Lucullus*, il mangeait assis. » Puis vient une péroraison fine tirée de la vignette du *Gastronome* et ce *post-scriptum* :

« *P. S.* A propos, comme voici la saison des cerises, rappelle à la connaissance de tes abonnés que c'est à moi que l'Europe est redevable de ce fruit délicieux. »

La pièce n° 49 a obtenu le second prix, elle est de M. le Gras-Saint-Mange. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit un ancien; dans le cas présent, elles sont inspirées par l'estomac. M. le Gras commence par examiner la question sous un point de vue bien important en gastronomie, la digestion. Il cite ces vers de Ducerceau :

Ce n'est pas le tout d'ingérer;

Il faut encore songer à pouvoir digérer.

Selon lui, la civilisation est le développement de la gastronomie. « Parvenons, dit-il, à augmenter le pouvoir digestif, il y aura accroissement du pouvoir gastronomique, conséquemment progrès de civilisation. » La digestion étant donc, selon lui, le but de la création et tout l'homme, c'est sous ce rapport qu'il traite le sujet proposé; il cite son propre exemple. Il n'a point, comme certains, un front large, une vaste poitrine; ce qu'il a de vaste, c'est l'estomac. Il trouve la chose indifférente pour les pauvres diables, dits sobres, mais elle ne l'est pas pour l'homme supérieur, le gastronome, qui doit y regarder à deux fois.

Pour bien digérer, il mangera assis. Il le prouve par d'ex-

cellentes raisons; puis, il explique pourquoi les Romains mangeaient couchés; c'est parce que c'était plus commode : on se baignait avant le repas, et la salle des bains était proche de la salle à manger. Il ajoute que les moines, dont l'autorité en ceci est grande, mangeaient assis. Enfin, il termine par cette invocation.

« O mes concitoyens! en vérité, je vous le dis : votons debout, dormons couchés, et mangeons assis : ce parti, décidément, me paraît le meilleur et tout-à-fait confortable. C'est pourquoi, en terminant ce discours tant bien que mal digéré, debout et la main droite sur l'estomac, conscience du gastronome, je vote pour manger assis. »

Le *Gastronome*, outre la publication de ces deux pièces, offre à ses abonnés le rapport de l'Académie des Gourmands sur chacun des articles envoyés au concours. L'auteur de la pièce n° 28, emploie un argument qu'il appelle *irrésistible* : C'est qu'aux noces de Cana en Galilée, Jésus-Christ aima mieux manger assis que couché. La pièce n° 9, dit le rapport, cite Voltaire, Montaigne, Béranger, etc. ; on pourrait citer la description d'un repas égyptien qui sent son antiquaire; mais le tout est mal *digéré*. »

Tel est ce concours d'un genre tout original et qui porte bien le cachet du 19^e siècle. Le *Gastronome* a compris la haute mission de sa spécialité, et tout fait présager qu'il saura faire marcher les progrès de la cuisine avec ceux des lumières. Un nouveau concours est ouvert sur cette question importante : *Quelles sont les causes et les effets du changement survenu dans les heures des repas depuis la révolution ?*

Le prix sera un panier de vingt-cinq bouteilles de Lafite. Les pièces, qui ne devront pas excéder deux colonnes du journal, seront adressées *franco*, avant le 20 août prochain, au bureau du *Gastronome*, place de la Bourse n° 31.

LES ÉCOLIERS

JUGEANT AU CRIMINEL.

« La tâche difficile de maintenir l'ordre et le silence parmi les élèves du collège royal d'Aberdeen était confiée au portier, Downie, robuste montagnard; son excessive rigueur pour l'observation de la discipline lui avait attiré la haine violente des écoliers; mais, comme les professeurs trouvaient dans la vigueur de son bras un puissant auxiliaire à leur autorité, ils se gardaient bien de blâmer sa sévérité, même lorsque Downie, par forme de divertissement, la poussait jusqu'à la cruauté. Durant plusieurs années, les élèves supportèrent la tyrannie de leur cruel surveillant. Mais chaque année aussi, quoiqu'ils ne laissâssent jamais échapper ni plaintes ni aucuns signes de mécontentement, le besoin de la vengeance s'accroissait dans leurs cœurs.

Un jour que tous les professeurs dinaient en ville et ne devaient rentrer que fort tard, douze des plus forts élèves se saisirent de Downie, lui lièrent les bras de façon à l'empêcher de remuer même un seul doigt, et le conduisirent dans une pièce où ils avaient établi le simulacre complet d'une cour de justice.

Juges, avocat, officiers ministériels, etc., rien n'y manquait. On lut un acte d'accusation chargeant Downie du crime de haute trahison envers les lois de la raison et de l'humanité, crime résultant de certains actes de cruauté spécifiés dans l'acte; puis on l'invita à présenter ses moyens de défense. Downie se voyant au pouvoir des élèves, et pensant que le mieux était de se soumettre à cette plaisanterie, prit la parole et chercha à établir son innocence.

On passa ensuite aux débats. Des témoins furent appelés et déposèrent sur les faits de la cause. L'avocat du prévenu parla à son tour avec une grande habileté sur les mêmes faits, et les présenta sous un jour favorable à son client; de plus, il fit valoir plusieurs moyens de droit; mais ses efforts ne purent détruire l'évidence des faits, et quant aux moyens de droit, le tribunal ne voulut pas les admettre. Les débats terminés, la sentence fut prononcée. Elle portait que Downie serait conduit sur le lieu de l'exécution, assisté d'un chapelain, et qu'après une prière faite pour le repos de son âme, il y serait décapité de la main du bourreau. On l'entraîna aussitôt hors de la salle d'audience, en le menant à travers un corridor obscur, et on le fit entrer dans une chambre, dont la vue lui inspira quelques craintes. La porte se referma sur lui, et il demeura garrotté entre les mains de ses ennemis. La pièce était tendue de noir, et le plancher recouvert d'un tapis de même couleur. Au fond était un billot de bois, environné d'une couche de son destinée sans doute à recevoir le sang du condamné. Deux individus masqués se tenaient debout de chaque côté du billot, l'un avec une torche, et l'autre avec une grande hache dont il essayait le tranchant avec la main. Downie reçut l'ordre de se mettre à genoux. Il refusa d'abord; mais lorsqu'on l'eut averti qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre, il obéit; le chapelain fit une prière à haute voix, en se servant des termes qu'il crut les plus propres à épouvanter Downie; celui-ci commença alors à trembler de tous ses membres. La prière finie, on releva le patient, on lui couvrit les yeux d'un bonnet, on lui mit le

cou nu, on plaça sa tête sur le billot, et on le prévint que lorsqu'un des assistans aurait achevé de compter un nombre égal à celui des charges portées contre lui, sa tête tomberait sous le fer. Ce nombre était de 70. Au milieu d'un silence de mort, une voix se mit à compter tout haut; une minute suffit pour cette opération; pendant ce temps, l'un des élèves, placé derrière le bourreau, trempait son mouchoir dans un sceau d'eau froide, et au moment où la voix cessa de se faire entendre, il appliqua de toute sa force un coup de mouchoir sur la nuque de Downie; on entendit un petit gargouillement dans le gosier du malheureux montagnard, et lorsqu'on lui découvrit le visage, il était mort.

Qu'on juge de l'effroi et de la douleur des élèves! En un instant ils eurent enlevé tout ce qui leur avait servi à cette cruelle plaisanterie; ils sortirent, fermèrent la porte à double tour, et en jetèrent la clef dans l'intérieur de la pièce par l'une des croisées. Quoique le cadavre ne portât pas la moindre marque de violence, des soupçons s'élevèrent sur les véritables auteurs du meurtre; mais faute de preuves suffisantes contre eux, l'affaire en resta là.

(*New Monthly magazine.*)



ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

M. ZSCHOKKE,

Auteur des SOIRÉES D'AARAU, des CONTES DE ZSCHOKKE, de l'HISTOIRE
DE LA SUISSE, etc.

Aarau est le chef-lieu du canton d'Argovie; à quelque distance de cette ville, au milieu d'une épaisse forêt, est l'habitation d'un homme dont le nom, depuis quelques années, a été souvent prononcé dans nos journaux : romancier, poète, philologue, antiquaire, historien, et, malgré tous ces titres à la gloire, peu connu en Suisse. Quand je demandai à notre aubergiste la demeure de Zschokke, il ouvrit de grands yeux et resta muet. Je répétai ce nom si peu harmonieux et si difficile à prononcer. « Zschokke! » Zschokke! dit-il en se tournant vers quelques habitués assis à une table voisine. — « Zschokke! » répétèrent tous à la fois ces bons Suisses, qui se regardaient avec étonnement les uns et les autres, et ne comprenaient rien à ce nom, que je tâchais de prononcer le mieux qu'il m'était possible, et sans trop faire la grimace.

En vain rassemblant tous les trophées de cette gloire helvétique, laissai-je tomber un à un de mes lèvres chacun des titres des ouvrages de Zschokke : je parlais à des sourds. Enfin, l'un des convives, se frottant le front et regardant fixement la large bouche de son verre de bière, s'écria, en saisissant rudement le bras de son voisin : « Zschokke, l'inspecteur des forêts ! » Alors tous semblèrent sortir d'un véritable sommeil, et chacun se mit à répéter ce nom, en l'accompagnant de quelques qualités bien matérielles, pour me faire comprendre qu'ils connaissaient parfaitement le grand homme. « Zschokke ! oui, oui ! un petit vieillard de cinq pieds environ, disait l'un. — Zschokke, l'inspecteur des forêts, soixante-dix ans, un peu courbé, disait un autre ; » et un troisième : « Zschokke, qui demeure à deux lieues d'ici, et dont on aperçoit la maison de la grande route ? Si nous le connaissons ! habit vert-pomme, brave homme, excellent homme !... » Je traduis ici fidèlement ; mais ce que je ne pourrais rendre qu'imparfaitement, c'est la surprise et la joie tumultueuse de toutes ces figures de buveurs, quand je leur appris que le nom de Zschokke commençait à faire du bruit en France ; qu'il avait écrit une histoire fort estimée de la Suisse, des romans pleins de vie et d'intérêt, et des contes qui réunissent souvent la finesse d'observation et le style moqueur de Voltaire. Ils n'en revenaient pas et paraissaient aussi étonnés que si je leur eusse annoncé que les rochers de Lauffen avaient disparu sous les flots du Rhin. Ne soyons pas surpris, au reste, du peu de bruit que Zschokke a fait dans sa patrie. Mercier, logé à un cinquième étage, n'ayant ni pain, ni feu, ignoré, passait en Allemagne pour un des plus beaux génies qu'ait jamais produits la France, et pendant long-temps la première question qu'on faisait à un étranger qui arrivait à Carlsruhe ou à Brême était : « Mercier a-t-il écrit un nouveau volume ? »

Muni de tous les renseignemens que chacun des habitués de l'hôtel se pressa de me donner sur l'habitation de Zschokke, je pris un sentier qui suit la lisière d'une forêt, à l'extrémité du-

quel j'aperçevais une maison bien blanche entourée d'arbres touffus, de jardins et de haies vives; c'était la demeure de l'auteur du *Ménéstrier*. Zschokke est heureux d'avoir choisi une semblable retraite : dans une ville comme Berne ou Zurich, il serait visité, assailli, tourmenté par tous les étrangers, et peut-être alors l'écrivain se plaindrait-il de sa célébrité. Zschokke aime mieux les livres que les hommes, et il préfère les forêts aux grandes cités; ce goût explique peut-être comment son nom a si peu retenti en Suisse. Jamais homme ne fut plus insouciant de la gloire, et ne fit moins pour l'obtenir : il la laisse venir.

Dès qu'on lui eut annoncé qu'un étranger le demandait, il se leva, mit son habit vert de cérémonie, et vint à ma rencontre. Je crus voir l'ombre de Lavater.

Zschokke m'accueillit avec une politesse qu'il avait étudiée ailleurs que dans les livres. Un homme du monde, qui aurait passé sa vie dans les salons de la capitale, n'aurait ni plus de grâces dans les manières, ni plus d'amabilité, ni plus d'aisance et de modestie : un diplomate ne reçoit pas autrement.

Je commençai par tous les complimens d'usage. Zschokke s'excusait avec une candeur allemande; je vis toutefois un éclair de joie passer sous ses yeux et comme effacer les rides de son visage, lorsque je lui parlai du succès que ses romans avaient obtenu à Paris. Il se mit alors à faire l'éloge du goût de notre nation, de la beauté de nos dames, et du talent de nos écrivains, qu'il connaissait presque tous.

Zschokke parle assez bien la langue française; mais on voit, en l'écoutant, qu'il l'a étudiée, surtout dans nos vieux écrivains; sa phrase abonde en tournures dérobées à Amyot, à Rabelais et à Montaigne, qu'il sait presque par cœur; elle n'est ni parée, ni élégante, mais vive, pleine de figures et d'expressions trouvées. Qui a lu une page de Paul Courier peut se faire une idée de la causerie de Zschokke; c'est l'allure simple, brusque et sauvage du vigneron de... On dit, au reste, qu'il écrit l'allemand comme il parle le français, sans s'inquiéter

ter de l'opinion des éplucheurs de mots, content quand une image toute matérielle a représenté et jeté comme en relief sa pensée. Muller lui paraît trop grave, trop solennel ; il préfère Tscudi, qui est plus vrai et plus original.

On n'a pas causé quelques minutes avec Zschokke, que sa pensée politique s'est bien vite révélée ; il ne prend pas la peine de la cacher. Républicain comme l'était Guillaume-Tell, et à la manière de Walther Furst, il voudrait que ce peuple qui, à l'aide de la massue et de sa lourde épée, a conquis la liberté, ne fut pas mis à l'écart, et que sa vieille veste parût plus souvent dans les conseils ; il préfère, en un mot, le régime des petits cantons au gouvernement de Berne.

Zschokke se lève avec le soleil, et écrit près de dix heures par jour ; il ne suit aucun ordre dans la distribution de son travail, et passe d'un chapitre de roman à une page d'histoire, d'une thèse de philosophie à l'examen de quelque question de géologie.

Zschokke ne me parût pas fort émerveillé de la traduction qu'on avait faite de son *Histoire de la Suisse*. « M. Mauget, me dit-il, dont j'estime le talent, m'a donné un bel habit, tout doré, fait à la dernière mode, comme sont vêtus vos gens de cour ; ce n'est pas là le vêtement qui convient à un Suisse des anciens temps, et je n'en aime pas d'autre. Mon histoire a été faite pour le peuple ; j'ai tâché de me mettre à sa portée, en employant un langage simple et familier, et on me fait parler, comme dit Horace, *ore rotundo*. Cela est fort bien, mais cela n'est pas moi. Du reste, c'est la faute de M. Walsh, qui, dans la dernière édition de ses lettres spirituelles sur la Suisse, s'est avisé de faire un éloge pompeux de mon ouvrage, et de m'apprendre que j'avais fait un chef-d'œuvre. On l'a pris au mot, et, un beau jour, j'ai su, dans mon humble retraite, et tout en arrosant les fleurs de mon jardin, qu'on allait me traduire en français ; et quelques mois ne s'étaient pas passés, que je lisais dans vos journaux des éloges magnifiques sur mon livre. Votre Paris est une ville singulière : quelques feuilles

quotidiennes m'ont fait beaucoup plus connaître en Suisse que tous mes ouvrages; croyez-vous, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, que j'ai déjà plus de cinquante volumes? c'est un bien gros bagage, et cependant il courait risque de traverser la Suisse tout entière sans être aperçu. C'est vous qui avez donné l'éveil à mes compatriotes. »

Je lui parlai de ma scène de l'auberge d'Aarau; il en rit beaucoup. « Mais, dit-il finement, si vous aviez demandé Klopstock ou Gessner, on ne vous aurait pas plus entendu. Vous savez que l'évangile a dit : Nul n'est prophète dans son pays. Vos grands hommes mêmes ne le sont pas toujours en Suisse. Il y a deux ans que M. Casimir Delavigne, passant à Lausanne, demanda à un paysan la demeure de M. Châteaubriand, qui était venu sur les bords du lac chercher le repos. Le bon Helvétien ne comprit rien à la question de l'étranger. Celui que le poète demandait ne faisait aucun bruit autour de lui, et n'était pas même connu de ses voisins. « Ce que c'est que la gloire ! murmura l'auteur des *Messéniennes*. »

Je demandai à Zschokke s'il aimait à voyager. « Oui, me répondit-il, mais dans une bibliothèque. A mon âge, on préfère les morts aux vivans, et on a ses raisons. Je fais encore quelques courses dans les montagnes, où je trouve des échantillons que je n'ai pas dans ma collection, et de vieux Suisses dignes des anciens temps, ce qui est moins rare. Quand j'en ai rencontré un, j'en ai pour tout un jour. Je m'assieds à sa table, je partage son pain noir, je couche sous son toit, et nous causons. Je l'écoute, et j'enrichis l'idiôme allemand d'expressions originales, vives, pittoresques, qu'on ne rendra jamais en français. »

Platon exilait les poètes de sa république, mais en les couvrant de fleurs et en les couronnant de bandelettes. S'il eût écouté Zschokke comme moi, pendant deux heures, il lui eût fait grâce, sans doute.

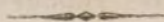
LE GILBLAS.



LE BRÉSIL

EN 1828 ET 1829.

(Extrait d'une notice du docteur WALSCH.)



La vaste contrée du Brésil, abondamment pourvue de productions variées, et douée d'une fécondité presque inépuisable, paraît devoir dans la suite des temps l'emporter sur tous les autres pays par l'étendue de son commerce; et tout porte à croire qu'une partie considérable du commerce du monde aura pour centre le port de Rio-Janeiro. L'avantage de sa situation doit beaucoup y contribuer. Le *Pain de sucre* est une indication si certaine qu'il est impossible de méconnaître l'entrée du port. Le passage est si ouvert, si large, si profond, qu'il n'y a aucun danger d'échouer; et il n'est point nécessaire de confier à un pilote la conduite des vaisseaux étrangers; c'est peut-être le seul port du monde où les pilotes ne se soient point établis, parce que c'est presque le seul où l'on n'ait pas besoin de leurs services..... L'intérieur du port est si grand, qu'il est probable que tous les vaisseaux de l'Angleterre pourraient y tenir aisément.

L'état actuel de la presse périodique au Brésil mérite de fixer l'attention. Le journal *do Commercio* est imprimé sur mauvais papier et les caractères en sont presque illisibles. Il est rempli d'avertissemens, sous le titre de *Noticias particulares*. Une personne est informée que si elle ne rapporte pas les livres qu'on lui a prêtés, on fera connaître son nom; une autre que ses eaux stagnantes sont très-incommodes et que si on ne les jette point, un voisin viendra les verser dans l'appartement. Les dames font aussi insérer des avvertissemens d'une nature singulière : « Le senhor qui est venu dans la maison de Luiza da Conceição, dans la rue de Livradio, n° 1, et qui a demandé à la senhora du papier pour écrire, et qui, après avoir écrit sa lettre a pris dans le secrétaire de cette dame quatre mille reis d'or, un billet de huit mille reis et une paire de bas de soie blancs, est requis de restituer ces objets, s'il ne veut pas que son nom soit rendu public. On demande la même faveur au monsieur qui a emporté un éventail, autrement son nom serait aussi rendu public.

On distribue souvent avec les journaux une feuille séparée, appelée *Correspondancia* : Elle consiste en une lettre adressée à l'éditeur, contre un individu avec qui l'auteur de l'épître a une querelle; c'est ordinairement le libelle le plus extraordinaire qu'on ait jamais publié. L'éditeur du journal qui imprime et publie cette feuille, n'est soumis à aucune responsabilité, pourvu qu'il ne refuse point d'insérer une réponse également injurieuse. « Je déclare, dit le négociant Joao Pereira, que j'ai toujours été le voisin du négociant José Laureno Dios, natif de S. Joao del Rey, avec qui j'ai vécu dans une étroite amitié; c'est pourquoi je prie mon héritier de ne pas lui demander le paiement d'une dette considérable, qu'il a contractée par ses visites constantes et journalières à la bonde de mon tonneau de vin de Catalogne; car ma conscience se trouverait chargée, si on lui demandait ce qu'il me doit, puisque c'était le voisinage de ma cave qui était la cause réelle de cette ivresse journalière, par laquelle il s'est rendu si méprisable. Ce serait donc une in-

justice manifeste de recevoir de l'argent pour les excès dont l'auteur s'est tellement dégradé aux yeux de ses concitoyens. »

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que des attaques aussi violentes, presque toujours dirigées contre la vie privée, n'excitent aucune querelle sanglante. On lit ordinairement la *Correspondancia* dans les boutiques des barbiers, et la personne qui a reçu l'injure se contente de faire insérer le lendemain une réponse, où l'on remarque la même courtoisie.

Au Brésil la naissance est très peu de chose. Cependant d'après la constitution, un affranchi ne peut pas être électeur; pour se justifier de cette imputation, et pour jouir de la franchise électorale, que les Brésiliens regardent comme un droit très-précieux, on produit souvent des certificats fort extraordinaires. Un colonel Joaquim Francisco das Chagas Cateté, briguaît cet honneur dans sa paroisse; un nommé Manoel de Sousa Silva lui représentait qu'il n'était qu'un affranchi. Cela donna lieu à une longue correspondance qui, pendant plusieurs jours, amusa les comptoirs de Rio-Janeiro. Enfin le colonel produisit son extrait de baptême qui était ainsi conçu : « Je certifie que dans l'année 1780, j'ai baptisé l'enfant Joaquim, fils illégitime de Francisca das Chagas, mulâtresse libre non mariée, elle-même illégitime, baptisée dans la paroisse de S. Joao, d'un père inconnu, et alors servante dans la maison du révérend Joaquim Gonçalves de Figueiredo, demeurant dans cette paroisse, etc. »

Le colonel termine cette apologie victorieuse par cette déclaration : « Je suis le chef de ma famille; j'occupe le rang élevé de colonel dans le premier régiment de la ligne; je suis forcé par les liens du sang, par mes hautes fonctions et par l'honneur d'un officier, à refuter ainsi les calomnies dont j'ai été l'objet. » Et il les refute en prouvant qu'il est le fils naturel d'une servante mulâtresse, elle-même fille naturelle d'un père inconnu. Au Brésil, où les hauts fonctionnaires sont pour la plupart les fondateurs de leurs propres familles, une origine honorable est peu de chose, si ce n'est pour ceux qui peuvent y avoir des

droits. Mais je doute qu'en Angleterre même, dans la classe la plus humble, un homme revendiquât son vote avec de semblables titres.

On ne doit pas s'étonner de ce que les dernières classes soient admises aux emplois les plus relevés; la population est si peu considérable en raison de l'étendue du pays, que les nègres eux-mêmes sont appelés au sacerdoce, tandis que leurs frères sont esclaves et servent de bêtes de somme.

Rien n'est plus fait pour montrer l'esprit mercantile des Anglais que les spéculations de leurs négocians sur le Brésil. Dès que le port de Rio-Janeiro fut ouvert aux étrangers, l'Angleterre prit le nouvel empire pour un vaste magasin où elle pouvait tout envoyer. Quel fut l'étonnement des Brésiliens lorsque les caisses furent ouvertes à la douane; dans le choix ingénieux des marchands de Fleet-street et de Cheapside, on remarquait d'épaisses couvertures de laine pour un pays où l'on peut à peine supporter un léger tissu de coton, des bassinoires et des patins!!!

Le clergé est peu nombreux au Brésil, puisqu'il accueille dans son sein les membres d'une race long-temps méprisée; mais ces nègres eux-mêmes admis à exercer d'importantes fonctions s'en acquittent d'une manière méritante. Les Européens peuvent sourire un instant à l'idée d'un noir revêtu d'une étole blanche, mais c'est pour le Brésil un grand pas de fait vers l'ordre et la civilisation. La population nègre est immense à Rio-Janeiro, plus elle s'attachera au pays où elle fut transportée comme esclave, moins on devra redouter ces révolutions sanglantes dont Saint-Domingue a donné l'exemple.



CHRONIQUE.

24 JUILLET.

Les journaux britanniques donnent les détails suivans sur la vie privée du nouveau roi d'Angleterre. « Il est peu d'hommes plus rangés. Il se lève tous les jours de bonne heure, souvent avant six heures, et écrit jusqu'au déjeuner. Il écoute ensuite la lecture ou le rapport des pétitions qui lui sont adressées : plusieurs fois on l'a vu visiter ceux qui réclamaient ses bontés quand ils habitaient près de sa résidence. A diner, il est de la plus grande sobriété, se contente du rôti et prend pour toute boisson du vin d'Espagne en petite quantité. Pendant la journée, quand il a peu de choses à faire, son plaisir est de causer avec tous ceux qui l'entourent. Il se couche de bonne heure. Quoique sujet à des retours asthmatiques, il peut néanmoins arriver avec cette incommodité à un âge très-avancé. »

— L'assassin de P.-L. Courier, Frémont qui vient de figurer d'une manière si dramatique dans le procès soumis aux assises de Tours, et dont la tragique fin semble encore ajouter au mystère dont cette affaire a toujours été entourée, Frémont avait autrefois aimé une jeune personne. Après l'avoir vainement poursuivie de son amour et de ses protestations, il voulut

au moins empêcher qu'un autre possédât celle qu'il aimait et dès-lors, il résolut de lui arracher la vie. Il s'arme d'un fusil, va trouver cette jeune personne, lui demande avec instance de consentir à l'épouser. Nouveau refus! Il s'éloigne de quelques pas, la couche en joue; le coup part.... mais, par un inconcevable bonheur, la jeune fille n'est point atteinte. D'abord anéantie, bientôt elle paraît réfléchir; tout-à-coup son visage prend une douce expression, puis elle tend la main à Frémont : « Oui, lui dit-elle, je vois que vous m'aimez bien, puisque votre amour peut vous porter au crime. Eh bien, je consens à être à vous. » Ils s'unirent peu de temps après, et cette femme est la même qui, après de longs et heureux jours, reçut les derniers soupirs de Frémont.

— La frégate américaine la *Vincennes*, qui revient d'un voyage de long cours, fut, en parcourant plusieurs îles de l'Océan pacifique, visitée par une trentaine de chefs des peuples qui l'habitent. Ceux-ci étaient d'une corpulence si monstrueuse, qu'il prit fantaisie au commandant de la frégate de les faire peser. Un d'eux a offert le poids de 365 livres, le moins gros des trente a encore atteint 250 livres à la balance. Du reste il n'est permis qu'aux rois de ces tribus d'avoir un embonpoint aussi considérable; les simples sujets qui ont des dispositions trop prononcées à l'obésité emploient tous les moyens possibles pour ne pas engraisser de manière à attenter, par la rotondité de leurs formes, à la majesté du souverain. Certes on ne saurait pousser plus loin la soumission et la délicatesse des procédés.

— Un habitant de Londres va chez un bottier pour commander une paire de bottes; il le trouve à table et est invité par l'artisan à prendre part à son repas. Le diner terminé, l'hôte prend son chapeau pour se retirer, le bottier lui fait observer qu'il ne lui a pas encore pris mesure : « Vous ne me la prendrez pas, répond la pratique, car j'étais venu dans l'intention de vous acheter des bottes que je ne vous aurais jamais payées; mais votre hospitalité s'oppose à un pareil procédé : un de vos confrères pâtira pour vous. »

THÉÂTRES.

M. Martinez de la Rosa, espagnol réfugié en France, est doublement célèbre dans sa patrie comme écrivain et comme homme public : il a composé plusieurs ouvrages qui lui ont donné le premier rang parmi les littérateurs ses compatriotes, et, sous les Cortès, il a occupé un ministère avec distinction : c'était une épreuve curieuse qu'il tentait, en donnant sur un théâtre de Paris une pièce, écrite dans notre langue, pendant les loisirs de l'exil : aussi le public, qui n'est pas accoutumé à de pareilles tentatives, et qui n'a pas encore vu de ministre français se livrer au parterre, après avoir quitté le pouvoir, s'était-il porté avec empressement à la première représentation d'*Aben-Humeya*, ou *les Maures sous Philippe II*, que M. Martinez vient de faire jouer à la *Porte Saint-Martin*. Toutes les places étaient retenues d'avance; l'auteur avait refusé d'accepter aucun billet de faveur, et le succès a légitimé cette noble hardiesse. On pourra reprocher quelques longueurs à *Aben-Humeya*, mais personne ne contestera qu'il ne s'y trouve un grand nombre de situations dramatiques, de mots profonds et heureux, et le mérite de l'ouvrage est rehaussé par une admirable mise en scène et un grand luxe de décorations et de costumes.

— On ne saurait attacher une sérieuse importance au *Mari de ma Femme*, comédie en vers, qui vient d'être représentée au théâtre de l'Odéon; si on ne fait attention qu'à la nouveauté de la fable et des détails. Rien de plus vulgaire en effet que le sujet et les personnages de cet ouvrage. C'est d'abord un oncle, comme tous les oncles de comédie, qui veut à toute force marier son *pendard* de neveu; puis un neveu qui résiste à la volonté de son cher oncle. Cependant comme il y a un bon héritage à perdre, faute d'obéissance, le *pendard* ment et annonce au bonhomme qu'il s'est marié suivant ses désirs; puis, pour mieux tromper le cher oncle, il emprunte, pour un jour, en tout bien tout honneur, la femme de son ami intime, du consentement de cette femme et de cet ami. Qu'arrive-t-il? L'emprunteur devient galant, empressé auprès de sa femme supposée; le prêteur est jaloux; tandis que l'oncle, tout surpris des assiduités du véritable mari qui surveille la dame, se désole de voir son neveu si cruellement trompé. La ruse du neveu se découvre et l'oncle pardonne, au dénouement, suivant la méthode des Gêronte. Si ensuite on fait cas d'un style facile et spirituel, malgré des fautes assez fréquentes de mauvais ton et de mauvais goût, le *Mari de ma Femme* a son beau côté. C'est d'ailleurs le premier ouvrage de M. Rosier, dont le nom a été accueilli par des applaudissemens.

— Ce n'est pas encore par l'invention que se distingue la *Jeune Prude* que le Vaudeville vient de donner pour compagne à l'*Oubli* et à *Mme Grégoire*, mais par la gaité et le gros sel. Les auteurs, car un vaudeville a toujours plusieurs pères, ont voulu représenter une jeune fille à qui une éducation bigotte a donné une retenue ridicule et une *pruderie* burlesque. On trouve dans ce vaudeville quelques situations comiques, mais principalement une foule de réparties folles et divertissantes et de couplets francs et gais. Le vaudeville final, dont le refrain est : *j'ai péché par ignorance*, a surtout excité le rire. On y a applaudi un couplet sur la guerre d'Alger. Arnal, qui est d'un comique parfait dans cette pièce, chante un couplet dans lequel

il raconte que par hasard il s'est laissé cheoir dans le canal Saint-Martin. On le relève ; quel est mon étonnement, dit-il,

Dans ma poche était un goujon :
J'avais péché par ignorance.

— Le théâtre des *Variétés* a été moins heureux que le Vaudeville. Une chute a succédé aux succès des *Brioche*s et de l'*Epée*. Les *Jockeys anglais* ou les *Courses d'Epsom* qui ne sont pas une bonne pièce, mais qui ne valent pas moins que beaucoup d'autres vaudevilles, ont été sifflés à la première représentation. D'autres représentations ont eu lieu, mais les *Jockeys anglais* ne feront pas une longue course.

— A la *Gaité*, le mélodrame de *Jeffreys* a été donné il y a quelques jours. C'est une pièce bien noire, bien pleine d'incidents, qui n'a obtenu qu'un succès contesté.



REVUE DES MODES.

C'est vainement que l'on espérerait dans cette saison trouver à une représentation à bénéfice quelque aliment à un article *modes*. Aux théâtres plus qu'ailleurs les femmes ne portent que des négligés très-légers : robes en mousseline, chapeaux en paille de riz, et le plus souvent de simples coiffures en cheveux, relevées par un peigne d'écaille à galerie découpée. La représentation donnée à la Porte Saint-Martin au bénéfice des enfans et des veuves des soldats de l'armée d'Afrique, a offert une assemblée nombreuse. MADAME, duchesse de Berry, et la famille de S. A. R. le duc d'Orléans l'honoraient de leur présence. Presque toutes les loges étaient louées et offraient la réunion des meilleures sociétés de Paris. Une assez grande quantité de nuances noire et grise rappelait encore le deuil du roi d'Angleterre; mais le blanc dominait, et des chapeaux en paille, ornés de bouquets de plumes ou fleurs, étaient suspendus au fond de toutes les loges. La comédie italienne attire plus d'étrangers que de Parisiens; aussi ne peut-on compter dans ce moment ce théâtre comme un modèle pour les modes. A l'Opéra les femmes portent des robes à manches courtes et à demi décolletées : quelquefois on y aperçoit des berrets en crêpe tout uni, n'ayant qu'un nœud de ruban de gaze sur le côté, ou des

petits bonnets en blonde posés très en arrière, et ornés de garnitures et de fleurs excessivement légères.

— Les canezouts sont très-nombreux, mais on en porte peu avec des manches, seulement de très-hautes garnitures tombent sur les épaules; ceux en tulle sont garnis d'applications en points d'Angleterre. Ceux en mousseline ont des garnitures bordées de malines et ornées de guirlandes au plumetis. La plupart ont une ruche autour du cou, d'autres deux petits collets carrés rabattus.

— Les chemisettes portées en dedans des redingotes sont en fine batiste, plissées et séparées à chaque distance d'un doigt par des entredeux brodés. On en fait qui sont formées de bandes de mousseline, plissées transversalement, et séparées par des entredeux de dentelle.

— La mode des boutons, pour fixer le devant des chemisettes et canezouts, continue. On en porte jusqu'à cinq de formes et de couleurs variées. En négligé, ceux en émail, ciselés en or, ont la préférence; en toilettes, sur des chemisettes de points, on en met souvent de magnifiques formés d'un seul brillant incrusté sur un fond noir; d'autres sont en topaze ou rubis entourés d'une petite chaîne de diamans.

— Aux promenades, nous avons vu beaucoup de jeunes femmes porter des chapeaux en crêpe blanc sur lesquels étaient placées des branches de fleurs roses très-légères. Nous avons remarqué aussi que les plus jolies femmes diminuent de beaucoup sous leur chapeau les touffes de leurs cheveux; plusieurs même les portent tout-à-fait aplatis sur le front et passés derrière l'oreille. Ce genre de coiffure a quelque chose de très-jeune et de très-gracieux.

— Nous voyons aussi des chapeaux en crêpe de lilas, n'ayant pour garniture qu'un seul nœud de ruban de gaze placé sur le côté, et dont les bouts tombent très-bas : ils sont entourés d'un demi-voile de blonde.

— Sur des chapeaux en paille d'Italie on place souvent un bouquet de plumes couleur paille, ou deux grandes plumes re-

tombant en spirale sur un côté. Pour la campagne, on adopte toujours les capotes anglaises en paille cousue. Les plus distinguées sont doublées et garnies en blanc.

— Les bijoux en émail sont de plus en plus nombreux. Les flacons, les chaînes, les bracelets, enfin tout ce que l'on peut porter en bijoux dans cette saison, doit être en émail. Les flacons surtout semblent chaque jour apparaître sous de nouvelles formes et offrent dans leurs dessins et leurs couleurs une variété surprenante.

— Pour la chaussure, il n'est plus permis, en toilette, de porter d'autre bas que ceux de fil d'Écosse. On en fait d'un travail qui égale celui de la dentelle.





UN ÉPISODE DANS LES COLONIES.

Le 16 novembre 1824, le beau navire neuf l'*Asiatique* appareilla de l'embouchure de la Gironde pour son premier voyage, qu'une triste aventure devait consacrer. Nous étions sur ce bâtiment, dont la destination était l'île Maurice et l'île Bourbon, beaucoup de passagers de diverses classes : en dehors de cette troupe égoïste et frivole, autant à l'écart qu'on peut l'être dans l'étroit espace d'un pont de navire, je vis un jeune homme, nommé M. Valentin, dont les yeux, constamment attachés sur la terre de France, se remplissaient parfois de grosses larmes qu'il essayait de dissimuler. Je ne sais quel hasard m'avait appris déjà que la France n'était pas son pays, et j'avais lieu de m'étonner de sa tristesse, qui faisait contraste avec l'insouciance de nos autres compagnons. La veille, quand il était monté à bord, j'avais remarqué avec quel air poli mais froid, il nous avait salués tous et avait abordé deux dames que nous avions parmi nous, et qu'il paraissait avoir vues ailleurs. Il les avait bientôt quittées, et depuis ne leur avait pas adressé une parole.

Nous ne l'imitions pas, en cela surtout : marins ou passagers, nous visions tous à engager la conversation avec ces dames. L'une d'elles était jeune, belle, et, ce qui devait tou-

cher des chercheurs de fortune, fille d'un riche négociant de Maurice. Elle avait été élevée à Paris. La personne qui l'accompagnait, femme de cinquante ans, bonne, confiante et généreuse, après avoir été sa maîtresse en pension, avait consenti à la suivre dans la colonie, où elle devait tenir la maison du père, veuf depuis quelques années et livré plus que jamais au commerce immoral des mulâtresses. Celui-ci n'était pas fâché d'avoir un autre exemple que le sien à présenter à sa fille.

Notre premier jour de traversée fut beau; mais, vers le soir, le vent changea et se mit à souffler avec force dans une direction qui nous était contraire. Le lendemain sa violence était devenue telle, qu'il fallut serrer toutes les voiles et fuir devant le temps. Le mal de mer relégua tous nos passagers dans leurs cabanes, à l'exception des pacotilleurs qui aidèrent à la manœuvre, et de M. Valentin qui fut bien obligé, pendant que tout le monde était ou malade, ou occupé du salut commun, de donner seul des soins à nos deux dames presque mourantes de frayeur. Nous mimes vingt-un jours à sortir du golfe de Gascogne, et pendant tout ce temps, il fut vraiment la providence de la belle Juliette et de sa bonne amie. Dès que la lame devenait moins forte, il les conduisait sur le pont, leur prêtait l'appui de son bras pour les promener. Puis il les ramenait dans leur chambre, y restait avec elles des journées entières pour leur complaire, et s'efforçait, par d'interminables lectures, d'arracher leur attention aux sourdes rumeurs des vagues retentissantes aux parois du navire.

L'intimité s'établit vite dans un voyage de mer. Bientôt Juliette et Valentin s'aimèrent, sans se l'avouer, comme s'ils s'étaient toujours connus. Ce dernier, dont je suivais tous les mouvemens avec curiosité, semblait ne se livrer qu'à regret aux douceurs toujours si enivrantes d'une passion nouvelle. A sa contrainte en aimant, à ses efforts pour ne mettre dans les soins qu'il rendait à Juliette malade, ni galanterie, ni tendresse, mais seulement de la pitié, je ne savais que penser d'une conduite pour moi si étrange. J'allais jusqu'à imaginer

que, placé sous le remords de quelque action coupable, il se sentait indigné d'un sentiment désormais trop pur pour son âme.

Nous venions d'entrer dans la région des vents alisés, et tous nos passagers, rendus à la vie, à la joie, à cette confiance que donne le beau temps sur mer, obsédèrent de nouveau Juliette de leurs empressemens sans goût et sans délicatesse. Valentin put reprendre ses habitudes silencieuses et solitaires : on le laissa libre, les hommes, parce qu'il leur faisait ombrage, les deux femmes, parce qu'elles le jugeaient frappé de quelque grande infortune, qu'il fallait respecter, disaient-elles.

Madame de Beaufort rappela à Valentin les circonstances de leur première entrevue chez l'armateur de l'*Asiatique*, dans une fête à la campagne. Il avait été présenté à ces dames comme un futur compagnon de voyage ; mais en apprenant que Juliette était créole de l'île Maurice, il rougit, se déconcerta ; et dès-lors il affecta pour elle un froid respect, qui parut excessif à tout le monde. « Ce n'est pas ainsi, disait en riant le bon armateur, qu'on se prépare à passer ensemble trois ou quatre mois entre les mêmes planches. » Madame de Beaufort s'efforça envain d'obtenir de son jeune ami une explication de cette bizarrerie. Elle lui fit une autre question sur laquelle toute femme, quelque soit son âge, est assez curieuse d'avoir une réponse ; c'était s'il avait aimé quelqu'un en France, et si de là venait sa tristesse habituelle. Il jura que non avec une vivacité qui fit rougir Juliette, et ce fut chose tout-à-fait croyable qu'il disait vrai.

Un mot du capitaine vint mettre Valentin dans un nouvel embarras. On comptait ceux qui recevraient dans huit jours environ le baptême de la ligne ; on le nomma. Le capitaine répondit simplement, comme attestant une chose connue de tous : « M. Valentin a déjà passé la ligne, il est créole de Maurice. — Ah ! vous êtes de Maurice ? dirent quelques passagers ; nous ne savions pas cela, on ne le dirait pas à votre teint. » Comme si, pour être né vraiment aux colonies, il fallait être noir comme

un Cafre. Les passagers s'en tinrent là, un peu surpris sans doute qu'on eût l'air d'être honteux du lieu de sa naissance. La chose ne se passa pas si facilement entre madame de Beaufort et Valentin.

— Comment! Monsieur, ne pas nous dire que vous êtes créole?

— J'ai cru, madame, que c'était une chose inutile à dire, qu'il n'y avait à cela aucun mérite pour personne.

— Aucun mérite! Mais vous êtes le compatriote de Juliette.

— C'est mon plus grand malheur.

— Je ne vous comprends pas.

Il se tut, et elle cessa de l'interroger. Pour le coup, elle alla jusqu'à soupçonner que, par sa faute ou par celle de quelqu'un des siens, il portait un nom souillé dans la colonie. Aux soupçons de madame de Beaufort, Juliette tourmentée n'osait, ne pouvait rien opposer. Le lendemain fut pour Valentin un jour de décisives explications.

Le navire était arrêté par un calme plat. Le temps était superbe, et la nature tout entière, au dehors de notre petit monde d'hommes mollement occupés, ressemblait à une beauté vierge, fraîche encore et pure, mais qui a cessé d'être animée. Le capitaine fit mettre le canot à la mer et offrit à nos deux dames une promenade qu'elles acceptèrent. Il s'excusa de les accompagner et leur présenta M. Valentin pour le remplacer.

En un moment, les dames furent embarquées, et Valentin, qui maniait les rames avec autant de force que de grâce, les eut bientôt transportées à plus d'une demi-lieue de nous : Juliette dirigeait le gouvernail, en souriant de son habileté d'enfant sur ce marais immobile.

Il régnait dans la petite embarcation un silence à entendre le battement d'un cœur. Madame de Beaufort le rompit la première par ces brusques paroles : Eh bien! Valentin, nous direz-vous enfin pourquoi vous nous avez fait si long-temps un secret de la chose la plus indifférente?

Il demeura quelques minutes sans répondre, se leva dans

une agitation convulsive, se rassit et éclata en ces termes :

Pourquoi! madame. C'est que j'aime Juliette. Oui, Juliette, pardonnez-moi cet aveu, le premier et le dernier qui m'échappera. Si nous étions nés en France, je pourrais demander votre main, je l'obtiendrais; ma fortune, mes sentimens, tout m'en donne l'assurance. Mais je suis créole, vous l'êtes aussi; nous sommes destinés à vivre tous deux au sein des plus cruels préjugés. Vous n'en souffrirez pas, vous, bonne Juliette, vous êtes une blanche; mais moi..., mais moi, je suis mulâtre.

Un cri échappa à la jeune fille.

— Mulâtre! mulâtre! répéta plusieurs fois Valentin dans le délire de la rage et de la douleur.

Madame de Beaufort était née à Paris, et quoiqu'elle eût maintes fois entendu parler de la tyrannie de certaines idées aux colonies, elle admirait quel effet incroyable avait produit un seul mot sur deux êtres faits pour s'aimer, s'entendre et mépriser ensemble les vaines opinions d'un public le plus méprisable qui soit au monde. Ce n'est pas que l'idée fût venue à Juliette de sacrifier son amour à un préjugé; mais elle restait accablée sous le coup de cette confidence imprévue : elle était femme, elle craignait le mépris des femmes de son ordre. . . .

Après une traversée longue et difficile, le 2 mars 1825, par un beau temps, l'*Asiatique* passait à pleines voiles au milieu des petites îles semées jusqu'à l'entrée du Port-Louis. L'île Plate, l'île Ronde, l'île aux Serpens, le Coin de mire, la terre désirée de Maurice s'élevant en amphithéâtre jusqu'aux nuages avec ses plantations de cannes à sucre d'une si riche verdure, tout cela enivrait de joie les passagers et leur peignait l'avenir des plus brillantes couleurs. Il leur semblait impossible que dans un tel pays il y eût place pour l'infortune. Valentin seul revoyait ces beaux lieux, sa patrie, avec la mort dans l'âme. On s'en étonna et on ne lui épargna pas les questions, selon l'usage : personne, hors les deux amies, ne connaissait encore son secret. On le connut bientôt.

Le navire avait jeté l'ancre, et déjà la police anglaise était à bord, vérifiant le rôle d'équipage et les passeports. L'employé en prononçant machinalement ce qu'il écrivait, consigna sur son registre le retour dans la colonie de Pierre-Louis Valentin, homme de couleur. Vous eussiez vu alors officiers, matelots, mousses, confus des égards qu'ils lui avaient accordés trop aveuglément. Quelques passagers, le sachant riche, continuaient de lui faire leur cour; mais on leur fit comprendre que sa protection leur serait funeste et son amitié infamante. Ce n'était plus un homme semblable aux autres, un blanc, c'était Pierre-Louis Valentin, homme de couleur.

On ne tarda pas à faire de beaux récits au Port-Louis de mademoiselle Juliette B*** qui s'était amourachée d'un mulâtre pendant la traversée. On en plaisanta, on s'en indigna, selon l'humeur de chacun. Mais le père était furieux. Il aurait renvoyé sur-le-champ madame de Beaufort en France, si elle n'eût été sa parente, et s'il n'eût espéré surtout de la ramener bien vite à de plus saines idées : il avait tant vu de ces conversions scandaleuses d'Européens! En attendant, il relégua les deux femmes dans une de ses habitations à trois lieues du port. Là elles reprirent en paix et loin d'une société odieuse leurs rêves de félicité.

Pendant cinq mois, les noirs maraudeurs purent remarquer souvent, en dehors de la porte du faubourg de l'Est, caché dans les arbres voisins du ruisseau des Lataniers, un cheval arabe qu'un cavalier mystérieux venait prendre, à dix heures du soir, des mains d'un esclave affidé, et qui le portait d'une vitesse incroyable vers les plantations de la rivière du Rempart. Le lendemain, à la pointe du jour, le cavalier reposait dans sa chambre, au centre du Port-Louis, et son Arabe, qui n'entrait jamais en ville, allait prendre aussi quelques heures de repos dans la case d'un pêcheur indien, située au milieu de la plaine des Pamplermousses.

M. B*** finit par avoir un sujet de légitime colère. Sa fille, devenue enceinte, lui avait tout avoué. Des amis sages lui con-

seillèrent de la doter et de l'envoyer en France, où elle épouserait son Valentin. Il répondit que c'était assez d'une infamie qu'il n'avait pu éviter, sans en chercher une autre à plaisir. Usant de l'influence que lui donnait sur le gouvernement anglais sa qualité de riche colon, il fit embarquer madame de Beaufort sur l'*Asiatique* qui allait faire voile pour Bordeaux. Valentin, à force d'argent, obtint d'être déporté de préférence à Pondichéry.

Un dessein périlleux, qu'il avait nourri long-temps, venait de se réveiller en lui avec plus de force au moment de la persécution. Dans ses longs loisirs, sous le ciel de la Provence qui donne des idées et de l'audace, il avait rêvé l'affranchissement des peuples de l'Inde soumis à la domination anglaise, et par suite la ruine du régime colonial dans toutes les possessions européennes. On parlait beaucoup alors de la guerre des Birmans, et l'on exagérait les périls de la Compagnie. Valentin crut trop aisément ce qu'il avait toujours appelé de ses vœux les plus ardens.

Arrivé à Pondichéry, il s'embarqua sur un bâtiment français qui allait vendre du vin et de l'eau-de-vie à l'escadre anglaise mouillée dans une des bouches de l'Irraouaddy. Reçu avec défiance par les Birmans, il s'exposa pour eux avec témérité, fut pris dans une sortie du siège de Rangoun, et les Anglais, avec leur loyauté ordinaire, le firent fusiller comme déserteur de leur nation.

Un jour, après avoir visité le volcan de l'île Bourbon, je m'enfonçais dans un bois voisin qui domine le *pays brûlé*, quand le noir que j'avais pris pour guide s'écria dans son patois créole : « N'allez pas là, monsieur; il y a une femme folle. » Je me souvins de Juliette dont je connaissais la déplorable histoire. Elle avait été reléguée par son père dans ce canton isolé de l'île Bourbon; et là, seule, sans secours, elle avait mis au monde une fille qui avait disparu subitement quelques jours après sa naissance. On croit généralement qu'ayant ap-

pris, dans sa fièvre de lait, la mort ignominieuse de Valentin, elle tomba dans un délire furieux, étouffa son enfant et l'enterra de ses mains. L'on jugea inutile de faire à ce sujet de sérieuses recherches : un procès intenté à une femme blanche aurait donné à penser aux gens de couleur. Depuis lors, Juliette n'avait eu que de courts intervalles de raison. Je la vis pâle, échevelée, défaite, et bien près de sa tombe. Elle ne me reconnut point, m'écoula sans me comprendre. Seulement, quand je lui demandai ce qu'elle avait fait de son enfant, elle me regarda fixement et me dit d'un ton lugubre ces paroles que je n'ai point oubliées : « Il n'est inscrit ni chez les vivans ni chez les morts. »

La pauvre Juliette traina ainsi près de deux années. Madame de Beaufort est morte à Paris il y a un an ; et quant à M. B***, il a survécu à sa fille de quelques mois, et a laissé en mourant toute sa fortune à des mulâtresses qui l'avaient pillé et trompé pendant sa vie.

(Fragmens extraits du Cabinet de Lecture.)



PHILIPPE, GARDEL ET M^{ME} DUGAZON.

(Le dernier numéro du *New monthly Magazine* contient, sur quelques anciens comédiens français, des *Souvenirs (recollections)* d'un auteur anglais, qui ne manquent ni de piquant ni d'intérêt. Nous en avons extrait les morceaux suivans.)

Ce fut en 1819, à Saint-Martin, village de Normandie, où il résidait alors, que je rencontrai Philippe, le créateur du rôle de Richard Cœur-de-Lion, dans l'opéra de ce nom. Il atteignait ses quatre-vingts ans. En le voyant, on ne tardait pas à reconnaître que c'était à bon droit qu'il avait autrefois passé pour le plus bel homme de son temps. Grand, robuste, le corps fort droit, il paraissait très-actif encore, et quoique la goutte le tourmentât un peu, je le trouvai dans les champs, occupé à tendre des pièges aux oiseaux. Il avait depuis peu épousé une jeune femme, et il attendait gaiement les peines et les plaisirs de la paternité.

« En quoi, particulièrement, M. Gardel pense-t-il que le » style présent de la danse, diffère de celui de l'ancienne » école? » Telle est la question que j'adressai, il y a environ huit ans, au célèbre inventeur des charmans ballets de *Psyché*, de *Télémaque*, de *Proserpine*, de *Paul et Virginie*, du *Juge*

ment de *Paris*, et de plusieurs autres non moins gracieux. Si la même question lui était faite aujourd'hui, sa réponse serait, je le crois, moins favorable encore aux exécuteurs actuels de *pirouettes* et d'*entrechats*. Mais voilà ce qu'il me dit alors :

« Autrefois, nous avions, dans l'art de la danse, trois styles
 » bien distincts : le sérieux, le comique et le demi-caractère.
 » Aujourd'hui, ils sont confondus en un seul, ce qui est très-
 » mauvais. A l'exception d'Albert, de Mlle Bigottini, de
 » Fanny Bias et de quelques autres, nos danseurs semblent
 » croire que la perfection de l'art consiste dans les *pirouettes* et
 » les *tours de force*. Tandis qu'ils ne font que des *sauts*, et ces
 » *sauts* sont à la *danse*, ce qu'un mélodrame du boulevard est
 » à une tragédie de Racine. La danse exige non-seulement le
 » mouvement des jambes, mais en même temps celui du corps,
 » des bras ; la tête elle-même doit danser, le dedans comme
 » le dehors. Vos sauteurs d'aujourd'hui, n'ont pas besoin de
 » cervelle pour faire ce qu'ils font, mais pour devenir un dan-
 » seur accompli, la cervelle est indispensable. » Et pourtant,
 dirais-je encore, c'est justement ce dont les danseurs sont le
 moins pourvus. Vestris fils en possédait fort peu, et Vestris
 père encore moins. Or, comme il y a trop d'exemples de ce
 genre à citer pour que le tort puisse en être attribué à une mau-
 vaise organisation, je demanderai la permission d'exposer sur
 ce point l'opinion à laquelle j'ai cru devoir m'arrêter, c'est qu'à
 force de remuer, de s'agiter, de sauter, de tourner sans relâche
 et de toutes les façons, le siège de l'intelligence est, chez les
 danseurs, précipité hors de la tête et reste dans les talons ; que
 là, cette intelligence subissant certains changemens, au lieu
 de se produire comme cela arrive ordinairement sous forme
 soit d'esprit, soit de sens, soit de jugement etc., elle se conver-
 tit en *petits battemens*, en *entrechats* et en *coups d'aplomb*.
 Si Diderot vivait encore, je le défierais de me prouver le con-
 traire. Mais, me dira-t-on, Noverre, qui a inséré dans l'*En-*
cyclopédie française un article sur l'histoire de la danse et qui
 était, en outre, un correspondant de Voltaire ? Gardel lui-

même, Deshayes, d'Egville, ces danseurs qui, malgré leur profession, ont fait preuve d'un cerveau aussi bien meublé qu'aucun des trois royaumes?... — Soit. Ce sont de brillantes exceptions; d'ailleurs ils étaient chorégraphes, la règle n'en subsiste donc pas moins. Au reste, les Français eux-mêmes, qui ont eu tant d'occasions favorables d'observer la chose, ont résumé leur opinion à cet égard en une seule phrase qui est aujourd'hui passée en proverbe. Quand il veulent désigner quelqu'un dont la bêtise ou la stupidité passent la permission, ils disent : *Il est vraiment bête comme un danseur.*

Je n'ai vu Mme Dugazon qu'une seule fois, il y a peu d'années; Philippe était présent. Bien du temps s'était écoulé depuis leur séparation. Je trouvai quelque chose de touchant dans cette rencontre de deux individus qui avaient passé leur vie à amuser les autres et qui sur son déclin se retrouvaient un instant ensemble, comme pour ne point mourir sans s'être dit adieu. Ils éprouvèrent sans doute le même sentiment que moi, car, en se revoyant, tous deux fondirent en larmes sans se dire un seul mot. Au bout de quelques minutes, Mme Dugazon prit la première la parole en souriant : « Eh bien! Philippe, dit-elle, auriez vous reconnu Nina? — Chantez-moi la romance, et je vous le dirai. » Sans rien répondre, Mme Dugazon se mit à chanter. Quoique l'âge eût rendu sa voix un peu chevrotante, elle déploya dans ce morceau tant d'expression et de sensibilité qu'il était aisé de reconnaître qu'il n'y avait pas d'exagération dans les louanges de ceux qui se rappelaient l'avoir vue à la scène. La romance terminée, elle se remit à fondre en larmes : « Voilà, mon vieil ami, dit-elle, voilà la dernière fois » que la pauvre Dugazon la chantera! » Toutefois, elle reprit bientôt sa gaieté, et passa le reste de la soirée à jouer aux cartes sans paraître autrement affectée.

Il y avait plusieurs mois que je n'avais entendu parler de Mme Dugazon quand, dans la nuit du 21 au 22 septembre 1820, je fis le rêve suivant : Il me sembla, (c'est ainsi, je crois, que l'on doit commencer ces sortes de récits) il me sembla, dis-

je, que je montais les marches de Saint-Roch, à Paris; parvenu en haut, je vis le portail tout tendu de noir et le suisse, qui s'avancant vers moi, me dit : « Monsieur, faites bien attention qu'une fois entré, vous ne pourrez plus sortir. » J'entrai néanmoins, je fis le tour de l'église et je vis de tous côtés des cercueils entourés de leur cortège funèbre. Je revins vers la porte. Le suisse y était : « Je vous ai déjà dit, monsieur, qu'une » fois entré, vous ne pourriez plus sortir. — Pourquoi cela ? » lui demandai-je. — Parce qu'il doit y avoir un enterrement. » — Et de qui ? — De Mme Dugazon. » Au même instant un convoi funèbre monta les degrés de l'église et je m'éveillai. Il pouvait bien être alors *trois heures du matin*. Ce rêve me tourmentait. Je ne pus me rendormir. Je me levai de meilleure heure que de coutume. Comme j'étais à déjeuner, un frère de Talma vint me voir. Je lui racontai mon rêve et, bien entendu, il me rit au nez. Il me quitta; mais une heure était à peine écoulée, que je reçus un billet par lequel Talma me priait de me rendre incontinent chez lui. Je le trouvai se promenant dans son jardin, dans une très-grande agitation. Au bout de quelques momens de silence, il s'écria : « Ceci confond toutes mes idées. Mon frère m'a raconté votre rêve, j'en riais et je faisais la remarque que les Anglais sont presque d'aussi grands rêveurs que les Allemands, quand mon ami R.... entra. Je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. — Rien, me dit-il; mais si pourtant : *La pauvre Dugazon est morte ce matin à trois heures !!!* »

Que le lecteur s'explique ce fait comme bon lui semblera. Quant à moi, je ne puis que leur garantir la réalité de mon rêve et sa coïncidence extraordinaire avec l'événement.



LE NABAB D'AOUDE ET SON VIZIR.

(Des mémoires sur la vie du célèbre Reginald Heber, évêque de Calcutta, ont été dernièrement publiés à Londres par sa veuve, sous le titre de *The Life of Bishop Heber*. Nous en extrayons l'anecdote suivante :)

Le dernier Nabab d'Aoude aimait beaucoup la mécanique. Un jour qu'il assistait à quelques expériences, on lui présenta un mécanicien d'une très-grande adresse et d'une habileté consommée. Il entra en conversation avec lui, et se plut tellement à son entretien, que le grand vizir craignit d'être un jour supplanté par le nouveau venu dans les faveurs de son maître. Il lui fit en conséquence parvenir ces mots : « Si vous êtes » sage, vous quitterez Laknau *. » Le pauvre homme ne se le fit pas répéter deux fois ; il alla établir sa boutique sur les bords de la rivière, à dix milles de la ville. On dit au Nabab qu'il était mort du *cholera morbus*. Le Nabab ordonna qu'une somme d'argent fut remise à la veuve et aux enfans du défunt et l'on ne parla plus de lui. La saison des pluies étant venue, le mo-

* Cette ville, capitale de l'État du Nabab d'Aoude, passe pour une des plus grandes de l'Hindoustan ; elle est traversée par le Goumty, rivière navigable.

narque s'embarqua sur son brick de guerre et descendit la rivière. En passant devant le lieu où le mécanicien avait élevé sa nouvelle boutique, il fut frappé de la propreté de la maison et de l'industrie de son propriétaire. Il commanda d'aborder au rivage. Qu'y vit-il? Le défunt mécanicien tout tremblant et les mains jointes, qui le suppliait de vouloir bien l'entendre. Après une courte explication, le Nabab le fit monter sur le brick et revint tout en courroux à Laknau. Dès qu'il y fut arrivé, il appela son ministre et lui demanda de nouveau la confirmation de la mort du mécanicien.

« Il n'est pas possible d'en douter, répondit le ministre, car » je me suis assuré moi-même du fait en portant à sa veuve et » à ses enfans les dons de votre Majesté. — Hurumzada! s'é- » cria le souverain dans un violent accès de rage, tiens, re- » garde, et disparaïs pour jamais de devant moi. » Le Visir se retourna et vit sur-le-champ la position critique où il se trouvait. D'un regard terrible, mais que le Nabab ne put apercevoir, il imposa silence au pauvre mécanicien, puis se tournant vers son maître, et se bouchant le nez avec les doigts, il poussa plusieurs exclamations telles que celles-ci : « O Dieu, aies pitié de » moi! Satan est bien puissant! Au nom de Dieu, va-t-en, dé- » mon! » Et s'adressant ensuite au monarque : « J'espère, » dit-il, que votre Majesté n'a pas touché cet horrible objet. » — Le toucher, s'écria le Nabab, cela n'était pas nécessaire; » sa vue seule suffit pour me convaincre de ta fourberie. — Is- » tufirullah! dit le favori, votre Majesté ne sent-elle pas une » forte odeur de cadavre? » Le Nabab entra de nouveau en fureur, mais peu à peu sa voix faiblit et la peur mit un terme à son indignation. « Il est bien certain, ô refuge du monde! re- » prit le ministre, que le mécanicien de votre Majesté (Dieu » lui fasse paix!) est mort et enterré, mais votre esclave ignore » qui a arraché son corps à la tombe, ou quel est le vampire qui » réside actuellement en lui pour la terreur de tous les bons » musulmans. On ferait bien de lui courir sus et de lui plonger une épée dans le sein à la face même de votre Majesté,

» s'il convenait de répandre le sang en présence d'un prince
» aussi grand et aussi bon. Que votre Majesté nous permette
» seulement de nous retirer et me charge de faire reconduire
» le mort à son tombeau, peut-être qu'en le voyant ouvert, il
» ne se fera pas prier pour y rentrer. » Le Nabab, confus,
agité, ne savait que dire ni ordonner. On entraîne le mécanicien tout terrifié, hors de l'appartement. Quand il fut seul avec le visir, celui-ci lui mit une bourse dans la main et l'invita à sortir sans délai des états du Nabab, lui jurant avec les sermens les plus terribles que si, le lendemain, il n'avait pas mis entre eux la frontière de la Compagnie, il n'hésiterait pas à le traiter en véritable vampire. Le mécanicien obéit à cette invitation faite en termes qui ne souffraient pas de réplique, et le Nabab d'Aoude ne le revit jamais.



LA QUEUE DU MANTEAU DE L'IMPÉRATRICE.

Madame Mère. — Que tu es beau, mon gendre!

Murat, se regardant dans une glace avec satisfaction :

— Eh! mais oui, c'est un habit du matin d'assez bon goût.

Madame Mère. — Il doit te coûter cher; quel habit du matin!

Hortense, à Louis. — Vous ne sauriez pas vous vêtir ainsi.

Jérôme. — Murat, je prendrai ton tailleur, je veux être habillé comme toi en Westphalie.

Murat. — Laissons cela, nous serions gens à faire comme Paulette, et à ne nous occuper que de chiffons et de modes; j'ai bien autre chose à vous apprendre, que nous aurions dû savoir hier par le *Moniteur* si nous avions eu le temps de le lire, et que le *Journal de l'Empire* vient de m'annoncer ce matin.

Tous. — Qu'est-ce donc?

Murat. — Que la royauté est avilie en la personne de nos femmes, et que l'Empereur nous traite aussi par trop mal.

Tous. — Qu'est-ce donc?

— Mesdames, préparez-vous toutes à porter demain, à la chapelle, la queue du manteau de votre belle-sœur. (*Stupéfaction unanime.*)

— Cela ne se peut, s'écria-t-on ensuite, c'est une fausseté, un *on dit* de gazette, une sottise. — Point, dit Murat, c'est le programme des cérémonies, bien attesté par la signature du comte de Ségur; il est hors de doute que telle est la volonté expresse de Napoléon. — Porter la queue de cette Autrichienne, renouveler ainsi l'humiliation du sacre; maintenant nous sommes reines! — Quel affront pour ma mère! disait Hortense. — Et pour mon mari! disait Caroline. — Ma femme, ajoutait Jérôme, n'y consentira jamais!

Pauline, avec fermeté. — Quant à moi, mon parti est pris, on me tuera avant de me faire toucher du bout du doigt cette queue odieuse.

Caroline. — Cependant tu n'es pas reine, ni Élixa non plus.

Pauline. — Rêves-tu, Caroline? si je ne suis pas reine, mon mari est plus noble que le tien.

Murat, à Pauline. — Il n'est pas poli, madame, de tenir ce propos devant moi.

Elisa. — Croyez-vous qu'il le soit davantage de voir à toute minute votre femme faire peser sur nous le poids de sa royauté; ne sommes-nous pas assez malheureuses que Bonaparte n'ait pas voulu faire rois nos maris à Pauline et à moi, sans venir augmenter encore notre chagrin par des hauteurs déplacées?

Louis. — Ne pleure pas, ma bonne Elisa, tu n'es point aussi infortunée que tu le penses. La royauté a aussi son calice d'amertume.

Murat. — Ma foi, elle a aussi ses douceurs, car chacun nous admire, et tous nous paient.

Caroline. — Et vos femmes servent de servantes aux impératrices.

Murat. — Cela ne sera pas. Quant à toi, Carlotta, je te défends d'obéir.

Pauline. — Fiez-vous à moi pour organiser la résistance.

Tous. — Oui, pas de queue, que les dames et les chambellans fassent leur service.

Jérôme. — Catherine, en vérité, est une grande dame.

Madame Mère. — Mes enfans, réfléchissez bien à ce que vous allez faire; Napoléon est plus fort que vous : je sens combien il a tort dans cette circonstance, mais s'il commande, vous obéirez.

Pauline. — Moi, jamais.

Murat. — Je lui ferai plutôt avaler mon sabre.

Napoléon, entrant subitement. — Que dis-tu, Paulette?

Pauline. — Que je ne suis pas faite pour porter la queue du manteau de ta femme, ni mes sœurs non plus.

— Le disent-elles aussi?

— Oui, mon frère, dit Caroline; je croirais ravalier ma couronne.

— Et moi outrager ma mère, dit Hortense en pleurant.

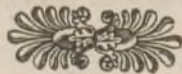
La colère suffoquait Napoléon; madame mère effrayée de son état spasmodique, fut sur le point de demander du secours. Les témoins de cette réplique virulente demeurèrent immobiles, Murat comme les autres, et pourtant son amour-propre était blessé; aussi faisant un effort sur lui-même :

« Sire, je croyais avoir par mes services quelques droits.....

Pauline voulut encore parler.

« C'est toi qui montreras l'exemple, dit Napoléon, mais je ne te pardonnerai pas deux fois; après la cérémonie; tu quitteras Paris pour jamais. Allons, Mesdames, préparez-vous, faites-vous belles; mes frères, venez avec moi. »

(Extrait de la deuxième livraison des *Mémoires et souvenirs d'une femme de qualité sur le Consulat et l'Empire.*)





L'AMANT CANNIBALE.

(Extrait des mémoires inédits de madame de GRAFFIGNY, auteur des *Lettres péruviennes*.)

..... Je trouvai plaisant d'être chargée de l'éducation d'un sauvage, et j'étais encouragée d'ailleurs par les dispositions merveilleuses que paraissait annoncer mon jeune Caraïbe. Au bout de six mois, il entendait et parlait assez bien le français ; il se familiarisait en même temps avec les usages de notre vie civilisée : en un mot, il devenait un sauvage de société fort agréable, d'autant que sa taille élevée et ses formes nerveuses et élégantes donnaient plus de charme à la gracieuse singularité de ses manières. Je n'ai pas besoin de dire que mes jours de réception avaient repris faveur, et que mon salon fut bientôt trop étroit pour l'affluence d'amis qui s'y donnaient rendez-vous. Les dames surtout s'y trouvaient en tel nombre qu'il était souvent impossible de les asseoir toutes, ce dont au reste elles ne se souciaient guère, pourvu qu'elles pussent entourer, voir et entendre Oukissi (c'était le nom de mon Caraïbe.)

J'ai toujours aimé les *routs*, et chez moi plus encore que chez les autres. Je ne sais pourquoi je pris peu de goût à ceux-ci. J'éprouvais un sentiment qui ressemblait à la jalousie, en

voyant l'empressement dont Oukissi était l'objet, en remarquant surtout l'éclat dont brillaient ses yeux en se promenant sur cette foule de femmes, toutes occupées de lui, et dont quelques-unes étaient charmantes; je ne puis m'empêcher de rire aujourd'hui, en songeant que je me suis vue sur le point d'aimer un cannibale! Du moins, si ce n'était pas de l'amour, c'était un caprice bien caractérisé. Je ne dus mon salut qu'au hasard.

J'avais un jour à dîner une vingtaine de personnes. Obligée de placer Oukissi loin de moi, je lui dis de s'asseoir à la droite de la douairière de ***, mais il ne tint compte de l'invitation, et, sans cérémonie, s'élança à l'autre bout de la table, à côté de la jolie miss Erforth, qui parut très-sensible à la préférence. Je ne sais qui, de la douairière ou de moi, fit la plus laide grimace à ce trait un peu brutal; mais il fallut bien se résigner. Le moyen de faire entendre raison à un Caraïbe en fait de galanterie! Sa galanterie à lui, c'était l'instinct de la nature. Je ne fus pas maîtresse de moi pendant tout le premier service. J'étais inquiète, j'avais des distractions; j'oubliais que j'avais à faire les honneurs de ma table; mais la conversation était si vive entre miss Erforth et Oukissi, et tous les convives en étaient si occupés, que personne, je crois, ne s'aperçut de ma mauvaise humeur.

Tout-à-coup, Oukissi, qui ne perdait pas un morceau, malgré l'attention et les soins qu'il donnait à sa voisine, parut frappé du goût d'une tranche de gigot d'agneau que je venais de lui servir: « Qu'est-ce que cela? » s'écria-t-il avec une expression de physionomie que je n'oublierai jamais. Miss Erforth se chargea de répondre à sa question; puis elle désira savoir pourquoi le goût de cette viande l'avait frappé. Ah! dit-il naïvement et dans son piquant jargon que je n'essaierai pas de rendre, c'est que cette chair ressemble beaucoup à celle d'un enfant de cinq à six ans, de bonne qualité. »

Un frémissement d'horreur parcourut toute la table. Il y eut ensuite un moment de silence, et puis la curiosité reprit ses

droits. Miss Erforth se retourna vers Oukissi, et lui dit, avec un air d'ingénuité candide, qu'elle n'aurait jamais cru la chair humaine agréable au goût. « Comment! s'écria le sauvage, je n'en connais pas de plus savoureuse. Si nous autres possédions comme vous cet art que vous appelez *la cuisine*, quelle chère nous pourrions faire! mais nous ne savons que griller, toujours griller; encore n'avons-nous pas le soin de modérer l'ardeur du feu, et nos rôtis sentent le brûlé bien souvent. »

Cette épouvantable dissertation gastronomique ne paraissait pas déplaire à mes convives, qui, le cou en avant, l'écoutaient avec un intérêt visible. Moi-même je me sentais maîtrisée par l'effroi qu'elle m'inspirait. Il continua : « Eh bien! malgré tout, il n'y a rien de meilleur au monde qu'une épaule de jeune garçon, une hanche grasse de jeune fille, et surtout les mains d'un enfant nouveau-né. Quant à la chair d'homme ou celle de femme déjà mère, j'en fais peu de cas : la première est coriace, la seconde est molle et insipide. — Vous avez mangé de la chair de jeune fille! reprit vivement miss Erforth. — Sans doute, et la meilleure que j'aie goûtée jamais est celle de la belle Ikala, mes premières et mes plus chères amours. »

Pour le coup, il y avait de quoi défaillir. Nous nous regardions tous avec une expression de terreur vraiment comique. Quelqu'un s'avisa cependant de vouloir apprendre comment le Caraïbe avait mangé sa maîtresse, et personne ne réclama contre cette demande, que Oukissi ne parut pas trouver indiscrete.

« J'avais dix-sept ans, dit Oukissi, et lorsque je voyais passer les jeunes filles de notre tribu, je m'arrêtais malgré moi. L'émotion que j'éprouvais alors devenait de plus en plus vive, mais elle était vague, indéterminée : c'était un désir sans but, sans objet, une tristesse dont je ne pouvais me rendre compte. Un jour, je rencontrai, près d'une fontaine ombragée de grands cocotiers, Ikala, fille du chef de la tribu voisine; elle venait puiser de l'eau : sa beauté me frappa; je lui dis des paroles d'amour et je lui demandai son cœur. Elle ne me répondit rien,

mais je la vis, en s'en allant, qui tournait la tête vers moi. Je revins souvent à la fontaine des Cocotiers; elle y venait aussi et restait souvent quelques momens à m'écouter; elle me dit enfin à son tour, qu'elle partagerait volontiers ma natte et ma cabane : je lui donnai le baiser d'amour. Pendant trois lunes, nous fûmes heureux; nous vivions l'un pour l'autre, seuls dans ma hutte de joncs et nous croyant immortels comme le grand Être. La chasse et la pêche suffisaient à notre subsistance : Ikala faisait cuire le gibier et le poisson que je lui rapportais, et je ne songeais plus à la guerre, qui fournit un gibier plus appétissant mille fois, des hommes.

Un jour (jour de malheur!) j'avais quitté ma cabane avant le soleil, et je m'étais écarté plus que de coutume. Je ne rentrai que le soir, et je fus étonné de n'y pas trouver Ikala. J'appelle; elle ne répond pas. Tout-à-coup mes yeux aperçoivent sur le sable l'empreinte de pas d'hommes et celle aussi des pieds d'Ikala, mais avec des traces visibles d'une lutte qui avait eu lieu sur le seuil de la cabane. Je m'élance; je cours vers la mer, où les pas semblaient se diriger. Je vois en effet une pirogue conduite par deux guerriers d'une autre île, dont l'un ramait à toute force, et l'autre contenait Ikala, qui, en me reconnaissant, faisait de nouveaux efforts pour s'arracher de ses bras. Une flèche partit de mon arc : rapide comme l'éclair, elle fit justice et délivra ma bien-aimée, qui se jeta à la mer vers moi. Je nageais déjà à son secours, mais, hélas! l'autre guerrier avait quitté ses rames, et, ne pouvant retenir sa proie, il avait eu le temps de la frapper d'un coup fatal. J'avais ramené Ikala sur le rivage : elle vivait encore, mais ses yeux s'éteignaient déjà dans le grand sommeil; et moi, je me roulais par terre de désespoir. Enfin, voyant quelle souffrait trop, je lui plongeai mon couteau dans le cœur. (Ici un cri presque général interrompit le narrateur; il ne parut pas remarquer notre émotion.)

« Je la rapportai dans ma cabane, et, après avoir long-temps pleuré, je choisis les meilleurs morceaux de ma bien-aimée, que je conservai, après avoir enseveli le reste religieusement.

Je m'en nourris pendant trois jours, et ce fut une douce consolation pour moi de reconnaître que jamais je n'avais rien mangé de plus exquis. »

Il soupira tendrement en finissant. Il y avait dans cet amant cannibale quelque chose d'original qui plaisait singulièrement à nos dames. Pour moi, je fus guérie pour toujours du désir de recevoir le *baiser d'amour* d'un homme dont les dents et le palais connaissent et appréciaient aussi bien le goût de la chair humaine.

(*Le Gastronomes.*)



HISTOIRE DE TROIS JOURNÉES.

Nous devons à nos lecteurs l'histoire complète des trois mémorables journées qui ont changé la face de la France et donné un nouveau cours à ses destinées. C'est un récit inouï et qui n'a d'égal dans aucune histoire du monde. Les résultats en sont immenses pour le présent, immenses pour l'avenir. D'une part, le peuple se soulève tout seul à l'instant où il apprend que la loi de l'État vient d'être indignement violée. Une révolution opérée en trente-six heures par ce même peuple, les principes fondés en 89, remis en lumière, protégés de nouveau et fondés à jamais; Paris, devenu la première ville de l'Europe; un vaste espoir de liberté donné à l'Espagne, à l'Italie; les nations libres, forcées de convenir que nous sommes enfin aussi libres qu'elles; la maison d'Orléans, plus puissante qu'aux temps de la régence; et le duc Philippe, traversant la ville tout seul aux acclamations universelles, et ce grand ouvrage, pour lequel il aurait fallu un siècle autrefois, opéré d'un soleil à l'autre, accompli par des citoyens armés au hasard, qui, soldats hier, ne sont plus que des citoyens aujourd'hui; voilà sans doute un beau texte à une belle histoire; partout des héros, partout de belles actions, de nobles paroles, partout le courage civil uni au courage guerrier.

D'autre part, et opposé à ce peuple qui s'émeut, qui combat, qui triomphe, qui, dans son émotion, est si calme, qui est si beau dans le combat et si grand après la victoire, vous verrez une cour éperdue, sans aucune science ni des hommes ni des choses, souvent insolente, et toujours frivole et capricieuse, vous trouverez des ministres criminels qui méditent à la fois la perte de leur roi et le meurtre des citoyens; des soldats payés à l'avance, des récompenses d'argent promises au meurtre; Paris est livré au général Marmont, livré tout entier, sans restriction, livré à cet homme; des Suisses, de la garde royale, des canons, une joie révoltante parmi les hommes de l'absolu, des insultes, des menaces contre les grands citoyens, la presse ministérielle déchaînée pendant que la presse constitutionnelle est chargée d'ignobles entraves, les chambres muettes, la chambre des députés illégalement brisée; point de règles, point de frein, rien de prévu par les hommes du pouvoir; les ordonnances jetées au hasard à la nation, comme un affront fait à un simple particulier par un homme de noble origine, et qui ne se bat pas; jamais l'abus de l'autorité ne s'était portée à de pareils excès. Malgré toute son intelligence, Paris n'a pu comprendre avec quelle dérision cruelle il était traité, avec quelle indifférence; Paris cette grande cité, Paris la ville modèle, Paris qui a sauvé la France, Paris vainqueur aujourd'hui, que la cour livrait, il y a huit jours, à toute la brutalité de ses soldats.

Dimanche dernier, 25 juillet, tout était calme; nous attendions tranquillement le 3 août; la séance royale nous paraissait certaine; les députés avaient reçu les lettres closes.

Les ordonnances qui furent publiées le lendemain 26, les ordonnances étaient infâmes; elles abolissaient les droits les plus sacrés : le peuple fut triste tout le jour; M. Mangin ne le trouva pas assez triste; il ajouta ses ordonnances aux ordonnances du *Moniteur*.

Ce fut le mardi 27 que la bataille commença. Le mardi soir le ministère envoya ses espions et des soldats indignes de ce nom provoquer le peuple de Paris. Déjà le matin, le peuple

avait été excité par le déplorable spectacle des journaux confisqués, des presses brisées; il ne se contient plus quand vint le soir.

Mais déjà la force armée avait sa consigne; elle avait déjà son chef; elle était persuadée que deux ou trois décharges de mousqueterie soumettraient la France au premier mouvement qu'elle ferait sur les citoyens. Cela se passait près du Palais-Royal. Aussitôt le Palais-Royal est fermé. Le peuple s'indigne; au lieu de fuir, il marche aux troupes; il se bat; déjà ce peuple sans armes, ce peuple surpris dans sa tristesse, il se bat, il résiste, il affronte le feu, il incendie une caserne, il se fait tuer. Il fallait voir déjà quelle attitude! Les théâtres sont fermés, on s'appelle dans la nuit, on se jette sur les premières armes qu'on rencontre; la rue Saint-Honoré est couverte de sang. Cependant M. de Polignac se croit vainqueur. Son hôtel est resplendissant, la foule des courtisans se presse dans ses vastes salons.

Nous triomphons, Monseigneur. Honneur à la garde royale! Vous voilà vainqueur, prince! gloire à vous! malheur aux libéraux! Laissez faire le reste au général Marmont! La nouvelle de la victoire est portée à Saint-Cloud; à Saint-Cloud on se félicite, on s'embrasse. Cependant arrive le mercredi.

Mercredi, dès le matin, toute la ville est en armes. La garde nationale reparait dans son vieil uniforme; les bourgeois quittent leurs femmes qui les laissent partir. Dès le matin, l'armée et le peuple sont en présence. Il ne s'agit déjà plus de ministère, il ne s'agit plus de M. de Polignac; il s'agit de savoir qui l'emportera, du courage civil ou du courage guerrier: il faut que la lutte soit décisive. Les rangs se forment, les citoyens se cherchent des chefs. Déjà les postes intérieurs sont emportés; le drapeau tricolore remplace l'autre drapeau; les corps de garde se vident, les sentinelles ennemies se replient. Les deux armées se trouvent en présence à la place de Grève; les troupes défendent l'Hôtel-de-Ville, les citoyens l'attaquent; un instant les Français sont les maîtres de l'Hôtel, l'instant d'après, les en-

nemis le remportent; l'Hôtel est repris, abandonné et repris plusieurs fois. Écoutez! ne dirait-on pas deux armées qui se battent; les fusils répondent aux fusils, les canons aux canons; toute la ville retentit de bruit; à la Grève, on se bat; au Louvre, les Suisses, retranchés derrière les colonnes, tirent sur les citoyens qui passent; le tocsin sonne de toutes parts; les lanciers chargent au Pont-Neuf : cette guerre dura tout le jour. Mais le soir, nous étions les maîtres de l'Hôtel-de-Ville, un grand nombre de soldats de la ligne avait rendu les armes, le duc de Raguse avait perdu six cents hommes de la garde royale, deux cents hommes avaient été foudroyés dans les carrefours des rues Bétizy et des Fossés Saint Germain l'Auxerrois, les tours de Notre-Dame portaient le drapeau national, l'Abbaye nous appartenait. C'était une belle journée, une journée de gloire et de triomphe. Nous étions fatigués, il est vrai; mais nous étions secourus par nos concitoyens : chaque maison de citoyen était un lieu de repos; à chaque place nous trouvions des rafraîchissemens et des vivres; chaque instant ajoutait à nos munitions de guerre; les ennemis, au contraire, étaient haletans de soif, affamés, leurs munitions s'épuisaient, et nous venions de nous emparer de leurs magasins de vivres et de leur pain de la journée; le mercredi soir, Paris se promettait déjà la victoire décisive du lendemain.

Pendant que le peuple, qui venait de se battre, se reposait de ses fatigues, prêt à recommencer dans quelques heures, il y avait dans la ville des hommes qui passaient une nuit horrible. C'étaient les prévoyans et les sages. Ils se rappelaient tous les maux qu'entraînent les guerres civiles, le sang, l'anarchie, la famine, les excès de toutes sortes; ils se rappelaient aussi les violences des cours, les réactions, les commissions militaires, les prisons, l'exil, l'échafaud; ils se figuraient la cour de Saint-Cloud arrivant avec toutes ses forces, et mettant la ville à feu et à sang; ils tremblaient que le peuple ne fut vaincu ce jour là, et s'il était vaincu, toutes nos lois perdues, le pouvoir absolu à la place de la Charte, tous les fruits de la révolution de 89 dé-

truits à jamais, la France déshonorée et méprisée comme un peuple conquis, le vieux despotisme des courtisans et des prêtres pesant sur elle; tant de grands intérêts livrés à quelques heures de combat! Cependant le peuple se réveillait et reprenait ses armes. Dans ces grands mouvemens qui changent le monde, rien n'est sage comme l'instinct du peuple : une fois qu'il s'est jeté dans la lice, laissez-le faire, ne l'arrêtez pas par vos prévisions menaçantes, par vos conseils intempestifs; faites-lui grâce de votre expérience inutile, le peuple saura bien y avoir recours quand il en aura le besoin.

Il faut dire que, pendant la nuit du 27 au 28, tout avait été prévu pour la guerre. Toutes les rues étaient barricadées; les barricades se faisaient sur les boulevards avec les arbres; on coupait les arbres par le pied, on les couchait de long en large, on dépavait la voie publique; quelques arbres restaient debout pour être précipités sur les troupes rebelles; les pavés étaient transportés au sommet des maisons pour servir de projectiles. Sur la rive gauche de la Seine, on dételaient les voitures, on les couchait à travers la rue, on les environnait de pierres et on avait ainsi des remparts très-solides. On voyait à côté de lourdes charrettes, d'élégantes voitures armoirées, dont on nommait en riant les propriétaires, qui avaient été forcés de se rendre à pied à leur hôtel. Chaque rue avait sa barrière ainsi construite; les habitans n'y épargnaient ni les tonneaux de leurs caves, ni les meubles de leurs maisons; il y avait des instructions affichées pour enseigner comment ces barrières devaient être faites. A sept heures du matin, tout Paris était ainsi barricadé dès le jeudi.

Nous sommes au jeudi 29. L'Hôtel-de-Ville avait été pris la veille, restait à prendre les Tuileries et le Louvre et à déloger les Suisses qui les défendaient. Nous avons suivi cette campagne, nous l'avons vu commencer, nous l'avons vu finir. Dès le matin, la foule s'était emparée de toutes les armes qu'elle avait pu trouver. Elle avait désarmé les gendarmes, les soldats de la ligne; elle avait désarmé les vétérans; elle avait arraché aux théâtres toutes les armes destinées aux évolutions d'opéra et de

mélodrame; elle avait désarmé les pompiers; ces pauvres gens étaient heureux de rendre des armes dont ils ne voulaient pas se servir contre des citoyens; seulement les pompiers à qui on demandait leurs haches : « Prenez nos fusils et nos sabres, disaient-ils, mais laissez-nous nos haches, nous voulons aller au moins à l'incendie. »

Déjà le peuple s'ébranlait pour aller aux Tuileries et au Louvre, quand un renfort inespéré lui arriva. Les élèves de l'école Polytechnique avaient forcé les portes de leur école. Ils venaient combattre, eux aussi, pour la constitution et pour les lois. Ces braves ont été salués avec transport. Ils ont tous d'abord pris le commandement des troupes. Le manège du Luxembourg leur a été ouvert. — Je suis votre chef, disait l'un, et il montait sur un cheval blanc. — Général, disait l'autre, je suis votre aide-de-camp, et il se mettait un foulard jaune à la ceinture en guise d'écharpe. L'un surveillait les poudres, l'autre dirigeait le canon, car le jeudi nous avions du canon. — A la fin on part contre le Louvre; à onze heures, le Louvre était enlevé. — C'est un élève de l'École qui a pris le Louvre, un héros de vingt ans. Malgré la mitraille des Suisses, le jeune homme marcha au pas jusqu'à la grille. — Les balles tombent sur lui, autour de lui, et il ne s'en émeut pas. Il arrive jusqu'à la grille, un officier supérieur s'approche aussitôt : — « Ouvrez, dit le jeune commandant, si vous ne voulez point être exterminés, car la liberté et la force sont pour le peuple. » — L'officier s'y refuse, et lâche son pistolet dont le coup ne part pas. — Le jeune homme saisit alors l'officier, et lui porte son épée à la gorge : « Votre vie est à moi, dit-il, mais je ne veux pas verser de sang! »

Les Suisses vaincus se sont repliés du Louvre dans les Tuileries; le peuple a pris le Louvre et a suivi les Suisses; les Tuileries ont été prises à peu-près comme le Louvre, encore par un jeune homme qui s'est avancé seul portant le drapeau tricolore; les deux partis étaient dans l'attente du combat : l'enseigne a

marché au pas ordinaire jusqu'à l'Arc de Triomphe; plus de mille coups de fusil ont été tirés sur lui, aucun ne l'a atteint; alors il s'est retranché sous l'Arc de Triomphe, où il s'est tenu jusqu'à l'occupation du Château par les Parisiens.

Enfin à une heure Paris était vainqueur. La victoire était complète. La caserne de la rue de Babylone était brûlée, l'hôtel des gardes du corps était pris, l'Hôtel-de-Ville, les Tuileries, le Louvre nous appartenaient; toute la ligne s'était rendue, toute la gendarmerie, trois régimens de la garde royale; Paris avait un gouvernement provisoire, un mot d'ordre, des patrouilles régulières, une chambre des députés et une chambre des pairs; la révolution était accomplie; restaient seulement quelques Suisses et quelques soldats de la garde royale qui s'étaient retranchés dans le bois de Boulogne et dans les Champs-Élysées, faibles débris d'une armée incapable de résister à la volonté d'un peuple qui défend ses lois, que la faim et le repentir nous ramènent désarmés à chaque instant, et qui demain seront peuple comme nous, tant il y a de générosité et de grandeur dans la nation!

On n'a pas compté les blessés, on ne dit pas le nombre des morts; mais les blessés sont nombreux, les hôpitaux sont remplis; chaque jour on ensevelit des morts: la rivière a servi de tombe à un grand nombre de soldats. Ce n'est pas exagérer que dire que ces trois journées ont coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes; un seul exemple suffira:

Le 15^e régiment d'infanterie légère, qui n'a fait feu que pendant une demi-heure, a perdu deux capitaines, deux lieutenans, et a eu d'autres officiers blessés, parmi lesquels on cite un chef de bataillon.

Tels sont les faits généraux de cette histoire, dont les résultats seront immenses. C'est du 29 juillet seulement que commence véritablement la Charte telle qu'elle devait être, la Charte sans l'article 14, la Charte sans ambiguïté.

Quant aux détails de ce récit plus qu'épique, ils sont sans

nombre. Le peuple a été le héros de la journée. On raconte de ce héros plus de belles actions, plus de mots héroïques que nous ne pourrions en répéter.

Les uns ont refusé de vendre leurs armes au plus haut prix : *Je tiens à mon bon fusil, disait un chiffonnier, il m'a déjà servi deux fois !*

Une troupe passe rue Montmartre, près d'un marchand de vin. La troupe est altérée, elle a chaud : *Aujourd'hui, dit le chef, pas d'eau-de-vie, pas de vin pur, de l'abondance seulement.* Et la troupe ne boit que de l'eau et du vin.

Un citoyen trouve chez la duchesse de Berry une cassette damasquinée en or et pleine d'or; il la porte lui-même à l'Hôtel-de-Ville, où le précieux fardeau a été déposé.

Rien n'a été pris dans les monumens publics, rien dans les maisons particulières; aucune violence n'a été faite : *Protection aux personnes, respect aux propriétés*, voilà le mot d'ordre et de ralliement.

Ces trois journées ont offert de biens touchans épisodes. Des frères ont reconnu leurs frères dans les rangs opposés; un soldat a tué son père; des soldats, des Suisses ont été généreusement sauvés; les femmes et les enfans ont pris part aux combats; des jeunes gens isolés se sont placés en embuscade au coin des rues et ont tiré sur des corps entiers; un élève de l'École Polytechnique a pris un canon sur la place de Grève, et, couché sur le canon, il a attendu qu'on vint le secourir. Avant-hier soir, un autre de ces braves s'était endormi sur un matelas destiné aux blessés : c'était un sommeil si profond, que le jeune homme ne s'est pas réveillé quand on l'a porté à l'Hôtel-de-Ville. La foule se découvrait à son passage. Elle se découvrait aussi quand un mort passait. C'était pitié de voir ces civières chargées de cadavres, de voir ces grosses mains pâles et bleues et ces larges blessures. Les parens des morts n'ont voulu recevoir aucun secours.

— Rue du Faubourg-Montmartre, un vieillard, fort connu dans le quartier du Luxembourg, fort peu ingambe, et traî-

nant avec peine une jambe de bois, venait de s'emparer du fusil d'un Suisse, il retournait au feu triomphant. Passent deux jeunes gens. Donne-nous ton fusil, vieillard, tu es blessé, tu es vieux, nous nous en servirons mieux que toi? — Le vieillard refuse de donner son arme. Je veux me battre, disait-il. Les jeunes gens insistent; le fusil du Suisse est arraché, et les jeunes gens vont se battre. Le vieillard se désolait, se tordait les mains. On veut le consoler, il se fâche plus haut; on lui offre des pistolets. C'est mon fusil que je veux, s'écrie-t-il, je veux me battre avec un fusil! Et le vieillard est parti, en boitant, pour chercher un autre fusil.

— Un ouvrier travaillait rue du Faubourg-Montmartre, par un soleil brûlant : — « Venez vous rafraîchir, mon brave, lui dit le docteur Sammel, qui avait établi une ambulance sous sa porte. » — « Non, monsieur, répond l'ouvrier, mon frère a été tué hier sous les piliers des halles, et j'ai juré de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau avant de l'avoir vengé. »

— On cite un mot excellent d'un vénérable vétéran de la rue Notre-Dame-des-Victoires : — Vous avez donc rendu vos armes, lui dit un voisin? — Rendu mes armes! dit le brave homme, je les prête, mais ne les rends pas!

— Un garçon brasseur, nommé Richard, et Dubois, ancien maréchal-des-logis, se sont battus le 31 juillet entre Sèvres et Versailles, contre vingt cuirassiers de la garde royale; ils ont démonté deux soldats et sont revenus sur leurs chevaux à Paris.

Dans l'affaire du 28 juillet, au moment où la résistance n'était pas encore bien organisée, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un jeune homme qui portait un étendard au bout d'une lance, croyant remarquer un peu d'hésitation parmi les troupes parisiennes, s'avance à dix pas de la garde royale en disant à ses camarades : « Je vais vous montrer comment on sait mourir! » Il tombe à l'instant même percé de plusieurs balles.

Dans la même journée, un enfant de 15 ans s'est avancé au milieu des feux de mitraille et de mousqueterie, jusqu'auprès d'un des officiers commandant la cavalerie qui appuyait les ca-

nons, et d'un coup de pistolet, il lui a cassé la tête. Aussitôt, une décharge a été faite sur lui; mais l'enfant ayant prévu ce qui arriverait, s'était jeté à plat ventre, et s'étant ensuite relevé, il s'est échappé sain et sauf. S'apercevant alors que sa casquette était restée sur la place, il y retourne sans hésitation, et revient de nouveau sans avoir été atteint.

A l'attaque du Louvre, un jeune homme de 18 ans, nommé Charles Bourgeois, de Roevou, est monté le premier, armé de pistolets non chargés (il manquait de poudre), il a été planter le drapeau sur la colonnade. Bourgeois, poursuivi par cinq Suisses, a reçu plusieurs coups de baïonnettes, qui l'ont mis hors d'état de travailler. Bourgeois nous dit comme ce soldat d'Alger : « Accordez-moi une ligne dans le journal; que mon père lise mon nom imprimé; voilà tout. » Accordons cette ligne au brave Bourgeois!

Les vieillards et ceux qui étaient jeunes en 93 s'étonnent de ces trois journées, qui commencent par la provocation d'un ministre, qui finissent par le triomphe d'un peuple. Jamais, disent-ils, ils n'ont vu pareil combat. Les combats les plus acharnés du peuple dans la révolution de 89, n'ont jamais duré qu'un jour. Après cela, qu'est ce 89 lui-même suivi de 93, comparé au 27 et au 29 juillet! Là, point de proscrits, point de meurtres, point de pouvoir usurpé, point de temples profanés, et pour célébrer la victoire, des funérailles sans faste et une croix de bois, vis-à-vis cette colonnade du Louvre dont les Parisiens étaient si fiers, et que les Suisses les ont forcés de mutiler, et dont ils seront plus fiers que jamais.

A l'aspect de tant de merveilles opérées si spontanément et avec si peu d'efforts, on serait tenté de s'écrier : « Cela était écrit! » Ne dirait-on pas que la France est placée sous le coup d'une heureuse et puissante fatalité qui l'arrache spontanément à tous les despotismes, et qui, lorsqu'il en est besoin, soit qu'elle relève les trônes, soit qu'elle les brise, invariable et juste, ne refuse jamais à notre histoire nationale une journée de plus!

(*Journal des Débats.*)

LA MARCHE PARISIENNE.

Air du Mont Saint-Bernard.

PAROLES DE M. CASIMIR DELAVIGNE.

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras!
On nous disait : soyez esclaves!
Nous avons dit : soyons soldats!
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :
 En avant, marchons
 Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons
 Courons à la victoire.

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne.
Marchons; chaque enfant de Paris,
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant, marchons
 Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons
 Courons à la victoire.



La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattans.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans!
O jour d'éternelle mémoire,
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant, marchons
 Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons
 Courons à la victoire.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs!
O jour d'éternelle mémoire,
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant, marchons
 Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons
 Courons à la victoire.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc en ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire,
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant, marchons
 Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
 Courons à la victoire.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a couté!

Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal !
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal :
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire :
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts,
Soyez immortel, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !



UNE FÊTE CHEZ M. OUVRARD.

(Nous donnons sous ce titre un nouvel extrait des *Souvenirs d'une dame du Palais*. Les circonstances nouvelles ajoutent à l'intérêt de cette publication.)

M. Ouvrard donna au Raincy une fête charmante. J'avais un grand desir d'y assister, quoique je ne fusse ni de sa société ni de celle de M^{me} Tallien qui en faisait les honneurs ; mais voyant très-souvent la princesse Dolgorouki, nous y fûmes ensemble.

M. Ouvrard avait fait arranger son orangerie du Raincy, pour un déjeuner auquel il avait invité, en même temps qu'à une partie de chasse, M^{me} Tallien et ses amis. Les préparatifs de la fête étaient dirigés par M. Bertheaux, un des premiers architectes de la capitale.

Le Raincy, situé à quatre lieues de Paris et dont le parc touche à la forêt de Bondy, avant d'appartenir à M. Ouvrard, avait été la propriété du duc d'Orléans. Mais l'opulent munitionnaire-général n'avait pas jugé digne de lui la résidence d'un prince du sang, et il l'avait agrandie et embellie au point d'en faire un lieu véritablement enchanté. Telle était la magnifi-

cence du maître de ce palais de fée, que les diverses fabriques des jardins et du parc, les loges, les pavillons, une maison dans le village et jusqu'au château même étaient habités pendant l'été par des amis de M. Ouvrard. Pour lui, il occupait un pavillon situé sur la hauteur du Raincy, dans le voisinage d'une pompe à feu, destinée à entretenir l'eau dans les bassins et les sources artificielles du parc. M. Ouvrard n'était pas sans tirer quelque vanité de cette hospitalité sans exemple, et il dit un jour fort plaisamment qu'il avait pour portiers trois ministres d'état. Le fait n'avait rien que de très-vrai. M. Talleyrand, ministre des relations extérieures, M. Berthier, ministre de la guerre, et Decrès, ministre de la marine, avaient choisi pour leur résidence d'été chacun un des charmans pavillons qui servaient de loges au parc du Raincy.

Toutes les descriptions de fêtes se ressemblent assez généralement. Celle-ci reçut un caractère particulier du goût délicat qui en dirigea les apprêts, et de la présence de tous les personnages distingués qu'elle réunit au Raincy. M. Ouvrard en invitant M^{me} Tallien, avait désiré qu'elle fit les honneurs de la maison, et la fête fut digne en tout de celle qui y présidait.

Dans une orangerie pavée de marbre, on éleva une table sur une plate-forme parallèle aux caisses de quelques beaux orangers qui, chargés de fleurs et de fruits, formaient une voûte de verdure d'où s'exhalait un délicieux parfum. Au milieu de la table était un bassin de marbre rempli d'une eau limpide avec un lit de sable d'or, et dans laquelle jouaient des poissons de toutes couleurs. Le déjeuner fut remarquable par la somptuosité, la profusion et l'arrangement des mets. Dans l'appartement voisin où furent servis le café et les glaces, les murs étaient tapissés de pampres verts, et des rameaux de cette treille intérieure pendaient d'énormes grappes de raisin. Aux quatre coins de cette salle, il y avait quatre bassins de marbre en forme de coquille, d'où jaillissaient des fontaines de punch, d'orgeat et d'eau de fleur d'oranger. Les fruits des deux hémisphères, les uns naturels, les autres en sucre, couvraient des

plats de riche porcelaine; les vins les plus exquis, les liqueurs les plus fines pétillaient dans des cristaux; enfin l'abondance de la vaisselle d'or et d'argent réalisait presque le luxe des fictions orientales. On était tenté de croire que l'homme qui déployait tant de magnificence avait trouvé la lampe d'Aladin.

Comme le déjeuner devait précéder la chasse, le rendez-vous était pour midi, et, ce qui n'est pas très-ordinaire pour une société si nombreuse, chacun fut exact à l'heure. M^{me} Tallien était arrivée la première. Bientôt après arrivèrent lord et lady Holland, la marquise de Luchésini, M^{me} Marmont, M^{me} Diwoff, M^{me} Visconti, la princesse Dolgorouki et M^{me} Roger *.

M^{me} Tallien, dont l'admirable beauté n'était pas au-dessous de sa réputation, méritait bien d'être la divinité d'un tel temple. La figure mignonne de M^{me} Marmont était deux fois plus jolie avec le costume d'amazone qu'elle avait adopté, ainsi que la belle M^{me} Visconti et la marquise de Luchésini, ces dames ayant manifesté l'intention de suivre la chasse à cheval. La princesse Dolgorouki a passé pour une des plus belles femmes de son temps; et qui n'a pas entendu parler de la passion ardente qu'elle a inspirée au fameux prince de Potemkin **. On prétend que c'est pour satisfaire une fantaisie de la princesse qui était dans ce moment au camp devant Oksacow, et qui désirait voir un assaut, que celui de cette place fut donné.

La vive et intelligente M^{me} Roger, avec sa figure enfantine et sa grâce sans affectation, méritait bien de tenir sa place parmi les jeunes amies de M^{me} Tallien, dont je ne cite pas les noms peu connus, du moins alors, et qu'on ne distinguait que par leur fraîcheur et leurs charmes.

Les honneurs de la fête devaient être adressés spécialement à lady Holland, la nièce de M. Fox. Cette belle anglaise se distinguait par la dignité de ses manières. On pouvait même l'accuser de cette réserve qui voile fréquemment les dons les plus

* Aujourd'hui comtesse de Montholon.

** Qui fut si long-temps le favori de Catherine.

heureux de la nature : elle formait donc un contraste frappant avec la gaité de la plupart des jeunes Françaises qui l'entouraient. Toute la société s'unit à M^{me} Tallien pour lui prodiguer tous les égards qu'elle méritait. Chacun s'étudiait à lui plaire et à l'amuser.

Les voitures ne tardèrent pas à se succéder. Dans la première étaient MM. Fox, Erskine, Adair et le général Fitz-Patrick ; dans une autre, le comte Markoff et le marquis de Luchésini*, ambassadeurs de Russie et de Prusse ; vinrent ensuite les généraux Junot, Berthier, Lannes et Marmont ; M. de La Harpe et M. de Narbonne, le prince Dolgorouki ; le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne et Adrien de Montmorency.

Une fanfare de cors de chasse remplaça le son de la cloche du château, pour donner le signal de se mettre à table : nous nous rendîmes à la salle à manger. M^{me} Tallien donna à lady Holland la place d'honneur entre le prince Markoff et le ministre de la guerre ; elle s'assit elle-même entre MM. Fox et Erskine, et les autres convives choisirent leurs places où ils voulurent.

Là où tant d'hommes célèbres par leurs talens et leur esprit étaient rassemblés, il est superflu de dire que le déjeuner fut animé et intéressant. Lord Holland a beaucoup des qualités de son oncle ; comme lui, il réunit les deux caractères, en apparence incompatibles, de savant et d'aimable convive. Un feu roulant de saillies fut entretenu entre les Anglais et les Français : heureuses les deux nations, si une rivalité plus sérieuse n'avait pas dû les rappeler bientôt à une lutte long-temps terrible !

Une fanfare de cors ayant donné le signal de la chasse, les aboiemens des chiens et les cris des piqueurs retentirent bientôt dans le lointain ; les calèches, les carricks, les tilburys et les

* Le marquis de Luchésini s'était élevé d'un poste obscur dans le ministère, jusqu'aux fonctions d'ambassadeur. On avait beaucoup vanté ses talens avant son arrivée en France. Quelques personnes prétendent qu'il fallut un peu en rabattre.

chevaux étaient pris aux portes de l'orangerie. M^{me} Tallien, lady Holland, M. Fox et le comte de Marcoff se placèrent dans une des voitures; mesdames Marmont, Visconti et Luchésini montèrent à cheval et furent escortées par une brillante cavalcade. Enfin, chacun consulta son goût et s'arrangea à sa guise. Ceux qui ne voulurent pas suivre la grande chasse furent conduits par les gardes dans le parc, où il y avait abondance de lièvres et de faisans. Le rendez-vous général était désigné dans un carré de la forêt, où nous trouvâmes une compagnie de chasseurs qui nous attendaient, entre autres M. Ouvrard qui, ayant prêté le château du Raincy à M^{me} Tallien, pour y recevoir ses amis, avait, par un raffinement de galanterie, refusé d'y paraître, de peur que la présence du véritable propriétaire ne gênât celle qui en faisait ce jour-là les honneurs.

Pendant la chasse, la plus grande activité avait présidé aux soins du diner qui, réunissant un plus grand nombre de convives que le déjeuner, égala ce premier repas en somptuosité. M. Ouvrard s'assit à table comme un simple convive, M^{me} Tallien continua à faire les honneurs.

Fox et Moreau furent charmés de se retrouver. Le général fut flatté des égards que les Anglais lui prodiguaient; il se laissa aller à causer librement et à raconter ses campagnes, en mettant de côté sa timidité ou sa réserve habituelle. Il fut même inspiré au point de s'attirer le compliment qu'il savait parler aussi bien que gagner des batailles.

Des orchestres d'instrumens à vent placés dans les bosquets autour de l'orangerie, exécutaient des symphonies auxquelles répondaient, dans le lointain, les fanfares des chasseurs de Grosbois et du Raincy, comme pour célébrer les amusemens du jour.

Après le diner, plusieurs chansons de chasse furent chantées au bruit joyeux des verres; et un des convives fit en l'honneur de lady Holland des couplets qu'on trouva charmans et qui furent répétés en chœur.

Une partie si gaie ne pouvait se terminer sans danse. Le bal

commença donc sur la pelouse devant le château et chacun y prit part. Des généraux parvenus au pinacle de leur gloire, des hommes d'état riches d'honneurs et de renommée, de jeunes ambitieux à qui la fortune réservait tant de jouissances ou des revers, des exilés oubliant sur le sol natal les sévérités que la révolution exerça contre eux, Anglais, Russes, Prussiens et Français, tous payèrent leur tribut à Terpsichore. Minuit avait sonné avant qu'aucun des hôtes joyeux du Raincy se rappelât qu'il avait encore quatre lieues à faire pour retrouver son lit à Paris.



THÉÂTRES.

Les artistes de la troupe italienne, malgré le zèle de tous et le talent de quelques-uns, n'ont pu encore obtenir cette vogue qui fit la fortune des Anglais à leur premier voyage, et qui fait toujours celle des chanteurs leurs compatriotes. On dirait presque que le public, accoutumé à entendre l'italien avec de la musique, s'imagine assister à une œuvre incomplète quand cet accessoire lui manque. Cependant il y a loin des *librettis* enrichis par la verve de Rossini aux ouvrages de Schiller et de Goldoni. La troupe italienne a été sur le point de voir se fermer pour elle les portes de la salle Favart : les recettes n'ayant pas couvert une seule fois les dépenses, M. Laurent avait refusé de continuer la location. Mais cet obstacle a été aplani et M. Paladini continue à lutter contre l'indifférence française avec un courage qui fait honneur à son zèle et à son amour-propre d'artiste.

— L'*Opéra-Comique* a repris le cours de ses représentations ; on dit que le privilège a été conféré en propriété à M. Boursault, qui en a cédé la jouissance à M. Bernard, ancien directeur de l'Odéon. Le talent connu de ce nouvel administrateur doit faire concevoir d'heureuses espérances, mais il est toujours à craindre que l'entreprise ne soit soumise à des charges

trop pesantes. Beaucoup de personnes pensent aussi que le temps de l'Opéra-Comique est passé, et qu'il sera toujours éclipsé par le grand Opéra, comme théâtre de chant, et par les théâtres secondaires, comme théâtre de comédie à ariettes.

— Une œuvre posthume est toujours digne d'intérêt : elle en mérite surtout quand elle appartient à un auteur que la mort est venue saisir au milieu d'une carrière déjà marquée par des succès. Sous ce rapport, la tragédie de *Guillaume Tell* que l'*Odéon* vient de représenter, avait droit d'exciter l'attention publique. Son auteur, M. Pichald, était déjà connu par un *Léonidas*, joué aux Français; il n'a laissé en mourant à ses enfans que sa réputation d'homme de bien, le souvenir de ses succès littéraires et son *Guillaume Tell*. Par malheur, depuis la composition de cette tragédie, le goût du public et les mœurs dramatiques, si l'on peut ainsi s'exprimer, ont complètement changé : en outre, ce sujet, déjà si connu, a été reproduit sur trois théâtres différens : Rossini lui a prêté l'appui de son génie, l'*Opéra-Comique* a fait revivre celui que Grétry avait animé de sa mélodieuse et spirituelle harmonie, et le Vaudeville lui-même a réduit en couplets les exploits de Guillaume Tell et la tyrannie de Gessler. Les tragédiens anglais ont eux-mêmes représenté un Guillaume Tell que Macready personnifiait avec une si admirable noblesse. Toutes ces causes ont dû nuire à l'œuvre posthume de Pichald. Cependant cette tragédie sera appréciée des connaisseurs; on y trouve quelques scènes fort dramatiques et de très-beaux vers : les spectateurs ne refuseront donc pas d'acquitter le legs que l'auteur a voulu obtenir pour ses enfans.

— Enfin les *Nouveautés*, après de nombreuses difficultés, ont obtenu la permission de faire jouer les *Clowns* anglais. Le succès de ce nouveau genre de spectacle a été complet : à l'intérêt de la nouveauté, se joint l'attrait piquant d'une représentation pleine de gaité et de comique.

— Le théâtre des *Variétés* qui, dit-on, craignait une cabale, a escamoté à la publicité la première représentation de la

Lingère du Marais. L'affiche n'en disait rien : seulement des bandes collées dans l'intérieur ont annoncé au moment de l'ouverture des bureaux, que cette pièce serait donnée à la place d'une autre qui était annoncée dès le matin. C'est une contre-partie assez gaie de *Manon Lescaut*. Elle n'avait point à redouter la cabale qui n'amène pas plus la chute des bonnes pièces que le succès des mauvaises.

— Plusieurs théâtres ont donné pour leur ouverture, après le *relâche* forcé de la semaine dernière, des représentations au profit des veuves et enfans des hommes morts dans Paris, aux grandes et historiques journées des 26, 27 et 28 juillet. Il est difficile de peindre l'enthousiasme excité par les chants qui se sont fait entendre à cette occasion, et notamment par une marche de M. Casimir Delavigne, que M. Adolphe Nourrit a chantée sur plusieurs théâtres avec la verve, la chaleur et l'entraînement qui appartiennent à son généreux talent.



REVUE DES MODES.

Parmi plusieurs jolies robes en organdi brodées en laine-cachemire, nous en avons remarqué une ornée, au-dessus de l'ourlet, de bouquets de boules de neige. Les feuillages brodés en laine verte et les fleurs en laine blanche étaient de l'effet le plus distingué. Les manches de cette robe étaient courtes, et sur chacune d'elles était un bouquet brodé.

— Une autre robe d'organdi avait une broderie mélangée de soie et laine. Les bouquets étaient formés de coquelicots et de bleuets; les premiers brodés en laine rouge, les autres en soie bleue.

— De jolies robes en mousseline blanche claire ont une raie mate en couleur. Nous citerons une robe de ce genre dont les raies mates, larges de deux doigts, étaient vert anglais. Un schall *Hernani* blanc, à franges vertes, noué en sautoir sur le cou, et une capote de crêpe blanc, ornée de deux ou trois coques de rubans de gaze verte, complétaient cette toilette aussi simple que jolie.

— Les canezous en tulle, garnis de points, se portent beaucoup sur des robes en gros de Naples à mille raies. On fait aussi de cette même étoffe des redingotes ouvertes qui se portent sur des jupons en jaconas brodés. D'autres gros de Naples, à larges raies, l'une blanche, l'autre en couleur, font de très-

jolies robes de promenade. Les raies sont rapportées de manière à former chevrons sur la poitrine et sur le dos.

— On voit des chalys tellement fins, qu'ils peuvent remplacer les robes les plus légères. Ceux en gris tendré, sur lesquels sont des dessins roses ou bleus, ont une fraîcheur charmante. Plusieurs robes de ce genre ont été garnies, au-dessus de l'ourlet, par des passementeries ou des torsades mélangées dans les nuances de l'étoffe.

— Un ruban en gaze très-large que l'on met en sautoir sur le cou, et qui forme une rosette sur le milieu de la poitrine, s'appelle un collier à la napolitaine.

— On porte beaucoup de ceintures de fantaisie et souvent de couleurs opposées à celle de la robe; elles sont très-larges. Comme objets de fantaisie nous citerons les ceintures brodées en baleine qui offrent à l'œil tout à fait l'aspect d'une broderie en nacre.

— Plusieurs sortes de manches portent le nom de manches à la *mameluck*. Les unes, très-larges depuis l'épaule jusqu'à la main, sont arrêtées par un poignet. Les autres sont séparées en deux bouffans par un poignet qui s'arrête au-dessus du coude. D'autres enfin, extrêmement larges vers le haut, sont séparées par cinq poignets étroits depuis le coude jusqu'au poignet.

— Les redingotes ne se font plus à revers, mais le corsage tendu découvre beaucoup la poitrine et laisse voir toute la richesse de la chemisette que l'on met en dedans. Par opposition à la forme de la redingote, quelquefois ces chemisettes sont faites à revers et à collets rabattus.

— Dans quelques-uns des principaux magasins de modes de Paris, on a perfectionné les chapeaux en paille cousue de manière à ce qu'ils ne ressemblent en rien à ces capotes si communes, et que pourtant ils offrent cet avantage de simplicité tant recherché dans cette saison. M^{me} Célianne * surtout à su

* Rue Castiglione.

donner à la forme et aux ornemens de cette coiffure un genre tout à fait particulier et qui répond à ce type du *comme il faut* qui fait toujours distinguer ses élégans magasins.

— Nous avons vu aux spectacles quelques jolis bonnets en blonde qui étaient ornés d'une légère couronne d'épis de blé qui soutenait la garniture du devant.

— Les barbes que l'on porte en costume de cour sont excessivement larges et font l'effet d'un voile qui retombe sur les épaules.

— Les bottines en gros de Naples sont la chaussure la plus générale. Les bouts sont carrés. Quelques-unes sont lacées sur le devant. Nous en avons vu même qui étaient attachées par de petites rosettes de rubans.

— On annonce déjà beaucoup d'étoffes et de modes qui doivent emprunter leur nom des derniers événemens dont Paris a été le théâtre. En France, la Mode s'empresse toujours d'enregistrer dans son vocabulaire tout ce qui frappe l'attention et occupe les imaginations, et à ce titre, elle aura beaucoup à faire si elle veut rappeler tous les faits, en quelques jours, ont commandé l'admiration et changé la face de notre pays.



LE DUC D'ORLÉANS.

J'aime le duc d'Orléans, parce qu'étant né prince, il daigne être honnête homme. Il ne m'a rien promis ; mais, le cas avenant, je me fierais à lui, et, l'accord fait, je pense qu'il le tiendrait sans fraude, sans en délibérer avec des gentilshommes, ni en consulter les jésuites. Voici ce qui me donne de lui cette opinion : il est de notre temps ; de ce siècle, non de l'autre ; ayant peu vu ce qu'on nomme ancien régime. Il a fait la guerre avec nous, d'où vient qu'il n'a pas peur des sous-officiers ; et, depuis, émigré malgré lui, jamais il ne fit la guerre contre nous, sachant trop ce qu'il devait à la terre natale, et qu'on ne peut avoir raison contre son pays. Il sait cela, et d'autres choses qui ne s'apprennent guère dans le rang où il est. Son bonheur a voulu qu'il en ait pu descendre, et, jeune, vivre comme nous. De prince, il s'est fait homme. En France, il combattait nos communs ennemis, hors de France, il a travaillé pour vivre. De lui n'a pu se dire le mot : *Rien oublié, ni rien appris*. Les étrangers l'ont vu s'instruire, et non mendier. Il n'a point prié Pitt ni supplié Cobourg de ravager nos champs, de brûler nos villages, pour venger les châteaux. De retour, il n'a point fondé des messes, des séminaires, ni doté des couvens à nos dépens ; mais, sage dans sa vie, dans ses mœurs, il a donné un exemple qui prêchait mieux que les missionnaires.

Bref, c'est un homme de bien. Je voudrais, quant à moi, que tous les princes lui ressemblassent; aucun d'eux n'y perdrait, et nous y gagnerions. S'il gouvernait, il ajusterait bien des choses, non seulement par la sagesse qui peut être en lui, mais par une vertu non moins considérable et trop peu célébrée. C'est son économie, qualité si l'on veut bourgeoise, que la cour abhorre dans un prince, mais pour nous si précieuse, pour nous administrer si belle, si.... comment dirai-je? divine, qu'avec elle je le tiendrais quitte quasi de toutes les autres.

Lorsque j'en parle ainsi, ce n'est pas que le connaisse plus que vous, ni peut-être autant, ne l'ayant même jamais vu. Je ne sais que ce qui se dit; mais le public n'est point sot, et peut juger les princes, car ils vivent en public. Ce n'est point non plus que je sois son partisan, n'ayant jamais été du parti de personne. Je ne suivrai pas un homme, ne cherchant pas fortune dans les révolutions, contre-révolutions, qui se font au profit de quelques-uns. Né dans le peuple, j'y suis resté par choix, et quand il faudra opter, je serai du parti du peuple, des paysans comme moi.

(Le Voleur.)





LE DUC DE CHARTRES

AU

COLLÈGE DE HENRI IV.



La jeunesse croit chez nous, et voit croître avec elle les princes; je dis avec elle et je m'entends. Nos enfans, plus heureux que nous, vont connaître leurs princes élevés avec eux et en seront connus. Déjà voilà le fils aîné du duc d'Orléans, je sais cela de bonne part, et vous le garantis plus sûr que si les gazettes le disaient, voilà le duc de Chartres au collège à Paris. Chose assez simple, direz-vous, s'il est en âge d'étudier: simple, sans doute, mais nouvelle pour des personnes de ce rang. On n'a point encore vu de prince au collège; celui-ci, depuis qu'il y a des collèges et des princes, est le premier qu'on ait élevé de la sorte, et qui profite du bienfait de l'instruction publique et commune; et de tant de nouveautés, écloses de nos jours, ce n'est pas celle qui doit le moins surprendre. Un prince étudier, aller en classe! un prince avoir des camarades! Les princes jusqu'ici ont eu des serviteurs, et jamais d'autre école que celle de l'adversité, dont les rudes leçons étaient perdues souvent.

Isolés à tout âge, loin de toute vérité, ignorant les choses et les hommes, ils naissaient, ils mouraient dans les liens de l'étiquette et du cérémonial; n'ayant vu que le fard et les fausses couleurs étalés devant eux; ils marchaient sur nos têtes, et ne nous apercevaient que quand par hasard ils tombaient. Aujourd'hui, connaissant l'erreur qui les séparait des nations, comme si la clé d'une voûte, pour user de cette comparaison, pouvait en être hors et ne tenir à rien, ils veulent voir des hommes, savoir ce que l'on sait, et n'avoir plus besoin des malheurs pour s'instruire; tardive résolution, qui, plutôt prise, leur eût épargné combien de fautes et à nous combien de maux! Le duc de Chartres au collège, élevé chrétiennement et monarchiquement, mais je pense aussi un peu constitutionnellement, aura bientôt appris ce qu'à notre grand dommage ignoraient ses aïeux, et ce n'est pas le latin que je veux dire; mais ces simples notions de vérités communes que la cour tait aux princes, et qui les garderaient de faillir à nos dépens. Jamais de dragonnades ni de Saint-Barthélemy, quand les rois, élevés au milieu de leurs peuples, parleront la même langue, s'entendront avec eux sans truchement ni intermédiaire; de Jacquerie non plus, de ligues, ni de barricades.

L'exemple ainsi donné par le jeune duc de Chartres aux héritiers des trônes, ils en profiteront sans doute. Exemple heureux autant qu'il est nouveau! Que de changemens il a fallu, de bouleversemens dans le monde pour amener là cet enfant! et que dirait le grand roi, le roi des honnêtes gens, Louis-le-Superbe, qui ne put souffrir confondus avec la noblesse du royaume ses bâtards même, ses bâtards! tant il redoutait d'avilir la moindre partie de son sang! Que dirait ce parangon de l'orgueil monarchique, s'il voyait aux écoles, avec tous les enfans de la race sujette, un de ses arrière-neveux, sans pages ni jésuites, suivre des exercices et disputer des prix, tantôt vainqueur, tantôt vaincu; jamais, dit-on, favorisé ni flatté, en aucune sorte, chose admirable au collège même, (car où n'entre pas cette peste de l'éducation!) croyable, pour-

tant si l'on pense que la publicité des cours rend l'injustice difficile, qu'entre eux les écoliers usent peu de complaisance, peu volontiers cèdent l'honneur, non encore exercés aux feintes qu'ailleurs on nomme déférence, égards, ménagemens, et qu'a produits l'horreur du vrai; là, au contraire, tout se dit : toutes choses ont leur vrai nom et le même nom pour tous; là tout est matière d'instruction, et les meilleures leçons ne sont pas celles des maitres. Point d'abbé Dubois, point de menins; personne qui dise au jeune prince : Tout est à vous; vous pouvez tout; il est l'heure que vous voulez. En un mot, c'est le bruit commun qu'on élève là le duc de Chartres comme tous les enfans de son âge, nulle distinction, nulle différence, et les fils de banquiers, de juges, de négocians n'ont aucun avantage sur lui; mais il en aura lui beaucoup sorti de là, sur tous ceux qui n'auront pas reçu cette éducation : il n'est, vous le savez, meilleure éducation que celle des écoles publiques, ni pire que celle de la cour.

(Extrait du Simple discours de Paul-Louis Courier.)



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE GÉNÉRAL LAFAYETTE.

La famille du général LAFAYETTE occupe depuis long-temps un rang distingué dans l'histoire de France. En 1422, LE MARÉCHAL DE LAFAYETTE défit le duc de Clarence à Beaugé et préserva ainsi son pays de la domination de Henri VIII, roi d'Angleterre.

Le père du général succomba, en 1759, à la bataille de Münden, deux après la naissance de son fils.

Le général naquit en Auvergne le 6 septembre 1757. Après des études remarquables au collège Duplessis à Paris, il fut fait officier à l'âge de 16 ans. A peu de temps de là, il épousa la fille du duc d'Ayen, descendant en droite ligne de l'illustre chancelier d'Aguesseau. Dès-lors, possesseur d'une grande fortune, assuré par sa naissance et son mariage de l'appui des premières familles du royaume, un brillant avenir lui parut assuré. Mais tous ces avantages qu'il devait au hasard, et non à son mérite, ne pouvaient suffire à l'âme brûlante et généreuse du jeune Lafayette.

Ce fut vers ce moment que commença la lutte orageuse des Américains pour obtenir leur indépendance. Ce grand événement devint bientôt l'objet de toutes les pensées de Lafayette. Après un voyage de quelques semaines en Angleterre, il s'em-

barqua secrètement pour le Nouveau-Monde, et il arriva le 25 avril 1777 à Charlestown. Son arrivée produisit la plus vive sensation dans le pays qu'une longue suite de désastres et de revers commençait à décourager. On lui offrit un commandement dans l'armée; mais il le refusa, et pour montrer combien était désintéressé l'appui qu'il venait prêter à la cause américaine, il habilla et équipa un corps entier à ses frais. — Le 31 juillet, par une délibération du Congrès, il fut nommé Major-Général. Et après avoir combattu pendant dix-huit mois tant en cette qualité que comme Général en chef d'une division séparée, il repassa en France, persuadé qu'il y servirait plus utilement qu'en Amérique la cause à laquelle il s'était dévoué.

Mal accueilli d'abord par la Cour de Versailles, il finit par obtenir de M. de Maurepas la promesse de secours puissans en vaisseaux, troupes et argent. Alors il repassa pour la seconde fois l'Océan, et à peine débarqué, il fit des prodiges de valeur. Le siège de York-Town, la prise de la redoute et la reddition de la place furent des preuves irrécusables de ses talens militaires.

Plusieurs délibérations solennelles du Congrès reconnurent les services de Lafayette, qui retourna une seconde fois en France pour obtenir de son Gouvernement de nouveaux secours. Il réussit dans sa démarche, et 40 vaisseaux montés par 20,000 hommes étaient déjà parvenus à la hauteur de Cadix, lorsque la nouvelle de la conclusion de la paix leur fit rebrousser chemin.

Lafayette n'en fit pas moins, pour la troisième fois, le voyage des États-Unis, où il fut accueilli avec enthousiasme. De retour en France, en 1785, il y trouva les esprits agités par les questions de droits politiques. Bientôt s'ouvrit l'assemblée des Notables dont il fit partie et où, pour la première fois en France, il fit entendre la demande d'une convocation des *Représentans de la Nation*.

Membre des États-Généraux réunis en 1789, sous le titre d'Assemblée nationale, il y proposa la déclaration des Droits de l'Homme, cette base fondamentale de toutes les constitutions.

qui se sont succédées en France jusques et compris la Charte de Louis XVIII. Quelques jours après, il fut nommé commandant en chef de la GARDE NATIONALE DE PARIS, de ce corps si éminemment utile, à la tête duquel il devait se retrouver quarante-un ans plus tard dans des circonstances si glorieuses. Ce fut en cette qualité qu'il arbora le premier la COCARDE TRICOLORE, ce signe d'émancipation, adopté depuis en Espagne, à Naples, en Amérique, en Grèce, et qui reparaît aujourd'hui en France comme le gage du brillant avenir réservé à notre belle Patrie.

Cependant la tendance générale des esprits vers une révolution allait toujours croissant. Les troubles plutôt que le manque réel de subsistance amenèrent une disette dans la capitale. La population des faubourgs s'arma et marcha sur Versailles. La Garde nationale demanda à grands cris à l'accompagner. M. de Lafayette, après avoir résisté pendant quelques heures, se mit à sa tête, muni des ordres de l'autorité compétente. A son arrivée à Versailles, il demanda la garde des portes intérieures du château pour en garantir la sûreté. Mais, dans la nuit, une partie de la populace pénétra dans le château par un passage peu connu et c'en était fait des jours de la Reine, sans la présence d'esprit du général, qui parvint à calmer cette multitude effrénée.

Lors de la fédération du 14 juillet, le commandement général des Gardes nationaux fut déferé à M. de Lafayette. Entouré des hommages de tous les gens armés, il était presque alors le maître du royaume.

Au mois de juin de l'année suivante, le Roi essaya de sortir de France. Dans le premier mouvement occasionné par cette nouvelle, M. de Lafayette fut accusé d'avoir favorisé cette évasion; mais les mesures qu'il prit ayant coopéré à faire arrêter le monarque à Varennes, il ne tarda pas à être vengé de cette imputation.

M. de Lafayette, dans toutes ces circonstances, resta invariablement fidèle à ses sermens, défendant avec une égale fer-

meté les Droits du Peuple et ceux que le Roi tenait de la Constitution. Alors, comme pendant toute sa vie, il brava l'exagération et la fureur des partis, dirigé par un seul guide : LA LOI. Aussi eut-il à braver à la fois la haine des Royalistes et celle des Jacobins.

Nommé, en 1792, l'un des trois commandans de l'armée française dans la guerre contre l'Autriche, il fut, pendant son absence de la capitale, l'objet de violentes accusations de la part des membres les plus exagérés de l'Assemblée nationale. L'esprit de faction et de désordre ne tarda pas aussi à gagner les soldats, et M. de Lafayette, instruit que sa tête allait être mise à prix, sortit de France avec M. Alexandre de Lameth et plusieurs autres officiers-généraux. Prisonnier pendant cinq années en Autriche, où il fut soumis au plus cruels traitemens, le général ne rentra en France qu'après le 18 brumaire.

Napoléon essaya vainement de l'attacher à sa cause en lui offrant la place de sénateur et d'immenses revenus. Le vieil ami de la liberté ne voulut rien accepter de celui qu'il regardait à juste titre comme son plus funeste ennemi. Il vécut retiré dans sa terre de Lagrange où il s'occupa uniquement d'agriculture.

Le retour des Bourbons, en 1814, ne changea rien à son genre de vie. Les noms des ministres auxquels Louis XVIII avait remis l'exécution de la Charte et les opinions des personnages qui entouraient ce souverain, n'étaient pas rassurans pour un citoyen aussi expérimenté.

Napoléon revint de l'île d'Elbe et renouvela ses tentatives pour attacher M. de Lafayette à sa cause. Elles furent infructueuses. Cependant les puissances étrangères s'étaient coalisées contre la France. La Chambre des Représentans fut convoquée. Le général y fut appelé par le vœu unanime de ses concitoyens. Il y siégea, mais ne prit la parole qu'au moment où les ennemis pénétrèrent dans l'intérieur de la France. Il proposa diverses mesures propres à garantir l'indépendance du pays. La trahison d'une part, le découragement de l'autre ne permirent pas à ses sages conseils d'être entendus. L'étranger occupa, pour la se-

conde fois, Paris : pour la seconde fois les Bourbons y rentrèrent à sa suite.

M. de Lafayette revint à Lagrange où il continua à s'occuper de travaux agricoles, jusqu'au moment où les suffrages publics l'appelèrent à la Chambre des Députés. Là, par une opposition à la fois ferme et mesurée, il a soutenu le caractère de toute sa vie. Sa voix, puissante auprès de ses collègues, a été pour plus d'un ministre l'objet de vives inquiétudes.

Cependant le défenseur de la Nation américaine fut, après trente-huit ans d'absence, invité par le peuple entier dont il avait protégé l'émancipation, à venir visiter les lieux témoins de ses haut-faits. Qui pourrait peindre l'enthousiasme qui l'accueillit à son débarquement et pendant son séjour dans les États-Unis! Qui pourrait dire combien il éprouva de délices à constater les fruits de cette liberté sage pour laquelle il avait combattu avant de soupçonner les conséquences heureuses de son généreux dévouement!

Il y a huit jours encore nous aurions retracé avec transport ces scènes attendrissantes dont l'HÔTEL DU NOUVEAU-MONDE fut l'objet pendant plusieurs mois. Mais un spectacle plus étonnant et plus glorieux encore frappe en ce moment nos yeux. Cette liberté dont le général Lafayette a doté l'Amérique, notre Patrie vient aussi de l'obtenir, et c'est encore lui, c'est ce vénérable citoyen qui, au déclin de ses ans, a présidé à l'élan des Enfants de la nouvelle France. Quelle gloire, quel triomphe pour lui! quelle jouissance pour son noble cœur d'avoir vu cette France, si indignement calomniée, plus odieusement trompée encore, conquérant en trois jours, par des efforts héroïques, ce que, dans sa longanimité, elle avait cru pouvoir attendre quinze années de ceux à qui elle avait confié son bonheur!

Le nom de Lafayette vivra éternellement dans le cœur des Français. Tous s'écrient en ce moment avec nous : VIVE LE HÉROS, VIVE LE CITOYEN DES DEUX MONDES!

(*Le Furet de Paris.*)

MATHELINE DE MONTFORT.

CHRONIQUE.

(1408.)

Les Amaury, comtes de Monfort, étaient une des plus anciennes familles de la Champagne. Ils portaient d'azur en bandes de trois pièces, avec fleurs de lis de sable sur le champ et têtes d'aigles en brisure. Le nom des comtes de Montfort qui figure avec honneur entre les plus beaux noms de France, dans l'histoire des dix premiers règnes de la troisième race, en disparaît tout-à-coup vers le milieu du XV^e siècle, sans qu'aucun historien ait recherché les causes ou pénétré le mystère de cette étonnante disparition. Les détails qu'on va lire, extraits de manuscrits originaux qui ne sont pas destinés à voir le jour, suppléeront à cet égard au silence absolu de l'histoire et au défaut complet de documens authentiques.

Haute et puissante dame Matheline de Montfort, restée veuve à 21 ans du vieux sire de Coucy, qu'elle avait épousé, dit le chroniqueur, par motif d'argent plutôt que par raison d'amour, était parfaitement belle. Elle avait de grands yeux

noirs, dont le regard était plein de tristesse et de douceur, des cheveux lustrés comme le jais et doux comme la soie, puis un maintien rempli de noblesse et des manières pleines de dignité. Dans un tournoi, nulle n'avait plus de grâce qu'elle à nouer l'écharpe brodée sur l'épaule d'un chevalier, et elle était admirable, quand, montée sur son palefroi, elle recevait de la main droite la patte de chevreuil qu'un chasseur lui présentait à genou, et lui donnait en souriant sa gauche à baiser.

On ne reprochait qu'une chose à la châtelaine de Montfort; c'était une pâleur excessive et une sorte d'immobilité dans le regard, qui frappait quand on la voyait pour la première fois.

On n'a jamais toutes les joies dans ce monde-ci, dit le proverbe; et la belle Matheline, si brillante et si enviée, ne faisait pas exception à la règle. Depuis trois générations, toutes les femmes de la famille des Montfort étaient mortes à 21 ans, et quoiqu'on eût alors trouvé difficilement quelqu'un de moins superstitieux que Matheline, une pareille idée ne laissait pas que de l'occuper. On disait aussi que les Amaury avaient toujours su long-temps d'avance le jour et l'heure de leur mort, et on en citait de fréquens exemples. — Pendant la longue maladie qui mit son père au tombeau, on l'avait vu souvent se réveiller en sursaut, se débattre violemment dans son lit, et la nuit qui précéda celle de sa mort, à la fin d'une de ces crises, il s'était levé sur son séant et avait crié d'une voix affreuse : « Que diable! quand vous me tirerez les pieds avec vos mains » froides, vous savez bien que nous ne sommes pas encore à la » Saint-Médard. » Le lendemain, qui était la fête de saint Médard, il trépassa à onze heures du soir. — Pendant les dernières années de sa vie, le vieux sire de Coucy faisait toujours coucher un homme d'armes dans sa chambre, et souvent il l'appelait par son nom, au milieu de la nuit : « Un tel, disait-il, » écoutez, on frappe à la porte.... » Et là dessus, il se taisait et écoutait pendant quelques minutes, puis il reprenait : « Tenez, tenez, on frappe encore; mais, pour Dieu! n'ouvrez pas; mon heure n'est pas encore venue. »

La châtelaine de Montfort habitait la chambre dans laquelle sa mère était morte; une chambre très-grande et très-haute, avec une énorme cheminée de marbre; et par respect pour les dernières volontés de sa mère, elle l'avait laissée dans l'état où elle l'avait trouvée à sa mort. Les grands fauteuils de cuir noir étaient encore à leur place, la lampe d'argent suspendue au plafond blasonné, et les vieux portraits de famille attachés aux parois lambrissées des murs. Elle avait même porté la déférence jusqu'à laisser à côté de sa toilette, adossé contre le mur, entre son miroir doré et son lavabo, un squelette d'une grandeur prodigieuse, pour lequel sa mère avait témoigné jusqu'à son dernier jour un respect auquel personne n'avait jamais rien compris. L'habitude l'avait familiarisée par degrés avec la vue d'un objet hideux par lui-même, et auquel les idées superstitieuses du temps prêtaient un mystérieux pouvoir. Elle était parvenue avec le temps à le voir, à le toucher sans frayeur, et elle avait fini par s'en servir comme d'un meuble de fantaisie, pour des usages de toilette et de petits détails d'intérieur. Il lui servait à la fois d'écrin et de portefeuille. C'était entre ses côtes disjointes qu'elle glissait ses lettres d'affaires et ses billets d'amour. Après le bal, les bagues de la châtelaine paraient les doigts noueux du squelette, les bracelets de fil d'or pendaient aux os longs et blancs de ses deux bras, les agrafes de pierreries brillaient dans ses yeux vides, et le bouquet du corsage entre ses mâchoires édentées.

Une nuit, il y avait une noce dans un château voisin, et la châtelaine était rentrée fort tard à Montfort. Elle pensait encore à la fête qui l'avait enchantée.... Ces douces paroles qui enivrent, ces mots d'amour vifs et brûlants qu'une jolie femme entend de toutes les bouches dans le tumulte d'un bal, elle les comprenait en se voyant dans son miroir; elle les excusait presque; puis, en souriant, elle détachait l'une après l'autre les fleurs de sa chevelure. Une rose blanche s'échappa de ses mains et tomba aux pieds du squelette. Matheline se baissa pour la ramasser. Sa rose était tout effeuillée, et à côté, elle trouva

une lettre, une lettre sans adresse et pliée en long... Le cachet était noir sans chiffre et sans devise; elle l'ouvrit, et devint pâle et tremblante, car la lettre était en blanc comme l'adresse...

— Mon Dieu! dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire? — Elle tomba sur un des fauteuils où sa vieille mère s'était si souvent assise, et ses yeux se fixèrent involontairement sur l'inferral messenger, et un frisson convulsif la saisit quand elle vit le squelette lever trois fois ses mains décharnées, et qu'elle entendit trois soupirs sortir de sa poitrine, mais des soupirs qui ne ressemblaient point aux nôtres, des soupirs secs, courts et tremblés, parce qu'ils ne passaient qu'entre des os.... Elle ne sut pas ce qui advint ensuite, ni ce que le ciel ou l'enfer fit d'elle pendant cette nuit-là, parce qu'elle avait perdu connaissance, et qu'il était grand jour quand elle revint à elle.

Ce jour-là, Matheline fut bien plus pâle que d'ordinaire; elle fit prendre dès le matin les hallebardes à ses hommes d'armes, défendit à qui que ce fût de sortir du château avant trois jours, et le pont-levis fut levé comme à la veille d'un assaut. La châtelaine se para de ses plus beaux atours, et s'enferma dans la grand'salle avec son chapelain, sa nourrice et le plus jeune de ses pages, et toute la journée on les entendit réciter en latin les litanies des saints et les prières des agonisants. La nuit vint, et Matheline coucha dans la grand'salle du château où elle avait fait dresser un lit.

La journée du lendemain se passa comme celle qui venait de finir, en prières. Matheline était parée avec plus de soin encore que la veille. Mais elle ne put rien manger de la journée, et on remarqua que ses lèvres étaient presque aussi blanches que sa peau.

Le troisième jour arriva. Matheline n'avait pas dormi de la nuit et se plaignait d'un grand malaise dans tout le corps; elle avait les yeux ternes et le visage défait; ses lèvres n'étaient plus blanches comme la veille, mais bleues et violettes, et à la voir, on l'aurait prise pour une morte. Elle demanda qu'on lui mit la robe de velours qu'elle portait le jour de ses noces, et voulut

se remettre en prières ; mais elle était si faible que jamais elle ne put se tenir à genoux, et qu'on fut obligé de l'asseoir dans un fauteuil avec un oreiller sous sa tête. Lorsque cela fut fait et que les litanies étaient déjà fort avant, elle se ravisa tout-à-coup comme s'il lui eût manqué quelque chose, et dit qu'elle voulait avoir sa couronne de comtesse. Mme Loïse, sa nourrice, fut la chercher et la lui posa sur la tête ; et tous ceux qui se trouvaient là présens assurèrent que jamais elle n'avait été plus belle ni plus touchante. Alors les prières recommencèrent et durèrent jusqu'à la nuit tombante. Comme le ciel était couvert depuis le matin, et qu'il avait plu toute la journée, le jour baissa de bonne heure, et quand il fut nuit close, la châtelaine se rapprocha du feu et s'entretint quelque temps avec le prieur ; mais elle se faisait effort pour parler, et souvent elle restait plusieurs minutes sans mot dire, ses yeux fixés sur le feu dont le bois brûlait tout noir, comme s'il eût été mouillé.

Ces longs silences faisaient mal à la châtelaine, et elle dit au petit page de chanter quelque joyeux virelai pour charmer la longue soirée. L'enfant décrocha sa mandoline et s'assit sur un pliant aux pieds de la châtelaine. Il chanta le lai de Guy de Provence, et comme il avait une belle voix, la châtelaine semblait prendre plaisir à sa chanson. Mais au moment où il finissait le troisième couplet, au dernier accord de sa ritournelle, les cordes de sa mandoline cassèrent toutes à la fois, et en même temps la porte s'ouvrit toute grande.... On ne vit rien entrer, on n'entendit marcher personne : mais la châtelaine poussait des cris étouffés comme si on lui eût tenu un mouchoir sur la bouche. Cela ne dura qu'une seconde, et un moment après on n'entendait plus les cris de la châtelaine, et son fauteuil était vide. On apporta de la lumière ; rien n'était dérangé dans l'appartement. Seulement l'air était imprégné d'une forte odeur de corne brûlée, et depuis la porte jusqu'au fauteuil vide, on remarqua sur le plancher des traces de pas qui n'étaient certainement pas ceux d'une créature humaine. On ne

vit rien qui ait appartenu à la châtelaine, excepté les ongles de ses dix doigts, qu'on retrouva çà et là dans la chambre.

Les d'Entragues de Coucy, parens par alliance de la défunte comtesse de Montfort, les firent secrètement enterrer en terre sainte, et fondèrent pour le repos de son âme une messe à perpétuité, qu'on dit encore chaque année dans l'église paroissiale de Vitry.

(Le Voleur.)





LES DEUX CADAVRES.

(Le morceau suivant est extrait de *Sandoval*, roman historique, dont on prépare en ce moment une nouvelle édition à Londres.)

Un jour, Sandoval traversant une ruelle du quartier de Lavapiès, à Madrid, entendit, à peu de distance de lui, un bruit de voix et de guitares; il vit en même temps plusieurs femmes entrer dans la maison d'où partaient ces sons joyeux. Entraîné par la curiosité, il y entra lui-même. Dans une pièce éclairée par une simple lampe suspendue au plafond, étaient réunis une soixantaine d'hommes et de femmes de la plus basse condition, les uns dansant, les autres assis à terre autour d'une bouteille, chantant, criant et tenant des propos obscènes en riant aux éclats. Sandoval voulut envain se retirer; on le retint de force et l'on exigea même qu'il payât sa bien-venue. Pour se débarrasser le plutôt possible de cette hideuse société, il envoya chercher une *bota* de vin. On se mit à boire; mais une querelle s'engagea bientôt entre deux femmes. Elles commencèrent par se dire des injures de toute espèce, et par s'adresser les menaces les plus terribles.

III.

13

» Puis (dit l'auteur que nous laisserons parler maintenant), elles s'élancèrent l'une sur l'autre comme deux chats sauvages ; leurs voix aiguës ressemblaient en effet aux cris poussés par ces animaux lorsqu'ils livrent un combat à mort. Sandoval qui d'abord s'était levé pour les apaiser, mais qui n'avait pu y réussir, pensa qu'il ferait un acte de charité si, avant de sortir de ce repaire, il parvenait à séparer les deux furies dont les mantilles pendaient déjà en lambeaux, ainsi que le reste de leurs vêtemens. « Halte-là ! s'écrièrent deux ou trois autres » femmes en l'arrêtant par les bras, et gare à vous, si vous » ne voulez pas connaître le poids de nos poings appliqués sur » votre face, n'empêchez pas ces bonnes âmes de se taper. » Sachant que ces dames ne sont pas dans l'usage de répéter deux fois leurs menaces, Sandoval se borna dès-lors au rôle de spectateur, attendant l'issue de la querelle avec des sentimens bien différens de ceux de la foule cruelle qui entourait les combattantes et qui tantôt applaudissait à leur adresse, tantôt aiguillonnait leur fureur. Tout-à-coup, l'une des spectatrices s'écria : « Caraco ! est-ce que vous devez vous battre comme » des femmes ordinaires, ne pouvez-vous pas raccourcir votre » querelle par le moyen de vos couteaux. » A ces mots, l'une des combattantes, se rappelant qu'en effet elle avait un couteau sur elle, saisit, fortement d'une main, son antagoniste à la gorge, de l'autre, elle tira de sa poche un couteau tout ouvert et l'enfonça dans le cou de son ennemie. Celle-ci poussa un cri perçant et tomba sur le carreau baignée dans son sang. L'autre s'élança vers la porte, et de toutes parts on entendit retentir ce cri : « Au meurtre !... » Les spectateurs se hâtèrent de sortir de la pièce, comme si chacun d'eux eût été l'auteur du crime. Sandoval suivit la foule à l'impulsion de laquelle il eût été d'ailleurs impossible de résister. Mais lorsqu'il fut dehors, il vit accourir un enfant qui criait : « Voilà la justice ! voilà la justice ! » Malgré le désir qu'il avait de ne pas tomber entre les mains des suppôts de la police, Sandoval incertain du chemin qu'il devait prendre, ne s'éloignait pas de la maison, il n'igno-

rait pas que s'il se mêlait encore aux individus avec qui il venait de se trouver, ils n'hésiteraient pas à l'accuser du meurtre pour sauver la vie de celle qui l'avait commis. Pendant qu'il délibérait sur le meilleur parti à prendre, l'une des femmes de la bande s'approchant de lui par derrière et lui frappant sur l'épaule, lui dit : « Eh bien ! mon bon ami, est-ce que vous » avez envie d'être pendu ? » Puis comme s'il lui fût survenu une idée subite, elle ajouta : « Si vous voulez échapper à la » police, suivez-moi, je vous donnerai asile pendant une » heure. Votre libéralité ne doit pas rester sans récompense. »

En disant cela, elle le prit par le bras, et précipitant le pas, elle lui fit traverser deux ou trois rues étroites et tortueuses. Elle s'arrêta devant une maison d'assez mauvaise apparence, en franchit le seuil, et toujours suivie de Sandoval, elle se mit à monter un escalier dans la plus profonde obscurité. Arrivée à la dernière marche, elle ouvrit une porte et invita son compagnon à entrer. Lorsqu'il le fut, elle lui dit qu'elle allait chercher de la lumière et serait à lui dans un instant; elle le quitta alors et ferma la porte sur elle; cette précaution n'étant pas nécessaire, ne rassura pas Sandoval. Plongé dans d'épaisses ténèbres et ne voyant rien de mieux à faire, il chercha, en tatonnant autour de lui, à savoir où il était. Une chaise de bois se rencontra sur son passage, il s'y assit pour attendre le retour de sa conductrice. Une demi-heure s'écoula de la sorte; l'impatience commença à s'emparer de lui. Il écouta attentivement croyant à chaque instant entendre quelque bruit. Mais tout était calme et silencieux comme le tombeau. Il se leva, se dirigea vers la porte et essaya de l'ouvrir par la force; elle était bien fermée et elle résista aux efforts de ses pieds et de ses mains. Voyant l'inutilité de cette tentative, il recommença à parcourir la chambre dans tous les sens pour découvrir si elle avait une fenêtre par laquelle il put s'évader ou au moins appeler quelqu'un. En promenant ainsi ses mains étendues le long des murs, il rencontra d'abord un clou, puis un morceau de papier décollé, puis une crevasse, puis un autre trou, enfin

le mur sembla se dérober sous son toucher, au même moment ses deux pieds heurtèrent contre une planche ou une marche de bois, il trébucha et tomba le front sur un bois de lit, ses mains portées rapidement en avant s'abattirent sur le milieu du lit et, et en s'y posant, saisirent une jambe d'homme raide et froide!

Un frisson glacial circula dans les veines de Sandoval en touchant ce membre mort. Il ne pouvait plus douter maintenant que ce ne fut celui de quelqu'infortuné qui avait été comme lui conduit par ruse dans cette demeure obscure pour y être volé et poignardé par les bandits habitant cette partie de la ville. Durant quelques minutes, il demeura ainsi étendu à terre, le front appuyé contre le rebord du bois de lit, le corps couvert d'une sueur glacée et tous les membres dans une agitation convulsive, sans pouvoir faire le moindre mouvement. A la fin son courage naturel reprit peu à peu le dessus, il releva la tête et aperçut sur le mur opposé une lueur qui, s'échappant d'une fente étroite, s'étendait depuis le plafond jusqu'au plancher. Il en conclut naturellement qu'il devait y avoir là une porte de communication. Il se leva alors avec précipitation, s'élança en avant et donna un coup si violent dans la porte, (car c'en était une en effet) qu'elle s'ouvrit avec fracas, frappa contre le mur placé à côté et fut repoussée par ce nouveau choc avec tant de force qu'elle fut au point de se refermer de nouveau. Sandoval ne lui en donna pas le temps, il la poussa, impatient de sortir de ce repaire du crime. A peine fut-il entré dans la pièce qui se présentait à lui, qu'il demeura sans mouvement à la place où il se trouvait, les bras pendans et collés contre le corps. Un objet non moins horrible que celui qu'il fuyait si précipitamment s'offrit à ses regards terrifiés : c'était une longue bière, posée sur le plancher et contenant le cadavre d'un homme en habit de franciscain, dont les traits hideux et défigurés étaient éclairés par la lueur blafarde de deux cierges placés à droite et à gauche. L'horreur que lui inspira la vue de cet objet ne fut encore rien en comparaison de

celle qu'il éprouva en le voyant se dresser lentement en ouvrant des yeux énormes dont l'orbite semblait s'agrandir d'instant en instant et qui se fixèrent sur lui avec une expression sombre et farouche. Quand le spectre fut debout, sa taille gigantesque se déploya toute entière et sa tête vint presque toucher le plafond. Tenant ses mains dans les poches de sa robe qu'une grosse corde attachait autour de ses reins, il s'avança lentement et à pas comptés vers Sandoval. Arrivé près de lui, il sortit brusquement ses mains hors de ses poches et lui appliquant sur le front le canon de deux pistolets d'arçon, il lui dit brièvement, mais d'une voix sépulchrale : « Monsieur, votre bourse ! » Sandoval la lui remit sans mot dire, après quoi le fantôme lui indiqua du doigt une porte de sortie et le pauvre Sandoval se hâta d'en profiter pour s'échapper.



RAPPROCHEMENT HISTORIQUE.

RÉVOLUTION ANGLAISE.

Les Stuarts.
Charles I^{er}.
Résistance du parlement.
Refus de subsides.
Parlement cassé.
Long-parlement.

Effervescence croissante.
Charles I^{er} à Yorck.
Guerre civile.
Fuite de Charles pris à l'île de
Wight.
Jugement et mort de Charles.
République anglaise.
Olivier Cromwell, protecteur.
Parlement dissous.
Chambre nouvelle.
Despotisme militaire et puis-
sance extérieure.

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

CAPETS.

Les Bourbons.
Louis XVI.
Assemblée des notables.
Refus de subsides.
Serment du jeu de paume.
Assemblée constituante et lé-
gislative.
Effervescence croissante.
Louis XVI à Versailles.
Émigration, Vendée, etc.
Fuite de Louis pris à Varen-
nes.
Jugement et mort de Louis.
République française.
Bonaparte, consul.
18 brumaire.
Sénat.
Despotisme militaire et puis-
sance extérieure.

Alliance de Cromwell avec Mazarin et Louis XIV.	Mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche.
Chute de Richard Cromwell.	Chute de Napoléon.
Général Monck.	Talleyrand, Fouché, etc.
Restauration.	Restauration.
Charles II.	Louis XVIII.
Promesse de maintenir la constitution.	Charte.
Amnistie (excepté les régicides.)	Idem.
L'armée de Cromwell licenciée.	L'armée de la Loire licenciée.
Triomphe des royalistes.	Triomphe des royalistes.
Discussions parlementaires.	Idem.
Les whigs et les torys.	Les libéraux et les ultras.
Réaction catholique et royaliste.	Réaction catholique et royaliste.
Mort de Russel et de Sydney.	Mort de Berton, Bories, etc.
Influence du duc d'York, frère du roi.	Influence du pavillon Marsan.
Jacques II.	Charles X.
Belles paroles à son avènement: déception.	Idem.
Triomphe des catholiques et des torys.	Triomphe des jésuites et des ultras.
Jeffreys et ses complices.	Ministères Villèle et Polignac.
La nation indignée.	Idem.
Guillaume de Nassau.	Philippe d'Orléans.
Chute de Jacques et des Stuarts, appelée <i>révolution glorieuse</i> .	Chute de Charles et des Bourbons, <i>révolution glorieuse</i> .

(Le Globe.)

CHRONIQUE.

14 AOUT.

(Aujourd'hui que la patrie est en pleurs sur la tombe des enfans que lui a moissonnés la victoire, on doit à ces héros-citoyens le tribut d'admiration que commande leur courage. C'est l'exciter que de rapporter ici quelques-unes des belles actions qui immortaliseront à jamais *la semaine du peuple*.)

Dans la journée du 28, au moment où la mitraille décimait la foule dans la rue Planche-Mybray, un des braves du peuple s'écrie : « Qui vient avec moi prendre ce canon ? Je ne veux que des hommes sans armes. » Suivi de huit à dix citoyens, il s'élance et tombe percé d'une balle au moment où il allait atteindre le but. Ses camarades se dispersent, et le blessé, recueilli, est conduit à une ambulance voisine, où l'on extrait la balle de sa plaie. Aussitôt après l'opération douloureuse, cet homme intrépide se relève : « Lâches, s'écrie-t-il, vous m'avez abandonné au moment où la pièce était à nous. Réparez votre honte, suivez-moi. » Il part, s'élance au milieu d'une grêle de balles et de boulets, et cinq minutes après le canon était à lui. Dans cet instant sept heures sonnaient ; le lendemain

matin, 29, à la même heure, le cadavre du héros fut retrouvé criblé de coups gisant sur le champ de bataille.

— A la prise des Tuileries, un élève de l'École polytechnique, commandant un détachement de citoyens, se présente à la grille. « Ouvrez, dit le jeune commandant à un officier supérieur; ouvrez, si vous ne voulez pas être tous massacrés, car la force et la liberté sont pour nous. » — Pour toute réponse, l'officier lâche, à bout portant, son pistolet, dont heureusement le coup ne part pas. « Misérable! s'écrie le jeune élève, en portant son épée contre la poitrine de son adversaire, votre vie est à moi, je pourrais vous égorger, mais je ne veux pas verser le sang. » — Ému de tant de générosité, l'officier arrache sa décoration : « Brave jeune homme, dit-il, personne plus que vous n'est digne de porter ce signe de l'honneur, recevez-le de ma main; officier supérieur, j'ai joui jusqu'à présent de quelque crédit, je suis certain qu'il vous sera continué. Votre nom? — *Élève de l'École polytechnique.* — Et le jeune homme rejoint aussitôt les siens pour les conduire à la victoire.

— Pendant que le canon royal foudroyait les citoyens dans la rue Saint-Denis, où coulait un ruisseau de sang, un enfant de 12 ans s'avance seul et sans crainte à travers la mitraille, et, parvenu près d'une pièce, renverse d'un coup de pistolet l'officier qui commandait le feu. Aussitôt une décharge générale est dirigée sur lui; mais aussi adroit qu'intrépide, ce jeune homme se jette sur le dos, voit passer la mort au-dessus de lui, se relève et rejoint en courant ses compagnons stupéfaits.

— Un élève de l'École de médecine, qui avait eu une cuisse fracassée sur la place du Palais-Royal, est transporté rue Saint-Thomas du Louvre. Comme on tardait un peu à faire l'amputation devenue indispensable : « Hâtez-vous donc, s'écrie » le jeune héros, car je sens que je n'ai plus que pour deux » heures d'énergie, et, après l'opération, vous me porterez à » la fenêtre, d'où je pourrai encore renverser quelques enne- » mis de mon pays. »

— Un autre élève en médecine, M. Papu, de Rennes, voyant, sur la place de Grève, l'indécision s'emparer de son bataillon, dont une pièce qui tirait continuellement détruisait tous les hommes, les ramena à la charge par un de ces dévouemens dignes des temps héroïques. « Vous direz à ma mère que je me suis sacrifié, dit-il en s'élançant en avant. » Et, trois minutes après, son corps n'était plus qu'un tronc mutilé.

— Le 29 juillet, à l'attaque du Palais-Royal, un patriote bien armé entre dans une chambre où, après avoir épuisé leurs cartouches, s'étaient retranchés 8 soldats de la garde et un officier. Il désarme les soldats et leur dit : « Vous autres, sortez, » je ne vous en veux pas. Ensuite il saisit l'officier muet et » tremblant, le traîne devant un monceau de cadavres : Tu » vois-là mes pauvres amis, lui dit-il d'un air sinistre, c'est » toi qui les a fait massacrer; ils seront vengés. *A genoux!* Et terrassant l'officier, il le fusille sur les corps de ses compagnons.



THÉÂTRES.

Les théâtres ont déjà retrouvé la liberté, si nécessaire aux progrès de l'art, et que la censure du dernier gouvernement avait détruite. Au moment de la publication des ordonnances du 25 juillet, la représentation d'un grand nombre de pièces avait été interdite. A l'Ambigu, *la France au 15^e siècle*, à la Gaité, *Jeffreis*, à l'Odéon, *Stockolm et Fontainebleau* avaient été défendus par l'autorité. L'établissement d'un pouvoir tutélaire a fait révoquer toutes ces mesures despotiques et, désormais, nous devons espérer de n'avoir plus à craindre de pareils excès. La Comédie-Française a déjà repris *Régulus*, elle prépare *Germanicus* et *Charles IX*. L'Odéon a remis à l'étude la *Jeanne* de M. Fontan.

— Pendant plusieurs jours les employés secondaires de l'Opéra ont été employés à faire de la charpie pour les blessés de Paris. Le résultat de cet utile travail a été adressé aux maires des douze arrondissemens.

— Beaucoup d'artistes des différens théâtres ont pris la part la plus active aux combats des 28 et 29 juillet. On aime à re-

trouver au moment du danger des défenseurs dans les hommes qui, aux jours de calme, se vouent à nos plaisirs et à reconnaître que la bravoure est loin d'être incompatible avec une profession qu'on a accusée, à tort, de se montrer molle et servile.

— Ce qui avait attiré la colère de la dernière censure a fait le succès de *la France au 15^e siècle*, mélodrame nouveau que l'Ambigu a offert au public le jour de sa réouverture. Le tableau des mœurs de cette époque d'ignorance et d'oppression, la tyrannie des seigneurs, les souffrances des serfs, mille préjugés étouffant les idées généreuses, enfin un ordre social plein d'inconséquence et d'injustice : voilà ce que les auteurs ont voulu représenter. Ils ont été joués à une époque favorable ; tout ce qui consacre les idées de liberté et d'indépendance excite à présent des transports d'autant plus vifs que nos garanties politiques sont devenues plus puissantes. Dans de pareilles circonstances, *la France au 15^e siècle* doit obtenir un succès de vogue.

— L'*Opéra* a fait plusieurs recettes considérables avec les quatre premiers actes de la *Muette* et la *Marche* de M. Casimir Delavigne. Il faut dire que la *Marseillaise* a été chantée au milieu de l'enthousiasme universel. On ne saurait se faire une idée de l'effet produit par ce chant populaire. L'auteur, M. Rouget de Lille, qui se trouvait dans la misère, a reçu du roi une pension de 1,500 fr. S. M. dans la lettre d'envoi a annoncé qu'elle se rappelait avec plaisir avoir autrefois connu M. Rouget de Lille et étudié avec lui.

— Les *Nouveautés* ont eu l'heureuse idée d'admettre le peuple à douze représentations en lui ouvrant *gratis* le paradis et la *seconde galerie*. La population ouvrière de Paris nous a rendu de si grands services par son admirable dévouement, qu'on ne saurait trop lui témoigner de reconnaissance et contribuer à son bien-être et à ses plaisirs.

— La *Comédie-Française* songe à renouveler son réper-

toire; il est question du *Nègre* de M. Ozanneaux, du *Brutus* de M. Andrieux, du *Changement de Ministère* de M. Mazères et de la reprise de la *Crainte de l'Opinion*. On dit aussi que *Marion Delorme* pourrait bien revenir à la lumière, échappée enfin aux ciseaux des procustes de M. de Peyronnet.



REVUE DES MODES.

Tandis qu'une ère nouvelle vient de s'ouvrir pour la France, que des couronnes fraîches et brillantes s'apprêtent pour nos jeunes gloires, et que les tribunes de nos défenseurs sont érigées en trônes, la mode, symbole de toutes les heureuses inspirations, s'entoure aujourd'hui d'un arc-en-ciel aux trois nuances, et porte aux pieds d'une jeune et brillante cour l'espoir de son léger avenir. Là, elle vient demander l'appui que les grâces accordent au goût, apprendre comment elle doit tresser les fleurs, et nuancer les gazes, et réclamer le sourire qui peut illustrer ses succès.

En vain nos crayons auraient-ils déjà voulu peindre le touchant aspect de cette reine entourée de sa jeune famille, lorsqu'après avoir reçu la couronne royale, elle parut au milieu d'un peuple ivre d'heureux transports. L'histoire rappellera ce jour mémorable où le nouveau roi qu'avait choisi la France sortit de la chambre des députés où il venait d'être élu et se présenta sans autre cortège que sa famille, sans autre garde que la reconnaissance de tout ce qui l'entourait. Qu'il nous appartienne seulement de dire aujourd'hui combien elle offrait d'intérêt, cette grande calèche découverte où la reine, les princesses et leurs jeunes frères unissaient la majesté, la grâce et la simpli-

cité! Chacun voulait contempler les filles du roi, mais sous leurs légères robes blanches et leurs chapeaux de paille, la mode eût en vain cherché la parure, elle n'y eût trouvé que des charmes.

Nous devons présumer plus que jamais que le bon goût présidera à nos modes. Elles reçoivent toujours l'influence de la cour, et l'on sait quelle gracieuse simplicité a, de tout temps, distingué les princesses d'Orléans.

— A l'Opéra, où il est plus que jamais de mode de se rendre, on n'aperçoit presque que des robes blanches, des coiffures en cheveux et des écharpes de gazes. Quelques robes en organdie de couleur se portent avec de larges manches de tulle blanc et une écharpe de tulle.

— Nous avons vu plusieurs capotes en gros de Naples bleu ou rose, qui, au lieu d'une blonde, étaient garnies d'un haut point d'Angleterre.

— L'intérieur des chapeaux est toujours orné de nœuds et d'un ruban qui traverse le front. Ce ruban est quelquefois garni d'une blonde, lorsqu'il est porté sur des cheveux arrangés en bandeau.

— Des capotes en crêpe rose ou bleu sont ornées de tresses de paille de la largeur d'un doigt, qui entourent la passe et bordent les rubans de gaze. Des capotes en gaze couleur écrue doublées de gros de Naples rose et ayant un seul nœud de ruban rose sur le côté nous ont paru très-jolies.

Le seul ornement que l'on porte au bas des robes consiste en broderies ou passementeries. Les garnitures ne sont d'usage que pour les parures tout-à-fait habillées. Nous choisissons pour nos modèles celles qui sont les plus distinguées, afin de satisfaire les demandes qui nous sont faites sur cet article, lorsqu'il s'agit de noces brillantes ou de quelques grandes fêtes.

— Beaucoup de canezouts forment un fichu croisé sur la poitrine et dont les bouts passent sous la ceinture; ils se croisent de même par derrière et s'élargissent beaucoup sur les épaules.

— Les chapeaux en crêpe blanc sur lesquels sont des bouquets d'œillets bleus, rouges et blancs sont assez nombreux. Ces

bouquets se séparent en deux. La moitié placée au haut de la forme, l'autre du côté opposé au bord de la passe. Les rubans de gaze blanche qui les unissent sont brochés bleus et rouges.

— Aujourd'hui les bouquets de petites plumes placées sur les pailles d'Italie l'emportent sur la mode des deux grandes plumes. Celles couleur paille sont portées par des femmes très-élégantes, mais, en général, elles sont moins adoptées que les plumes blanches, parce qu'il suffit d'une seule promenade au soleil pour faire passer entièrement leurs nuances.

— Dans les magasins de nouveautés, on s'est empressé d'allier le blanc, le rouge et le bleu sur tous les objets de fantaisie : fichus, ceintures, nœuds de chemisettes, larges rubans de gaze que l'on croise sur la poitrine, broderie sur des sacs, des schalls, et même des bas de robes, tout cela appartient à la mise du jour et sera bientôt une mode générale.

— Les fleuristes ont fait beaucoup de bouquets de fleurs nuancées rouge, bleu et blanc, des jardinières composées de coquelicots, de bleuets, et de boules de neige; des pivoines et des roses aux cent feuilles offrant par tiers les couleurs nationales. Des bouquets de trois plumes, chacune d'elles dans ces mêmes nuances, et d'autres grandes plumes blanches vers la crête, rouges au milieu et bleues tout autour.

— Sur des éventails en nacre, des souvenirs et des étuis de cartes à visites, on a peint en couleurs nationales une foule de sujets faisant allusion aux derniers événements. On coule déjà en bronze des modèles de pendules, d'encriers, etc., qui offriront les plus élégans emblèmes de patrie et de liberté.



COUVENS DE FEMMES

AU

SEIZIÈME SIÈCLE.

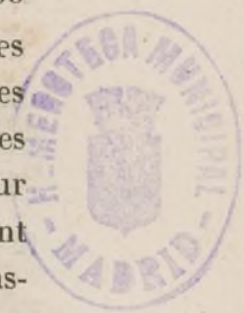
La réforme de sainte Thérèse ne donnait pas aux carmélites un lit que l'on pût envier, et dont les plus dévotieux moines se fussent accommodés; c'était à qui, parmi ces saintes femmes, imaginerait des austérités capables de vaincre le démon de la chair, plus fort que le sommeil. Les unes ne dormaient qu'une heure; d'autres ne dormaient que debout; celle-ci étendait ses membres meurtris sur des fagots d'épines; celle-là ne reposait que sur un gril de fer; d'autres avaient pour lits des monceaux de ronces et de chardons, des pièces de bois, des crêches de pierre, de la neige et de la glace. Les carmélites ne supportèrent pas long-temps cette vie de cruautés exercées contre leur corps, à qui en mourant elles demandaient pardon de tant de mauvais traitemens, à l'exemple du bienheureux Pierre d'Alcantara, récollet, qui portait une chemisette de fer-blanc. Les femmes sont encore plus raffinées que les hommes dans leur superstition. Ce n'étaient pas les seules mortifications que les carmélites s'imposassent pour le salut de leur âme : il y en avait

qui, pour toute nourriture, se condamnaient à ne manger par jour qu'une once de pain, à ne boire que du vinaigre comme Jésus-Christ sur la croix; beaucoup se servaient d'un cilice de fer-blanc, dentelé à trois rangs, en manière d'éperon.

La discipline était à l'usage de tous les cloîtres et de tous les ordres. On sait que la flagellation date des premiers temps de l'Église. Voici une scène de ce supplice volontaire, tel qu'il se répétait toutes les nuits dans le couvent de Fontevrault.

Une heure après minuit, un son de cloche faisait sortir les religieuses de leurs cellules, malgré les froids les plus âpres. Comme elles couchaient tout habillées, elles ne se faisaient guère attendre, et se glissaient comme des ombres le long des corridors, où sifflait la bise glaciale. On se rendait au chœur de la chapelle silencieuse et semi-obscur; les reliques et l'autel étaient voilés, et quelques lampes fumeuses luisaient dans les ténèbres des voûtes en arceaux. Dehors on n'entendait que des cris d'oiseaux de nuit, le frissonnement des cyprès du cimetière, le vent et la pluie. L'âme se trouvait merveilleusement disposée à la prière; mais toutes ces épouses de Dieu arrivaient à pas lents, en murmurant des psaumes, en faisant sonner les grains d'un chapelet, ou bien en resserrant des nœuds de corde tachés de sang, ce qui était le signe d'une grande ferveur.

Le précepte de l'Évangile *veillez et priez* s'exécutait à voix basse, dans une morne méditation. Puis tout-à-coup l'abbesse levait sa discipline au ciel, et criait d'un air lugubre. « Cy commencent les pénitences! » elle ajoutait souvent: « Repliez la robe noire dessus la tête, et jetez bas la robe de dessous. » Les lumières s'éteignaient à la fois, et il se faisait dans la nef un bruit sourd et mesuré qu'accompagnaient les encouragemens de la supérieure, les cris et les soupirs arrachés à la souffrance. « Sus » et vite! plus raide un petit! rompez de coups les sept » péchés mortels, sans excepter la luxure! le paradis vous vaudra au centuple ces peines du corps! chacun coup fait issir » une âme ou deux du purgatoire, selon qu'il est bien donné » et bien reçu. »

La discipline ne cessait de retomber sur les chairs déchirées et saignantes, qu'après que la fatigue mettait un terme à ces cruautés, et souvent un rayon de la lune coloré par l'émail des vitraux et des rosaces diaprés, descendait mystérieusement sur de blanches victimes immolées de leurs propres mains, étouffant leurs sanglots, et cachant leurs pleurs, jusqu'à ce qu'elles allas-sent chercher dans leur cellule solitaire un sommeil sans charme, sans repos et sans rêves.

On nommait *in pace* un affreux supplice, renouvelé des vestales romaines, que l'on enterrait vives, lorsqu'elles laissaient éteindre le feu sacré de Vesta. Les moines n'avaient garde de laisser éteindre le feu de la concupiscence. L'*in pace* était un petit caveau étouffé, sans autre issue qu'une ouverture en forme de puits dans le haut. C'est là que devait mourir de faim le condamné. Cette barbarie était surtout employée en Espagne et en Italie.

L'appareil de cette horrible cérémonie avait un caractère bien propre à dompter les passions humaines, si fougueuses qu'elles fussent sous le cilice et sous la haire. On condamnait ainsi à mort, sans répandre le sang dont l'Église a horreur, comme on sait. Le patient passait par toutes les angoisses d'un enfer anticipé; il était dégradé de son titre de religieux, et décapuchonné en présence du saint-sacrement et des frères en oraison; suivait un service des morts, pendant lequel le condamné, nu jusqu'à la ceinture, et couvert d'un linceul, entendait prier pour son âme, comme s'il eût été déjà défunt. L'enterrement s'achevait en grande pompe: les religieux marchaient sur deux files, le capuchon rabattu sur les yeux, les cierges et les encensoirs éteints, la croix renversée; et, dans un cercueil, le criminel était porté au milieu des litanies et des *de profundis*, jusqu'à son tombeau. Avant de l'y descendre vivant, on lui faisait baiser les patènes, et on l'inondait d'eau bénite. C'est dans cet état qu'on l'envoyait dans la paix éternelle, *in pace*! Il arrivait par le moyen des cordes au fond de cette fosse ténébreuse, dont on murait l'entrée comme la prison d'Ugolin.

Dans plusieurs couvens, la charité chrétienne et l'humanité monacale consistaient à prolonger de huit jours la vie de ces malheureux, en leur donnant un pain de trois livres, une cruche d'eau, et un cierge bénit et allumé. Les religieuses s'infligeaient le même supplice.

La démolition des couvens, en 1789, a découvert un grand nombre d'*in pace* emprisonnant encore des squelettes. Dans plusieurs de ces caveaux, on a remarqué que la cruche d'eau était pleine, le pain entier, et le cierge non consumé, soit que le défaut d'air ait tué les victimes, soit qu'elles aient refusé de toucher aux alimens qui n'étaient là que pour les faire mourir plus long-temps.

On appelait aussi *in pace* des prisons perpétuelles, où l'on vivait sans voir la lumière du jour. Lors de la révolution, on a délivré des moines, maigres, hâves, semblables à des spectres, qui, depuis quarante ans, expiaient dans une captivité sans fin, des fautes légères en comparaison de cette illégale vengeance.

Il est vrai que dans toute association d'hommes ou de femmes, la rigueur devient nécessaire pour maintenir l'ordre et toute espèce de réglemens. Quand un couvent ou une abbaye se laissait aller au courant rapide des vanités humaines, il était difficile de le ramener à l'austérité des fondateurs. Il n'est que trop d'exemples des effrénés débordemens qui se passèrent dans les profondeurs des cloîtres. Des guerres intestines, des ambitions, de plus grands désordres encore, voilà les fruits que portait le monachisme, à mesure qu'il étendait ses rameaux et affermissait ses racines. Un couvent était un petit état aristocratique ou despotique, soumis à des révolutions, comme si ce fût un royaume ou une république.



SERMON

D'UN

PRÊTRE IRLANDAIS.

Le sermon suivant appartient au temps où les sociétés bibliques faisaient tous leurs efforts pour convertir les catholiques d'Irlande et répandre parmi eux la connaissance des saintes Écritures. Le lieu de la scène est une chapelle de village toute en ruine et privée de la moitié de son toit. Le prédicateur est debout sur quelques planches soutenues par des tonneaux, et tout autour de lui se presse une foule considérable, avide de l'entendre.

Sacerdos loquitur :

« Dites-moi, enfans, connaissez-vous bien la différence qui existe entre un péché mortel et un péché véniel ? Non, sans doute, vous ne le connaissez pas, car qui aurait pu vous l'apprendre à vous autres ? Eh bien ! je vais vous la dire, moi, cette différence. On commet un péché mortel de deux manières : par paroles et par actions. Lorsque vous vous permettez, par exemple, de parler contre la véritable Église, ou que vous ne

payez pas la dime, vous faites un péché mortel. Quant au péché véniel, c'est une affaire qui s'arrange au confessionnal; elle est toute entière de ma compétence et tant pis pour vous si je vous trouve en faute. Peut-être croyez-vous que je ne sais pas ce que vous faites quand il n'y a là personne pour vous observer. Vous pourriez dire tout aussi bien que je ne sais pas ce que Abraham disait au pauvre bouc qui, il y a quelques mille ans, se trouvait pris par les cornes dans un buisson.... (Otez-vous de devant la porte, Jady Kelly; votre tête m'empêche de voir ce qui se passe dehors. Pensez-vous donc qu'on puisse voir à travers votre corps comme à travers un carreau de vitre.) Pour en revenir au péché mortel, on m'a dit que l'autre jour vous étiez tous allé à la chapelle méthodiste entendre prêcher les hérétiques. Que cela soit ou ne soit pas, vous n'en obtiendrez de moi l'absolution que lorsque vous aurez fait pénitence; car si vous n'y êtes pas allé, vous pouviez y aller, ce qui est la même chose. (Tim Byrns, j'ai appris que vous aviez acheté, jeudi dernier, une veste jaune et une paire de sabots; où avez-vous pris de l'argent pour cela, Tim? Quand vous avez de l'argent mignon, Tim, il faut venir me trouver pour me consulter sur l'emploi que vous en devez faire. Prenez garde à vous, vous avez déjà un pied dans la voie de l'hérésie, et le jubilé approche, si vous ne gardez pas d'argent, comment ferez-vous pour obtenir de moi des indulgences. Prenez bien garde, je le répète, vous jouez à colin-maillard avec votre salut et vous pourrez bien venir vous casser le nez contre un mur de pierre.) Où en étais-je?... ah! On m'a dit que le typhus attaquait en ce moment vos enfans; tant mieux, cela empêchera les prédicateurs hérétiques de venir auprès de vous, car ils ne nous ressemblent pas, ils ne se mettent pas comme nous, en route par tous les temps, et qu'on soit malade ou bien portant. J'espère donc que vous aurez tous le vrai typhus, je veux dire le bonheur de tenir les hérétiques éloignés de vous. Si vous les laissez seulement vous lire la bible, c'en serait fait de votre salut. Ce n'est pas que la bible ne soit une bonne lecture, mais elle

n'est pas faite pour des gens de votre espèce. S'il vous faut absolument des bibles, venez me trouver, je vous en servirai, moi, de bible. (Ah! ah! M. Mike Garret, vous arrivez un peu tard. Peut-être pensez-vous qu'il vaut mieux avoir la moitié d'un morceau de pain que de n'en point avoir du tout; mais si vous alliez dire cela à l'ange qui est à la porte du ciel et qu'il mît votre tête et la moitié de votre corps en paradis et laissât l'autre moitié dehors, que vous en semblerait, Mike?) Enfans, le soleil répand sa lumière sur vous à travers le toit brisé de cette chapelle. Ne voyez-vous pas là une nouvelle preuve que l'église romaine est la véritable église? Sentez-vous comme il vous brûle la tête? Eh bien! avez-vous jamais rien éprouvé de semblable dans la maison des hérétiques? Non sans doute; car comment cela aurait-il pu arriver puisqu'ils n'osent pas regarder le soleil en face et qu'ils couvrent leurs toits de vilaines ardoises pour l'empêcher de voir ce qu'ils font. Ils disent que leur église est la véritable église. Je vais vous raconter une histoire qui lèvera tous vos doutes à cet égard.

« Il y avait autrefois un homme qui voulait faire bâtir une maison. Il prit un architecte protestant, parce que tout naturellement, par l'effet de leur friponnerie, les protestants ont à leur disposition tout ce qu'ils veulent et se procurent toujours ce qu'il y a de mieux. Pour charpentier il choisit un presbytérien, ce qui est la même chose qu'un protestant, et pour gâcheur de mortier un vrai catholique, un catholique du bon coin, car vous savez que toutes les fois qu'il y a quelque besogne désagréable et sans profit, c'est toujours un catholique qu'on en charge, et ce qui le prouve, c'est que pas un de vous n'a une culotte passable au derrière. Un jour le protestant dit au presbytérien : « Je vais monter là haut avec cette échelle » pour voir ce qu'on y fait. — Comme il vous plaira, dit le » presbytérien. — Toi, dit le protestant à l'humble gâcheur, » tu ne monteras qu'après nous; entends-tu, misérable. » En disant cela, il s'élança sur l'échelle avec autant de gaité et d'impudence que si c'était lord Castelreagh lui-même. Mais il y

avait là quelqu'un qui n'entendait pas que le pauvre catholique gâcheur de mortier fût traité de cette manière. Le presbytérien suivit le protestant, et l'humble catholique vint après. Quiconque sera abaissé sur la terre, sera élevé dans le ciel. N'est-il pas en effet plus difficile de tuer d'un coup de fusil une mouette qu'une pie-grièche? Comme le protestant était au sommet de l'échelle, le coquin de presbytérien au milieu, et l'humble gâcheur tout en bas, le vent se mit tout-à-coup à souffler avec une violence jusqu'alors inconnue. L'ouragan qui renversa le château de Killala n'était rien auprès de celui-là! Mais voyons ce qui en arriva. Le protestant fut lancé en bas de l'échelle, se brisa le crâne et les os et, ce qui est pire que tout cela, demeura raide mort sur la place. Il eut été tout aussi inutile de chercher à le réveiller que de parler latin à une oie. (Ah! Phil Fleming, et la dinde que vous m'aviez promise pour le jour de Noël, je ne l'ai point encore vue. Il ne faut pas craindre de me l'envoyer, eussiez vous même l'intention d'y joindre une couple de petits dindonneaux.) Le presbytérien fit une chute plus heureuse. Sur quoi pensez-vous qu'il tomba? Sur la tête ou sur le bras peut-être? Non : il tomba sur la terre. Et que croyez-vous qu'il fit quand il se trouva par terre? Rien qui vaille la peine de vous être raconté, car il resta gisant comme un animal ivre. (Vous voilà, Molly Doyle, bien le bonjour. J'espère que vous ne serez pas malade de vous être levée trop matin aujourd'hui.) Eh bien, enfans, le presbytérien fut presque tué; il avait la bouche toute grande ouverte depuis une oreille jusqu'à l'autre, tous ses membres étaient fracassés, cependant, peut-être serait-il parvenu à prolonger sa vie, si le lendemain il n'était entré dans un furieux accès de rage, parce qu'on ne voulait pas lui couper la jambe, et s'il ne s'était rompu un vaisseau dans la poitrine, ce qui causa sa mort. Telle fut la fin du presbytérien. Je vous ai déjà dit que l'humble gâcheur de mortier avait eu le soin de se tenir sur les derniers échelons de l'échelle, aussi près de terre que possible, de façon que quand il vit les autres jetés à bas, il se laissa aller doucement et tomba sur le derrière

comme s'il s'était volontairement assis pour causer. Il n'eut pas plus de mal que moi ; et pourquoi ? N'en voyez-vous pas la raison , enfans ? Il appartenait à la véritable église , et pas un cheveu de sa tête ne fut enlevé. Quand le protestant eut été tué de la manière que je viens de vous dire , il n'eut rien de plus pressé , malgré l'état où il se trouvait , que d'aller se présenter à saint Pierre sans cérémonie ; car il pensait qu'il n'était pas nécessaire de se gêner avec sa grandeur , qu'elle était de la même humeur que lui et que les portes d'or allaient lui être immédiatement ouvertes. Mais tout est fini pour le protestant du moment qu'il est mort , il n'a pas un acre de terre , pas même une place grande comme le potager de Phelim White , dans ce beau lieu exclusivement réservé aux catholiques et où il n'est jamais question de redevances ni de fermages. Lorsque le protestant arriva à la porte du ciel , le visage tout en sang , le dos et les membres rompus et avec ses culottes aussi sales que s'il s'était roulé un jour entier dans la boue , il dit à saint Pierre qui était assis et lisait tranquillement : « Ouvre-moi la » porte ! — Pourquoi cela ? lui dit saint Pierre. — Allons , dit » l'autre , ne me retiens pas davantage au froid , ouvre vite. » — Tu viens un peu tard , lui dit saint Pierre , pour m'en- » seigner mon métier. Qui es-tu ? — Ne me connais-tu pas ? » lui dit l'architecte protestant. — Tu me demandes si je te » connais , dit saint Pierre. Eh ! ta propre mère ne pourrait » elle-même te reconnaître avec des traits aussi hideux et aussi » défigurés. — Je suis l'architecte protestant , dit l'autre. — » Je suis enchanté que tu m'apprennes cela , lui répondit » saint Pierre , et saisissant un manche à balai qui était der- » rière lui , il lui en asséna un coup si violent sur le chef , qu'il l'envoya tomber à trois mille milles de là , au fond de l'enfer. » Mets cela dans ta pipe et fume-le , » dit saint Pierre , puis il reprit le livre qu'il était en train de lire : c'étaient les sermons de frère Haye. Depuis lors , jamais on n'entendit parler de l'architecte protestant ; car vous savez , mes enfans , qu'aujourd'hui le diable n'est pas un gaillard à lâcher ce qu'il tient. Le lende-

main, le presbytérien se dirigea aussi tout droit vers le ciel et se présenta à saint Pierre de la même manière que le protestant. En ce moment, saint Pierre mettait ses bottes. « — Qui êtes-vous ? » dit-il, du ton le plus poli, au charpentier. « — Je suis le charpentier presbytérien mort ce matin, » dit l'autre. C'en fut assez ; vous auriez ri de bien bon cœur de voir saint Pierre lever la jambe et appliquer au presbytérien, avec sa grosse botte, un coup de pied qui le fit dégringoler dans les airs avec autant de vitesse qu'une bécassine à l'aile de laquelle on aurait attaché un boulet. Quand le presbytérien fut au milieu de l'espace où il avait été lancé ainsi, saint Pierre lui cria : « Arrête-toi ; je te permets d'aller en purgatoire, parce que tu as été moins impudent que le protestant. » (Phil, Phil que dites-vous là, à Peggy, dans ce coin. Prenez garde Phil ; vous finirez mal si cela continue.) Un grand nombre d'années après ces événemens, l'humble gâcheur de mortier mourut ; tout se passa bien à son enterrement ; les voisins eurent abondamment à boire et à manger et ils furent traités avec beaucoup de cordialité. Vous pensez bien que le gâcheur de mortier s'était arrangé de manière à ne pas se présenter à saint Pierre sans avoir fait faire des habits neufs et un bonnet pour cette occasion. Il alla donc trouver le saint dans un équipage tout à fait convenable. Celui-ci était assis tout seul à sa porte, buvant une pinte d'ale excellente. « Je souhaite un grand nombre d'heureux jours à votre honneur, dit l'humble gâcheur de mortier, je suis bien joyeux de voir votre Révérence avec une mine aussi bonne, dans ce bienheureux jour. — Je crois que je vous connais, mon ami, dit saint Pierre, n'êtes-vous pas le catholique gâcheur de mortier ? — Oui, dit l'humble gâcheur de mortier. — Eh bien, dit saint Pierre, soyez le bien venu. » Il lui serra vivement la main, paraissant aussi content de le voir que si c'était son propre frère. « Il y a loin d'où vous venez jusqu'ici, reprit saint Pierre ; vous devez être fatigué ; asseyez-vous donc là et buvez un coup avec moi avant d'entrer. — Vous êtes bien bon, dit l'autre. Il s'assit et but

avec saint Pierre jusqu'à ce que la bouteille fut vide. « — Vou-
» lez-vous que nous en entamions une autre, dit saint Pierre.
» — Vous me faites trop d'honneur, répondit l'humble gâ-
» cheur de mortier. Je craindrais que cette ale ne me tapât
» dans la tête; je ne l'ai pas bien forte et je ne voudrais pas
» être gris lorsque je serai introduit dans le paradis; ainsi s'il
» plaît à votre Révérence, j'entrerais tout de suite et j'irai me
» reposer. » Il n'eut pas plutôt prononcé ces mots, que les
portes du ciel s'ouvrirent avec un fracas semblable à celui du
tonnerre. Il entra alors avec saint Pierre qui le conduisit une
lumière à la main et ne le quitta qu'en lui faisant un profond
salut. Maintenant, enfans, je vous le demande, quelle est la
véritable église? »

(London and Paris Observer.)



LES CATACOMBES DE PALERME.

(L'extrait suivant est emprunté au *Journal* de M. P.-E. Botta, jeune voyageur qui a dernièrement visité l'Égypte avec M. le baron Taylor, et qui a séjourné quelque temps en Sicile.)

« Je préfère, avant de quitter Palerme, décrire une de ses singularités les plus étranges : je veux parler des caveaux sépulcraux d'un couvent de capucins, situé à un mille de la ville. Ils sont creusés dans un terrain qui possède la remarquable propriété de dessécher et de conserver à l'abri de toute corruption les cadavres qu'on y dépose. J'ignore si cette conservation est autre chose qu'une simple dessiccation ; j'ignore même si les corps subissent quelque préparation préalable ; car on fait ici mystère de toutes ces choses, et il n'est guère possible de considérer ce sujet autrement que sous son point de vue pittoresque. Quoi qu'il en soit, cette propriété n'est point l'apanage exclusif de ce caveau ; le charnier des Cordeliers de Toulouse, celui des Jacobins de la même ville étaient jadis célèbres par des effets analogues. C'était là que l'on conservait, entre autres, le corps de la belle Paule, et les curieux allaient avec empressement rechercher sur ces restes défigurés quelques traces

de cette beauté merveilleuse, aux récits de laquelle nous avons maintenant peine à croire. Ces catacombes l'auraient même emporté, au dire des voyageurs, sur celles de la Sicile; car on racontait qu'une paroi de leurs murailles avait la propriété de conserver les corps, tandis que la paroi opposée en était privée.

« Les souterrains des Capucins de Palerme se divisent en un grand nombre de galeries dans les murs desquelles on a creusé de part et d'autre une infinité de niches, comme si on avait eu d'abord l'intention d'y rassembler des statues; mais ce sont des monumens bien plus énergiquement expressifs que des statues qu'on y voit rangés en ordre. Ce sont des cadavres. Moines et nobles, religieux et laïques, tous sont là debout, dans le costume qui fut celui de leur état ou de leur condition.

« Chacun d'eux occupe une cellule au fond de laquelle il est accroché par le dos. Qu'on n'aille point, d'après cette description, se figurer une assemblée de momies, semblables à celles dont on fait un commerce si lucratif au Caire, et qu'on nous expédie par cargaison comme le charbon de New-Castle. Ces espèces de gaînes roides et comprimées, ensevelies sous des couches épaisses de bandelettes et qui semblent moins appartenir à l'humanité que les coffres dans lesquels elles sont logées, ne peuvent entrer en comparaison avec les *Corpi defunti* de Palerme. Ceux-ci ont conservé toute leur liberté : ils agissent, ils gesticulent. Des *Cicerone* justifieront même qu'ils ont parfois adressé la parole au touriste stupéfait. Comme, excepté leurs vêtemens, aucune enveloppe n'assujettit leur corps, ne contraint leurs membres, ne gêne leurs attitudes, ces cadavres obéissent à tous les accidens de la dessiccation, à tous les phénomènes bizarres qui résultent de la plus ou moins grande contractilité de leurs tissus. Les uns se tiennent droits et roides comme des sentinelles en faction; d'autres au contraire s'inclinent avec effort, se pelotonnent ou s'accroupissent. Quelques-uns se renversent en arrière, roidissent ou tordent leurs membres, et paraissent en proie à d'horribles tourmens.

« Celui-ci semble un démoniaque en fureur, celui-là une

victime attachée au bûcher, tandis que cet autre, affectant une posture et des gestes grotesques, rappelle un de ces bouffons aux membres disloqués que crayonna Callot. Il n'est point de passion violente, d'expression forcénée qui n'ait ici sa copie ou plutôt sa caricature. On pourrait se faire un amusement bizarre de prêter à toutes ces contorsions un esprit, une intention, une pensée. Des peintres à idées sombres et terribles, tels que Michel-Ange et le Caravage, ou même nos vieux peintres de *danses de morts* n'auraient point dédaigné ces précieux sujets d'étude. A leur aspect le Dante aurait inventé de nouvelles tortures pour ses damnés, et l'on devrait recommander ce pèlerinage aux écrivains de l'école frénétique.

« Quelques-uns de ces corps sont là depuis près de trois cents ans, et cependant l'on chercherait en vain un seul squelette; tous ont conservé leurs muscles et leur peau à-peu-près intacts, mais aussi sur tous ces visages contractés, grippés, quelle variété de tons depuis les teintes livides et jaunâtres des nouveaux installés jusqu'à la couleur noirâtre et enfumée des momies de plusieurs siècles; on pourrait prendre ces dernières pour ces figures grimaçantes en chêne noirci qui décorent les vieilles stalles gothiques. Un vieux moine, à démarche lente, à barbe blanche et à figure vénérable, s'est condamné à habiter par avance ce lieu si propre à inspirer de lugubres pensées. Il y mange, il y dort, il y vit. Doit-on s'étonner, après cela, que son esprit, échauffé par la continuelle contemplation de ces objets terribles, s'égare quelquefois au-delà du monde réel, et se laisse surprendre à des visions étranges et fantastiques? Ce pauvre moine n'a pour compagnon vivant, dans la solitude de ses longues nuits, qu'un gros chat qui le suit pas à pas, et qui, surtout lorsque ses yeux flamboient dans l'ombre des galeries, n'est pas un des accessoires les moins piquans de ce singulier tableau.

« Les habitans de Palerme visitent journellement cette lugubre demeure, où beaucoup d'entre eux ont l'ambition d'obtenir une place. Ce n'est point, à ce que l'on m'assure, la seule curiosité ou l'intention de rendre de funèbres devoirs à leurs

amis, à leurs parens, qui conduit le plus souvent leurs pas. Ils y viennent pour examiner et choisir à l'avance l'endroit qu'ils désirent habiter un jour. Ils calculent froidement les avantages de telle ou telle position, et discutent le mérite de la société voisine; car il est bien juste que, pour un aussi long voyage, on soit difficile sur le choix de ses compagnons. Lorsque enfin leurs incertitudes sont fixées, ils font creuser leurs niches, ils viennent de temps à autre l'essayer, et quelques-uns même, pour mieux faire l'apprentissage de l'éternité, se condamnent à l'habiter pendant quelques-heures et à s'y tenir muets et immobiles. Qu'on se figure la surprise d'un étranger non prévenu, qui, parcourant ces galeries qu'une lueur douteuse éclaire, viendrait à rencontrer tout-à-coup deux yeux vivans au fond d'une de ces niches.

« Cette demeure de tristesse a cependant aussi son jour de fête : c'est le jour des morts. En cette solennelle occasion l'obscurité disparaît devant l'éclat des illuminations, et le silence habituel est remplacé par le tumulte d'une foule empressée. On a fait à l'avance la toilette des cadavres; on les a dépouillés de leurs vêtemens surannés pour les revêtir d'une parure nouvelle; et, pour que rien ne manque à leurs atours, les visiteurs se disputent à qui chargera leurs mains de gros bouquets, à qui parera de fleurs fraîches et odorantes leurs fronts desséchés. Mais, comme on le voit souvent dans nos cimetières de France, ce devoir mélancolique et pieux n'est jamais rempli par des épouses et des mères; car, par une loi bizarre, nulle femme *vivante* n'est admise à visiter ce tombeau, et nulle femme morte à l'habiter. »



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE DUC D'ORLÉANS,

ROI DES FRANÇAIS.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, naquit à Paris le 6 octobre 1773, c'est-à-dire deux ans après l'époque où son père résista avec courage à la dissolution des parlemens sous le ministère du chancelier Meaupou et refusa de siéger dans le nouveau corps qu'on avait ironiquement appelé *le parlement Meaupou*. D'abord il porta le titre de duc de Valois; il prit celui de duc de Chartres lorsque son père devint duc d'Orléans.

Il fut élevé par M^{me} de Genlis dans les principes de l'*Emile* de J.-J. Rousseau avec ses deux frères les ducs de Montpensier et de Beaujolais, dont il était l'aîné. Le duc de Chartres se montra de bonne heure digne de cette éducation. A l'âge de quinze ans, en visitant dans la Normandie le Mont-St.-Michel, il brisa la fameuse cage de fer où un journaliste hollandais fut enfermé dix-sept ans pour avoir écrit contre Louis XIV!

L'amour d'une grande liberté commençait à poindre au milieu des ténèbres de l'esclavage, le prince la salua des premiers; on le voyait suivre avec assiduité les discussions de l'assemblée nationale et s'enthousiasmer comme un plébéien aux accens de ces orateurs français qui rappelaient les beaux temps de la Grèce et de Rome.

Un décret de l'assemblée constituante avait enjoint aux colonels propriétaires de quitter la carrière militaire ou de prendre le commandement effectif de leurs régimens; le duc de Chartres, dévoué à sa patrie, n'hésita pas à se mettre en personne à la tête du 14^e régiment de dragons, qui portait son nom et se trouvait alors en garnison à Vendôme. Là, par son courage et sa présence d'esprit, il sauva un prêtre non assermenté que la multitude voulait massacrer comme accusé d'avoir regardé avec mépris une procession dirigée par un prêtre constitutionnel; là, il arracha des flots un ingénieur près de périr. Vendôme honora son courage de la couronne civique.

A peine âgé de 19 ans, il avait rempli les fonctions de commandant de place à Valenciennes; il était maréchal-de-camp; il servit d'abord sous le général Biron, combattit à Boussu et à Quaragnon, et rallia les fuyards qui de Quiévrain se jetaient sur Valenciennes. Le prince passa successivement sous les drapeaux de Luckner et de Kellerman, de Kellerman qui devait l'associer à son triomphe de Valmy.

Le grade de lieutenant-général et le commandement de Strasbourg furent offerts le 11 novembre au duc de Chartres. » Je suis trop jeune pour m'enfermer dans une place, je demande à rester dans l'armée active. » Telle fut sa réponse. Kellerman lui confia la seconde ligne de son corps d'armée, composée de douze bataillons d'infanterie et de six escadrons de cavalerie. Ce fut avec ces forces que, le 30 novembre 1792, le duc de Chartres parut à Valmy. Il défendait le moulin qui eut à soutenir tout le choc de l'ennemi et le feu de ses batteries. Jusqu'au soir, il se maintint à ce poste périlleux, mais impor-

tant, et dans cette grande journée qui fit échouer les projets de la coalition, il put revendiquer sa part du succès.

Il passa ensuite dans l'armée de Dumouriez. Le cinq novembre, en face du camp des Autrichiens retranchés sur les hauteurs de Jemmapes, bivouaquait cette armée inexpérimentée, dans un dénûment presque absolu, manquant surtout de souliers et de pain. La division du duc de Chartres, forte de vingt-quatre bataillons d'infanterie, bivouaquait en avant du village de Pâturage. Le 6, est livré par l'armée française la bataille de Jemmapes. Dans cette action, le prince essaya, avec le centre, de s'emparer du bois de Frinche, qui protégeait le centre des Autrichiens. Leur forte position était défendue par des redoutes meurtrières dont le feu presque à bout-portant semait le désordre et la mort dans les rangs français. Le jeune guerrier fait cesser ce désordre, après de grands efforts, et rallie les fuyards; mais désespérant de rétablir plusieurs bataillons désorganisés, il en forme une colonne qu'il appelle le *bataillon de Mons*; au centre, il place les cinq drapeaux qu'il a arrêtés, il fait battre la charge, et à la tête de ses soldats, un instant auparavant frappés de terreur, il se précipite sur l'infanterie autrichienne placée dans les intervalles des redoutes, y pénètre à la baïonnette, et se rend maître d'une partie de l'artillerie que la cavalerie autrichienne cherchait à ramener dans Mons. Après cette étonnante bataille, le prince acheva avec l'armée le reste de la campagne.

Le duc de Chartres venait d'apprendre que la Convention avait décrété de bannissement tous les membres de la famille des Bourbons qui se trouvaient alors en France. Il conjura, par ses lettres, son père de le suivre avec tous les siens en Amérique; mais une fatalité meurtrière attachait à Paris le malheureux Philippe-Égalité; elle y dressait mystérieusement son échafaud!!!

L'échec que nous essuyâmes à la bataille de Nerwinde, livrée le 18 mars 1793 par les armées réunies de Miranda et de Du-

mouriez, est présent à toutes les mémoires, et personne n'ignore que dans cette malheureuse affaire, le duc de Chartres, qui commandait le centre de l'armée, se distingua par ses attaques à la tête de l'infanterie, et qu'au moyen d'une retraite pleine d'habileté, il suspendit la marche victorieuse de l'ennemi.

Après la défaite de Nerwinde, frappé d'un décret d'arrestation pour avoir manifesté avec trop de franchise son horreur pour les excès révolutionnaires, le prince abandonna sa patrie. Arrivé à Mons, après avoir couru des dangers, il y trouva, au quartier-général du prince de Cobourg, l'archiduc Charles. Ce prince lui fit l'accueil le plus flatteur; il lui offrit même le grade de lieutenant-général dans l'armée autrichienne. Le guerrier de Jemmapes répondit en demandant un passeport pour la Suisse; il l'obtint, il partit!!!... En parcourant en fuitif la Suisse, sous le nom d'un voyageur anglais, accompagné de son aide-de-camp César Ducrest, il apprit par un journal l'arrestation de toute sa famille. Bientôt il rejoint à Schaffouse Mlle d'Orléans sa sœur, qui y était arrivée avec Mme de Genlis. Envain il cherche un asile dans plusieurs villes, partout il lui est refusé. Résolu à se sacrifier, il veut cependant assurer un refuge à la princesse. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il parvint à faire recevoir Mlle d'Orléans et Mme de Genlis au couvent de Sainte-Claire, à Bremgarten. Le frère et la sœur se séparèrent pour ne se revoir qu'après quinze ans de malheurs... Le duc de Chartres manquait d'armes, de compagnons, d'argent. Il commença seul et à pied ses courses aventureuses dans la Suisse. Il parcourut les bords des lacs de Genève et de Neuchâtel; il passa à Vevay, à Clarens et traversa les cantons de Schwitz et d'Ury.

Sur une lettre de M. de Montesquiou, le duc de Chartres revint à Bremgarten. Ce généreux ami, qui n'avait cessé de veiller sur lui, lui proposa une place de professeur au collège de Reichnau, dirigé par un homme qui lui était dévoué, M. Aloyse Fost. Sûr du secret, le prince accepta et échangea son nom contre celui de Corby, emprunté à un mar-



chand du Palais-Royal. Il subit comme le plus obscur précepteur le sévère examen des chefs du collège. Reçu professeur d'une voix unanime, il enseigna, pendant huit mois, la géographie, l'histoire, les mathématiques, les langues française et anglaise; personne ne pénétrait le mystère, et dans ce singulier état, il ne se distinguait que par l'estime de ses confrères et l'amour de ses disciples. Les souvenirs de la patrie le soutenaient au milieu de si rudes épreuves. Il oubliait dans l'exil, l'ingratitude des hommes, et songeait avec délices à la France. Tout-à-coup, il apprend que la tête de son père a roulé sur l'échafaud. Pour comble de malheur, le nom de Corby ne le protège plus; son vrai nom est connu; les assassins peuvent l'atteindre; où les fuir? Son cœur ne sympathisait qu'avec les pays de liberté;.... il porta ses regards vers l'Amérique.

Il était prêt à franchir les mers, mais ses ressources pécuniaires touchaient à leur fin; force fut de rester en Europe. Ennemi de l'oisiveté, avide de grands spectacles, il se disposa à partir pour les régions septentrionales. Au mois d'avril 1795, Copenhague le reçut dans ses murs et le souverain du Danemarck y présenta de ses mains des passeports à l'illustre voyageur. Après avoir traversé le Sund et plusieurs villes de la Suède, il se rendit en pèlerinage à Frédérikstadt, immortelle par le trépas de Charles XII, et pénétra jusqu'au pays des stupides Lapons. La Finlande avec son ciel d'airain éveilla sa curiosité, il ambitionnait de parcourir cette contrée où naguère, par une victoire complète, Gustave III avait vengé la Suède des désastres de Pultawa. Ce n'était point un enthousiasme de jeunesse qui l'entraînait dans ces voyages périlleux; mais un noble désir de s'instruire: ainsi dans la Finlande, il étudiait, comme un vieux capitaine, le théâtre de la mémorable guerre que ce pays venait de soutenir. A son arrivée à Stockholm, il fut reconnu dans son modeste déguisement, et la cour de Suède célébra sa présence par les plus brillantes fêtes. Après Stockholm, il visita la Dalécarlie.

En 1796, le duc d'Orléans (nom qu'il portait depuis la mort

de son père) avait terminé son voyage du Nord; il se reposait à Hambourg de ses fatigues; l'intrigue des cours vint l'assiéger dans cette ville. Pour le gagner au parti de l'étranger, on fit briller à ses yeux des trésors et des honneurs; le prince se trouvait dans un dénûment absolu, le glaive révolutionnaire flamboyait toujours sur sa tête, mais son cœur n'avait point cessé d'être fidèle à la France; les émissaires de Coblenz ne reçurent de lui que des paroles de mépris.

Cependant les deux frères du prince gémissaient à la fleur de l'âge dans les cachots de Marseille, le duc de Montpensier y gémissait depuis 43 mois. . . . Madame la duchesse d'Orléans, mère tendre et dévouée, s'était consumée en de stériles efforts pour obtenir l'élargissement de ses enfans. Lorsque le gouvernement s'adoucit, il demanda impérieusement qu'en échange de la liberté des deux jeunes captifs, l'aîné de sa famille abandonnât l'Europe. Aussitôt l'auguste princesse, à qui les sentimens généreux de son fils étaient connus, l'informa des conditions du Directoire par une lettre qu'il reçut en août 1796 dans le duché d'Holstein.

Voici la réponse du duc :

« Quand ma tendre mère recevra cette lettre, ses ordres seront exécutés et je serai parti pour l'Amérique, je m'embarquerai sur le premier bâtiment qui fera voile pour les États-Unis. Et que ne ferais-je pas après la lettre que je viens de recevoir! Je ne crois plus que le bonheur soit perdu pour moi sans ressources, puisque j'ai encore un moyen d'adoucir les maux d'une mère si chérie, dont la position et les souffrances m'ont déchiré le cœur depuis si long-temps. . . . Ce n'est pas cependant que je cherche à me plaindre de ma destinée; et je n'ai que trop senti combien elle pouvait être plus affreuse. Je ne la croirai même pas malheureuse, si, après avoir retrouvé mes frères, j'apprends que notre mère chérie est aussi bien qu'elle peut l'être, et si j'ai pu encore une fois servir ma patrie en contribuant à sa tranquillité et par conséquent à son bonheur; il n'y a pas de sacrifice qui

» m'ait coûté pour elle, et tant que je vivrai, il n'y en a point
» que je ne sois prêt à lui faire. »

Le prince était à Philadelphie le 12 octobre 1796. Aussitôt que les ducs de Montpensier et Beaujolais furent sortis des forts de Marseille, ils s'embarquèrent pour le rejoindre, mais ils ne purent le presser dans leurs bras qu'en février 1797. Le duc d'Orléans proposa aux deux jeunes princes de voyager dans l'intérieur des États-Unis; ils acceptèrent avec joie, et tous trois ils partirent à cheval accompagnés d'un seul domestique. Après trente ans, nous contemplons encore avec admiration les trois illustres exilés à Mount-Vernon à la table frugale de Washington, silencieux, attentifs aux paroles du grand homme, et avant de se séparer de lui pour jamais, recevant sa bénédiction républicaine.

A leur retour, à Boston les princes reçurent une affreuse nouvelle, ils apprirent la déportation de leur mère. Leur commune pensée était de se réunir à elle. Ils s'embarquèrent pour la rejoindre en Espagne où elle avait été transportée; mais dans la traversée on les instruit que le souverain de ce royaume leur ferme ses états et que, s'ils osent y débarquer, ils les reléguera à la Nouvelle-Orléans. Les princes ne voient d'autre moyen de sauver leur liberté que de se réfugier en Angleterre. En février 1800, ils arrivèrent à Londres après de grandes difficultés surmontées.

Le duc d'Orléans, qui, jusqu'à présent, a voyagé sous un nom emprunté, parmi des peuples en paix, n'abandonne plus désormais l'Europe; son nom n'est point un mystère, il l'avoue lui-même, et les factions se pressent à ses côtés. L'enthousiasme de la liberté et le courage que nous avons admirés en lui ne suffisent plus; au bord du précipice, il ne peut s'en garantir que par une prudence consommée. La période de sa vie qu'il nous reste à parcourir prouvera que de bonne heure il a possédé au suprême degré cette vertu des rois. Il vient d'arriver à Londres avec ses deux frères, d'une tête et d'une âme ardentes; à Londres se tramait alors, et sous la main des Bourbons, la fameuse coalition contre la France; il consent à voir

ses augustes parens, il écrit à Louis XVIII, qui se trouvait à Mittau, mais il s'interdit sévèrement toute discussion politique. On conjure les trois princes de se ranger sous les drapeaux de l'émigration, ils refusent avec fermeté. Le duc d'Orléans ne songe qu'à rejoindre sa mère, il consacre tous ses efforts à réaliser ce projet, qui lui a coûté déjà tant de fatigues; n'ayant pu y réussir, il s'établit avec ses frères dans un charmant asile à Twickenham, et s'y plonge dans l'étude. Le commerce de l'Angleterre, son économie politique, ses lois, tous les secrets de la civilisation de ce pays deviennent l'objet de ses laborieuses investigations et de ses entretiens avec les hommes distingués qui le visitent dans sa retraite. Mais le malheur vint encore suspendre ses paisibles travaux. Le duc de Montpensier mourut en 1807, d'une maladie de poitrine. Le duc de Beaujolais était menacé d'une fin semblable. En 1808, il expire dans les bras de son frère, à Motte où il l'avait conduit, sur l'invitation des médecins de l'Angleterre. Dévoré de chagrin, le malheureux prince s'enfuit à Messine; de Messine, il passe à Palerme, où Ferdinand IV, roi de Sicile, et Marie-Caroline d'Autriche, son épouse, l'avaient invité à se rendre. Il y reçut l'accueil le plus honorable. Ferdinand s'occupait de préparatifs de guerre pour défendre ses droits à la couronne d'Espagne contre les usurpations de Napoléon; il chargea de l'expédition son second fils, Léopold, et proposa au duc d'Orléans d'accompagner ce prince. Convaincu de la légitimité de la cause de son hôte, ce dernier prince accepta. L'Angleterre avait, par son ambassadeur, approuvé cette expédition. Cependant, à l'arrivée à Gibraltar des deux princes, le gouverneur de la place leur notifia qu'ils n'entreraient point en Espagne. Léopold fut enfermé dans la ville pendant deux mois, et le duc d'Orléans transporté à Londres, où il manifesta toute son indignation contre le gouverneur de Gibraltar, mais sans succès. Le prince, après avoir inutilement tenté de rejoindre son auguste mère, à Figuières, retourne à la cour de Palerme. La fille du Roi, la princesse Amélie, avait fixé son cœur par ses brillantes quali-

tés. Il demanda sa main, elle lui fut accordée avec joie par l'impératrice Marie-Caroline elle-même, fière de s'allier à un digne descendant d'Henri IV. Au milieu des fêtes du mariage, qui fut célébré à Palerme le 25 novembre 1809, on voyait Mlle d'Orléans et son auguste mère rendues enfin à la tendresse des deux enfans qui lui restaient.

Le prince ne tarda pas à être surpris, au milieu des douceurs de l'hymen, par un message de la régence de Cadix. Les immortels défenseurs du rocher de l'île de Léon appelaient à eux le héros de Jemmapes. Un commandement général était offert au prince avec tous les honneurs dus aux infans d'Espagne. L'enthousiasme de la liberté se ralluma dans son âme; il vola au secours des héroïques Cortès.

Mais l'Angleterre avait lâchement arrêté que le nom du prince ne serait pas associé à la révolution espagnole, elle redoutait ses talens et son épée. Elle réussit à faire rétracter les promesses de la régence et à contraindre le duc d'Orléans de retourner à Palerme. Une révolution l'y attendait. L'imprudente Marie-Caroline d'Autriche, qui tenait son mari asservi à ses volontés, joignait au malheur d'avoir perdu la couronne de Naples, tombée aux mains de Murat, celui d'opprimer ses sujets. Le duc d'Orléans en gémit, il revendiqua les immunités nationales et les privilèges dont le peuple sicilien jouissait depuis huit siècles. La reine fut inflexible, elle osa même faire arrêter les membres du parlement sicilien qui s'étaient élevés avec plus de courage contre ses tentatives de tyrannie. Le prince en fut indigné, il se retira à la campagne. Cependant ses prédictions se réalisaient; le monarque était réduit à se démettre de l'exercice de l'autorité royale en faveur du prince héréditaire, et une constitution nouvelle vengeait le peuple de ses affronts.

Tout-à-coup le duc d'Orléans apprend que les portes de la France, qui lui avaient été fermées vingt ans, lui sont enfin ouvertes par la chute de Napoléon. Il part sur-le-champ pour Paris, et bientôt il salue cette terre de la patrie qu'il a toujours aimée. Au mois de juillet 1814, il s'embarqua pour aller cher-

cher sa famille à Palerme. Mais soudain Napoléon reparaît.

Envoyé par le roi à Lyon, le duc d'Orléans y assista à un conseil présidé par *Monsieur*, et où il fut reconnu qu'il fallait céder la ville à Bonaparte. Il revint à Paris, et pour mettre sa famille en sûreté, il la fit passer en Angleterre, ne gardant auprès de lui que sa sœur. Puis il se rendit dans le département du Nord, dont le commandement lui avait été confié. Dans toutes les villes qu'il traversa, il fut accueilli par un enthousiasme général. Il manda le 20 mars à tous les commandans :

« De faire céder toute opinion au cri pressant de la patrie ;
 » d'éviter les horreurs de la guerre civile, de se rallier autour
 » du roi et de la Charte constitutionnelle, surtout de n'ad-
 » mettre, sous aucun prétexte dans nos places, les troupes
 » étrangères. »

Le 24 mars 1815, le duc d'Orléans, ne pouvant continuer ses opérations, et n'ayant pas reçu d'ordres du roi à son départ, quitta Lille pour rejoindre sa famille en Angleterre.

Le prince se fixa avec sa famille dans cet aimable exil de Twickenham qu'il avait déjà habité avec ses malheureux frères; il continua à s'y livrer à l'étude. De retour en France après la restauration, il accepta le rôle que lui avait donné la famille ombrageuse des Bourbons; il ne chercha point à intervenir dans le maniement des affaires dont on l'éloignait. Mais il n'en a pas moins manifesté et suivi avec persévérance les principes d'une sage liberté. Il n'a cessé d'accorder aux beaux-arts la plus généreuse protection et d'honorer de son amitié les hommes que la France révère. De concert avec son auguste épouse, il a donné une éducation publique à ses enfans pour les associer à cette génération nouvelle dont ils partagent déjà les sentimens et dont ils feront la gloire.

La famille du duc d'Orléans compte cinq princes : le duc de Chartres, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc de Penthièvre et le duc d'Aumale, et trois princesses.

(*Le Voleur.*)

CHRONIQUE.

21 AOUT.

Le mois de juillet sera célèbre dans les fastes de la liberté :

Le 26 juillet 1584. Édit des confédérés des Pays-Bas , par lequel ils renoncent à l'obéissance de Philippe II.

Le 11 juillet 1690. Bataille de la Boyne , où Jacques II vaincu perd le trône d'Angleterre.

Le 4 juillet 1776. Déclaration de l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Le 14 juillet 1789. Prise de la Bastille.

Le 27 juillet 1830. Révolution parisienne.

— Le premier dimanche qui suivit la nomination du lieutenant-général du royaume , un curé des environs de Paris entonna vers la fin de l'office le *Domine salvum fac regem*. Arrivé au *fac*, il s'arrêta tout court ; on attendait la suite , lorsque , sans s'intimider , le bon curé reprit d'une voix mâle et de toute la force de ses catholiques poumons : *Domine salvum fac le gouvernement provisoire !...*

— On racontait les détails du triste voyage de Charles X et de sa famille , quelqu'un dit que c'était le convoi du pauvre ; *moins le chien*, répliqua M. Salvandy.

— Un avocat d'une petite ville des environs de Lyon, défendant un individu accusé du vol d'un ciboire, posait dernièrement en fait qu'il y avait une attraction tellement invincible entre l'homme et le métal, qu'on ne pouvait savoir si le prévenu avait attiré le calice, ou bien si c'était le calice qui avait attiré le prévenu, de sorte qu'il résultait d'un pareil système de défense que c'était le ciboire qui, coupable, avait volé l'accusé.

— Dans la seconde semaine du mois dernier, pendant que les humains regardant le soleil ne trouvaient rien changé dans sa brillante physionomie, à en croire les astronomes, il passait devant son disque une tache de la longueur seulement de *huit mille deux cent cinquante lieues géographiques*.

— Le gouvernement des Pays-Bas vient de faire publier des recettes pour composer des vins de Lunel, d'Arbois et de Champagne mousseux avec les pommes du pays, le sucre et les épices de ses colonies.

— D'après les droits perçus par le gouvernement russe sur les journaux étrangers introduits dans l'empire, le *Moniteur* coûte à un abonné de Saint-Petersbourg 348 francs par an, les autres journaux politiques reviennent à 208 francs, et le *Mercur des Salons* à 144.

— Le peintre Léonard Peigner, actuellement à Vienne, y exécute les plus belles vues avec les seules nuances de la couleur verte.

— On fabrique à Waidhofen, sur l'Ips, en Autriche, des hameçons d'acier si fins, que 6,310 ne pèsent qu'une demi-once, du prix de 67 fr. 60.

— Aux États-Unis, la province de Géorgie vient de donner aux autres gouvernements de l'Union un exemple de galanterie judiciaire qu'ils suivront sans doute. Une nouvelle loi dispense toutes les femmes de paraître devant les tribunaux comme témoins, excepté dans les affaires criminelles. Autrement, elles peuvent donner leur témoignage de chez elles et sans se déranger.

THÉÂTRES.

ODÉON. — Tout Paris connaît le *Joueur*, *Rochester*, l'*Auberge des Adrets*, et tant d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait la fortune de quelques théâtres du Boulevard, par conséquent tout le monde connaît l'acteur qui leur a procuré une vogue soutenue, ce Frédéric Lemaistre, au talent si heurté, si audacieux, si original. Dépouillant la toge mélodramatique, cet acteur vient de chausser le cothurne. Du Boulevard, s'élançant sur la scène de l'Odéon, c'est sous les traits du conspirateur Procida qu'il s'est montré aux spectateurs de la rive gauche de la Seine. Sa nouvelle tentative a été couronnée du plus heureux succès; quelque soit le genre qu'il exploite, quelque soit le théâtre qui l'adopte, M. Frédéric Lemaistre n'y sera jamais déplacé. Talent original et fécond, il n'a qu'à modérer sa verve pour obtenir d'unanimes applaudissemens.

PORTE-SAINT-MARTIN. — La censure, cette censure dramatique si niaise, si absurde, en horreur à tous les bons esprits, ne s'avise-t-elle pas de vouloir se faire regretter?... — Impossible! — Vraiment, oui! et je la pleurerai de bon cœur quand on nous donnera des pièces nouvelles comme celle que le théâtre de la porte Saint-Martin vient de faire représenter sous le titre de *la Première Nuit*. Croirait-on que les auteurs de cet ouvrage sont parvenus à gâter un des romans les plus gais, les

plus divertissans de M. Paul de Kock? *La première nuit* n'est qu'un épisode de *Monsieur Dupont*, ce livre si gai, si amusant, qui nous a tant fait rire. Le pauvre Dupont, métamorphosé en Thomassin, est d'une pâleur désespérante ainsi que sa petite femme; et puis, il y a un amoureux si nul, si faible; et puis, on sait si peu ce qu'ont voulu dire et faire les auteurs, qu'on est bien forcé de convenir que dame Censure s'était montrée bienveillante, pour le public, en retenant dans ses cartons *la première nuit*.

Gymnase dramatique. — C'est mardi dernier que le *Gymnase dramatique* a fait son ouverture, après six semaines d'un relâche dont on a fait un excellent usage. Une foule immense assistait à l'inauguration de ce joli temple consacré au vaudeville de bon ton, à la divinité créée par M. Scribe. On voulait s'assurer de ses propres yeux de la prompte et miraculeuse métamorphose qui vient de s'opérer dans ces lieux si long-temps obscurs, incommodes et enfumés.... Qu'on se hâte, car il semble en effet qu'une fée bienfaisante se soit arrêtée sur le boulevard Bonne-Nouvelle pour élever un nouveau palais d'Armide à la place de l'ancre noir et malfaisant qu'on y a vu trop long-temps.

— Au cri de liberté jeté par la France, tous les théâtres se sont émus, et voilà que grands et petits se hâtent de briser les entraves où on les retenait depuis si long-temps. Partout on travaille avec ardeur : l'Odéon offre une pièce de circonstance à ses habitués, *Douze jours après*; le Vaudeville, les 27, 28 et 29 juillet; la Porte-Saint-Martin prépare *la Veille, le Jour et le Lendemain*; l'Ambigu, *un Coup d'état sous Charles-le-Simple* ou *les Barricades*; la Gaieté, les *Trois filles de la Veuve*. Mais comme il arrive toujours, les petits sont les plus hardis, les plus empressés. Déjà l'on fredonne le vaudeville sur la scène du Luxembourg : le théâtre où Bobineau, d'immortelle mémoire, charmait notre enfance, renverse ses vieux tréteaux et commande à ses auteurs les plus dignes de confiance des chefs-d'œuvre débarrassés de toute la contrainte à la quelle les condam-

naient les parques ministérielles! *Le petit Lazari* a remisé ses acteurs de bois; les marionnettes sont dans l'armoire avec la passion de N. S., le *Bombardement d'Alger* et *Arlequin avalé par la baleine*; des acteurs de chair et d'os, pensionnaires mécontents de M. Comte, ou adeptes nouveaux doués de la céleste inspiration, parlent, chantent, sur ce même théâtre où naguère on n'entendait que les pas un peu trop pesans d'Arlequin, de Colombine et de Cassandre. Aux Funambules, aux Acrobates entre les exercices classiques de la corde roide et tendue et une pantomime où brille dans tout son éclat le talent de Debu-reau, le joyeux fils de Momus, reçoit aussi un quotidien hommage. Partout les violons se mettent d'accord, les auteurs cherchent des rimes; partout l'on chante, ou l'on va chanter. N'est-ce pas bien prouver que nous sommes Français?... Et, quand on pense qu'il y a des gens qui voulaient nous empêcher de rire et de répéter de joyeux refrains!... Heureusement, comme disent les romantiques, ils sont... *enfondés*.



REVUE DES MODES.

On ne peut prévoir quelle action vont exercer sur nos mœurs nouvelles les mœurs simples et bourgeoises du prince qui vient d'être appelé au trône. Il serait peut-être fâcheux que par imitation tout luxe fut proscrit parmi nous. On sait que le commerce en France se compose surtout des produits de luxe, qui sont les matières premières pour l'exploitation des objets d'un usage plus général. Cette réaction de simplicité contre la somptuosité de l'ancienne cour est certainement une des causes de popularité du nouveau Roi, et la malveillance même ne saurait se récrier contre la facilité d'un pareil succès; mais l'industrie de nos manufactures, la prospérité de tant d'artistes dévoués à cette célébrité d'élégance si bien établie chez nous, font de la mode une nécessité nationale. Le Roi voudra la protéger nous n'en doutons pas, et les princesses d'Orléans y donneront cette attrayante influence de la jeunesse, des grâces et d'une touchante aménité.

— Les ceintures en rubans sont un si joli accessoire pour les toilettes de jeunes personnes qu'on peut les considérer comme une de ces modes qui passent, reviennent, mais existent toujours. Nous en avons vu plusieurs dernièrement qui étaient exécutées avec une fraîcheur et une grâce charmante.

Elles sont d'un avantage parfait pour la tournure en ce qu'elles évitent beaucoup la poitrine et retombent fort bas sur les manches où elles forment jockeys. Elles se composent d'un large ruban froncé en diminuant vers la ceinture et découpé en dents de loup entourées et ornées au milieu de jolies broderies en soie plate.

— Auprès des ceintures en gros grains brodées ou à raies on voit maintenant des ceintures à carreaux dans les nuances écossaises.

— Ce que nous avons remarqué de plus nouveau et de plus élégant dans la toilette de cette saison ce sont des cannezouts en gros de Naples blanc portés avec des jupons d'organdie rose ou couleur souffre. Ils ont le dos plat, un collet carré rabattu, entouré d'une petite blonde, les manches étroites du bas, et une ceinture très-haute. Avec ces cannezouts on porte autour du cou une petite cravate d'organdie pareille au jupon, festonnée et brodée en soie plate. Au bas des manches un bracelet d'émail, ou un ruban uni fermé par une attache d'or bruni.

— Dans les demi-toilettes et même pour rester chez soi on entremêle encore des nœuds de rubans de gaze aux coques des cheveux. Dans ce genre une jolie disposition de coiffure est une large natte formant couronne au-dessus du front. Une coque de ruban passe sous cette natte et tombe vers l'oreille, tandis que, du côté opposé, deux autres coques s'élèvent au-dessus de la natte. Les cheveux en bandeau sur le front vont très-bien avec cette coiffure.

— Pour remplacer les petits bonnets, quelques femmes font chiffonner sur leur tête des fichus de tulle brodé qui traversent les coques de cheveux et dont les pointes retombent de chaque côté du cou.



LES VOYAGEURS ANGLAIS EN ITALIE.

On parle beaucoup des populations si diverses de l'Italie et de ce qui les distingue. Mais dans le nombre il en est une qu'on oublie, bien qu'au-delà des Alpes elle joue un rôle important : je veux parler de la population des voyageurs, population aussi nombreuse que variée. Aux approches de l'hiver, on la voit, comme une nuée d'oiseaux de passage, paraître au sommet des Alpes, et de là s'abattre sur le beau pays où le soleil est chaud, où le ciel est serein ; puis elle se divise, court de ville en ville, envahit des quartiers, occupe les églises, remplit les salons, couvre les promenades. On la reconnaît à ses regards errans, à sa marche rapide. C'est véritablement une nation dans une nation, et une nation toujours en mouvement.

Cette nation pourtant est loin d'être homogène. Venue de tous les points du globe, elle garde des empreintes fort diverses, et se mêle sans se confondre jamais. Ainsi un Français ne peut être pris pour un Allemand, ni un Anglais pour un Russe. Tous sont voyageurs, et, à ce titre, tous se ressemblent sous quelques rapports ; mais chacun dans sa manière de voyager porte un caractère et un esprit qui ne sont qu'à lui seul.

C'est ce caractère, c'est cet esprit dont je vais essayer de saisir quelques traits.

Parlons d'abord des Anglais. Les Anglais, comme on sait, forment plus des sept huitièmes du peuple voyageur. C'est à tel point que dans beaucoup de lieux, anglais et voyageur sont synonymes, comme en Irlande anglais et protestant. Leur passage d'ailleurs, non moins que celui des cailles, est partout régulier et simultané. « Dans un mois, se dit-on sur la route de Rome à Naples, nous aurons le passage des Anglais; » et jamais, en effet, le passage des Anglais ne manque. Tous prennent leur volée de Rome à certain jour pour rester à Naples un certain temps et revenir à Rome à certaine époque. Rien, pour la grande majorité, qui puisse déranger ce calcul. L'année que j'étais en Italie il s'est trouvé que leurs cinq semaines de Naples ont été affreuses; constamment de la pluie, du vent et même de la neige; le Vesuve est jusqu'à la fin resté voilé, et les plus belles courses, celles de Pœstum, par exemple, ont été impossibles. Les Anglais n'en sont pas moins tous partis au jour marqué. Ils avaient passé à Naples le temps de rigueur.

C'est qu'en effet ce n'est pas pour s'amuser que les Anglais viennent en Italie. On peut les diviser en deux grandes classes : ceux qui, par économie, quittent Londres avec toute leur famille, et les jeunes gens qui voyagent au sortir d'Oxford ou de Cambridge. Les premiers (ceux qui quittent Londres par économie) ont en général deux ou trois voitures, un cuisinier et cinq ou six domestiques. Ils louent une maison, ouvrent salon, vivent entre eux, et, s'ils sont amateurs des arts, montent un théâtre de société. Quant aux seconds, un voyage n'est point pour eux un plaisir. Ils font leur France et leur Italie (c'est l'expression) comme on fait son droit et sa philosophie, ou plutôt comme on est de la conscription. Et ne croyez pas que leur but soit de s'instruire. Qu'y a-t-il à apprendre hors de la vieille Angleterre? Mais il faut se distinguer des pauvres hères qui ne sont pas assez riches pour quitter le sol natal; mais il importe de prendre rang à Londres parmi les fashionables du West-

End. Aussi, pendant ce temps d'épreuve, sont-ils en général aussi ennuyés qu'ennuyeux. Ils viennent pleins de préjugés et s'en retournent comme ils sont venus. Rien ne leur plaît ; tout les dégoûte, tout les indigne, tout, jusqu'aux usages les plus indifférens. Le climat, le ciel même, ne trouvent pas toujours grâce à leurs yeux. J'ai voyagé avec un jeune Écossais qui avait pris son parti d'avoir plus froid à Rome qu'à Édimbourg. Il était enchanté quand une bise un peu vive se faisait sentir, une pluie bien froide le ravissait, un épais brouillard le rendait triomphant. Pour rien au monde d'ailleurs il n'eût renoncé à une de ses habitudes. Au commencement d'une longue journée, il fallait s'arrêter une heure pour prendre son thé ; et la seule fois que je l'aie vu en colère, c'est quand je lui proposai de déjeuner en voiture.

A ces deux classes de voyageurs il en faut sans doute ajouter quelques autres. Ainsi un des plus riches ducs d'Angleterre fit annoncer, l'an dernier, dans les journaux qu'il partirait pour l'Italie avec six berlines, et que ceux de ses amis qui voudraient faire le voyage à ses frais n'avaient qu'à inscrire leur nom chez son portier. Ainsi encore (et ceci est plus sérieux), désolés de ne pouvoir entrer à Londres dans le monde *fashionable*, ce monde si étroit et si bien barricadé, bon nombre d'Anglais viennent sur le continent, pour, chez l'ambassadeur au moins, s'approcher des mortels privilégiés dont, *at home*, ils sont tenus à distance. Le dernier ambassadeur anglais à Florence voyait son salon envahi par ces sortes de voyageurs et s'en plaignait quelquefois. Mais voyageur d'économie ou de devoir, de luxe ou de vanité, tous se ressemblent en un point, la plus parfaite indifférence pour ce qu'ils sont supposés venir voir. Partout où il y a des statues et des tableaux vous les rencontrez pourtant ; mais comment ? l'air effaré, le cou raide, la physionomie impassible et les mains dans les poches. En un clin-d'œil ils ont vu quarante tableaux et cinquante statues : un inventaire ne serait pas aussi prompt. Je me souviens qu'à Florence, je visitais un jour la galerie de l'Académie des beaux-arts, ga-

lerie où des tableaux de choix sont rangés par époque et jettent une vive lumière sur l'histoire de la peinture. Accompagné du gardien, j'avais fini d'examiner un des côtés de la galerie, quand la sonnette retentit avec fracas. C'étaient trois Anglais, qui, comme des gens habitués à cette espèce d'exercice, allèrent tout droit se planter devant les premiers tableaux, ceux de Cimabue et de Giotto. Comme le gardien me quittait pour eux, je me plaignis. « Soyez tranquille, me dit-il avec un coup d'œil italien, ce sont des Anglais : ils vous auront rattrapé » avant que vous n'ayez vu ce tableau. » Il ne leur fallut en effet que le temps d'arpenter la galerie à grands pas et avec grand bruit. Vers le milieu pourtant un d'eux découvrit sur une table une de ces larges lorgnettes de carton qui, noires en dedans, servent à concentrer la lumière. Cela lui parut singulier, et il s'arrêta pour regarder le premier tableau venu à travers. Mais ses compagnons le pressèrent ; et, comme le gardien l'avait prédit, en une minute ils furent tous les trois près de moi, en deux ils eurent tourné les talons et repassé le seuil de la porte. *Ebbene ! signor !* me dit le gardien en revenant et serrant dans sa poche les deux pauls de rigueur.

Pour les antiquités, c'est autre chose, et les Anglais voyageurs en paraissent fort amoureux. Ce n'est pas qu'ils les regardent beaucoup plus ; mais ils manquent rarement d'en mettre quelque chose dans leur poche pour leur collection. C'est à cela que les antiquités sont surtout bonnes, selon eux. Tant qu'il s'agit de monumens tout-à-fait dégradés, peu importe. Par malheur, il leur arrive de les dégrader exprès. De l'aveu de tous les gardiens, ils ont, plus que les années, contribué à dégrader Pompéïa, et, à la Villa-Adriana, j'en ai vu lancer une pierre contre un voûte peinte à fresque, pour en faire tomber un petit morceau de stuc rouge ou bleu. Que leur importait la Villa-Adriana ? Ce petit morceau de stuc devait figurer sur une cheminée, dans leur maison de campagne, et témoigner de leur goût pour les arts. Peu d'Anglais d'ailleurs qui aillent goûter la sublime douceur de ces promenades sans but, où l'on

erre de ruine en ruine, où l'on revoit ce qu'on a mille fois vu. Quand ils ont été au Colysée deux fois, et qu'ils en ont pris un morceau, ils sont contents.

« Allez-vous demain à Valle? Tamburini chante et la Mombelli. — Non : il y a opéra anglais chez lady ***; on y joue *Guy Mannering*, musique de Bishop, cela est bien plus curieux. » Bien plus curieux en effet, car de ma vie je n'ai rien entendu de semblable; rien, si ce n'est de certains concerts à Naples où, au grand amusement de toute la ville, quelques amateurs anglais rivalisaient avec Lablache et Davide. Mais monter à Rome un opéra anglais, le répéter pendant un mois, le chanter ensuite, il y a là une naïveté de patriotisme qu'après six ans, je ne puis me lasser d'admirer. C'est d'ailleurs une chose bien connue que les Anglais en Italie ne voient personne et dénigrent tout le monde. L'hiver que j'ai passé à Rome, un certain salon italien était ouvert à tous les étrangers qui s'y voulaient faire présenter. Là se rassemblait l'élite de la société vraiment romaine, des prélats gens d'esprit, des savans gens du monde, surtout des femmes spirituelles et simples. Cela valait pour le moins *Guy Mannering*. Eh bien! je n'ai, pendant trois mois, vu qu'un Anglais dans ce salon, encore demeurerait-il depuis quatre ans à Rome, et s'était-il en quelque sorte italianisé. Les Anglais sont pourtant aux autres étrangers dans la proportion de sept ou huit à un. Mais qu'aller faire dans une société qui n'a pas les mœurs de Londres, qui ne soupçonne pas l'étiquette, et ne prend jamais de thé le soir? Pauvre société! pauvre nation! Aussi il faut voir comme, dans les livres que l'on écrit à son retour, on l'arrange! Elle n'a pas une vertu, elle a tous les vices.

De tous les hommes civilisés, l'Anglais, je crois, est le moins sensible aux arts, le plus esclave de l'habitude, le moins accessible aux impressions comme aux idées du dehors. Hors de chez lui, en Italie surtout, il n'est donc bon à rien. Prenez-le à la promenade ou au théâtre, dans un salon ou au milieu des ruines, c'est toujours le même air de tristesse, de déplaisir et

d'ennui. L'ennui, tel est le principal trait de son caractère, celui par lequel s'expliquent des bizarreries incompréhensibles. Vous avez, par exemple, entendu dire que les Anglais, en Italie, payaient partout fort cher. Rien n'est plus faux, en Suisse et en Italie du moins. Dans ces deux pays, vous rencontrez à chaque pas des Anglais, et fort riches, qui se disputent pendant une heure pour un franc. Souvent même ils ne s'en tiennent pas là, et, après s'être épanchés en paroles, leur fureur va encore s'inscrire en pathétiques imprécations sur les registres où les voyageurs écrivent leurs noms. J'ai vu l'héritier d'une des plus grandes familles de l'Angleterre maudire en vingt lignes éloquentes l'infime vacher de la Sheideck, « qui lui avait vendu trop cher du fromage et du lait. » A Lauterbrunn, j'ai vu de riches Anglais refuser de payer 4 fr. par tête à une table d'hôte. Au bout d'une heure et demie, quand je suis revenu de la cascade, ils refusaient encore. A Venise, j'ai vu quatre Ecossais, dont le plus pauvre avait 4,000 livres sterling de revenu, arrivant à dix heures du soir, après la journée la plus fatigante, courir toutes les auberges pour obtenir, sur le prix de leurs lits, une diminution de vingt sous. Cependant, dans tous ces endroits, les prix étaient réguliers et les mêmes que tout le monde payait.

Il y a là dedans, je crois, plusieurs choses, outre l'amour de l'argent. L'orgueil britannique, d'abord, qui se révolte à l'idée d'être attrapé, puis le besoin de passer son temps. Dépenser peu est devenu pour les jeunes Anglais qui voyagent une sorte d'occupation et de point d'honneur. Ils se racontent leurs prouesses, et ont beaucoup d'estime pour celui qui, à meilleur marché, a fait un plus grand nombre de lieues. De quelque côté qu'elle vienne, cette manie, au reste, est générale, et tous les voyages qui se publient en portent la trace. *The Diary of an invalid*, par Mathews, est un des plus célèbres. Il a eu dix éditions, et se trouve dans toutes les voitures. Eh bien! avec bonne dose d'injures aux Français, le menu et le prix des dîners qu'on a servis à l'auteur, est ce que j'y vois de plus inté-

ressant. Bien manger et peu payer, on dirait que c'est là le but principal du voyage. Au moment de quitter Palerme pour parcourir la Sicile, un Anglais, homme de sens, désira se joindre à mes compagnons et à moi. Il vint me voir et me dit que deux de ses amis qui, l'année précédente, étaient restés plusieurs mois en Sicile, lui avaient, avant son départ de Londres, confié leur journal. « Ce journal est très-instructif, ajouta-t-il, et peut nous être fort utile; voulez-vous le consulter? » J'acceptai avec joie, et, deux heures après, j'ouvrais le manuscrit précieux. En voici un extrait : « 1^{re} journée. — De Palerme à » Alicata. Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à ***. On » nous a donné six œufs, deux livres de pain et douze oranges; nous avons payé un shilling. A Alicata, pour dîner, » un peu de bœuf mal bouilli, une salade et des poulets assez » durs, prix : trois shillings. Chaque lit : un shilling. 2^e journée. — A Trapani, on n'a pu trouver que des œufs et un » peu de mauvaise viande : nous avons pourtant payé comme » hier trois shillings. C'est trop cher. » Tout était sur ce ton : détail de chaque repas et prix avec remarques... Je prends le second journal, exacte répétition du premier.

Je ne finirais pas si je voulais tout rassembler. Que parmi les voyageurs anglais il soit des hommes d'une autre nature, je le crois; mais ils se perdent dans la foule. Telle est bien d'ailleurs cette troupe vagabonde, qui chaque année s'envole en masse des bords de la Tamise pour venir se poser sur les bords du Tibre et de l'Arno. Elle ne voit rien, n'apprend rien, ne s'amuse de rien.

(*Le Globe.*)



LE GÉANT CANADIEN.

Modeste Mailhoit, natif du Canada, est devenu célèbre aux États-Unis par ses formes colossales et gigantesques. Il pèse 619 livres; sa taille est de 6 pieds 4 pouces et demi, et la circonférence de son corps de sept pieds, plus de la grosseur de quatre hommes ordinaires; sa cuisse a 3 pieds 10 pouces de tour; ses mollets n'ont pas moins de 3 pieds 4 pouces et demi de grosseur chacun. Cet homme est peut-être le plus gros qui existe dans le monde entier. Quoiqu'âgé de 64 ans et chargé comme il l'est du poids de son corps, il a beaucoup de vivacité dans les mouvemens, de majesté dans la démarche. S'il traverse une chambre, son pas est ferme et facile, mais le plancher semble fléchir sous son poids. Lorsqu'il est assis dans son large fauteuil, et que les boucles de ses cheveux blancs flottent sur ses épaules, il a l'air tout-à-fait patriarchal; sa figure respire la santé et le contentement. Les muscles de ses jambes sont forts, mais leurs dimensions énormes s'opposent à ce qu'il y ait de la symétrie et de la régularité dans leur ensemble. Mailhoit respire sans difficulté; il est capable de faire un demi-mille tout d'une traite sans la moindre fatigue. Son appétit est bon, mais excessif. Cet homme extraordinaire descend des premiers colons français établis au Canada. Son père, qui était fermier

à Saint-Jean près de Québec, avait 5 pieds 11 pouces. Il était à la vérité assez mince, mais sa femme n'était pas moins grosse que son fils.

Modeste Mailhoit fut élevé dans l'état de charpentier, et il s'y acquit la réputation d'un ouvrier actif et ingénieux. A la fin de son apprentissage, il construisit un brick avec son frère et navigua pendant huit années, après quoi il confia le commandement du brick à l'un de ses neveux. Le brick partit pour l'Europe, et depuis on n'en a jamais entendu parler non plus que du capitaine. Modeste Mailhoit se livra alors à l'agriculture. Durant plusieurs années il ne fut bruit aux États-Unis que de sa haute stature et de sa force extraordinaire. Il portait sans peine un poids de six cwt. Depuis 24 ans, son corps a pris de jour en jour un nouvel accroissement et il a atteint la grosseur monstrueuse qu'on lui voit aujourd'hui. Mailhoit a une femme et quatre enfans vivans. Un de ses fils l'assiste dans l'exhibition qu'il fait de sa personne aux curieux. Ce fils est d'une taille moyenne et bien proportionnée; mais l'une de ses sœurs, âgée de vingt ans, mariée au Canada, et mère de cinq enfans, pèse environ 300 livres. On peut conclure de là que les descendans de Mailhoit, conserveront de génération en génération cette obésité extraordinaire qui semble être un signe distinctif de leur race. (*American paper.*)



LE SOLDAT BLESSÉ.

Grands citoyens de la grande cité,
Je suis mourant, prenez mes armes,
Mais mon ruban par mon sang acheté,
Rendez-le moi, voyez mes larmes;
Napoléon avant moi l'a porté.

Ma croix!... ma croix!... je la gagnai dans Vienne,
Alors que sous cent mille bras
Tuiles, pavés, mitraille citoyenne,
Semblaient devoir faire en éclats
Crouler sur nous la ville autrichienne.

Qui fut vainqueur alors?... Souvenez-vous
De tant de gloire, notre ouvrage.
Eh bien! hier l'effroi nous glaçait tous;
Hier nous étions sans courage,
L'Helvétien se battait mieux que nous.

Ne croyez pas nos cœurs pusillanimes;
Français, ne nous maudissez pas!
Des deux côtés d'héroïques victimes
S'offraient; et parmi nous, soldats,
Combien sont morts en citoyens sublimes.

Sous votre feu sanglans et foudroyés,
Les uns, le sourire à la bouche,
Vous admiraient, sur leur arme appuyés;
D'autres, déchirant leur cartouche,
Laisaient tomber les balles à leurs pieds.

Ils ont fait plus encor pour votre gloire,
Pour votre bonheur d'aujourd'hui;
Nos ennemis jamais n'y voudront croire;
Enfans, devant vous ils ont fui!
Qu'ils aient leur part dans la grande victoire.

Moi, vieux soldat, j'ai vu nos rangs s'ouvrir;
Entre l'honneur et ma consigne...
Je n'ai point fui; ça m'eut trop fait souffrir;
Mais de vous pourtant je suis digne,
Car contre vous je n'ai pu que mourir.

Voici ma croix!... votre main m'en décore!
Vive la France! adieu... je meurs!
Mais par pitié ne puis-je donc encore
Couvrir de baisers et de pleurs
Mon vieux drapeau, mon drapeau tricolore!...

Et le drapeau sur son front s'abaissa.
Un souvenir, doux comme l'espérance,
Vint un moment suspendre sa souffrance;
Le vétéran contre son cœur pressa
Ce vieux drapeau qui renaît pour l'histoire.
Tous deux semblaient se parler de leur gloire...
Bientôt la foule au loin se dispersa.
Il n'était plus!

Sous la porte du Louvre
On a creusé deux tombes : d'un côté
Sont nos héros morts pour la liberté.
Ah! qu'un trophée immortel les recouvre!

Mais ces soldats qui, même sous nos coups,
 En expirant, faisaient des vœux pour nous....
 Pas une fleur. Dans des partis contraires,
 Nous avons eu des citoyens, des frères.
 Si quelques-uns, égarés un moment,
 N'ont pas heurté d'un refus légitime
 L'affreux devoir qui commanda le crime,
 D'autres près d'eux sont tombés noblement.
 Même à l'erreur, grand peuple, tu pardonnes,
 Viens d'une palme orner leur monument.
 Des deux côtés brilla le dévouement,
 Tous les tombeaux demandent des couronnes.

X.-B. SAINTINE.



LETTRES INÉDITES DE DIDEROT.

(Sous le titre de *Mémoires, Correspondance et Œuvres inédites de Diderot*. M. PAULIN, Éditeur, rue Neuve-Saint-Marc, n° 10, doit faire paraître incessamment plusieurs volumes d'un fort grand intérêt. Nous anticipons sur cette publication, en donnant ici deux lettres extraites de la correspondance de DIDEROT avec Mlle VOLLAND.)

Paris, le 25 juillet 1762.

« Rousseau, dont vous me parlez encore, fait un beau vacarme à Genève. Les peuples, irrités de la présomption de l'auteur et de ses ouvrages, se sont rassemblés en tumulte, et ont déclaré unanimement au consistoire des ministres que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* était la leur. Eh bien! voilà un petit événement, de rien en lui-même, qui aura fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. Oh! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle; si l'on existait pas, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on observât, avec

le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds qu'on appelle des hommes! Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentimens d'horreur ou de douleur violens. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien, si ce sont deux atomes qui se blessent; combien nos sens influent sur notre moral! Le beau texte pour philosopher! Qu'en dites-vous, Uranie?

« C'est précisément, parce que cette *Profession de foi* est une espèce de galimatias, que les têtes du peuple en sont tournées. La raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée.

« Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelque'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées; c'est un homme excessif qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera?... »

Paris, le 19 septembre 1762.

« Il vient de m'arriver une chose qui me donnera une circonspection nuisible à une infinité de pauvres diables de toute espèce qui affluaient ici, que je recevais, et qui vont trouver ma porte fermée.

« Parmi ceux que le hasard et la misère m'avaient adressés, il y en avait un appelé Glénat, qui savait des mathématiques, qui écrivait bien et qui manquait de pain. Je faisais le possible pour le tirer de presse. Je lui mendiais des pratiques de tous côtés; s'il venait à l'heure du repas, je le retenais; s'il manquait de souliers, je lui en donnais; je lui donnais aussi de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous. Grimm, M^{me} d'Épinay, Damilaville, le baron, tous mes amis s'intéressaient

à lui. Il avait l'air du plus honnête homme du monde, il supportait même son indigence avec une certaine gaîté qui me plaisait. J'aimais à causer avec lui, il paraissait faire assez peu de cas de la fortune, des honneurs, et de la plupart des prestiges de la vie. Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme, pour un de mes amis qui avait un manuscrit à lui faire copier. Je l'envoie; on lui confie le manuscrit : c'était un ouvrage sur la religion et sur le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre les mains du lieutenant de police. Damilaville m'en donne avis. Je vais chez mon Glénat le prévenir qu'il ne compte plus sur moi. « Et pourquoi, monsieur, ne plus » compter sur vous? Je n'ai rien à me reprocher; mais après » tout, si je suis privé de vos bontés, d'autres me rendent plus » de justice. — C'est parce que vous êtes noté. — Que voulez- » vous dire, monsieur? — Que la police a les yeux ouverts sur » vous, et qu'il n'y a plus moyen de vous employer. Je ne vous » ai jamais rien fait copier de reprehensible; il n'y avait pas » d'apparence que cela pût m'arriver, mais on saisira chez vous » indistinctement un ouvrage innocent et un ouvrage dange- » reux, et il faudra après cela courir chez des exempts, un » lieutenant de police, je ne sais où, pour les ravoïr. On ne » s'expose point à ces déplaisances-là. — Oh! monsieur, on » n'y est point exposé quand on ne me confie rien de repré- » hensible. La police n'entre chez moi que quand il y a des » choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, » mais elle ne s'y trompe jamais. — Moi, je le sais, et vous » m'en apprenez là bien plus que je n'aurais espéré d'en savoir » de vous. » Là dessus je tourne le dos à mon vilain.

« J'avais une occasion d'aller voir le lieutenant de police, et j'y vais; il me reçoit à merveille. Nous parlons de différentes choses. Je lui parle de celle-ci. « Eh, oui, me dit-il, je sais, le » manuscrit est là, c'est un livre fort dangereux. — Cela se » peut, monsieur, mais celui qui vous l'a remis est un coquin. » — Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement. —

» Encore une fois, monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage; je ne connais point celui qui l'a confié à Glénat. C'est une pratique que je lui faisais avoir de ricochet; mais si l'ouvrage ne lui convenait pas, il fallait le refuser, et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là. Vous les employez, vous récompensez leur service, mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux. »

« M. de Sartine se mit à rire; nous rompîmes là-dessus, et je m'en revins pensant en moi-même que c'était une chose bien odieuse que d'abuser de la bienfaisance d'un homme pour introduire un espion dans ses foyers. Imaginez que ce Glénat faisait ce rôle chez moi; heureusement que je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise, mais combien n'était-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect qu'elles en méritent moins; que ce mot fût envénimé; qu'il fût redit, et qu'il me fit une affaire sérieuse! N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini! Il est certain que si j'avais eu besoin de copiste, je n'en aurais pas été chercher un autre que celui que je procurais à mes amis. Quand je pense qu'il a été sur le point d'entrer chez Grimm en qualité de secrétaire pour toutes ses correspondances étrangères, cela me fait frémir d'effroi. Malgré que j'en aie, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelques mauvais habit noir dont les coutures commencent à manquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paraîtront des émissaires du lieutenant de police, des coquins qu'on m'envoie pour m'observer. »



LE DEY D'ALGER.

Hussein-Bey se tenait tristement assis dans un fauteuil. La tête penchée sur la poitrine, il ne la relevait qu'à de longs intervalles, pour jeter sur les objets qui l'entouraient des regards fatigués et d'ennui; et puis elle retombait.

Il gardait un silence profond, et ne donnait d'autre signe de vie qu'un mouvement machinal et imperceptible de malaise.

Et les officiers français, dont il était environné, se disaient entre eux à voix basse : « Comme il est rêveur ! »

Il ne rêvait pourtant pas.

Car pour qu'un dey puisse rêver, il faut que des coussins moelleux supportent nonchalamment ses membres étendus ; il faut qu'une jeune Africaine au sein noir rafraîchisse autour de lui l'air qu'elle agite avec un éventail de plumes.

Il faut qu'il soit entouré d'esclaves dont la tête puisse tomber au moindre signe de ses sourcils. Il ne faut point qu'il entende des paroles françaises, qu'il voie des soldats aux vêtements européens, des soldats qui le tiennent captif et l'emmènent loin du ciel brûlant de l'Afrique.

Il ne rêvait pas, non. Mais le souvenir de sa puissance bri-

sée resserrait sa poitrine d'une angoisse muette plus douloureuse que les cris fougueux du désespoir; le souvenir de sa puissance brisée passait, passait sans cesse devant son imagination.

Un monarque l'avait brisée cette puissance! Et pourquoi? Pour venger une injure faite à l'un de ses sujets, une injure dont un Algérien se serait réjoui comme d'une faveur.

Pour venger un sujet? Voilà ce qu'il ne peut comprendre.... Un sujet? c'est un esclave qui baisse la tête sous le cimeterre d'un bourreau, ou qui la passe dans le laçot mortel. Un sujet? ce n'est rien. C'est une chose qui sert, tant qu'elle agréé et que l'on jette et que l'on brise après cela.

Et c'est pour venger un sujet que le roi de France envoie une armée formidable par de-là des mers? qu'il incendie un royaume? qu'il détrône un dey?

Quel est donc le pouvoir d'un monarque dont la vengeance est si terrible, et qui se fait tellement respecter, qu'offenser un de ses sujets, c'est l'offenser lui-même?

Tandis qu'Hussein roulait de tels pensers, un paquet fut remis à l'officier supérieur qui veillait près du captif. L'officier jeta un cri : « Charles X n'est plus roi! »

Et dans une émotion que l'on ne saurait dire, il se mit à raconter à ses camarades comment le prince avait rompu les liens qui unissaient le roi aux sujets, comment le sang avait coulé, comment le peuple avait tiré vengeance et reconquis ses droits et sa liberté.

Aux premières paroles de l'officier, Hussein s'était redressé dans son fauteuil. Sa physionomie abattue avait pris une vive expression de joie, et se prosternant la face contre terre, on l'entendit murmurer : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète! Allah! Allah! ils ont vengé le plus fidèle de leurs croyans! »

Les militaires qui l'entouraient échangèrent un sourire entre eux, et leur chef se mit à expliquer au prisonnier pourquoi de si merveilleux événemens étaient advenus.

Ils lui parlèrent d'un pacte social entre le prince et les su-

jets, d'un pacte juré solennellement et violé de la manière la plus indigne.

Hussein ne les comprit pas.

Il ne connaissait d'autre pacte entre les sujets et le prince que le pacte sanglant de la violence et de la crainte.

Ils lui parlèrent d'un bien sublime que l'on nomme liberté, d'un bien que l'on ne saurait se voir ravir sans qu'une indignation de feu ne s'allume dans les veines, sans que, pour le ressaisir, on n'expose sa fortune, son existence.

Hussein ne les comprit pas.

Il n'y avait en Alger que de l'esclavage.

Ils lui parlèrent de soulèvement sans pillage, de sédition sans désordre, de combats après lesquels vainqueurs et vaincus reçoivent des soins égaux.

Hussein ne les comprit pas : car en Alger, l'on ne se révolte que pour piller, que pour allumer de grands incendies, que pour verser du sang. Après la victoire on jette les blessés à la mer.

Ils lui parlèrent d'un monarque déchu que les bienfaits du peuple suivent dans l'exil.

A cette dernière merveille, Hussein secoua la tête d'un air incrédule et en souriant.

Car si le dey vient à tomber entre les mains de révoltés, le terrible cordon d'un muet lui étreint la gorge.

Et puis, après cela, Hussein retomba dans son pensif abattement, convaincu de la fausseté des choses qu'on lui disait.

Parfois néanmoins, en entendant la chaleur des discours et les exclamations joyeuses de ceux qui l'entouraient; en les voyant se parer avec transport de rubans à trois couleurs, il était tenté de croire à leurs récits incroyables.

Mais il ne pouvait se les expliquer que par un miracle du ciel, et il répétait à voix basse :

« Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Allah ! ils ont vengé le plus fidèle de leurs croyans. »

(S. HENRY BERTHOUD. — *Gazette de Cambrai.*)

LES ANIMAUX DILETTANTI.

(Ce morceau est extrait des *Curiosités historiques de la musique*, par
M. FÉTIS, directeur de la *Revue musicale*.)

« La puissance du son et de ses combinaisons se fait remarquer même chez les reptiles et les insectes. Par exemple, le lézard peut passer pour le *dilettante* par excellence entre tous les animaux. Il aime beaucoup la chaleur et se chauffe volontiers aux rayons du soleil. Si, lorsqu'il goûte ce plaisir, une voix ou un instrument se fait entendre, on le voit aussitôt témoigner par tous ses mouvemens combien cette sensation lui est agréable. Il se tourne et se tient, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre ou sur le côté, comme pour exposer toutes les parties de son corps à l'action du fluide sonore qui le charme. Mais il est connaisseur et n'admet pas comme bonne toute espèce de musique. Les voix dures ou rauques, les sons criards ou la musique bruyante lui déplaisent. Pour le satisfaire, il faut employer le mezza-voce et choisir des mouvemens lents. On a vu un de ces animaux, qui paraissait fort âgé, sortir du trou qu'il occupait dans un vieux mur, dès qu'on jouait l'adagio en fa

du quatuor en *ut* de Mozart, et venir savourer la délicieuse harmonie de ce morceau. Lorsqu'on était arrivé à la fin, et dès qu'on avait fait silence, le lézard reprenait lentement le chemin de sa demeure; mais si l'on recommençait le même morceau, il s'arrêtait, écoutait un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, et revenait ensuite prendre sa première place. Aucune autre pièce de musique ne produisait le même effet sur lui.....

« L'araignée est de tous les insectes, celui qui paraît être le plus sensible à la musique. On la voit descendre le long de ses fils et s'approcher rapidement de l'endroit d'où partent les sons. Là, elle se fixe et reste quelquefois immobile pendant plusieurs heures. Des personnes ont apprivoisé ces petits animaux de cette manière....

« On remarque le même penchant dans les animaux rongeurs et particulièrement dans les castors et les rats. Bourdelot assure avoir vu danser huit de ces derniers sur la corde au son des instrumens à la foire Saint-Germain. »



CHRONIQUE.

28 AOUT.

C'est le 17 que s'est consommé le dernier acte du grand désastre. Toute la famille royale s'est embarquée à Cherbourg. Si c'est avec une énergique indignation qu'on a précipité du trône un roi coupable de parjure, on ne peut cependant, après la victoire, se défendre d'un profond sentiment de pitié à la vue d'une si grande infortune. Quel spectacle en effet que celui d'une dynastie, naguères l'une des plus puissantes de l'Europe, et aujourd'hui en fuite, sans secours, sans amis, sans avenir ! repoussée par une nation quinze ans soumise et qu'un seul jour a mise en armes. Parti au milieu d'un nombreux cortège, l'ex-roi n'est arrivé à Cherbourg qu'avec 600 hommes, car la fatigue et la peine devaient être désormais le prix de la fidélité. Son visage altéré, mais grave et impassible, annonçait la résignation. Madame la Dauphine, dans un costume extrêmement négligé, paraissait sentir plus vivement sa position, et ses yeux, rougis par des larmes abondantes, attestaient assez tout ce que son infortune actuelle ajoutait au souvenir de ses anciennes douleurs. Le duc de Bordeaux et Mademoiselle semblaient, par leur indifférence, ignorer la cause du commun dé-

sespoir. Quant à leur mère, pendant la route elle montra assez de fermeté, mais elle n'eut pas plutôt mis le pied dans le bâtiment, qu'elle fut en proie à une violente attaque de nerfs. Une foule innombrable était accourue pour contempler ces débris d'une grande puissance. Un instinct de générosité naturelle comprima toute expression de sentiment hostile, et le plus morne silence présida au départ des illustres proscrits. Le pilote côtier qui a mis les bâtimens hors du port, a déclaré, en rentrant, qu'à mesure qu'ils voyaient s'éloigner les côtes de France, les membres de la famille royale se livraient à des accès de douleur manifestés par des cris et des sanglots.

— Arrivé, le 18, dans la rade de Spithead, Charles X dépêcha quelqu'un de sa suite auprès du roi d'Angleterre pour obtenir la permission de débarquer et de se retirer dans le comté de Dorset. De trop hautes prétentions, comme celle de faire porter au duc de Bordeaux le titre de roi de France, retardèrent la réponse de Guillaume; enfin, le 21, ce monarque mit un bateau à vapeur à la disposition de la famille fugitive pour la transporter à sa destination, à la condition toutefois que chacun de ses membres ne serait considéré que comme simple particulier.

— M. de Polignac, que les journaux anglais assuraient avoir gagné Londres, est resté, dit-on, caché à Paris, dans l'hôtel de l'ambassadeur britannique jusqu'au 14 août, jour où il partit pour Granville. Dans cette dernière ville, il fut arrêté, déguisé en domestique de M^{me} de Saint-Fargeau, au moment où il allait s'embarquer sur un bateau pêcheur. Quelques personnes racontent ainsi la manière dont il fut reconnu. Il y a environ deux ans, M. de Polignac, alors ambassadeur en Angleterre, se trouvait sur le paquebot allant de Douvres à Calais, lorsque s'arrêtant sur le pont devant un pauvre diable, il lui dit familièrement : « Je te reconnais : où t'ai-je vu? — Où vous m'avez vu? reprend l'autre sans se troubler; à Paris, dans la maison de santé où Napoléon vous mît après vous avoir fait grâce, où vous étiez prisonnier sur parole, d'où vous vous

êtes enfui, enfin, où je vous ai gagné au bouchon trois petits écus que vous ne pûtes me payer alors, et que vous me devez encore aujourd'hui. » Satisfait apparemment de cette brusque franchise, le prince envoya, par son valet de chambre, trois louis à son créancier, sur lesquels ce dernier ne voulut recevoir que neuf francs. Il paraît que c'est ce même homme, artiste ambulante d'une troupe de province, qui a reconnu M. de Polignac à Granville, et l'a fait arrêter.

— Déjà plusieurs fois la reine a visité les hôpitaux, consolant les blessés de ses secours et de ses paroles affectueuses. Lors de sa dernière visite, elle accéda à la prière d'un blessé qui la suppliait dans les termes des plus pressans de permettre qu'on laissât sa mère venir le soigner, et comme on faisait observer à S. M. que plus de cent malades demandaient la même faveur. *Ah! que voulez-vous, répondit-elle, c'est un fils qui a parlé à une mère.*

— Un des 100,000 solliciteurs, qui assiègent chaque jour les diverses administrations, disait modestement au ministre de l'intérieur : « Je ne puis pas me contenter d'une sous-préfecture. — Eh bien! alors, monsieur, prenez en deux, lui répondit spirituellement M. Guizot. »

— Pour distinguer nos deux révolutions, on dit aujourd'hui la *Douairière*, en parlant de celle de 89.

— L'anecdote suivante est maintenant le sujet de toutes les conversations dans les cercles du grand monde de Londres. On dit que le brave lord Exmouth se trouvant dernièrement à Paris, alla rendre visite au roi de France, qui entama avec lui une longue conversation sur l'état politique du pays, et lui demanda son opinion à cet égard. « Sire, répondit lord Exmouth, vous excuserez la brusquerie d'un marin anglais; mais mon opinion est que si vous ne virez de bord, je vous verrai avant trois mois parcourir les rues de Londres en voiture de louage. »

— Un ami de l'humanité en démence, M. le baron Amédée de Tissot, vient de perfectionner le suicide et de le mettre à la portée de toutes les fortunes et de toutes les intelligences. Jus-

qu'ici le pistolet formait à lui seul tout un système consolateur ; mais, avec cet instrument, on peut se blesser sans se tuer, ce qui est fort désagréable, et réveiller les voisins par le bruit, ce qui est gênant ; tandis qu'avec l'appareil de M. Tissot, vous obviez à ces inconvéniens. Il consiste tout simplement en une petite guillotine portative, placée en forme de meuble dans un appartement. Vous êtes fatigué de la vie.... crac ! vous vous exécutez vous-même une fois pour toutes. Un ami a-t-il quelques chagrins ! vous passez dans la salle à manger, et avant dîner, vous lui rendez le même service. Oh ! la belle invention que l'invention de M. Tissot !

— Le charlatanisme des enseignes et des affiches, qui, depuis quelque temps, a fait de si rapides progrès à Paris, nous vient de l'Angleterre ; aussi, à Londres, est-il poussé à un point extraordinaire. Un droguiste de cette ville s'intitule : *Destructeur breveté des punaises de leurs Majestés*. On lit au-dessus d'une boutique élégamment décorée : *C'est ici que demeure le fournisseur de lait d'ânesse de LL. AA. RR. la duchesse d'York et la duchesse de Clarence*. Enfin, le duc de Kent vient de refuser à un tourneur la permission de prendre le titre de *Fabricant de jambes de bois de S. A. R. le duc de Kent*.

— On compte dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale 480,000 artisans, c'est-à-dire, 1 sur 25 habitans ; 9,000 jurisconsultes, ou 1 sur 1,333 habitans ; 12,000 médecins, ou 1 sur 1,000 habitans ; 7,000 prêtres de toutes confessions, ou 1 pour 1,700 habitans ; enfin, 36,000 personnes qui s'occupent de l'enseignement de tout genre.

— On prête au Roi le mot suivant : « *J'ai la main, le cœur et la tête fatigués de signer des destitutions.* »



THÉÂTRES.

Gymnase dramatique. — Nous avons dit combien avait été brillante l'ouverture de ce théâtre. Les jours suivans n'ont pas ressemblé à ce jour mémorable; la foule n'a plus encombré cette jolie salle qui doit servir de modèle, et la cause de ce changement si inattendu, c'est le peu de succès qu'ont obtenu les pièces nouvelles que l'on offrait au public. Tout a paru long, froid, presque sans intérêt! Et, en effet, les esprits, préoccupés du spectacle miraculeux que la capitale s'est donné à elle-même pendant trois jours, auront bien de la peine à se remettre au régime des petits drames de salon, des infortunes d'intérieur. Vivement émus, nous ne sommes point encore assez tranquilles pour pouvoir nous attacher au récit de quelque faute secondaire. Or, dans le drame de *une Faute*, de quoi s'agit-il? D'une jeune femme séduite, mais bientôt repentante; dominée par ses remords, laissant échapper son secret, et punie par son époux, qui s'éloigne pour toujours de sa compagne infidèle, mais après s'être montré humain, généreux, après avoir, aux yeux du monde, entouré celle qui porte son nom d'hommages et de respects. Il y a un mois, on aurait pleuré, on se serait évanoui à la représentation de ce drame de M. Scribe; aujourd'hui, c'est à peine si quelques mouchoirs ont témoigné de la sensibi-

lité des loges et de la galerie, encore ces larmes, ces rares sanglots, qui s'échappent de quelque coin obscur, sont-ils plutôt un tribut payé au talent admirable de Mlle Léontine Fay qu'à celui de l'auteur. Le Gymnase dramatique aura de la peine à se remettre de cet échec. Son répertoire n'est plus à la hauteur des circonstances, et il se passera peut-être du temps avant que l'équilibre soit parfaitement rétabli. Le prologue n'a pas été plus heureux que le drame. Taillé sur le patron de toutes les pièces d'ouverture, il a été trouvé de la plus grande faiblesse. En général, on s'est aperçu que les événemens de juillet avaient mis le Gymnase dans un grand embarras. Tout était disposé pour un ordre de choses qui n'existe plus, et l'on s'est trouvé forcé d'adopter un *mezzo termine* qui n'a contenté personne. Heureusement ce théâtre est habilement conduit, et bientôt il retrouvera la vogue qu'il a momentanément perdue sans qu'on puisse lui en faire un sérieux reproche.

Nouveautés. — Ce que nous avons dit du Gymnase dramatique s'applique aux Nouveautés. La pièce sous le titre de *la Contre Lettre*, est un roman tout entier, parfois intéressant, parfois dramatique, mais d'une longueur désespérante. C'est encore le tableau d'une jeune femme infidèle à son serment et jetée, pour une seule faute, dans un dédale d'intrigues, livrée à la douleur, au désespoir. Ce drame est le chapitre premier de l'action qui se dénoue au Gymnase; M. Scribe semble avoir commencé son drame au point où MM. Paulin et Edouard terminent le leur. L'ouvrage nouveau n'a donc obtenu qu'un succès vivement contesté; mais M^{me} Théodore, qui paraissait comme débutante aux Nouveautés, n'a eu qu'à se louer de l'accueil qui lui a été fait par le public. Cette actrice, jeune encore, d'une physionomie agréable, a eu le bon esprit d'adopter de bonne heure un emploi qu'elle pouvait tenir long-temps : celui des jeunes mères, des coquettes. Elle y avait obtenu des succès au Gymnase, elle en obtiendra encore aux Nouveautés. M^{me} Théodore dit bien la comédie, a de l'esprit, sait faire valoir un mot piquant, une situation déli-

cate. Elle convient au genre de la comédie-vaudeville et le théâtre des Nouveautés s'est donné, en elle, un puissant et utile auxiliaire.

Porte Saint-Martin. — On court aux *Victimes cloîtrées*, que ce théâtre vient d'emprunter au répertoire de Monvel, et pour long-temps ce drame de résistance attirera la foule. On le voit, on l'écoute avec un sentiment de curiosité mêlé cependant de quelque crainte. Quoi! c'était dans un couvent, dans un asile où l'on suppose toujours le repos, le bonheur, la tranquillité, que tant de haine, de vengeance, de cruauté existaient? Hélas! si le peintre a chargé ses palettes de noires couleurs, c'est qu'il avait de sombres modèles sous les yeux! Aujourd'hui, heureusement, nous n'en sommes pas là! Nous ne craignons plus les cachots pour de pauvres religieuses coupables d'avoir un cœur tendre et de jeter un regard de regret sur le monde qu'elles croyaient pouvoir quitter sans peine et qui occupe toutes leurs pensées. Mais nous n'en pleurons pas moins à la représentation de malheurs qui ont existé; et quelles infortunes sont plus capables de faire couler des larmes que celles de Derval et d'Eugénie?

— Il existe une grande activité dans tous nos théâtres, mais cette activité n'a qu'un but, c'est de célébrer les grands événements qui viennent de se passer sous nos yeux. Partout des refrains patriotiques, partout des récits de guerre et de combats, partout de nobles sentimens exprimés avec énergie, répétés avec enthousiasme. Au milieu de cette foule d'ouvrages inspirés par les circonstances, nous devons distinguer : *Dix jours après* ou *le Gentilhomme de la Chambre*, à-propos-vaudeville de MM. Georges et Sauvage, joué à l'Odéon; et *Les 27, 28 et 29 juillet* de MM. Duvert et Arago, représentés au Vaudeville. Il serait curieux de voir jouer ces deux ouvrages sur le même théâtre, car l'un se trouve tout à fait la suite de l'autre.

Aux Variétés, le tableau des tribulations du classique *M. de la Jobardière* amuse autant que *les Trois Jours en une heure* causent de vives émotions au théâtre de l'Opéra comi-

que. La lyre de MM. Adam et Romagnesi, habituée à soupirer les romances, a trouvé des accords plus mâles pour payer son hommage à la bravoure des enfans de Paris, et plus d'un de leurs refrains sera bientôt répété dans toute la France.

— Pendant que de tous côtés on pense à élever de nouvelles entreprises dramatiques, un des treize théâtres ouverts sous l'empire des privilèges et du bon plaisir vient de fermer ses portes au public, c'est l'Ambigu-Comique! Il a croulé sous le poids de ses procès, de ses actionnaires et de sa misère... Une affiche a annoncé ce désastre, mais elle l'a annoncé d'une manière toute jésuitique. *Relâche*, dit-elle, *pour cause de réparation!*... Un artiste de théâtre a terminé ainsi cette phrase incomplète... *à faire à la caisse et à l'administration.*



REVUE DES MODES.

Peu ou point du tout de variations dans les modes, d'ici à quelques semaines. Plusieurs robes en tissu de laine, beaucoup d'autres en gros des Indes, signalent déjà l'approche de l'automne. Les schalls de cachemire se multiplient aux promenades et jouissent de toute leur suprématie en attendant le règne des manteaux. On voit surtout beaucoup de cachemires carrés en couleurs diverses. Les noirs sont toujours les plus recherchés.

— Il y aura décidément une modification sensible dans la passe des chapeaux, cet hiver ; ils seront beaucoup moins évasés et presque collans sur les oreilles. On en a fait plusieurs, cette semaine, en satin rose, garnis de voiles de blonde, qui avaient presque la forme capote.

— Nous avons vu des capotes en crêpe blanc ornées de nœuds de rubans écossais roses et blancs. Un ruban du même genre était froncé autour de la passe en se repliant, et formait bavolet par derrière.

— D'autres capotes étaient formées par des rubans écossais froncés et séparés par des tresses de paille travaillées à jour. Des tresses pareilles bordaient les nœuds.

— Les redingotes conservent encore les corsages ouverts sur

le devant. Le luxe des chemisettes que l'on porte en dedans de ces redingotes distingue seul l'élégance des femmes à qui elles appartiennent.

— Les redingotes de mousseline brodée sont presque toutes doublées de taffetas blanc ou de couleur, et fermées sur le devant par des nœuds de la nuance de la doublure.

— Sur les robes en mousseline de fantaisie, on commence à avoir plus de pélerines pareilles à la robe que de canezouts blancs; elles sont carrées sur les épaules et entourées de hautes garnitures. Beaucoup de petits collets en mousseline, rabattus, remplacent les ruches qui les accompagnaient.

— Au-dessus de l'ourlet des robes en batiste ou mousseline de laine de couleur tendre, on voit des petites broderies en couleurs variées. Les guirlandes ou dessins très-étroits sont plus nombreuses que les bouquets.

— Des écharpes en cachemire commencent à remplacer celles de gaze; on en porte beaucoup en mousseline cachemire uni, n'ayant qu'une très-haute frange aux deux bouts; celles en crêpe de Chine noir brodé en couleur sont de très-bon goût.

— Le caprice des foulards formant tabliers n'est pas encore fini. Ces petits tabliers sont toujours ornés de deux poches coupées en carré, en pointe ou en demi-cercle, et serrées en haut par un nœud de rubans. Quelques femmes y ajoutent des bretelles qui forment ceinture et se joignent par derrière sous la boucle. Les plus jolis de ces tabliers sont blancs, semés de bouquets de couleurs. On en fait aussi en batiste écrue entourée d'une petite broderie de laine. Sur les poches sont des broderies analogues et un ruban qui s'y rapporte forme aussi la ceinture.

— La mode des essences est complètement passée, et nulle femme de bon ton n'oserait aujourd'hui se servir de parfumerie. Mais en revanche il est permis d'avoir son linge et ses soieries imprégnés de l'odeur du vetivert, ou d'autres genres

d'herbes que l'on met dans des sachets. Depuis un an l'usage de ces plantes étrangères a fait une progression immense.

— Nous avons déjà cité les broderies en baleine sur des ceintures. Maintenant on les applique sur des sacs, des corbeilles à ouvrage, des écrans, et on les entremêle de perles de couleurs qui sont de l'effet le plus joli et le plus original au milieu des broderies en baleine qui imitent si parfaitement la nacre.



LA SAINT-BARTHÉLEMI.

(M. ROEDERER vient de faire paraître un nouvel ouvrage intitulé : *la Proscription de la Saint-Barthélemi*. On y trouve une *Ébauche Éhistorique des premières guerres de cour*, où nous avons pris les détails suivans, qui offrent plus d'un rapprochement pénible entre le drame sanglant qui marqua le règne de Charles IX et quelques-uns des événemens dont nous venons d'être les témoins.)

« ... Le duc de Guise défendit de laisser sortir du Louvre aucun des domestiques du prince de Condé et du roi de Navarre, et Cosseins eut la même consigne pour les gens de la maison de l'amiral. Il ordonna de commencer l'exécution par l'amiral et tous les siens. L'heure qu'il donna fut celle de deux heures après minuit, au son de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui sonnait ordinairement à cette heure. Après ces ordres, le duc de Guise remonta dans l'appartement du Roi. »

« Là, dit de Thou, il ordonna à Charron, prévôt des marchands, d'enjoindre aux capitaines d'armer leurs compagnies, de se rendre, sur le minuit, à l'Hôtel-de-Ville, pour y apprendre ce qu'ils auraient à faire; il leur annonça que le signal serait donné par le tocsin de l'horloge du palais; il ordonna que, pour se reconnaître, on mit une écharpe de toile

blanche au bras gauche , une croix blanche au chapeau , et des flambeaux aux fenêtres. » Ces ordres se donnèrent en présence du Roi. « Les magistrats , dit Brantôme , firent , à ce qu'on lui » a rapporté , de grandes difficultés , et y apportèrent de la » conscience. Mais M. de Tavannes , devant le roi , les ra- » broua si fort , les injuria , et menaça que si ils ne s'y em- » ployaient , le roi les ferait tous pendre ; et dit au roi de les en » menacer. Les pauvres diables ne pouvant faire autre chose , » répondirent : *Hé ! le prenez-vous là , sire , et vous , mon-* » *sieur ? Nous vous jurons que vous en aurez nouvelles ; car* » *nous y mènerons si bien les mains , à tort et à travers , qu'il* » *en sera mémoire à jamais. A quoi ils ne faillirent , mais ne* » *le voulaient dès le commencement. »*

Le signal est donné , la porte de la maison habitée par l'amiral est enfoncée. Cosseins , Besme , Attin , Sarlabous , entrent dans sa chambre , le percent de leurs épées. « Le duc de Guise qui était demeuré dans la cour avec le bâtard d'Angoulême , ayant entendu les coups , crie : *Besme , as tu achevé ?* — *C'est fait* , répondit Besme. Alors le duc de Guise répliqua : *M. le chevalier * ne le peut croire , s'il ne le voit de ses yeux ; jette-le par la fenêtre.* Alors Besme et Sarlabous le jetèrent par la fenêtre. » L'amiral n'était pas mort ; Tavannes dit que quand les deux assassins le poussèrent vers la fenêtre , « il tâcha de » *prolonger sa vie* , il embrassa la fenêtre pour n'être jeté en » bas. » Brantôme dit que « ils ne le jetèrent pas sans peine , » car le corps retenant encore de cette vigueur généreuse du » passé , résista un peu , s'empêchant des jambes contre la » muraille de la fenêtre , à cette chute ; mais , aidés par d'autres , » il fut précipité. »

Les mémoires de l'Estat avancent que « Guise lui *torchant le visage* avec un mouchoir pour en ôter le sang , dit : *Je le reconnais , c'est lui* , et ensuite lui donna un coup de pied à la figure. » Brantôme dit , au contraire , *qu'il ne fit que le regar-*

* Henri d'Angoulême , fils naturel de Henri II et d'une Écossaise.

der seulement , sans lui faire outrage. De Thou nous apprend que ce fut le bâtard d'Angoulême qui essuya le sang du visage de l'amiral ; « et qu'il fut accusé de s'être oublié jusqu'à donner » plusieurs coups de pieds à son cadavre. »

Après cette expédition , le duc de Guise sortit de la maison de l'amiral , et « s'adressant aux troupes qui étaient au-devant, il leur cria : *Courage , soldats ! nous avons heureusement commencé , allons aux autres , car le roi le commande.* Et répétait souvent à haute voix ces paroles : *Le roi le commande , c'est la volonté du roi , c'est son exprès commandement.*

Alors les assassins se jettent dans les maisons habitées par les amis et les parens de Coligni ; une multitude de personnes de noms illustres sont percées de coups.

Vers trois heures , le carnage commença dans le Louvre ; les agens du massacre vinrent en arracher les serviteurs privés du roi , pour les frapper à la porte , et entasser leurs cadavres sous les yeux du monarque et de sa cour.

Un sort pareil attendait les gentilshommes que le roi de Navarre avait rassemblés autour de lui par le conseil de Charles.

On appelle ses capitaines et gentilshommes les uns après les autres , on les fait descendre dans la cour , et on les poignarde.

A mesure qu'on massacrait ces malheureux , dit de Thou , on jetait leurs corps devant le château. » Les yeux du roi , de la reine et de toute la cour vinrent les y contempler.

Un de ces malheureux s'échappa des mains des assassins , entra dans la chambre où Henri avait laissé Marguerite couchée , et chercha un refuge dans le lit de la princesse , avec laquelle il roula dans la ruelle opposée.

L'exécution dura , au Louvre , jusqu'au grand jour ; mais on n'en attendit pas la fin pour commencer le massacre dans les quartiers de Paris.

Brantôme dit que le maréchal de Tavannes , ce jour , se montra fort cruel , « et se pourmenant tout le jour par la ville...

» s'escriyoit au peuple : *Saignez, saignez; les médecins disent*
 » *que la saignée est aussi bonne en tout ce mois d'août comme*
 » *en mai*; et de tous ces pauvres gens il n'en sauva jamais un,
 » que le sieur de la Neuville, honneste et vaillant gentil-
 » homme. »

Capilupi croit qu'il y eut quatre mille maisons de pillées, à commencer par celle de l'amiral.

Pendant l'exécution de l'amiral, de ses amis logés dans son voisinage, et des serviteurs immédiats du roi logés dans son Louvre, que faisaient le roi, la reine sa mère, le duc d'Anjou, premier moteur des événemens? C'est le duc d'Anjou qui va nous l'apprendre dans la déclaration qui a suivi sa pénible insomnie à Cracovie. « Après avoir reposé dit ce prince, seu-
 » lement deux heures de la nuit, (reposé!..... reposé deux
 » heures!..... *seulement* deux heures!) Ainsi que le jour
 » commençait à poindre, le roi, la reine ma mère et moi allas-
 » mes au portail du Louvre, joignant le jeu de paume en une
 » chambre qui regarde sur la place de la basse-cour, pour voir
 » le commencement de l'exécution, où nous ne fusmes pas long-
 » temps. »

« Quand il fut jour, dit Brantôme, le roi mit la tête à la fe-
 » nêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg
 » Saint-Germain qui se remuaient et se sauvaient; il prit une
 » grande arquebuse de chasse qu'il avait et tirait tout plein de
 » coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin.
 » Incessamment criait : Tuez, tuez..... »

Suivant une note de Voltaire sur la Henriade, plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de Tessé, que, dans son enfance, il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, qui avait été, fort jeune, dans les gardes de Charles IX; il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthélemi, et lui demanda s'il était vrai que le roi eut tiré sur les Huguenots. *C'est moi, monsieur*, répondit le vieillard, *qui chargeais son arquebuse.*

« Sur le soir, le roi fit crier par la ville que chacun eût à ren-

trer dans sa maison , sous peine de mort. On croyait que cette précaution ferait cesser les meurtres et les pillages , mais ils recommencèrent la nuit d'après , et continuèrent les jours suivants avec la même fureur. »

« Il y eut , dit de Thou , deux mille hommes de tués à Paris , le premier jour seulement. »

C'est aussi le compte de Tavannes.

Daubigné en compte trois mille dans la première journée. Hadriani et Capilupi sont aussi pour trois mille. Péréfixe porte le nombre à cinq mille , dont vingt seigneurs de marque , douze cents gentilshommes et trois ou quatre mille soldats et bourgeois. Popyre-Masson n'en compte que deux mille pour Paris pendant les trois ou quatre jours que dura le massacre.

Ce qui se passa en province n'est pas moins effrayant que la boucherie de la capitale.

A Rouen , à Orléans , il périt plus de mille personnes. La populace de Lyon surpassa celle des autres villes par ses atrocités ; on tua , selon de Thou , huit cents personnes de tout âge et de tout sexe. Les *mémoires de l'état de France* rapportent ce qui suit , « la populace ayant commencé à traîner et à jeter les cadavres dans le fleuve ; voici venir un apothicaire , lequel remontra qu'on pouvait faire argent de la graisse qu'on tirerait de ces corps.... Après les avoir fondus , on en tira bonne quantité , laquelle a été vendue trois blancs la livre..... »

Le nombre des victimes qui ont péri à Paris et dans les provinces a été diversement évalué.

Péréfixe estime que le massacre s'est étendu à cent mille personnes dans le royaume , outre les cinq mille tuées à Paris.

Sully rapporte qu'on fit monter le nombre des victimes à soixante-dix mille.

De Thou dit : « Plusieurs ont écrit que plus de trente mille » homme avaient perdu la vie dans le royaume au milieu de ces » tumultes , quoique je sois persuadé qu'il en périt un peu » moins. » Dans ce compte ne sont point compris deux mille

personnes tuées à Paris le premier jour, et autant dans les suivans.

Davila croit « que dans les deux premiers jours il périt dans la capitale plus de dix mille personnes;..... que dans l'espace de peu de jours, il en périt plus de quarante mille en province. »

L'estimation de de Thou est la plus vraisemblable.





LE POSTILLON SOURD.

Tous ceux qui ont voyagé dans le nord de l'Angleterre connaissent Jocy Duddley, vieux postillon sourd, desservant le relais qui précède Gretna-Green. Jocy Duddley était devenu sourd, pour avoir, en janvier 1804, commis l'imprudence de ne pas mettre son bonnet de laine avant de s'endormir. Vingt-cinq ans plus tard, comme on va le voir, un jeune pourchasseur d'héritières se vit enlever 20 mille livres sterl. (500,000 fr.) et une femme charmante, parce que le pauvre Jocy négligeant une seule fois de se couvrir la tête d'un bonnet de laine de douze sous, en avait perdu l'ouïe.

Malgré cette infirmité, Jocy n'avait pas renoncé à sa profession; car, dans les devoirs uniformes qu'il avait à remplir, ses yeux et ses éperons étaient beaucoup plus nécessaires que ses oreilles. Chaque jour, il faisait ses neuf milles pour aller à Gretna-Green et pour revenir; il avait si souvent répété cette double course, qu'il eût pu y conduire ses chevaux les yeux bandés. Jocy savait par expérience les trois ou quatre questions qu'un voyageur pouvait lui adresser, les lieux où elles se faisaient ordinairement, et ses réponses étaient préparées d'avance. Aux endroits de la route où il y avait quelque chose de remarqua-

ble, Jocy se retournait sur sa selle et l'indiquait du doigt. Le bruit des roues étaient d'ailleurs une excuse légitime pour les petites bévues qu'il commettait de temps à autre. Arrivé au relais, le voyageur tirait sa bourse; Jocy savait qu'on lui faisait alors une question à laquelle il devait répondre : *Dix schellings*. Ainsi, pendant plus de vingt-cinq ans, il continua son métier sans que son infirmité eut le moindre inconvénient, sans que même on en soupçonnât l'existence.

Mais le 28 juin 1829, jour fatal! à neuf heures du matin, arrive une voiture qui allait comme le vent. Elle était occupée par un *fashionable* et par une jeune femme. « C'est sans doute une affaire de Gretna-Green, dit l'aubergiste. » (On sait que c'est là que se font les mariages à la suite d'enlèvemens.) Le jeune homme en convient; on est à sa poursuite. Qu'il éprouve le moindre retard, et il perd le trésor dont il est possesseur. (Il faisait sans doute allusion à la jeune personne et non aux 500,000 fr.) Il promet une forte récompense à l'aubergiste pour obtenir ses meilleurs chevaux. Celui-ci comprend la situation des deux amans, les confie à Jocy Duddley, et répond de sa rapidité. Ils partent : ils sont déjà bien loin. L'inconcevable vitesse du postillon fait espérer au jeune ravisseur qu'on ne peut plus l'atteindre. Déjà il chantait victoire, lorsqu'un craquement, un cri de sa belle compagne, une violente secousse suivie d'un repos absolu, le remplissent d'un trop juste effroi. C'était l'avant train de la voiture qui venait de se détacher.

Jocy Duddley à cause de sa surdité n'avait rien entendu, il poursuivait sa route d'un pas d'autant plus accéléré que les chevaux n'avait plus que l'avant-train à traîner. Le jeune homme poussait des cris de fureur. Jocy, quoique peu éloigné, ne les entendait pas; et, avançant toujours se félicitait de plus en plus de la bonté de ses chevaux.

Ce ne fut qu'en descendant de sa selle qu'il s'aperçut qu'il avait laissé la voiture au milieu du chemin. Il repartit pour la chercher. Peine inutile! Ceux qui poursuivaient la jeune dame

avaient eu le temps de l'atteindre et de l'arracher à son ravisseur. Jocy retourna tout confus chez son maître. Celui-ci, frustré de la récompense promise, comprit que, si l'on ne peut faire usage d'un postillon aveugle, un postillon sourd n'est pas non plus sans quelque inconvénient.

(*New Monthly Magazine.*)



LE CHATIMENT.

Oh! qu'il est affreux d'être trompé par une femme! par une femme dont on se croyait chéri! par une femme à qui l'on a sacrifié son rang, sa fortune, et jusqu'au repos de sa conscience!

Les devoirs de son grade de major le tenaient éloigné d'elle; il a renoncé à ce grade gagné à force de blessures, obtenu à force d'attente. Pour l'entourer d'opulence, pour satisfaire à ses plus frivoles caprices, il a vendu son patrimoine et tout ce qu'il possédait au monde; il s'est réduit à un état voisin de la misère!.... S'il n'avait fait que cela!... Il a délaissé une épouse vertueuse et qui l'aimait de l'affection la plus tendre; il l'a délaissée! et ni le désespoir de l'infortunée, ni les plaintes d'une famille outragée, ni les remords, les remords insupportables de sa conscience....

Misérable! il a trahi une épouse pour une maîtresse. Sa maîtresse le trahit à présent, ce qui lui arrive est justice du ciel. Il n'a pas le droit de se plaindre! Non! mais était-ce Maria, Maria, si tendrement aimée, si éperdument adorée, Maria,

qui devait le punir des fautes qu'il avait commises par amour pour elle!

Trompé! trompé de sang-froid, par calcul, pour un peu d'or! Une poignée d'argent préférée à lui, à lui qui l'aimait plus que sa fortune! plus que son honneur! plus que sa conscience!... Il lui faut une vengeance! il la faut terrible, inexorable!...

Il court, il arrive sous les fenêtres de cette maison dont l'aspect faisait naguère encore battre si délicieusement son cœur; il pénètre dans ce corridor obscur, il parvient à cet escalier dérobé tant de fois parcouru par lui : le voilà devant cette porte qui ne devait s'ouvrir que pour lui. Là, il s'arrête. Ses forces l'abandonnent, ses genoux se dérobent sous lui. Une sueur glaciale découle de son front. Tout son bonheur d'autrefois pèse sur sa poitrine et l'accable des plus horribles tourmens que jamais un homme ait subis.

Il écoute. Elle n'est pas seule, elle parle; oh! que dit-elle! « Tu ne sais pas combien je t'aime, bien-aimé de mon âme! tu ne le sais point! Sais-tu que je t'aimerai toujours, toujours! »

Les mêmes promesses qu'hier elle lui faisait à lui! les mêmes inflexions de voix, la même émotion! Oh! que cela finisse, que cela finisse. Il a trop de souffrance à entendre cela! Soudain la porte s'ouvre. Il apparaît pâle, sans pitié. Maria s'évanouit. Son vieil amant demeure immobile de surprise et d'effroi. « Demain, crie le major, demain, vous serez libre de revenir entendre ces douces paroles, de recevoir ses étreintes. Mais cette nuit, cette dernière nuit sera pour moi, pour moi seul, pour moi qu'elle a trahi, pour moi à qui elle appartient encore! »

Le vieillard voulut résister. Une terrible main que la rage faisait trembler étreignit sa main débile, le bout froid d'un pistolet vint se poser sur son front; il tressaillit et disparut.

Quand elle reprit connaissance, elle se trouva seule avec celui qu'elle avait outragé. Debout et les bras croisés, il attendait

son réveil dans un calme plus effrayant cent fois que les plus effrayans éclats de colère. Il tira sa montre, la présenta à Maria et lui dit : Prenez.

Elle détourna la tête et refusa. Prenez, répéta-t-il d'une voix basse et creuse. Prenez, c'est le seul bien qui me reste. Prenez, c'est mon dernier présent. Prenez, je le veux.

Elle aurait voulu ne pas obéir, mais elle ne put se soustraire à l'influence de cette voix sombre; subjuguée, elle prit la montre. Après cela, il se mit dans un fauteuil, à quelques pas devant elle, et il lui fit cette question : Quelle heure est-il ?

Dans un trouble et une confusion d'idées inexprimable, elle leva sur lui des yeux qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors, et répondit : il est onze heures. — Dans une heure, reprit-il, vous me remettrez tous les diamans, tous les bijoux, tous les cachemires que vous tenez de moi, je les anéantirai.

Par un mouvement brusque, elle voulut s'élancer à sa sonnette. Plus prompt qu'elle, le major la saisit par le bras, la força de se rasseoir, et lui montra l'arme que cachait son habit. Elle retomba sur son fauteuil. Minuit sonna sans que ni lui ni elle eussent proféré un seul mot. Quelques instans suffirent pour briser et fouler aux pieds les riches bijoux, pour mettre en pièces les tissus précieux. Quand il eut fini, il jeta par la fenêtre ce qui en restait. Et puis il se rassit avec calme, et demanda une seconde fois : Quelle heure est-il ?

Maria ne voulait pas répondre, mais il porta la main à son pistolet, et elle répondit d'une voix étouffée : Minuit ! — Dans une heure, je briserai tous ces meubles, toutes ces glaces, tout ce qui se trouve dans cet appartement meublé par moi.

La pendule sonna, elle fut la première brisée; puis ensuite tout le reste. Le fauteuil du major et celui de Maria furent les seuls épargnés. Quand il eut terminé, il fit pour la troisième fois cette question : Quelle heure est-il ?

Les cheveux épars, mourante de terreur, et versant des larmes amères, elle se jeta aux genoux du major; elle le supplia

de la prendre en pitié, elle demanda pardon du passé, elle fit les plus touchantes promesses pour l'avenir. Quelle heure est-il? Cette question foudroyante fut sa réponse. Une heure. — Dans une heure je vous frapperai au visage du fouet que voici.

Elle retomba sans connaissance. Le major lui jeta froidement de l'eau au visage, et la fit revenir à elle.

Quelles angoisses subit Maria durant cette longue heure d'attente et de désespoir; cette heure qui précédait un supplice douloureux, un supplice qui la stigmatisait pour toute sa vie. Et pas d'espoir de le fléchir! ne point oser seulement l'essayer.

Deux heures sonnèrent. Il la frappa au visage, et la jeta sanglante sur le parquet. Ensuite il tira son pistolet et le déposa sur un débris de table. Ces apprêts furent suivis de la terrible question : Quelle heure est-il?

Mourir! mourir! telle fut l'idée dont l'horreur s'empara de Maria et la fit relever tremblante et éperdue. Oh! la vie! la vie! s'écria-t-elle. La vie! la vie! laissez-moi la vie. Frappez-moi, foulez-moi aux pieds; mais conservez moi la vie, laissez-moi vivre. Il sourit avec amertume, la repoussa du pied et demanda : Quelle heure est-il?

Cette fois elle ne répondit point, elle ne songeait qu'à la mort.

Trois heures vinrent à sonner. Le major arma son pistolet, entourra de l'un de ses bras la taille de Maria et lui montra l'arme. Elle voulut demander grâce une dernière fois; mais ses lèvres contractées n'articulèrent qu'un son confus. Il jouit un moment de sa terreur, et puis il lui dit : Tu ne mourras point. Et puis posant le pistolet dans sa propre bouche, il lâcha la détente, et le coup partit.

Les domestiques accoururent au fracas de la détonation, et enfoncèrent les portes. Ils trouvèrent leur maîtresse enlacée des membres du major et couverte de sang et de débris palpitans encore.

Elle a eu assez de bonheur pour que le coup reçu par elle

au visage n'ait point laissé de traces; et quelques jours après, changeant de quartier et de nom, elle ne tarda pas à retrouver un nouvel amant.

Maria est à présent la maîtresse de l'un de nos plus riches banquiers. Je l'ai vue, il y a peu de jours; elle était riante et folâtre....

(*La Silhouette.*)



JACQUES II ET STORY.

(L'anecdote suivante est extraite de l'ouvrage intitulé *Life of Calamy*, publié il y a peu de temps à Londres.)

Story avait été jugé et condamné à mort pour avoir embrassé le parti du duc de Montmouth, en 1685. Un ami de Jeffreys, qui s'intéressait à lui, obtint un sursis en sa faveur, et Story fut conduit à Newgate. Peu de temps après, on le fit comparaître devant le conseil privé. Son geolier lui conseilla, si le roi assistait au conseil, de répondre franchement et directement à toutes les questions qui lui seraient faites. Lorsqu'il fut introduit dans la chambre du conseil, sa contenance était morne et abattue; tous les assistans en furent surpris et effrayés. Son corps exhalait, en outre, par l'effet de sa longue détention, une odeur d'une fétidité insupportable. Le roi ayant jeté les yeux sur lui, s'écria : « Que vois-je ? est-ce là un homme ou un animal immonde ? » Le chancelier Jeffreys répondit à sa Majesté que l'homme qu'elle voyait devant elle était Story. « Ah ! Story, » dit le roi, je me le rappelle; c'est un fieffé coquin, ma foi. » Puis se tournant vers Story et lui adressant la parole d'un ton

libre et familier : « M. Story, dites-moi, je vous prie; n'étiez-
» vous pas dans l'armée de Montmouth? » Story, suivant le conseil qui lui en avait été donné, répondit aussitôt : « Oui, Sire,
» sous le bon plaisir de votre Majesté. — Et vous y exerciez les
» fonctions de commissaire. — Oui, Sire, sous le bon plaisir
» de votre Majesté. — Et vous avez fait un discours devant une
» grande multitude de personnes. — Oui, Sire, sous le bon
» plaisir de votre Majesté. — Si vous n'avez pas oublié ce que
» vous avez dit, donnez-nous, je vous prie, un échantillon de
» votre éloquence, reproduisez devant nous quelques-unes des
» fleurs de votre rhétorique et faites nous connaître les points
» sur lesquels vous avez principalement insisté. — J'ai dit, Sire,
» sous le bon plaisir de votre Majesté, que c'était vous qui aviez
» mis le feu à la ville de Londres. — Voilà un impudent co-
» quin!... s'écria le roi; mais qu'avez-vous dit encore? je vous
» prie. — J'ai dit, Sire, sous le bon plaisir de votre Majesté,
» que vous aviez empoisonné votre frère. — Il met le comble
» à son impudence! l'infâme.... Voyons, tâchez de nous dire
» encore quelque chose, si votre mémoire vous sert bien. —
» J'ai dit, Sire, que votre Majesté paraissait tout à fait résolue
» à faire de la nation une nation de papistes et d'esclaves. » —
Ici le roi parut en avoir assez entendu du discours du prison-
nier et il s'écria : « Ah! le coquin, le coquin! » Puis interrompant
tout-à-coup ses exclamations. « Je ne doute pas, continua-t-il,
» que vous n'ayez ajouté encore beaucoup d'horribles choses de
» la nature de celles-ci; que diriez-vous cependant, si malgré tout
» cela, je vous accordais la vie? — Ce que je dirais, Sire, ré-
» pondit sans délai Story; je prierais de bon cœur pour votre
» Majesté, tout le temps qu'elle serait de ce monde. — Eh
» bien, dit le roi, je vous pardonne le passé et j'espère qu'à
» l'avenir vous ne représenterez plus votre roi comme un homme
» inexorable. »

LA JEUNE FILLE.

J'étais, je vous assure, l'homme le plus malheureux qui fût au monde; j'avais d'abord veillé toute la nuit, toute une de ces nuits d'été, calmes, lourdes, qui fatiguent le corps, nâvrent l'imagination, et qui sont capables de rendre stupide pour la vie celui qui en passerait deux de cette manière.

A force de réflexion et de travail, ma tête se trouvait vide et brûlante, ma paupière s'abaissait fréquemment, des nuages pesaient sur ma vue; bref, le frisson s'emparait de mes jambes clouées sur place et engourdies par six mortelles heures d'immobilité.

De plus, au bout de l'horison, vis-à-vis de ma fenêtre, les lueurs crépusculaires du matin prenaient, de seconde en seconde, ces nuances ternes et bleuâtres qui contrastent d'une manière si nauséabonde avec l'éclat tremblant d'une lampe dont la mèche n'aspire qu'à grande peine deux ou trois méchantes gouttes d'huile.

A ces demi-lueurs d'un demi-jour qui naît, j'opposai vite un rideau de mousseline, par malheur presque aussi diaphane que la vitre même; je tournai le bouton de la lampe : elle charbonna, et, comme pour compléter la mystification, le bec de ma plume que je plongeai vivement dans l'écritoire, pour fixer sur le pa-

pier une inspiration délicieuse, enleva délicatement le coton imbibé d'encre et le laissa tomber sur mon papier.

Pour le coup la patience et un mot énergique m'échappèrent; je pris encrier, papier, plume, et je lançai le tout à travers la chambre.

On ne saurait croire combien cela soulage.

Après ce trait héroïque, je me sentis plus gaillard et fort éveillé, et je conçus nettement que j'étais sot d'avoir compté sur des idées pittoresques et originales en m'emprisonnant de gaité de cœur dans ma triste mansarde et sous un plafond d'ardoise, encore échauffé par le soleil du jour précédent.

Cette dernière et tardive considération me suggéra la fantaisie d'assister à tous les phénomènes du lever de cet astre. A mon avis cela devait remonter ma bile poétique, dénouer l'aiguillette qui mettait obstacle à la fécondité naturelle de mon génie et réchauffer mes membres transis.

J'ouvris donc ma fenêtre, et, d'un pas timide, je gagnai le point le plus élevé du toit en me cramponnant aux cheminées qui le couronnent.

J'atteignais déjà l'angle droit qui domine et unit ensemble les deux versans opposés, lorsqu'à la distance de dix toises, une clarté vive, partie d'un corps de logis qui me faisait face, détourna de rechef le cours de mes idées; je jetai les regards de ce côté.

Une bougie dans un flambeau d'argent brûlait sur un guéridon de citronnier; à deux pas était un lit en tombeau, que des rideaux de soie bleue, suspendus par un large anneau, entouraient à demi de leurs plis onduleux et chatoyans.

Une jeune fille dans ce négligé voluptueux que la solitude des nuits autorise, et que la pureté de l'âme revêt d'un voile d'innocence, était mollement accoudée sur un oreiller orné de dentelles; une de ses mains soutenait sa tête, l'autre quittait et reprenait tour-à-tour quelques papiers dont la transparence, le pli et la délicatesse eussent trahi le style et l'objet, quand même cette veille insolite à une telle heure, et l'agitation du

sein de la liseuse, n'eussent pas révélé un mystère de jeunesse et d'amour.

Après une lecture bien longue, bien sérieuse, bien approfondie, elle prit un petit portefeuille à fermoir d'acier sous son chevet, posa ses lèvres sur chacun des billets qu'elle avait parcourus, puis les remit un à un à ce discret confident, non sans les compter avec soin à plusieurs reprises, et en regardant autour d'elle comme si elle eût tremblé d'égarer un seul joyau de sa parure.

Cette opération terminée, elle demeura quelque temps immobile, assise sur le bord du lit, les yeux fixes, les bras arrondis avec abandon sur les genoux et les doigts entrelacés; ses petits pieds n'atteignaient point le tapis étalé sur le parquet, et je pus contempler à mon aise, dans le profil de son joli visage, qui se découpait en silhouette sur l'auréole de lumière produite par la bougie, l'expression la moins douteuse d'une profonde candeur; car il y avait dans tout son ensemble ce caractère de grâce, cette quiétude naïve qui de jour en jour devient de plus en plus rare parmi les vierges de notre civilisation hâtive.

Cependant une idée subite sembla la saisir tout-à-coup : elle laissa tomber le portefeuille, et porta les deux mains à ses yeux; ensuite je la vis s'agenouiller, prier avec ferveur, battre sa poitrine et multiplier des signes religieux, comme si la conviction d'un péché mortel venait de se révéler comme un éclair à son cœur épouvanté.

Elle se releva, détourna les yeux du portefeuille, arrangea un mouchoir de soie autour de ses cheveux, mit un pied sur le lit, prit un éteignoir, et se disposait à éteindre la bougie.... Mais aussitôt, comme si tout son corps eut frémi par l'effet d'un contact électrique, l'éteignoir lui échappa; elle tourna ses yeux noirs, qui me parurent alors deux fois plus grands, vers une porte au fond de la chambre, parut suspendre sa respiration, et ses deux mains se croisèrent sur son sein, qui se soulevait avec une précipitation inquiète.

Bientôt je l'aperçus s'avancer à petits pas vers la porte, y

appliquer l'oreille, écouter quelques instans; puis avec une colère brusque, agiter les lèvres et mouvoir vivement la tête; comme si, en répondant à une personne qu'elle ne pouvait voir, elle eut eu besoin de joindre la pantomime d'un refus à une réponse négative.

Cependant, elle ne quitta pas cette place; seulement je la voyais trembler et pâlir.

Enfin des couleurs vives brillèrent de nouveau sur ses traits : elle sourit, écouta, sourit encore, leva les épaules, comme si elle n'ajoutait à tout ce qu'on pouvait lui dire que cette insouciance qu'on attache à des puérilités, et fit cette moue enfantine où il entre de l'impatience et de la moquerie, ce geste mutin et boudeur que l'obstination excite, prélude inévitable du consentement à un caprice dont on ne conçoit ni l'à-propos ni le danger.

Elle courut à un fauteuil, prit un schall parmi d'autres vêtements, s'en enveloppa comme d'un manteau, et courut ouvrir...

En cet instant il m'arriva, je ne saurais trop dire pourquoi ni comment, que je perdis l'équilibre dans la pose périlleuse que j'avais prise sur le toit; je glissai avec une ardoise qui se détacha, et me rattrapai juste à temps pour ne pas tomber d'environ cinquante pieds de haut.

Il en résulta une diversion brusque dans mes pensées, et un tel tremblement partout mon corps, que d'une demi-heure je n'osai m'aventurer sur un terrain si perfide, malgré la curiosité qui me poignait.

Quand je fus assez remis pour assister au dénouement de l'épisode, la jeune fille était seule : elle fixa, avec un peigne d'écaille, sa noire et longue chevelure, remit de nouveau son mouchoir de soie, et souffla sur la bougie.

Pour moi, j'oubliai le soleil qui se levait, et je fus me coucher avec un sentiment indéfinissable d'amertume et de colère dont je n'aurais bien pu me dire la cause, et qui me fit faire un rêve désolant; pour tout dire; enfin un rêve de garçon.

(Le Tocsin National.)



L'ESPAGNOL ET SON FILS.

« Tout-à-coup mon attention fut attirée par un bruit que j'entendis au-dessus de ma tête ; je regardai et je vis un oiseau de proie des tropiques, un *gallinaso*, qui fendait l'air rapidement en se dirigeant vers un petit point noir que j'apercevais à l'horizon. En regardant avec ma lunette, je reconnus que ce point n'était autre chose que la chaloupe d'un navire.

« Je fis mon rapport au capitaine qui me chargea d'aller la reconnaître. Tandis que nous nous approchions, un de mes hommes s'écria qu'il voyait quelqu'un sur l'avant ; et en effet je ne tardai pas à distinguer moi-même l'individu. « Pourquoi ne venez-vous pas à nous ? » lui criai-je de loin ; il resta silencieux et immobile. « Ah ! ah ! repris-je, vous ne voulez pas parler ; eh bien ! je vais vous apprendre à vivre. » Et saisissant mon fusil, je fis feu sur lui.

« Cependant nous nous trouvions près de la chaloupe, je ne puis dire quelle fut mon horreur, quand je vis le gallinero, les ailes étendues et les pattes appuyées sur la poitrine du malheureux dont le silence m'avait paru si suspect, et dont le visage éprouvait d'horribles changemens à chaque coup du bec de l'oiseau ; ses yeux furent successivement arrachés de leurs or-

bites et sa langue de son gosier. Le vautour dévorait ce corps en putréfaction avec une si grande avidité que mon coup de fusil n'avait pu lui faire lâcher prise.

« En entrant dans la chaloupe, j'aperçus un autre corps; c'était celui d'un matelot; la lame d'un couteau était profondément enfoncée dans ses côtes. Il paraissait avoir mis fin à ses jours dans un accès de frénésie. Plus loin, au fond de la chaloupe, je vis un bel enfant de treize à quatorze ans, dont le cadavre avait été emballé avec quelque soin dans une grosse toile à voile. Il paraissait n'être mort que depuis peu d'heures. Près de lui, j'aperçus quelques alimens qui prouvaient que la faim n'avait pas dû être la cause de sa mort, mais un vase en terre, qui était également près de lui, était entièrement vide; et je ne vis pas une seule goutte d'eau dans toute la chaloupe. A notre arrivée, le vautour avait suspendu son atroce repas et s'était élevé dans l'air; mais à peine nous étions nous éloignés du corps de l'enfant, qu'il se précipita sur lui pour le dévorer. Déjà il en avait entamé le visage, lorsque j'entendis quelque bruit, c'était celui des pas d'une espèce de spectre qui se dirigeait vers le corps de l'enfant dans l'intention évidente d'en éloigner le vautour. Non, jamais je n'ai vu de corps si maigre, de visage si jaune et si hâve. Toutefois les yeux de ce malheureux conservaient je ne sais quelle ardeur febrile qui contrastait avec la pâleur mortelle de ses traits et qui la rendait encore plus effrayante. Il voulut parler; mais il ne put d'abord faire entendre que des sons inarticulés et confus. A la fin, rassemblant toutes ses forces, il s'écria en Espagnol : *Agua! agua!* (de l'eau! de l'eau!) *El muchacho esta moriendo de sed; agua!* (l'enfant se meurt de soif; de l'eau!)

« Par malheur nous n'avions pas d'eau à bord. L'un de nous donna à cet homme quelques gouttes de grog; cela fit sur lui un effet vraiment magique. Sa voix reprit plus de fermeté : *El hijo — agua para mi Pedrillo — No le hace para mi — Oh! la noche pasada, la noche pasada!* (L'enfant... de l'eau pour mon petit Pierre.... Ne m'en donnez pas.... Oh! la nuit

passée, la nuit passée!) » Et en prononçant ces mots, il se traîna vers le cadavre de l'enfant qui était celui de son fils. Quand il reconnut, en le touchant, qu'il avait cessé de vivre, il s'écria : « *Ay de mi!* (malheureux que je suis!) » Ce furent les derniers mots qu'il fit entendre; il tomba à la renverse; je m'approchai de lui : il n'était plus. »



CHRONIQUE.

4 SEPTEMBRE.

Les enfans de M. de Polignac sont maintenant à Plindon-House, près d'Arundel, en Angleterre, chez la comtesse de Newborough. Ils avaient été conduits à Cherbourg par un valet et une servante du prince de Polignac, et s'étaient embarqués sur le *Great-Britain* avec Charles X.

— La première fois que le maréchal Marmont a voulu aller au spectacle à Londres, il a été reconnu de la foule et sifflé par elle jusqu'à son entrée dans la salle.

— Dans la nuit du 26 au 27 août, le prince Louis-Henri-Joseph de Bourbon-Condé, né le 13 avril 1756, est mort, à son château de Saint-Leu. D'abord le bruit se répandit qu'une attaque d'apoplexie foudroyante avait mis fin à ses jours ; mais il résulte d'une instruction faite sur les lieux, que ce prince s'est pendu lui-même avec une cravate à l'espagnolette de sa croisée. On attribue cet acte de désespoir à diverses causes. L'autopsie a fait découvrir, dans la pulpe cérébrale, un ramollissement qui plus tard aurait pu devenir la cause d'une aliénation mentale chez le prince.

— Il se trouve depuis quelques semaines dans les prisons de Berne un jeune garçon meunier, Christian Benz appelé com-

munément *Grabenbenz*, qui s'est fait des partisans en se donnant pour le Sauveur du monde. Il appartient à une secte d'insensés qui ont commis les excès les plus honteux à Amsoldinguen et à Rapperswyl; ils refusent de reconnaître l'autorité civile, et ne veulent ni du mariage ni des impôts. Ce fanatique a distribué la communion dans un bois non loin de Berne, à ses adhérens accourus de diverses parties du Canton, notamment de l'Oberland. Les adeptes du sexe, paraissent surtout avoir partagé ses doctrines commodes; dix-huit d'entre elles, à ce qu'on prétend, ont eu des relations plus qu'intellectuelles avec ce prétendu Sauveur, qui en laisse plusieurs dans une situation fort embarrassante.

— Le *Times*, journal anglais, rappelle une circonstance qui offre un rapprochement bizarre avec les derniers événements. « Le duc de Chartres, dit-il, fils aîné du duc d'Orléans, vint, accompagné d'un aide-de-camp, le 11 août de l'année dernière, visiter notre presse mécanique. Le jeune prince désira voir travailler, et l'on obtempéra immédiatement à sa demande; un exemplaire du *Times* fut imprimé, et le premier article qui tomba sous les yeux du duc de Chartres fut justement l'ordonnance du 8 août nommant le ministère dont la lourde chute a élevé son père au trône de France, et l'y placera sans doute un jour. »

— Il existe dans les festins des Chinois un cérémonial tout particulier pour procéder aux libations. Avant de boire, ils se lèvent tous de leurs sièges, s'avancent vers le milieu de la salle, et tenant leurs tasses à deux mains, ils les élèvent jusqu'à la hauteur de la bouche, puis les baissent ensuite jusqu'à toucher la terre : le plus bas est le plus poli. Enfin après plusieurs de ces mouvemens réitérés jusqu'à trois, six ou neuf fois, les tasses arrivent à leur destination en même temps; ils les vident alors tous ensemble et les renversent ensuite en se regardant du plus grand sérieux et comme pour montrer qu'ils ont bu jusqu'à la dernière goutte. Après cette opération, ils se saluent avec les mêmes cérémonies et retournent successivement à leurs places pour con-

tinuer le repas. Là, quelquefois s'élève une discussion sans fin pour savoir qui doit s'asseoir le premier, et après une longue suite de protestations, de saluts, de signes de tête, de gestes, de révérences, ils essaient de se baisser tous en même temps. On voit, d'après ce cérémonial, qu'il faudrait à un Chinois beaucoup de temps pour se griser lorsqu'il est en compagnie.

— Il s'est consommé l'année dernière en Angleterre 24 millions de galons de genièvre. Un amateur a calculé que de cette immense quantité de liqueur on aurait pu former une rivière ayant une *verge* de profondeur sur vingt de largeur et environ cinq milles de longueur.

— Il y a quelques jours, un individu ne trouvant pas de place au théâtre de Surrey, se mit à crier : « N'y a-t-il pas ici un monsieur Smith ? Monsieur Smith est invité à rentrer à l'instant même chez lui. » Comme il y a beaucoup de Smith en Angleterre, une vingtaine de personnes portant ce nom sortirent bien vite de la salle, et firent ainsi place au mystificateur.

— Un fumeur de Copenhague se sert de la pipe la plus grande qu'on ait vue jusqu'à présent ; elle contient une livre entière de tabac, que le possesseur change dans une demi-heure en fumée, qu'il a l'art de faire sortir de sa bouche de manière à en former différentes figures, telles que des fleurs, des étoiles, des couronnes, etc. Il se propose d'enseigner publiquement cet art ; l'académie danoise vient de nommer une commission chargée d'examiner sa capacité sous ce point de vue.

— Le journal américain *Annapolis republican*, a annoncé dernièrement qu'un chasseur a tué 286 oiseaux en trois coups ; 138 au premier.

— Il existe dans le cimetière de Ware, comté de Herts, un tombeau portant cette inscription : « Ci-git W. Mead, docteur » en médecine, décédé le 28 octobre 1652, à l'âge de *cent* » *quarante-huit ans et neuf mois.* »

THÉÂTRES.

Odéon. — Le seul événement bien important de notre semaine dramatique, c'est la première représentation de *Jeanne-la-Folle* ou *la Bretagne au XIII^e siècle*, drame en cinq actes et en vers, bâti sur une donnée historique, mais passablement orné d'incidens surnaturels. Une sorcière, une femme inspirée, une folle enfin y joue un grand rôle : puis après vous avez un vieux roi, malade, presque imbécille et cependant tenant beaucoup à sa couronne, à un pouvoir qu'il abandonne presque entier aux Anglais; un jeune prince charmant, création romanesque et intéressante, un autre prince, laid, bossu, livré à tous les vices, principalement à l'ivrognerie. Une lutte perpétuelle est établie entre ces deux êtres si différens et qui cependant sont frères. Comme il arrive trop souvent, le méchant est écouté, le bon méconnu, repoussé. Le bon, accusé faussement de crimes imaginaires est sur le point de périr, mais à la fin il triomphe; le méchant, après avoir causé le désespoir de son vieux père, souillé ses mains du sang du vieillard, meurt au milieu avoir des flammes allumées par les feux d'un ciel vengeur.

L'auteur de cette pièce, outre la réputation qu'il a déjà obtenue par quelques ouvrages recommandables, est connu de toute la France. Sa faute si légère, sa punition si cruelle;

les tortures morales auxquelles le condamnèrent des ministres qui, aujourd'hui, savent ce que c'est que la captivité, ont rendu de bonne heure le nom de Fontan célèbre. Né en Bretagne, c'est dans les annales de sa patrie que ce jeune poète a été chercher les inspirations qu'il vient de nous faire partager. Une vieille ballade lui a donné son intrigue et grâce à ce monument du moyen âge, nous avons pu voir dérouler une histoire de ces vieux temps où tant de crimes furent commis, où tant de malheurs accablaient les populations vouées à l'esclavage.

Si *Jeanne-la-Folle* mérite nos éloges, c'est plutôt comme œuvre romanesque, que comme pièce de théâtre. A la lecture, cette production ne trouvera que des approbateurs; au théâtre, tout le monde ne la louera pas sans restriction. Il y a matière de trois drames dans ce seul drame; une aussi grande accumulation d'événemens, d'incidens, ralentit l'action et fatigue l'attention du spectateur. A la fin même, un cri d'horreur s'est élevé de toutes les parties de la salle, quand on a vu un fils tuer son père. Cet horrible tableau n'a trouvé que des improbateurs.

Le succès de *Jeanne-la-Folle*, car véritablement il y a eu succès, sera plus honorable que lucratif pour M. Fontan. On placera son œuvre sur la même ligne que les romans historiques les plus distingués, mais nous ne pensons pas que le même rang lui soit accordé parmi les ouvrages dramatiques qui forment le répertoire de l'Odéon.

Porte Saint-Martin. — On avait annoncé à ce théâtre une pièce nouvelle sur les grands événemens de juillet. Elle devait faire oublier toutes les autres, offrir un spectacle magnifique. De tant de bruit, de promesses flatteuses, qu'est-il résulté? Rien, ou du moins peu de chose! Un seul acte, de ces trois qui devaient attirer toute la capitale dans la vaste salle de la Porte Saint-Martin, a été joué sous le titre de *la Barricade*. C'est presque une répétition de la pièce du Vaudeville, avec cette différence cependant que ses auteurs, voulant faire oublier

qu'ils avaient chanté Charles X et sa famille dans quelques pièces de circonstance, ont vigoureusement frappé sur le roi déchu. Sans être disposé à prendre la défense de personne, on ne peut s'empêcher de blâmer ces changemens subits de sentimens chez quelques auteurs dramatiques. Il est peu honorable de jeter ainsi l'éloge et le blâme sur les mêmes individus, suivant que leur fortune est maintenue ou renversée. C'est ravalier les arts, c'est les rendre méprisables que de s'en servir comme d'un instrument à double tranchant, et prompte justice devrait être faite de tous ces chanteurs qui ont de l'enthousiasme, des vers, des couplets, pour tous les régimes, tous les souverains.

Quoiqu'il en soit, la *Barricade* a été bien accueillie. On a applaudi beaucoup au tableau fidèle d'un des mille combats qui se sont livrés dans la capitale; on a beaucoup ri surtout d'un rôle de jésuite qui, déguisé en homme du peuple, cherche à savoir tout ce qui se passe, et est forcé de travailler avec le peuple, de courir les mêmes dangers que lui.



REVUE DES MODES.

Préparez vos couronnes de pierreries, et tressez vos chaînes de fleurs, car le banquet s'apprête, et des chants de gloire et de bonheur vont vous appeler, jeunes filles, aux fêtes de la patrie. Il n'est point vrai que des jours mornes et silencieux vont s'écouler pour vous; il n'est point vrai que l'éclat de mille lumières n'éclaireront plus des nuits consacrées aux danses et aux plaisirs. Vous les reverrez bientôt ces cercles où sont conviés les grâces et les amours, et le signal en sera donné par un souvenir d'honneur et de reconnaissance. Déjà on le dit, nous allons, par une fête brillante, offrir nos remerciemens à la nation généreuse, qui a prodigué ses éloges aux héros, comme ses bienfaits aux victimes. Les Anglais recevront, dans un bal national, les tributs de nos cœurs; puis nous verrons se succéder d'autres bals, d'autres plaisirs; nous verrons paraître au milieu de nous ces jeunes et belles Princesses qui, bonnes et dévouées jusque dans leurs plaisirs, encourageront le luxe pour protéger l'industrie. Nos mœurs et notre prospérité réclament l'élégance. Il nous faut des gazes, des bijoux et des fleurs; il nous faut tous ces objets charmans qu'inventent à l'envi les artistes français, et cet hiver surtout, il nous faudra ces tissus tout nouveaux qui font la réputation de nos modes et la renom-

mée de nos beaux magasins. Nous pouvons déjà signaler ceux de M. Delisle, dont le zèle inventif semble chaque année prendre un nouvel essor et pour lequel, dans ce moment, les manufactures de Lyon produisent les plus jolies étoffes. Afin de donner le charme de la nouveauté aux toilettes de cet hiver, et ajouter à l'éclat de nos cercles, M. Delisle n'a pas redouté de hasarder des sommes immenses dans des fabrications d'une recherche parfaite. Stimulées par les mêmes espérances, toutes les premières maisons de commerce de la capitale vont à l'envi s'enrichir de tout ce qui peut flatter le luxe et l'élégance. Espérons que tant de zèle obtiendra un encouragement général, et que la cour surtout sentira que c'est de son impulsion que dépend la ruine ou le succès de tant de louables efforts.

— On voit des robes en mousseline ou organdi dont les broderies forment tablier sur le devant du jupon; elle s'arrêtent au-dessus de l'ourlet qu'elles entourent d'une petite guirlande.

— Au concert donné au bénéfice des blessés, dans les salons de M. Petzold, rue Grange-Batelière, M^{me} Pontallié, pianiste, avait une coiffure chinoise ornée de cinq marabouts, entremêlés de petites fleurs, les unes rouges, les autres bleues. Sa robe était de mousseline à raies larges, bleues et ornées de dessins. Un collier de plusieurs rangs de perles descendait jusqu'au bord du corsage où il était fixé par une agrafe de diamans.

M^{me} Damoreau-Cinti était coiffée en bandeaux. Autour du nœud de cheveux, était inclinée, à gauche, une couronne de tulipes rouges et d'autres fleurs blanches et bleues. Sa robe, en gaze ponceau, avait des manches courtes, très-volumineuses : le corsage était en cœur; un petit rouleau de satin blanc le bordait; trois pareils rouleaux marquaient le haut de l'ourlet de la jupe. Au-dessus étaient des croissans brodés.

Mlle Hunze avait une coiffure à gosses touffes sur les côtés, et des fleurs blanches montées en saule.

— Aux bals du Ranelagh, où se trouvent toujours réunie

une nombreuse société, les toilettes tiennent un milieu entre les costumes de bal et de ville. Au dernier, on voyait beaucoup de jeunes personnes coiffées en bandeaux avec un nœud de trois coques de cheveux au sommet de la tête. Leurs robes, en organdi blanche ou de couleur, étaient demi-décolletées, et la plupart à manches courtes. Un branche de clématite, un pavot, ou un bouquet de rose noisette ornaient la coiffure de plusieurs dames mises avec beaucoup de recherche.

— A l'Opéra, on voit beaucoup de robes blanches drapées, dont les plis sont retenus au milieu de la poitrine, par une très-grosse épingle en camée, or, ou pierreries.



LA TOUR DU PARC.

(Mme Elise Voïart a publié dernièrement deux petits volumes, traduits par elle de l'allemand, qui contiennent L'ALGÉRIEN, et le *Monastère de Sandomir*, c'est de cette dernière nouvelle que nous avons tiré le morceau suivant.)

Minuit était sonné, le silence régnait partout; Elga dormait dans son appartement, quand tout-à-coup elle se sentit saisie par le bras et arrachée violemment au sommeil. A la lueur de sa lampe de nuit, elle aperçut le comte qui, une lanterne sourde à la main, lui commanda, d'un ton bref, de se lever et de s'habiller.

« Vous avez désiré, lui dit-il, connaître le mystère de la tour du parc, cela ne peut avoir lieu pendant le jour; mais, continua-t-il avec un accent étrange, comme vous ne craignez ni les ténèbres, ni l'air humide et froid de la nuit, vous pouvez me suivre.

« — J'espère que tu n'as aucun mauvais dessein, demanda la comtesse avec un effroi qu'elle cherchait envain à cacher; hier tu me parus si singulier....

« — Si tu ne veux point venir... reste... » dit le comte, et il fit le geste de s'éloigner.

« — Arrête! s'écria Elga. Si la timidité est le partage de mon sexe, je ne suis point femme à cet égard, et je dois faire cesser cet état pénible d'incertitude qui jette tant de trouble entre nous. Peut-être es-tu rentré en toi-même et as-tu reconnu.... »

« — Si tu veux te convaincre, interrompit Starschenski avec impatience, lève-toi et suis-moi! »

Elga s'élança du lit, jeta sur elle une robe de nuit, et s'apprêtait à sortir quand sa petite fille s'éveilla; l'enfant se mit à pleurer.

« Ses cris vont éveiller tes gens, » dit le comte. Alors, sans proférer un mot, Elga enveloppa l'enfant dans un schall moelleux, le prit dans ses bras, et suivit son mari.

Le comte et sa compagne traversèrent les jardins et une partie du parc aux fauves, ainsi nommé de son ancienne destination; et ne tardèrent point à se trouver au pied de la vieille tour, but de leur course nocturne.

Starschenski s'arrêta alors, et se tournant vers sa femme : « Tu souhaites, lui dit-il avec gravité, connaître les secrets de ton époux; tu veux le convaincre d'avoir manqué à la foi conjugale, et tu viens ici avec l'espoir de l'humilier en présence de sa misérable complice?... Soit! mais il est juste aussi que la honte ou la gloire soit égale entre nous. Ainsi donc, avant que tu passes ce seuil, jure-moi que tu ne t'es jamais rendue coupable d'une faute semblable, que tu es pure du crime dont tu accuses ton mari.... » Il se tut.

« — Tu cherches des détours, » répondit Elga d'une voix tranquille.

« — Femme! s'écria le comte d'une voix terrible, parcours d'un regard ta vie passée, et si tu y trouves, je ne dis pas un manque de foi, mais une seule tache.... n'entre point dans ces murs!... »

Elga sourit, et s'avança vers la porte de la tour. Il lui en interdit encore le passage en s'écriant :

« Elga! au nom du ciel, réfléchis, je puis te pardonner en-

core.... avoue! avoue! » Pour toute réponse, la jeune femme monta la première marche. « Non, Elga, dit-il en la repoussant doucement; tu ne passeras point que tu ne m'aies assuré par un serment que tu m'as été fidèle... Mets la main sur la tête de ton enfant, et jure moi.... »

Elga posa la main droite sur la tête de sa fille endormie, et dit : « Quelque superflu que me paraisse un tel serment, si tu le regardes comme important, je le fais, et même je le confirmerai par tout ce que tu voudras.

« — Assez! assez! s'écria Starschenski, entre donc, et vois.... »

Le comte ouvrit la porte, tous deux montèrent un petit escalier tournant qui conduisait à une autre porte également fermée; le comte en tira les verroux, et faisant passer sa femme devant lui, il l'introduisit dans une chambre spacieuse dont une partie était traversée par un sombre rideau. Il approcha deux sièges d'une table dressée au milieu de la salle, alluma à la flamme de la lanterne deux torches de cire placées dans de hauts et pesans flambeaux de fer, sortit du tiroir de la table un rouleau de papiers, et fit signe à sa femme d'approcher. Elle obéit, jeta un furtif regard autour d'elle, et, ne voyant personne dans la chambre, elle s'assit et écouta.

Alors le comte, rapprochant les lumières, déroula le papier et commença à en lire le contenu : c'était une sorte de déposition exprimée en ces termes.

« Je déclare et reconnais avoir eu un commerce illégitime »
» avec la fille du Starost Laschek, avant et depuis son mariage »
» avec le comte Starschenski, et que l'unique enfant de cette »
» union m'appartient.... »

« Horrible calomnie! s'écria Elga en s'élançant de son siège; qui ose m'accuser de semblables infamies?... »

« Oginski! s'écria le comte; lève-toi, et viens certifier toi-même ta déclaration! »

En disant ces mots, il tira le rideau avec violence, et laissa

voir au fond de la salle un homme couché sur un tas de paille et attaché par une chaîne à la muraille.

« Qui m'appelle ? » dit le prisonnier d'une voix sourde.

« Elga est présente, reprit le comte ; elle demande que tu confirmes la vérité. »

« — Eh ! combien de fois faudra-t-il te la répéter ? » dit Oginski en se retournant sur son grabat.

« Tu l'entends ! » s'écria le comte en s'adressant à son épouse qui, pâle et frappée d'épouvante, demeurait comme fixée à sa place. « Prends cette clé, continua le comte ; ouvre le cadenas de sa chaîne. » Elle frissonna ; le comte tira son sabre à moitié hors du fourreau : elle obéit ; les fers tombèrent avec un bruit sinistre, et Oginski s'avança.

« Que voulez-vous de moi ? » dit-il.

« — Tu m'as fait le plus sanglant outrage, reprit le comte avec l'accent d'une fureur concentrée ; tu sais comme un noble Polonais lave son honneur ; prends ce fer, continua-t-il, en lui présentant un second sabre qu'il portait sous sa pelisse, et combattons : elle.... sera le témoin.

« — Je ne puis combattre, » dit Oginski en repoussant l'arme.

« — Il le faut ! tu le dois ! » s'écria Starschenski, et il s'efforçait de lui faire prendre le sabre.

Pendant ce débat, on entendit quelque bruit dans l'escalier. Elga, qui jusqu'alors était restée immobile, courut vers la porte, et chercha à l'ouvrir, en même temps qu'elle poussait de grands cris pour appeler du secours. Starschenski courut à elle, et parvint à l'arrêter comme elle avait entr'ouvert la porte ; il repoussa sa malheureuse femme au milieu de la salle et passa quelques instans à assujétir la porte en dedans.

Oginski profita de cet intervalle, et tandis que le comte était ainsi occupé, il courut à la fenêtre, l'ouvrit, s'élança d'un seul bond, et sauta hardiment dehors. Sa chute ne fut point dangereuse, il atteignit le sol sans se blesser, et quand le comte, quit-

tant la fatale porte, arriva à la fenêtre, il entendit avec rage le bruit des pas du fugitif retentir dans l'éloignement. Il se retourna alors vers son épouse.

« Ton complice s'est soustrait à ma vengeance, lui dit-il, mais tu ne m'échapperas point de même.

« — Peux-tu ajouter foi à ses calomnies! » balbutia la malheureuse Elga.

« — Je crois ce que je sais! reprit-il d'une voix terrible, apprête-toi à mourir, et sur l'heure. »

Elga était tombée à ses pieds.

« Grand Dieu! s'écriait-elle avec angoisse, aie pitié de moi! accorde-moi la vie! Impose-moi telle punition que tu voudras; bannis-moi de ta présence, réduis-moi à la pauvreté, jette-moi dans un cloître, enferme-moi dans un cachot pour le reste de mes jours, mais laisse-moi vivre! oh! la vie! la vie!... rien que la vie!... »

Le comte garda un moment le silence.

« Eh bien! dit-il d'un air sombre, puisque tu prises à ce point une existence honteuse et désormais flétrie, apprendis qu'il est encore un moyen de conserver tes jours; un seul!... »

« — Nomme; oh! nomme-le! » dit-elle d'une voix suppliante, et en se prosternant de nouveau.

« — Écoute, reprit le comte : la marque honteuse qui souille mon honneur c'est l'existence de cet enfant; si la mort fermait ses yeux, qui sait si mon courroux ne s'apaiserait point un jour! Tiens, nous sommes seuls.... la nuit et l'isolement de cette tour voileront tout.... Va, défais-toi de l'enfant!... »

« — Qui! moi! s'écria Elga hors d'elle-même : assassiner mon enfant! Inhumain! as-tu pu le penser!

Eh bien! embrasse-le pour la dernière fois, » reprit le comte en relevant l'un des sabres jetés sur le plancher.

« — Arrête! cria-t-elle, arrête! je veux.... j'obéirai, mais.. »

Elle courut à son enfant qu'elle avait posé à terre au commencement de toute cette scène, elle le pressa sur son cœur, l'arrosa de ses larmes....

« Tu hésites! je crois, » dit Starschenski en faisant un pas vers elle.

« — Non! non! cria-t-elle d'une voie étouffée par la plus affreuse angoisse, je n'hésite plus.... Grand Dieu! pardonne-moi! il faut obéir; et toi, enfant du malheur, pardon!... »

Elle serra encore une fois la petite fille contre son sein, puis d'un œil égaré, elle chercha la longue épingle d'acier qui retenait ses fourrures; cette espèce de stylet brilla dans sa main, et levant le bras....

« Arrête!... s'écria soudain Starschenski saisi d'une horreur profonde; j'ai voulu t'amener jusque-là, misérable! j'ai voulu voir s'il restait dans ton âme le moindre sentiment qui te rendit digne de la vie... Mais ton âme est plus noire que l'enfer!... Ton enfant vivra, scélérate! mais toi.... »

Il la frappa de son sabre, et le sang qui jaillit de la plaie, se répandit comme un torrent sur l'innocente créature qu'elle tenait dans ses bras.





NOUVEAUX DÉTAILS

SUR

GASPARD HAUSER.

M. Hitzig, éditeur des *Annales de la justice criminelle*, vient de nous envoyer une brochure, extraite de ce même journal, et qui renferme tout ce qu'on a pu apprendre jusqu'ici sur l'infortuné Gaspard Hauser. Il nous invite à les porter à la connaissance du public; nous déférons d'autant plus volontiers à cette invitation, que M. Hitzig a l'intention d'adresser incessamment un appel à toutes les âmes généreuses, pour les intéresser au sort de ce malheureux jeune homme qui a été victime d'une machination inouïe, et que cette publication pourra engager quelques-uns de nos lecteurs à contribuer au soulagement d'une infortune si extraordinaire. La partie la plus intéressante de cette brochure est la lettre de M. de Pirch à l'éditeur. Elle renferme quelques détails nouveaux, dont voici les plus remarquables :

Plusieurs circonstances se réunissent pour fortifier la pensée que le jeune Hauser appartient à une grande maison. C'est

ainsi que, dans ses rêves, son imagination lui représente un château qui aurait été sa demeure, et à son réveil il le décrit minutieusement avec ses escaliers, ses appartemens et jusqu'au contenu des armoires. Ce qui prouve qu'avant sa séquestration il avait reçu un commencement d'éducation, c'est que lui, à qui, dit-il, son geôlier a seulement appris à lire, récite en songe des vers latins, et le lendemain les écrit mot pour mot, sans que depuis son séjour à Nuremberg il ait appris ou entendu rien de pareil. Il s'est ainsi souvenu, entre autres, des deux premiers vers de l'ode d'Horace *Diffugere nives....* Aussi apprend-il le latin avec facilité; il lui semble, dit-il, l'avoir déjà su.

Les journaux ont parlé d'une dame Bonval ou Valbon, demeurant à Posth en Hongrie, et qu'on soupçonne avoir quelque connaissance de l'origine de Hauser. M. de Pirch, qui sait un peu de hongrois, a eu l'idée de prononcer devant lui quelques mots de cette langue, pour voir s'il lui en serait resté quelque réminiscence. Il le trouva occupé à faire un thème latin. Il ne ressemble pas du tout au portrait qu'on en a publié. Gaspard est un jeune homme bien fait, robuste, bien que de petite taille; il a les cheveux blonds et naturellement bouclés, le teint très-blanc, le nez arqué, les yeux bleus et pensifs. « J'ai vu rarement, dit M. de Pirch, une physionomie passer si rapidement de l'expression de la plus vive satisfaction et de la confiance à celle de la crainte la plus prononcée, ou de la méditation la plus profonde. Je lui ai adressé quelques questions sur ses études; je lui demandai s'il calculait déjà; puis je prononçai comme par hasard les mots hongrois : *ody, katdo, harom*, (un, deux, trois). Aussitôt il tomba dans une profonde rêverie. Je continuai, mais son gardien me disait que, dans cet état, Hauser n'entendait plus rien. Enfin, après quelques minutes, il secoua la tête et me dit : « J'ai déjà entendu ces mots, veuillez m'en prononcer encore quelques-uns. » Je préférerais entre autres le mot *zaz* (cent). « Oh! voilà un grand nombre, » dit-il, et il se mit à réfléchir. Je prononçai ensuite,

mais d'un ton indifférent, le juron hongrois *Basmanaterem-tete*. Il frémit visiblement, et dit tout effrayé : « C'est ce mot que disait l'homme, pendant le voyage, toutes les fois qu'il me frappait. C'est un vilain mot, qu'il ne faut pas dire. »

Lorsque M. de Pirch laissa échapper le mot polonais *matka* (mère), les traits de Gaspard s'éclaircirent : c'est la mère ! s'écria avec un joyeux empressement le malheureux orphelin. Telle est la puissance du langage, que ce peu de mots avaient suffi pour faire tomber le voile qui jusqu'à ce moment avait couvert les souvenirs d'enfance de Hauser. Même mouvement au nom hongrois de *père* ; et lorsque M. de Pirch lui dit dans la même langue : *Viens, mon cher, viens, mon enfant !* Gaspard se ressouvint que c'était ainsi que lui avait parlé sa bonne, dont il n'avait plus aucune idée avant cet entretien.

M. de Pirch le vit encore à plusieurs reprises, et chaque fois, lorsque la conversation ne roulait pas sur l'origine du jeune homme, il eut lieu d'admirer la facilité avec laquelle Gaspard s'exprimait sur toute sorte de sujets, la franchise et la bonhomie de tout son être. Son surveillant actuel, le conseiller Biberach, le traite comme son fils ; depuis l'attentat dont il a été récemment l'objet, deux gardiens armés sont toujours placés dans l'antichambre, et l'un d'eux le suit lorsqu'il sort. La promenade à pied le fatigue ; mais il va très-bien à cheval et s'en trouve à merveille. Ses sens, surtout la première année de son séjour à Nuremberg, étaient d'une pénétration et d'une portée comme on ne les trouve ordinairement que dans les animaux. Long-temps il n'avait aucune idée des distances, et souvent il étendait la main vers des objets fort éloignés. Son odorat était d'une sensibilité remarquable. Un jour il fut saisi subitement d'angoisse, la sueur ruisselait de son front et il tremblait de tous ses membres. On en découvrit bientôt la cause : c'était une souris morte qui se trouvait à quelque distance. Un autre jour, le même accident se renouvela, sans que son maître sentît la moindre chose : il s'aperçut enfin qu'ils approchaient d'un cimetière dont les exhalaisons, imperceptibles pour les hommes

ordinaires, l'avaient si vivement affecté. Les mots polonais le frappent autant que certains mots hongrois. Il comprit sur-le-champ cette expression : *moy kochany*, mon cher. Lorsqu'on prononça devant lui le mot *miasto*, ville, il déclara qu'il y manquait encore un nom, et se livra, pour le trouver, à une méditation profonde, d'où l'on eut de la peine à le tirer.

Par les souvenirs qu'il avait réveillés dans l'âme de Gaspard, M. de Pirch avait pris sur lui un tel empire, que lorsqu'il partit, le jeune homme voulait absolument partir avec lui, et lorsqu'on lui en représenta l'impossibilité, il se prit à pleurer à chaudes larmes.

« Vous pouvez voir par tout cela, ajoute M. de Pirch en terminant, jusqu'à quel point on peut être amené à croire que Gaspard Hauser est né en Hongrie, et qu'il a eu une bonne Slave. »

Nous nous associons de tout notre cœur aux vœux que M. Hitzig forme pour cet intéressant jeune homme que les magistrats de Nuremberg ont si généreusement adopté. Puisse bientôt une investigation sagement conduite déchirer le voile qui couvre une destinée si extraordinaire, et puisse aussi un phénomène moral si remarquable trouver un historien capable de le retracer sans prévention ! Cette histoire, si elle était faite avec soin, serait de la plus grande utilité pour la science de l'homme, et jeterait sans doute une lumière nouvelle sur les mystères de la psychologie.

(*Nouvelle Revue Germanique.*)



LA CHASSE AU TIGRE.

« Nous partîmes. Je précédais les chasseurs, monté sur un cheval noir. Au bout d'une demi-heure de marche environ, nous arrivâmes dans le lieu où notre chasse devait commencer. Un tigre de l'espèce la plus féroce y avait été vu la veille, à ce que disaient nos cipayes. Devant nous s'ouvrait une vaste plaine dont la surface, couverte d'un sable fin, était çà et là entrecoupée de pelouses d'une verdure épaisse et ombragées par les rameaux gigantesques de quelques figuiers indiens. Vainement nous envoyâmes des cavaliers battre la campagne de tous les côtés. Ils ne purent parvenir à rencontrer le tigre. Harassés de fatigue, nous vîmes nous asseoir alors sous l'un des figuiers et, comme il était déjà neuf heures, nous nous mîmes à déjeuner.

Vers le milieu de notre repas, je fus frappé de l'inquiétude que manifestait un éléphant qui mangeait près de moi. Cet animal se battait les flancs de sa trompe, et tremblait de tous ses membres, enfin il jeta un cri extraordinaire auquel répondit un hurlement affreux. Ce hurlement était poussé par un tigre en fureur qui s'était approché furtivement et ne se trouvait

plus qu'à une vingtaine de pas, prêt à s'élancer sur nous. A cette vue, l'un de mes compagnons tira son épée, nos cipayes armèrent leurs fusils; quant à moi, je m'élançai sur mon cheval. Le tigre ne fait jamais de quartier à ceux qui lui laissent l'offensive, et dans les combats qu'on lui livre, il n'y a pas d'autre alternative que de le tuer ou d'en être dévoré. Il eut donc été bien fou à moi de laisser le moindre avantage à un ennemi aussi cruel.

A peine me fallut-il quelques secondes pour faire ces réflexions. J'enfonçai mes éperons dans le ventre de mon cheval et je m'élançai sur l'animal féroce, le pistolet au poing. En se voyant charger avec cette vigueur, le tigre qui, un instant auparavant, la gueule ouverte et écumante semblait sur le point de nous déchirer de ses dents aiguës, tourna le dos en hâte et prit la fuite. Mon cheval était lancé; je ne cherchai point à l'arrêter. Les clameurs que poussaient mes compagnons pour me déterminer à revenir sur mes pas, furent inutiles. Cette chasse ou plutôt cette course, m'emporta et je disparus à leurs regards. On eut dit deux nobles coursiers de pur sang se disputant le prix à Newmarket. Quand nous passions sur le gazon, l'avantage était du côté de mon cheval, mais le tigre le reprenait bientôt quand nous nous retrouvions sur le sable; car ses pattes, souples et flexibles, y laissaient à peine leur empreinte tandis que les sabots de mon cheval s'y enfonçaient profondément. Buissons, ravins, marais, champs cultivés, bruyères desséchées, s'évanouissaient en un instant à nos yeux. Nul obstacle n'arrêtait nos pas. Le soleil était au plus haut point du ciel et inondait l'atmosphère de ses rayons brûlans. La chaleur était excessive, et j'ignore comment le tigre, le cheval et moi-même nous pûmes résister à l'ardeur dévorante qui embrasait la nature et forçait tous les êtres vivans à demeurer dans une immobilité semblable à celle de la mort.

Le tigre épuisé de fatigue ralentit bientôt sa course. Ses traces étaient marquées derrière lui par l'écume sanglante qui sortait

de sa gueule. Mon cheval le pressait de plus en plus et il ne lui restait plus guère d'autre parti que de se rendre à discrétion ou de se laisser écraser sous les pieds du cheval. Aucun de ces deux partis ne lui plût évidemment, car il s'élança dans un ravin profond, à travers les broussailles épaisses et les plantes sauvages qui en garnissaient le bord escarpé. Ce fut envain que je m'efforçai de le suivre; mon cheval, plus sage que moi, s'arrêta tout court sur le bord du précipice. Ne voulant point abandonner ainsi ma proie, je réfléchis un instant, puis je descendis de cheval, je pris de la main gauche mon épée nue, et de la droite mes deux pistolets et j'écartai avec précaution les broussailles. Le tigre était au fond du ravin, élançant sa soif dans un ruisseau qui coulait au milieu. Je venais de l'apercevoir quand il se retourna et m'aperçut lui-même. J'étais à pied, il n'y avait pas à songer à la fuite. Quant à lui, au lieu de chercher à se sauver, il poussa un hurlement sourd et prolongé, tira ses griffes longues et acérées, et s'accroupit le ventre contre terre comme un chat qui va se précipiter sur sa proie. Le moment était venu de rassembler mes forces et de faire usage de toute ma prudence. « L'Irlande n'a pas donné » le jour à Thomas O'Shaughnessey, me dis-je, pour qu'il se » laisse dévorer par ce chat sauvage, comme une pauvre souris par un chat domestique. Je vais lui faire voir qui je suis, » et voici une feinte à laquelle il ne s'attend pas. » En disant cela, je me mis en garde, plaçant mon épée dans la direction de mon antagoniste, et je m'approchai de lui, la pointe en avant, et en ayant soin de bien effacer mon corps. Comme je m'y étais attendu, le tigre bondit et vint s'enferrer lui-même. Le sang jaillit à flots de sa blessure. Il tomba en poussant un cri plaintif. Au même instant je tirai sur lui mes deux pistolets à bout portant et à coups d'épée j'achevai de lui ôter la vie. Son corps roula dans les eaux du ruisseau.

Effrayés du péril que je courais, mes amis avaient suivi mes pas aussi vite qu'ils l'avaient pu. Ils ne tardèrent pas à paraître.

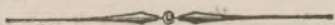
Je leur racontai l'issue du combat; ils ne pouvaient me croire. Du moment où j'avais disparu, chacun m'avait cru perdu. Le cadavre du tigre palpait encore étendu dans le ruisseau qu'il teignait de son sang. Je le montrai du doigt à mes compagnons et il ne fallut pas moins que sa vue pour les convaincre de l'exactitude de mes paroles.

(Blackwood's magazine.)



PHÉNOMÈNE DE L'ASCENSION

CHEZ LES ARAIGNÉES.



La faculté qu'ont les araignées de s'élever à une certaine hauteur dans l'air, a frappé de tout temps les naturalistes, et il faut avouer que les explications qu'ils en avaient données jusqu'ici étaient loin d'être satisfaisantes. L'une des plus accréditées consistait à supposer que l'insecte qui voulait parvenir à un lieu élevé commençait par fixer au point où il voulait arriver un fil le long duquel il s'élevait ensuite. Quelques observateurs dignes de foi ont même assuré que l'araignée pouvait projeter le fil qui devait lui servir dans une direction déterminée; il serait difficile de nier que les choses ne se passent quelquefois ainsi; mais, dans d'autres cas, l'explication précédente ne peut plus être admise. M. Virey communiqua, l'année dernière, à l'académie des sciences plusieurs observations dans lesquelles il avait vu une araignée, placée sur sa main, s'élever verticalement au milieu d'une chambre dans laquelle il n'existait aucun courant d'air appréciable, et sans qu'on pût supposer qu'elle se fût servie d'aucun fil. D'où ce naturaliste conclut que l'araignée avait la faculté de nager ou plutôt de voler réellement dans l'air au moyen de ses pattes. M. Lenoble a donné

récemment, sur le même sujet, des détails qui servent à éclaircir de plus en plus le phénomène. Il a remarqué que l'araignée qui veut s'élever tapisse avec une vitesse incalculable l'intérieur de ses doigts d'une quantité innombrable de fils très-déliés, qui rendent ses pattes, en petit, semblables aux ailes de la chauve-souris. Quand l'araignée veut s'élever, elle agite rapidement ses bras ailés ; quand elle veut descendre sans que rien la presse, elle leur accorde la plus grande extension possible, et maintenant ses ailes factices immobiles, elle en fait de véritables parachutes. Mais s'il s'agit de se soustraire à un danger pressant, elle resserre ses pattes, ploie ses voiles et, sous la forme d'un petit corps rond, tombe rapidement à terre, entraînée par les lois de la pesanteur. M. Lenoble pense que la faculté qu'a l'araignée de gonfler sa poitrine en y faisant entrer une grande quantité d'air, ou de le resserrer en déterminant la sortie de cet air, est un puissant auxiliaire pour l'ascension de l'araignée ou pour sa chute, soit lente, soit précipitée. Ces idées de M. Lenoble nous paraissent offrir une explication très-satisfaisante d'un phénomène qui jusqu'ici n'avait été interprété que d'une manière incomplète.

(*Le Temps.*)



CHRONIQUE.

11 SEPTEMBRE.

Il y a quelques jours, le Roi des Français, mis en simple bourgeois, passait dans le Louvre causant avec M. Fontaine de nouveaux travaux à exécuter. Il fut reconnu, et bientôt les cris de *Vive le Roi!* vinrent trahir son incognito. « Je vous remercie, dit le monarque en se retournant avec bonté, je vous remercie bien; mais, je vous en prie, laissez-moi faire mes affaires. » En effet, c'est une véritable tyrannie que de fatiguer ainsi d'acclamations un roi, parce que, plus populaire que ses prédécesseurs, il se promène en chapeau rond, avec un parapluie sous le bras, comme chacun de ses trente-deux millions de sujets.

— La nouvelle de la révolution parisienne a fait beaucoup de tort au dey d'Alger. Depuis son arrivée à Naples, il était le sujet de toutes les conversations, l'objet de toutes les curiosités. La chute rapide d'une autre puissance a tourné d'un autre côté l'attention générale, et lui a épargné les fatigantes importunités de l'oisiveté publique. Mais, ainsi débarassé des regards de la foule, il vient de les rappeler par une de ces originalités barbaresques, si surprenantes pour des gens de nos mœurs. Un domestique algérien s'étant rendu coupable d'insubordination, le dey le condamna à être décapité; le portier de son palais, qui est Napolitain, reçut l'ordre d'aller

III.

21

chercher une voiture pour transporter un cadavre. « Quelqu'un est donc mort, demanda le concierge de l'infidèle? — Non, mais quelqu'un mourra dans une heure, lui répondit-on. » — Revenu de la frayeur que lui causa d'abord une pareille réponse, le Napolitain courut avertir la police. Celle-ci intervint avant l'heure écoulée et parvint, après beaucoup de frais oratoires, à faire comprendre au dey d'Alger que la juridiction criminelle étant du ressort de la justice du royaume, il n'était point permis de l'exercer ainsi en amateur.

— Un botaniste allemand, qui a accompagné la colonie anglaise envoyée à la rivière des Cygnes, dans la Nouvelle-Hollande, a découvert dans ce pays une nouvelle plante dont la fleur, échauffée par les rayons du soleil, pousse, à des intervalles courts et mesurés, une fumée semblable à celle qu'exhalent les fumeurs de tabac.

— Une discussion comico-gastronomique s'est engagée jeudi dernier chez un de nos premiers restaurateurs entre un garçon et un consommateur. — « Je vous dis, monsieur, que » nous n'en avons pas et que nous ne savons pas même ce que » c'est! s'écria le garçon avec ce ton irrévérencieusement élevé » qui dénote l'impatience. — Alors pourquoi l'annoncez-vous » sur votre carte? répartit le consommateur avec cette tranquillité nécessaire à toute bonne digestion. — Monsieur » plaisante sans doute. — Je ne plaisante pas du tout; voyez » plutôt. — C'est ma foi vrai!.. *Filet de chameau aux fines* » *herbes!*... » et après enquête, il se trouva qu'un farceur s'était amusé à ajouter à la carte ce mets algérien, inconnu jusqu'ici aux élèves de Carême et de Beauvilliers.

— Il paraît que les tribulations de tout genre qui ont accueilli ici les habitans du Missouri, n'ont point dégoûté leurs compatriotes, de notre civilisation, car on annonce qu'une nouvelle bande d'Osages va parcourir l'Europe. Seulement ces nouveaux sauvages, plus savans que leurs prédécesseurs, ne se contenteront pas de spéculer sur leur simple nudité, ils donneront des représentations dans lesquelles ils feront connaître leurs

chants, leurs danses, leurs combats et leurs différentes occupations domestiques.

— Il s'est vendu dernièrement à Édimbourg un étalon arabe âgé de trois ans, pour la somme de 37,800 fr.

— La fièvre des réformes s'étend jusqu'à Mame (États-Unis). Il s'y est tenu dernièrement une assemblée de dames pour délibérer sur la convenance d'établir une association qui s'appellera *anti-masculine*. C'est, disent-elles, un fait constant, que depuis un siècle les hommes, par une combinaison fatale, se sont appliqués à garder entre eux tous les emplois politiques à l'exclusion des femmes. Celles-ci sont maintenant résolues à détruire cet injuste résultat, et, sinon à exclure entièrement les hommes, du moins à avoir elles-mêmes une part égale dans la répartition des emplois.



THÉÂTRES.

Notre glorieuse révolution a vraiment donné une impulsion nouvelle à tous nos théâtres. De tous côtés on s'agite, on monte des ouvrages, on se déplace, on voit apparaître de nouveaux comédiens. On veut imiter, suivre le grand mouvement donné à la France, et nous autres amateurs, nous profitons de ces efforts, de cette vie inattendue rendue maintenant à nos théâtres.

Théâtre Français. — A la Comédie-Française, outre le soin que l'on apporte avec une activité toute exemplaire à la mise en scène de quelques ouvrages de mérite, on s'occupe aussi de la réorganisation de la société. Les vieux rouages de la république sont usés, il faut changer de système, et au régime de sociétaires qui ne s'entendent pas entre eux, substituer le gouvernement ferme et paternel d'un directeur. Mais qui sera ce maître suprême? Jusqu'à présent, on l'ignore. En attendant, M^{lle} Mars boude ses camarades, se retire, non dans sa tente, comme Achille, mais dans sa brillante demeure et, de là, déclare qu'elle ne jouera plus. Caprice de comédienne sans doute. M^{lle} Mars ne voudra pas se priver du bruit flatteur des applaudissemens; elle songera que si elle a rendu d'immenses services à la Comédie-Française, la Comédie-Française lui a procuré une fortune considérable, et que le public serait peu satisfait de la voir, à la

fin de sa carrière, rompre ainsi brusquement avec tout ce qui l'entoure.

Bien loin de penser à quitter la Comédie-Française, voilà M. Beauvallet qui y arrive rempli de zèle, d'espérance, voyant s'ouvrir devant lui un brillant avenir ! Son premier début sur la scène de la rue de Richelieu, a eu lieu dans *Hamlet* et il a été extrêmement brillant. Depuis Talma, le jeune prince de Danemarck n'avait pas été représenté d'une manière à la fois plus neuve, plus dramatique, plus intéressante et plus originale. M. Beauvallet a continué ses débuts dans *Othello*, dans *Manlius*, et le succès le plus complet a couronné ses efforts. Ce jeune acteur deviendra bien certainement l'une des gloires de la Comédie-Française.

Théâtre des Nouveautés. — Nous avons parlé du demi-succès qu'avait obtenu, au théâtre des Nouveautés, le petit drame de la *Contre-Lettre*. Grâce à une indisposition vraie ou commandée, cet ouvrage a été arrêté pendant quelques jours, et les auteurs en ont profité pour le refaire. Une femme avide, acariâtre, revêche, est devenue un excellent congréganiste, un petit abbé Serinet, véritable bijou du faubourg Saint-Germain.... à l'air frais, à la bouche vermeille, égoïste au-delà de toute expression, ne parlant que de vertu, que de charité, que de bonnes actions, et ne pensant qu'à soutenir son ordre, heureusement sans pouvoir aujourd'hui, ne courant après l'argent que

Pour payer de petits séminaires
Et de petits rassemblemens !

On a ri aux larmes de cette exacte représentation d'un élève de Saint-Acheul et de Montrouge ! Ce nouveau personnage a donné à la pièce un tout autre aspect, et aujourd'hui elle est suivie avec beaucoup d'empressement.

Gaieté. — Le théâtre de la Gaieté vient tout-à-coup de se signaler par deux succès brillans et à la hauteur des circonstances. Le premier est celui du *Jésuite*, mélodrame en trois actes et en six

tableaux de MM. Victor Ducange et Guilbert de Pixérécourt; le second du *Te Deum et le Tocsin*, bonne *bétise* en un acte et en vaudeville de MM. Honoré et Simonnin. On connaît le roman de M. Victor Ducange, intitulé *les trois Filles de la Veuve*; c'est cet ouvrage qui, dépecé, arrangé, a fourni le mélodrame dont les représentations promettent d'être si fructueuses pour le théâtre qui vient de le mettre au courant de son répertoire. Le *Jésuite* offre des tableaux d'une grande vérité; c'est la peinture malheureusement trop fidèle de l'intérieur de plus d'une famille, cette peinture vigoureusement tracée peut être extrêmement utile et préserver plus d'une mère de famille des infortunes que MM. Victor Ducange et Guilbert de Pixérécourt ont mis sous les yeux du public d'une manière si frappante.

Si le *Jésuite* fait pleurer, le *Te Deum et le Tocsin* fait rire. On s'amuse beaucoup des tribulations d'un pauvre maire de village ne sachant s'il doit arborer le drapeau blanc ou le drapeau tricolore, cachant l'un, montrant l'autre; toujours tremblant à l'annonce des nouvelles qui se croisent dans tous les sens, insultant ou louant, suivant que ceux qu'il loue ou qu'il injurie, sont puissans ou renversés. Bien certainement le maire de MM. Simonnin et Honoré est la copie de plusieurs modèles.

Cirque-Olympique. — Galerie ordinaire de tous nos faits d'armes, le Cirque-Olympique vient de réunir en une seule soirée deux magnifiques tableaux de liberté et de gloire : la *Prise de la Bastille* et le *Passage du Mont-Saint-Bernard*. On ne peut se faire une idée de la beauté, de la magnificence de ce spectacle. On peut rien imaginer de plus vrai, de plus animé, de plus grandiose.



REVUE DES MODES.

Excepté quelques toilettes de gros de Naples ou de chalis qui indiquent déjà les modes d'automne, on ne voit rien qui ne ressemble à tout ce que nous avons vu cet été. Il faut attendre quelques jours pour faire des remarques qui n'aient point la monotonie d'une insignifiante répétition et quelques semaines pour trouver ces premiers modèles qui appartiennent au luxe des fêtes et des grandes réunions. On désire avec impatience ce moment qui doit rendre au commerce une nouvelle activité et relever cette élégance française que de dangereux doctrinaires voudraient sacrifier à l'étalage presque cynique de leur simplicité. Une innovation si contraire à nos mœurs, si désavantageuse à notre industrie, doit être repoussée. C'est à la mode à la combattre de toute sa puissance, aux femmes à fuir un système funeste à l'intérêt de leurs charmes, et c'est à la cour surtout qu'il appartient de donner ce nouvel élan de splendeur qui a toujours contribué à la prospérité de notre pays en faisant la gloire de son commerce.

Toilettes. — Une originalité dans la mise, un caprice de bon goût, fait toujours reconnaître une femme véritablement élégante. C'est ainsi que nous avons remarqué cette semaine plusieurs jeunes personnes dont les chapeaux en paille cousue

étaient ornés d'un bouquet de cinq petites plumes bleues placées sur un côté de la forme. Cet ornement qui distinguait complètement ces chapeaux de ceux que l'on aperçoit partout, n'avait pourtant rien de prétentieux et cadrait parfaitement avec des redingotes de Florence gris de lin qui composaient ces toilettes,

— Des redingotes en étoffes de couleur, des capotes en gros de Naples garnies de blondes, un cachemire sur les épaules et des bottines en soie noire composent en ce moment presque tous les costumes de matin.

Coiffures. — Presque toutes les coiffures des jeunes personnes sont à la chinoise. Celles des jeunes femmes en bandeau sur le front. Un peu plus tard elles adoptent les touffes crépées si favorables à la physionomie. Sur le sommet de la tête une tresse en couronne ou deux grosses coques soutenues par un peigne d'écaille à haute galerie.

Bijoux. — On voit beaucoup de bijoux en émail de trois couleurs. Mais cette fantaisie laissera bientôt reprendre place aux émaux bleu et or qui sont ceux de meilleur goût. On continue à porter aux ceintures des stacers de formes gothiques. Les boucles d'oreilles sont très-grandes et de toute espèce d'or et de pierreries. Les unes en grappes, les autres en girandoles.

Ouvrages. — La baleine se travaille avec un fini extraordinaire. Elle produit en broderie tous les effets de la nacre. On l'entremêle de filets d'or et on en fait des ouvrages charmans sur des sacs, des bourses et des ceintures en velours.





FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

(Les anecdotes qu'on va lire sont extraites de l'*Histoire de Frédéric-le-Grand*, par M. Camille Paganel, ouvrage en deux volumes, publié dernièrement à Paris.)

Frédéric pensait qu'un roi doit avoir le cœur dans la tête. Aussi s'efforça-t-il constamment de subordonner à sa raison sa sensibilité. Dans la vie privée, il fut bon, aimant, affectueux, accessible aux affections de famille, aux doux épanchemens de l'amitié. Peu de sœurs ont été chéries par un frère couronné comme le fut la margrave de Bareith ; peu de sujets ont reçu de leurs souverains les touchantes marques d'attachement que Frédéric prodigua à la personne et à la mémoire de Jordan. Durant la maladie qui lui enleva ce conseiller fidèle, il disputait aux enfans et à la femme de Jordan le douloureux plaisir de lui donner des soins, de calmer ses souffrances : « Je vous » prie de me laisser seul avec lui, leur dit-il la première fois ; » mais n'ayez aucune inquiétude : je le soignerai et le servirai » autant qu'il pourra en avoir besoin : ce sera comme si vous » l'assistiez vous-même. » Chaque jour, à moins qu'il ne fût absent de Berlin, il venait passer une heure avec lui, traversant seul et à pied la place du château. Quand Jordan eut cessé

de vivre, son portrait, placé dans le cabinet du roi, lui arracha long-temps des larmes; Frédéric composa même l'éloge de son ami. Au reste, ce profond attachement, Jordan s'en était toujours montré digne. Jamais courtisan, toujours ami sincère, il chérissait sincèrement le roi.

Frédéric possédait au suprême degré l'heureux talent de parer un bienfait. Un colonel de sa suite, chargé d'une nombreuse famille, contracta des dettes. L'ayant trouvé un jour triste et pensif : « Vous êtes toujours chagrin, lui dit le roi; qu'avez-vous? Entre amis, il faut se confier ses peines. » Et sans lui donner le temps de répondre : « J'ai appris, ajouta-t-il, que vous deviez deux mille écus; » Il se tourne vers une table, y prend quelques rouleaux de louis, et les donnant au colonel : « Tenez, dit-il, voilà de quoi payer vos dettes, » puis lui en donnant encore autant, « et voici de quoi vous mettre en état de n'en plus faire. »

Une pauvre veuve d'officier, âgée et infirme, lui ayant demandé un secours : « Je suis pénétré de vos infirmités et de votre indigence, lui répondit le roi; pourquoi ne vous êtes-vous pas plutôt adressée à moi? Actuellement il n'y a pas de pension vacante; mais il faut que je vous secoure, car votre mari était un brave homme que je regrette beaucoup. Je re-trancherai tous les jours un plat de ma table; cela épargnera trois cent soixante-cinq écus; et cette petite somme, sur laquelle vous pouvez compter, vous sera payée le premier du mois prochain, jusqu'à ce qu'il se trouve une pension; car j'ai donné ordre que la première vacante fut pour vous. »

Né violent, Frédéric triompha de la nature. Il venait de terminer l'*Histoire de la Guerre de Sept Ans*, lorsqu'un page laissa tomber une étincelle sur le manuscrit qui fut entièrement consumé. Saisi de crainte, le jeune étourdi se jette aux pieds du roi en avouant sa faute. « Eh bien! lui dit le monarque avec douceur, j'écrirai cette histoire encore une fois! »

Comme un miroir fidèle, le visage de Frédéric réfléchissait toutes les impressions de son âme, et dans ses grands yeux

bleus brillait la flamme du génie. Exprimait-il la colère? son regard, naturellement séduisant, devenait terrible. Sa taille était de cinq pieds deux à trois pouces, sa démarche un peu négligée, mais vive et noble, ses cheveux châains clairs, son teint brun et animé comme celui d'un soldat, sa voix très-douce, le mouvement de ses lèvres plein de grâce. Très-bien à cheval dans sa jeunesse, il se voûta en vieillissant, et se laissait aller. Comme Alexandre, il portait la tête un peu de côté. Dans son intérieur, il ne parlait que français, et le parlait bien; mais c'était dans la langue nationale qu'il traitait les affaires publiques, ne s'adressant même jamais qu'en allemand aux officiers français de son armée.

Qui ne connaît cette prétendue condamnation à mort d'un officier dont le seul crime aurait été d'avoir de la lumière dans sa tente à une heure où toutes les lumières du camp devaient être éteintes? Afin de donner une couleur dramatique au récit, on ajoutait que le malheureux officier écrivait à sa femme enceinte, quand se présenta le roi, et que celui-ci du ton solennel d'un tyran de théâtre : « Mettez en post-scriptum, dit-il : quand » tu recevras ma lettre, je n'existerai plus. » La peinture s'est même emparée de ce sujet. Non seulement le fait est faux, mais jamais ce prince ne signa, qu'après une décision judiciaire, un seul arrêt de mort. Sévère et non cruel, il avait horreur de la peine capitale; la clémence tempérant en lui l'exercice d'une puissance illimitée.

Jamais non plus il ne daigna descendre au châtiment d'une offense personnelle. Le pasteur d'une église de Berlin se permettait de violentes sorties contre l'irréligion de son souverain. On l'invita à plus de circonspection, mais inutilement; ces recommandations ne servaient qu'à irriter son zèle. Frédéric l'ayant fait appeler : « Monsieur, lui dit-il, vous désirez que je » vous persécute, mais je n'ai pas le moins du monde l'envie » de vous procurer les honneurs du martyr : votre fantaisie » n'est pas du siècle; vivez tranquille, et soyez heureux en » contribuant au bonheur de votre troupeau. »

Voyant un jour, des fenêtres du château, la foule assemblée autour d'une affiche injurieuse pour lui, ce prince la fit placer plus bas par un de ses pages : « On la lira mieux, » dit-il.

Un autre jour, long-temps après être monté sur le trône : « Il existe cependant à Berlin un homme qui m'a condamné à » avoir la tête tranchée, dit le roi devant plusieurs personnes, » et cet homme, que je connais, dine tranquillement chez » lui. » Frédéric savait les noms et les votes de ses juges; tous vécurent paisibles sous son règne : dans les grandes âmes il n'y a pas de place pour la vengeance.

Un habitant de Berlin tenait sur Frédéric les propos les plus menaçans : on le dénonça au roi : « A-t-il deux cent mille » hommes à ses ordres? demanda le prince. Non. Eh bien! que » peut-il me faire? »

Durant la guerre de sept ans, Frédéric, étant à Dresde, vit un matin pâlir et trembler le domestique qui lui apportait son déjeuner : « Qu'avez-vous? » lui demanda-t-il d'un ton sévère. Le domestique crut son crime découvert, et se jeta à genoux en implorant sa grâce. On fit l'essai du poison sur quelques animaux, qui périrent à l'instant même. Cette affaire causa beaucoup de bruit, on cita même les personnages qui avaient séduit ce misérable. Mais aucune poursuite n'eut lieu : le roi se contenta d'envoyer le criminel comme tambour dans un régiment au fond de la Prusse.

Malgré sa discipline de fer, Frédéric était chéri des soldats : tous voyaient en lui un ami, un père. Depuis long-temps, un vieux sergent sollicitait une place, mais toujours en vain. Rebuté, il écrivit au roi, en lui demandant de l'emploi dans l'inspection des sels. Frédéric envoya la pétition au ministre Werder, avec ces mots de sa main : « J'espère que vous ne rejeterez pas mes » invalides. Vous avez été soldat vous-même; je le suis encore, » moi, et je suis bien aise que l'on prenne soin de mes cama- » rades. »

Un caporal des gardes-du-corps, aussi vaniteux que brave, portait une chaîne de montre à laquelle, faute de mieux, il avait

attaché une balle de fusil. Frédéric le suit : « A propos, caporal, lui dit-il un jour, il faut que tu sois bien économe pour avoir pu acheter une montre. Il est six heures à la mienne, voyons, quelle heure as-tu, toi ? — Sire, répondit le caporal en tirant la balle de son gousset ; ma montre ne marque ni cinq heures ni six heures ; mais elle m'avertit à chaque instant que je dois toujours être prêt à mourir pour votre Majesté. — Tiens, mon ami, lui dit le roi attendri, prends cette montre, afin que tu puisses voir aussi l'heure où tu mourras pour moi. » Elle était enrichie de diamans.

Sans doute ce prince exigeait de l'exactitude dans le service ; mais il se montra toujours le meilleur, le plus indulgent des maîtres. Jamais il ne parlait à ses domestiques sans leur donner la qualification de *mein kind*, mon enfant ; et tout honnête serviteur trouvait auprès de lui un traitement paternel. Frédéric riait aussi de bon cœur des espiègleries de ses pages. Regardant un jour par la fenêtre, une glace lui dénonça l'un d'eux puisant derrière lui une prise de tabac dans sa boîte, placée sur une table. Le roi le laissa faire ; mais de retour à son fauteuil : « Cette tabatière, demanda-t-il au page, est-elle de ton goût ? » Fort embarrassé, le coupable ne savait trop comment répondre. « Voyons, parle ! » Enfin, ayant avoué qu'il la trouvait fort belle : « Eh bien ! lui dit Frédéric, prends-là ; elle est trop petite pour deux. »

Malgré les torts du feu roi à son égard, Frédéric ne souffrit jamais qu'en sa présence on attaquât la mémoire de son père ; il ne parlait de lui qu'avec un profond respect. Telle était sa vénération pour la reine-mère, que, chaque fois qu'il allait la voir à Montbijon, le roi ôtait son chapeau en arrivant à l'allée du jardin et marchait tête nue jusqu'au château. Au retour, il ne se couvrait qu'à la sortie de l'allée, quels que fussent le temps et la saison.

Ce fut en 1748 que ce prince commença d'habiter le palais si célèbre depuis, non par le luxe d'une cour brillante, mais par le génie du maître et la simplicité de ses mœurs. Laissant le

monarque à Berlin, le sage venait à *Sans-Souci* goûter un repos actif, un repos digne de lui. Point d'appareil militaire autour de sa paisible retraite, nulle de ces précautions timorées qui insultent aux peuples, et déposent souvent contre ceux qui croient en avoir besoin. Le soir seulement un caporal et quatre grenadiers venaient de Potsdam pour la garde du château pendant la nuit, et s'en retournaient le matin entre quatre et cinq heures. Là, entouré de quelques amis et de livres, il trouvait au sein des lettres un docte délassement et des jouissances dont la nation n'eut jamais à gémir. Dès sa jeunesse, Frédéric avait divisé en deux classes les livres qu'il voulait étudier sérieusement, et ceux qu'il ne voulait que parcourir. Il avait cinq bibliothèques toutes semblables : l'une à Potsdam, l'autre à Sans-Souci, la troisième à Berlin, la quatrième à Charlottenbourg, la cinquième à Breslau. Il lui suffisait, en fermant un livre de noter la page, en arrivant, ses lectures continuaient comme si elles n'eussent pas été interrompues. Dans ce très-court catalogue, on voit la prédilection du roi pour les historiens et les philosophes tant anciens que modernes. Les meilleurs ouvrages sur l'art de la guerre y figuraient nécessairement.

Ce serait omettre un des plus beaux titres de gloire de Frédéric que de ne point rappeler ici combien la presse fut libre sous le gouvernement de ce prince absolu. Vainement les plaintes obstinées de quelques fonctionnaires, que la publicité importunait, lui arrachèrent-elles une ordonnance pour la censure des livres à imprimer; il se plaisait lui-même à en voir violer les dispositions. Un libraire condamné pour infraction réclamait-il auprès de lui? Il était toujours déchargé de l'amende et, souvent dans sa réponse, le roi ajoutait ces mots : « J'en tends que la presse soit libre. »



HISTOIRE D'UN NEZ.

Je descends d'une ancienne maison souveraine de Tartarie, qui régnait sur un pays qui a plus de deux mille lieues carrées. Mon aïeul troqua sa souveraineté sauvage contre une place de chambellan à la cour de Pierre-le-Grand. La reine, mon aïeule, était Kamtschadale, et femme d'une parfaite beauté. L'empereur lui adressa des hommages, et c'est ce qui a fait dire en Pologne que mon visage est comme une mappe-monde, dans laquelle on voit un golfe asiatique et deux petites baies tartares surmontées d'un promontoire moscovite. Mon aïeul étant camus, et ma grand'mère ayant le nez retroussé, la partie proéminente du visage de mon père, dont j'ai hérité, a toujours semblé avoir quelque chose d'un peu trop majestueux.

Mon père avait acquis, avec les profits que le sien avait faits dans la chambre impériale, des terres considérables en Pologne; mais il eut le petit travers de se mêler beaucoup des affaires de cette monarchie; et lorsque Varsovie fut prise, on poussa l'exigence jusqu'à lui demander son poignet droit : ce poignet fut coupé, salé, et envoyé à Saint-Pétersbourg, où il fut présenté à l'impératrice par un officier de ses petits cabinets qui faisait avec elle de la philosophie. Mon père continua de demeurer en Pologne avec son poignet gauche, et il m'envoya faire mes

études à Saint-Pétersbourg. Nous étions dans le collège un assez grand nombre de jeunes Polonais, et nous voulûmes nous mêler un peu des affaires de notre pays. Paul, le deuxième du nom, m'envoya chercher; il m'accueillit avec une bonté particulière, m'écouta avec attention, et finit par me dire qu'il allait m'envoyer achever mes études en Sibérie, avec le costume ordinaire des exilés.

Lorsque je vis qu'il ne s'agissait de rien moins que de me couper le nez et les oreilles, je défendis ces petites propriétés, comme on défend un bien dont on jouit à titre héréditaire et incommutable, et je m'adressai à une dame de la lingerie impériale, de qui j'avais reçu les leçons qu'il faut nécessairement recevoir lorsqu'on fait son entrée dans le monde. Cette dame en parla à une dame de la bouche, celle-ci à une dame de tabouret, qui en parla à une dame d'honneur, laquelle à son tour en parla à une dame des petits cabinets, et de dame en dame, je parvins à faire porter ma requête jusque sur l'oreiller de l'empereur; et quand elle y fut, je dormis tranquille sur mes deux oreilles.

Mes oreilles sauvées, une vive inquiétude vint me saisir par le bout du nez. Où pourrai-je le placer, me disais-je à moi-même, pour le sauver de la disgrâce dont on le menace? Il faut que je le mette sous la protection du patriarche grec; c'est un nez de chrétien, et où pourrait-il être mieux en sûreté que sous l'abri de l'Évangile? Mais je me trompai beaucoup dans cette combinaison. Ce fut envain que le patriarche, les archevêques et les évêques, le grand et le petit clergé, la grande et la petite aumônerie cherchèrent à me défendre, ils ne purent rien obtenir; et quand on vint m'apporter la nouvelle de la mortification à laquelle j'étais condamné, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Que ne l'ai-je placé sous la protection d'un cotillon! Ce n'est que par là que les affaires réussissent à la cour.

Je donnai alors une autre direction à ma sollicitation en grâce. Je m'adressai au grand-chancelier de l'empire; je prou-

vai que mon nez était un nez impérial *ad nutum* ; que la preuve en résultait de sa structure même, qui était toute impériale, et d'une lettre galante de Pierre-le-Grand à ma grand'mère. Je produisis à la chancellerie les deux pièces ; puis ayant fait dresser un arbre généalogique, il demeura démontré que mon nez se trouvait être le grand-oncle de celui de l'empereur régnant, et que, par conséquent, un attentat contre lui constituait une sorte de régicide. Ce crime n'étant qu'une bagatelle en Russie, on ne craignit pas de le commettre ; mais l'empereur ordonna que je fusse royalement indemnisé, et il commanda à l'orfèvre de la cour de prendre l'empreinte du nez de Pierre-le-Grand sur la statue faite par Falconnet, de m'en fabriquer un sur ce modèle, et de l'ajuster sur mon visage, afin que personne ne pût désormais douter de mon alliance avec la famille.

(*Le Cabinet de Lecture.*)



LES CHARS A VOILES.

Un voyage que l'on pourrait presque appeler *maritime* a été dernièrement exécuté sur le chemin de fer établi près de Charles-town.

Une voile a été d'abord élevée et s'est déployée sur le char destiné à parcourir le chemin. Un immense concours de spectateurs se pressait autour du lieu où se faisaient ces préparatifs, et quinze passagers se sont embarqués dans cette voiture ou ce canot, comme on voudra l'appeler, qui a bientôt filé de 12 à 15 milles à l'heure. Mais le gréement et la voiture ayant été installés trop promptement pour qu'ils dussent être très-solides, on a vu tomber tout cet appareil sous l'effort d'une grande bise de nord-est. Plusieurs hommes de l'équipage, entraînés dans cette chute, s'en sont heureusement tirés aux cris de joie de tous les assistans. L'avarie que venait d'éprouver le terrestre navire a été réparée avec promptitude par quelques matelots, qui, présens au désastre, ont généreusement prêté leur secours à leurs confrères un peu désappointés. Alors on a vu le bâtiment, réparé, reprendre sa route au moyen d'un mât de fortune; et ce qu'il y avait de plus divertissant, c'était de voir, pendant ce rapide trajet, le capitaine faire orienter les

voiles selon la brise qui variait, ou selon le changement de direction que les sinuosités de la route imprimaient au navire.

L'honneur de cette invention remarquable vient d'être réclamé par un journal belge pour le célèbre Simon Stevin, de Bruges. Cet honneur lui appartient en effet, et on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur une expérience du char à voiles faite en Belgique, il y a plus de deux siècles, et avec plus de succès que de nos jours.

Simon Stevin, né à Bruges, précepteur du prince Maurice d'Orange-Nassau, stathouder de la république batave, était en même temps quartier-maitre-général des armées. Une des inventions les plus remarquables de ce savant mathématicien est celle d'un char garni de voiles et muni d'un gouvernail. Peu de jours après la victoire de Nieuport, le prince Maurice invita plusieurs personnes de distinction qui se trouvaient alors à La Haye à faire avec lui, le long de la place de Scheveningen, une promenade en voiture sans chevaux. Les personnes invitées étaient au nombre de vingt-huit, parmi lesquelles se trouvaient le frère du roi de Danemarck, l'ambassadeur de France à La Haye, et l'amiral d'Arragon de Mendoza, général en chef des armées d'Espagne, fait prisonnier à la bataille de Nieuport.

Grande fut la surprise des assistans à la vue de ce singulier équipage, mais plus grande encore au moment où il s'éloigna tout à coup de Scheveningen avec une vitesse extraordinaire. Le prince Maurice se plaça au gouvernail et prit de l'autre main la corde qui assujétissait la voile. Un vent sud-est s'éleva, et, en moins de deux heures, le char à voiles avait transporté ses passagers au village de Petten, dans la Nord-Hollande, à quatorze lieues de Scheveningen. Au moment où on s'y attendait le moins, le prince, feignant de ne plus pouvoir maîtriser le mouvement trop rapide de son embarcation, laissa le char s'avancer vers la mer; une frayeur subite s'empara de l'équipage qui montait ce vaisseau d'un nouveau genre; mais le prince, revirant de bord par un coup de gouvernail, prouva qu'il était aussi adroit pilote que général expérimenté.

Grotius, quoique jeune encore, était au nombre des voyageurs, et il a laissé une description de cette singulière traversée renouvelée dernièrement en Angleterre. Le burin de Jacques de Geyn a reproduit dans une gravure ce grand char à voiles, ainsi qu'un plus petit, conservés long-temps à Scheveningen l'un et l'autre; le dernier existait encore en 1802.

(Revue des Deux-Mondes.)



TRIBULATIONS

DE

MYLORD KITLEPING.

Honni soit qui mal y pense.

Les tribulations de mylord Kitleping à son arrivée à Paris, le 29 juillet 1830, sont assez curieuses pour que nous les racontions; nous les tenons de lui-même. Sous le comique qui les revêt, il y a de la philanthropie, de la sympathie pour la France, du courage, de l'amour vrai de la liberté. Honneur aux hommes qui sont comiques de cette façon-là!

Mylord Kitleping, à trente-deux ans, avait déjà parcouru les cinq parties du monde; il avait mangé des ananas au Brésil, il avait vu les intéressans reptiles de l'Afrique, il avait senti les roses du Bengale, il avait savouré du thé à Canton même.... C'était bien quelque chose; mais il n'avait vu ni Saint-Pierre de Rome, ni les Crétins des Alpes, ni les pirouettes de notre

opéra. Aussi, dans les salons de Londres, ne passait-il encore que pour une moitié d'homme. Jaloux d'être homme tout-à-fait, il se décida enfin à entreprendre le pèlerinage des fashionables. Il s'embarqua, débarqua, fit emplette d'une chaise de poste, la remplit de provisions, s'y étendit de son long, ferma les glaces, s'endormit pour mieux voir la France, et ne se réveilla qu'à Paris. Ses chevaux s'étaient arrêtés devant l'hôtel indiqué. Mylord se croit au terme de son voyage, il regarde.... que voit-il? Une foule immense qui entoure la voiture et lui crie de descendre. Mylord ne comprend pas, et demeure immobile. « Ah! ah! il s'obstine, s'écrient mille voix; il ne veut » pas descendre! renversons la voiture! mettons-là en travers; » ça fera une barricade en attendant mieux. » Et l'on se met à l'ouvrage. Mylord qui possédait parfaitement la langue des Birman, l'arabe, le turc, le syriaque, le monomotapan, et qui parlait chinois aussi purement que M. Rémusat lui-même, avait le malheur de ne pas entendre un mot de français. Se sentant verser, il crie, il jure, il tempête, mais c'est en vain; la voiture décrit un quart de cercle et tombe sur le flanc. Heureusement pour mylord, ses provisions de bouche amortirent sa chute. Sa tête donna à-plomb dans un excellent pâté de foie gras, dont il resta coiffé comme d'un shakos de voltigeur. Ce fut en parfaite santé mais dans ce bizarre accoutrement qu'il parvint à sortir de sa chaise de poste, par en haut, comme on sort d'une cheminée. « Goddam! s'écria-t-il, en anglais ou en monomotapan, je ne sais plus lequel, serait-ce ainsi qu'on accueille les étrangers en France! Si j'en juge par cet échantillon, ce doit être un peuple bien original. »

La foule cependant l'entoure, et sans qu'il s'en doute, lui exprime ses regrets. Mais comme en de pareils momens on a peu de temps à sacrifier aux devoirs de la civilité puérile et honnête, on se borne à lui demander : « Avez-vous du mal? Non? » qui ne dit mot consent. — Il n'a pas de mal. C'est un Anglais! vivent les Anglais! ils aiment la liberté! partout ils travaillent avec nous. Celui-là s'est mis en route tout exprès pour



» nous donner un coup de main ; il n'y a pas de doute : il vient
» de le dire. Allons, donnons-lui un pieu ; il va nous aider à
» faire la barricade. Vivent les Anglais ! »

Et ce disant, on lui met en main une barre de fer, longue et lourde. Mylord qui ne sait ce qu'on veut de lui, refuse d'abord et s'écrie, tout rouge de colère : « Goddam ! quel peuple original ! » Mais on lui fait signe d'arracher des pavés, et bon gré malgré, le voilà qui arrache des pavés, qui même en arrache une fois plus que les autres, car il y allait de rage. Ses réflexions étaient curieuses en ce moment. « Parbleu ! pensait-il, » quel peuple original ! traiter ainsi les étrangers ! ne pas même » leur donner le temps de descendre de voiture, ni de manger » un beefsteak ! Sans doute, il est bon que chaque pays ait ses » usages : cela jette plus de variété dans l'espèce humaine. Et » moi, j'aime beaucoup les peuples originaux ; mais en vérité, » celui-là passe la permission ! »

La barricade achevée, mylord veut se retirer. « A une autre, » maintenant ! à une autre ! » Tel est le cri général ; et mylord est porté en triomphe à l'autre bout de la rue aux acclamations de « Vivent les Anglais ! »

Mylord, peu sensible à ces témoignages de reconnaissance et d'admiration auxquels il n'entendait mot, se mit à pester de plus belle. « Oh ! oh ! je ne conçois plus rien à ce diable de peuple, j'en ai vu cependant de fort curieux ; j'ai vu des Esquimaux, des Monomotapans, des Hottentots, mais je n'ai rien vu qui approchât de cela. Quelle rage ont donc ces gens-là de » dépaver leurs rues, et d'y employer les étrangers ! Parbleu ! » voilà un peuple bien original ! »

Que fut-ce donc lorsque cette seconde barricade achevée, il fallut en élever une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième, puis.... mais non, la sixième ne fut qu'un projet. Mylord n'y tint plus : il allait éclater ; déjà il levait sa barre de fer, non plus pour dépaver la rue, mais pour établir autour de lui une espèce de cordon sanitaire, lorsqu'une décharge de mousqueterie dispersa la foule et lui permit de faire usage de

son libre arbitre. Il regagna la rue où gisait sa voiture, entra dans l'hôtel dont il avait l'adresse, et n'eût que le temps de s'écrier : « Goddam ! donnez-moi à diner, si toutefois l'on dîne » dans ce maudit pays. Voilà un peuple bien original ! » Ce fut une occasion pour l'hôte de lui expliquer ce qui se passait. A chaque mot, la physionomie de mylord prenait une expression différente. La surprise y remplaça la colère, et l'enthousiasme la surprise. « Je comprends, je comprends, s'écria-t-il enfin ; » c'est pour la liberté ! Oh ! oh ! grande nation ! nation sublime » et pas originale ! Je n'ai plus faim ; je veux les aider encore. » Aussitôt, mylord ressaisit sa barre de fer, s'élance, et ne rêvant plus que barricades, arrache les pavés et les amoncelle devant la porte de l'hôtel. C'est en vain que le propriétaire veut l'en empêcher, mylord se fâche, le menace de le mettre lui-même dans la barricade, et en moins de rien bouche la porte si hermétiquement qu'on ne peut plus entrer que par la fenêtre.

De là, milord se met à courir les rues, bravant la mousquerie et la mitraille, brandissant sa barre de fer, criant : « vivent » les Français ! grande nation ! nation sublime et pas originale ! » et laissant partout sur son passage des montagnes de grès. »

Déjà le drapeau tricolore se déployait au front mutilé du Louvre ; déjà la capitale faisait un dernier effort pour rejeter, jusqu'à St-Cloud la dynastie déchue, comme on se débarrasse d'un fardeau qui pèse ; déjà les barricades devenaient inutiles, que mylord en construisait de nouvelles. Dans son noble enthousiasme pour notre régénération, il aurait fini, je pense, par dépaver sa chambre et retrancher son lit, si, vers la place Louis XV, il n'eût rencontré l'un de ses compatriotes, qui, lui aussi, combattait pour notre liberté, pour la liberté du monde. Celui-là était à cheval, en costume de flaneur : gants jaunes, gilet de soie, pantalon blanc. Il était armé d'un fusil à deux coups richement orné. Impassible au milieu de la foule qu'il dominait, il glissait la cartouche avec une gravité toute britannique ; puis, ajustait lentement ; puis, faisait feu ; puis, prenait son binocle du bout des doigts, regardait pour examiner s'il

avait atteint son but, et, selon le résultat, hochait la tête ou l'agitait légèrement en signe de satisfaction.

Mylord Kitleping apprit de lui que le despotisme expirait. Le canon de la garde venait de faire entendre son dernier râle. Le boulet avait retenti contre la façade des Tuileries; après quoi, plus rien, plus rien que des acclamations de triomphe!

« Vive la liberté! s'écrièrent les deux compatriotes en se serrant la main; vivent les Français! — C'est une grande nation, ajouta l'un. — Et pas originale, répliqua l'autre. »

Et nous, que dire à ces braves Anglais? Merci, messieurs! Vous avez combattu pour nous : c'est à charge de revanche!

Quant à mylord Kitleping, une fois tiré de son flegme habituel, il avait tellement pris goût à cette vie tumultueuse, que depuis, n'ayant plus de barricades à faire, il s'ennuyait fort, lorsqu'on apprit les événemens de Bruxelles.

Trois jours après il y était, lui et son pieu. De là, m'a-t-il dit en partant, il se rendra à Turin; de Turin il ira à Milan, de Milan à Venise, de Venise à Rome, de Rome à Naples, de Naples à Madrid, de Madrid à Lisbonne, et de Lisbonne à Londres!....

(*L'Aigle.*)



UNE RUSE DE GUERRE.

- Quel est l'argument le plus péremptoire?
- Le rapprochement d'une cervelle et d'une balle de plomb.

JACK LE DÉTERMINÉ.

L'amour est une petite guerre. On le pensait déjà avant le déluge et on l'a dit quelque temps après ; ainsi tout le monde doit le savoir ; mais chacun comprend différemment la guerre, et, en amour, le houzard, intrépide par nature comme par état, passe généralement pour être plus favorisé, comme étant plus habile. Le fait est que les moyens de succès l'inquiètent peu ; ainsi, trop heureuse la conquête d'un houzard, si son galant vainqueur n'arrive pas à cheval au moins jusque dans la salle à manger, s'il ne la réveille pas à l'heure militaire, en faisant exécuter par son trompette une bruyante fanfare dans sa chambre à coucher, ou si enfin le susdit vainqueur n'invente pas quelqu'autre gentillesse du même calibre.

Voici l'heureux expédient récemment imaginé par un officier de ce corps, qui, en vrai Français, avait pris pour devise : *Vaincre ou mourir!* et qui, comme on va voir, mourut d'abord, puis vainquit ensuite.

Depuis peu, le régiment de Victor (c'est le nom de l'intéressant jeune homme) venait de prendre garnison à Paris, lorsque, dans un bal, il retrouva par hasard la jolie madame de B..., avec laquelle il avait passé une affectueuse enfance, mais qu'il n'avait jamais revue, toujours séparé d'elle par les événemens sociaux. — Bientôt la connaissance fut renouée, et comme l'uniforme de houzard paraissait amuser infiniment le petit enfant de Madame de B..., Victor venait souvent voir Madame, et chaque fois en grande tenue. Avec son caractère belliqueux, la paix ne pouvait être de longue durée entre le houzard et la charmante amie de son enfance : en effet, la guerre éclata...

Encore naïve comme aux jeunes jours, madame de B... savait mal se défendre; mais elle ne s'appartenait plus... elle était femme, elle était mère, et dans ces retours d'abandon, où la confiance de l'amitié répondait au langage de la passion, une crainte plus forte que tous les devoirs, que toutes les autres craintes, semblait surtout la retenir : c'était de voir son repos à jamais troublé par l'idée qu'il dépendrait d'une imprudence, d'une indiscretion, d'une bizarrerie du sort....

Toujours prompt à découvrir un remède, Victor le houzard proposait de se casser la cervelle au commandement, pour calmer toutes frayeurs; puis comme on trouvait le remède pire que le mal, Victor voulait se la casser tout de suite. — C'est sentimental, mais ce n'est pas gai, dit-il enfin un soir en coiffant son colbach d'un air sinistre; puis il sortit en jurant par son grand sabre, qu'il brûlerait sa malheureuse cervelle avant qu'il fut seulement vingt-quatre heures.

Or, voici comment il procéda à cette cérémonie.

Ayant remarqué chez madame de B... un petit journal qui ne compte guère que quarante-neuf abonnés et demi, parce que ceux au-dessous de sept ans ne paient que moitié prix, Victor se dirige de très-grand matin chez le directeur. Introduit auprès de l'aristarque qui était encore au lit, Victor le salue, et sans plus de préambule pose sur la table de nuit deux pistolets parfaitement nettoyés, et, à côté, deux pièces de 30 sous à beau-

coup près moins brillantes. Ensuite il approche gravement une chaise, s'assied et s'exprime ainsi : « Monsieur le directeur, je suis épris de la plus belle personne du monde, et, pour être un houzard fort heureux, il ne me manque que deux lignes de 55 lettres chacune dans votre estimable journal. Si vous voulez bien me les consacrer, en voilà le prix, tarif du *Constitutionnel*, sinon, j'aurai l'honneur de vous proposer une partie de cassette, à pied ou à cheval, à jeun ou après déjeuner, tout comme il vous plaira. — Eh quoi! Monsieur, s'écrie le journaliste un peu remis, j'irais me faire casser la tête par quelqu'un qui en possède une aussi bien organisée que la vôtre, plutôt que de lui rendre un service! Ah! désabusez-vous, je vous prie, et croyez que je m'estime trop heureux de pouvoir être utile à un galant homme. Où est la note en question? — Monsieur le directeur, voici la note en question; c'est tout simplement un petit fait insignifiant, comme vous en insérez tous les jours.

Hier matin, M. le baron Victor de L..., lieutenant des houzards de la garde, s'est brûlé la cervelle. On attribue ce suicide à un désespoir amoureux.

Le lendemain matin, comme vous et moi, l'infortunée madame de B.... lut la fatale nouvelle dans le petit journal; mais si elle nous était parfaitement égale à nous, qu'on juge des regrets de celle qui avait causé le trépas de Victor! Désormais, plus de repos.... Tout le jour avait été passé dans les sanglots, dans les larmes; et bien avant dans la nuit, elle fixait encore, immobile, la place où naguère il lui demandait à vivre! Par un nouveau mouvement de poignante douleur, elle venait, pour la centième fois peut-être, de presser son mouchoir contre ses paupières humides, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçoit à genoux devant elle.... Qui? — Le coupable Victor, qui, muet et suppliant, semblait demander s'il lui fallait vraiment mourir.

Et comme plusieurs journaux s'empressèrent de répéter gratuitement les deux lignes à 30 sous pièce, bientôt tous les parens

du houzard se rendirent à Paris, les uns pour le pleurer, les autres pour recueillir ses riches dépouilles : mais tous également trouvèrent mine brillante et joyeuse au suicidé, qui, au risque de faire mourir de chagrin sa respectable famille, s'applaudissait beaucoup de ce qu'il appelait tout simplement *une ruse de guerre*.

A. AUDIBERT.

(*La Silhouette, journal des Carricatures.*)



SAINT-ANTOINE

ET

LE DIABLE.

« A une lieue et demie environ de Potosi, il se trouve un défilé très-étroit appelé *le Puerto* ; il est formé par des rochers de 2 à 300 pieds de hauteur, qui, des deux côtés, s'élèvent à pic, et dont les sommets, en quelques endroits, s'inclinent jusqu'à se toucher. Les missionnaires chrétiens ont fait croire aux Indiens que la séparation de ces rochers est la suite d'une dispute que le diable eut un jour avec Saint-Antoine, dispute dans laquelle le diable fut, comme de raison, pulvérisé par son saint adversaire. Le plaisant du conte, c'est que dans cette circonstance, on accuse l'*ange déchu* d'une irrévérence dont les Indiens eux-mêmes, malgré leur état peu avancé de civilisation, ont été très-choqués. Le malin-esprit, disent les moines, humilié de la victoire remportée sur lui par le saint, se retira au plus vite, et en exprimant sa rage d'une manière immonde et avec une violence telle que le bruit fit fendre les montagnes du voisinage et forma l'ouverture que l'on voit aujourd'hui. En mémoire de

cet événement, l'image de Saint-Antoine est placée dans une niche creusée dans le roc de l'un des côtés de la route ; personne ne passe devant sans s'incliner respectueusement et sans éprouver probablement un sentiment d'indignation en songeant à la grossière insulte faite au saint qui aujourd'hui semble tout honteux encore de la conduite malhonnête de satan.

(Travels in Peru by Mr Knight.)



CHRONIQUE.

18 SEPTEMBRE.

Voici comment Selim Aga, officier du bey de Tunis, fait la description d'une bataille entre les Français et les Algériens : « Figurez-vous une petite boîte qui s'avavançait lentement, tantôt s'allongeant et tantôt se rétrécissant, pendant qu'une nuée d'Arabes faisait pleuvoir sur elle une grêle de balles, et paraissait devoir l'anéantir; cette petite boîte gagnait toujours du terrain sans faire attention à rien; mais au moment où les Arabes, couvrant toutes les montagnes environnantes, se jetèrent sur elle et l'entourèrent pour la détruire, alors elle s'ouvrit tout-à-coup, fit sortir, de son intérieur, des torrens de feu, et donna la mort à tous ceux qui ne fuyaient pas devant elle. Ce qu'il y eût d'étonnant, c'est qu'après cela elle resta toujours dans le même ordre, et telle qu'elle se trouvait auparavant. »

— Tout commerce se trouve suspendu à Canton par suite d'un vaste incendie qui a en partie dévoré cette ville. Les efforts de plusieurs milliers d'hommes pendant cinq jours et cinq nuits consécutifs n'ont pu arrêter les ravages de ce terrible fléau, et quatorze mille maisons ont été la proie des flammes.

— Il y a quelques jours, il a été fait un rapport à la Chambre des députés sur une pétition de M. le chevalier de l'Église, qui demandait à être indemnisé sur la fortune de M. de Polignac du tort que ce prince, alors ambassadeur à Londres, lui avait causé en faisant enlever de chez son libraire l'édition toute entière d'un petit ouvrage fort intéressant qu'il venait de publier sur les jésuites. La curiosité la plus vive accueillit cette réclamation, et l'attention devint générale; mais elle se changea bientôt en hilarité lorsque le rapporteur annonça que M. le chevalier de l'Église était interdit, et que son petit ouvrage comptait *neuf cent soixante-dix volumes in-4°*!

— Un journal, en annonçant qu'il est fortement question du rétablissement du divorce, ajoute par réflexion que cela décide beaucoup de personnes à se marier.

— Rossini vient d'arriver à Paris après une absence de près d'une année.

— Du 1^{er} septembre 1829 au 1^{er} septembre 1830, le tribunal de la Seine a rendu 30,291 jugemens qui ont produit au fisc une somme de 795,309 fr. pour droits d'enregistrement. Le nombre des faillites pendant la même année est de 469.

— On vient d'inventer en Hollande une nouvelle espèce de tabatières en verre, qui conservent le tabac extrêmement frais au moyen d'un double fond qu'on emplit de glace et de sel.

— Suivant une coutume en vigueur dans quelques parties de l'Inde, le chef d'une tribu de Cuddapalh s'est volontairement offert en holocauste aux divinités malfaisantes pour faire cesser les inondations qui détruisaient les champs de riz. Il a été brûlé, et le lendemain une nouvelle inondation est venue couvrir la place de son superstitieux martyr.

— En privant les habitans de Berlin de ses accens mélodieux, Mlle Sontag leur a laissé une fiche de consolation dans la personne de sa sœur, Mlle Nina. Cette jeune et belle cantatrice, douée d'une voix brillante, soutenue par une savante méthode, paraît appelée à de grands succès.

— Le duc régnant d'Anhalt-Gœthen vient de succomber à

la suite d'une maladie nerveuse. Il était âgé de soixante-un an.

— Il y a quelques jours, un botaniste du jardin du roi a découvert une plante qui préserve de la mort. Malheureusement le pauvre homme était si content, qu'il en est mort de joie.

— Belval, en mangeant une salade de chicorée, appela sa cuisinière et lui dit : « Tu es donc la fille de cette salade-là ? »

» — Comment, monsieur ? — C'est qu'elle est *a-mère*. »

(*Le Gastronomes.*)

— L'affluence des solliciteurs est si grande à Paris, que les ministres songent, dit-on, sérieusement à faire exécuter la loi martiale contre les attroupemens qui se forment dans les bureaux.

— M. Jacotot vient d'ouvrir pour les pères et mères qui veulent faire l'éducation de leurs enfans, une école gratuite d'émancipation intellectuelle à Paris rue et hôtel Corneille.

— Il y a fréquemment à l'hôtel des monnaies, à Londres, huit balanciers en activité durant dix heures par jour. Chaque balancier fabrique 3,600 pièces par heure ; mais en admettant les retards accidentels qu'éprouve la fabrication, on peut évaluer à 30,000 pièces le produit journalier de chaque balancier et par conséquent à 240,000 pièces par jour celui des huit balanciers.





THÉÂTRES.

Théâtre-Français. — Le Théâtre-Français a voulu comme les autres payer son tribut aux grands événemens dont nous avons été les témoins et les acteurs, et il a eu le malheur de tomber sur l'ouvrage le plus nul, le plus maladroît qui jamais ait été présenté par un auteur de pièces de circonstance, à un comité de lecture. Le titre était cependant bien pompeux : *Les Trois jours d'un grand Peuple!!* On devait s'attendre à quelque magnifique tableau des journées de juillet, mais quel désappointement a été celui des spectateurs? Au lieu de scènes animées, vives, rapides; de froides, de vagues conversations, des récits; et, tout cela, devant un parterre qui avait entendu le bruit de la mitraille et de la fusillade; qui avait vu tomber pêle-mêle les vainqueurs et les vaincus, devant qui la mort s'était présentée sous mille formes différentes! Aussi, le pauvre drame, annoncé comme historique, est-il tombé, mais tombé de si haut qu'il lui a été impossible de se relever.

Abandonnons ce malheureux ouvrage et occupons-nous de *Junius Brutus*, de l'œuvre nouvelle qui vient de relever la Comédie-Française dans l'opinion publique. Au lever du rideau, nous voyons accourir au *forum* Brutus et Collatin. L'époux de Lucrèce pleure une épouse adorée, ravie à son amour par le plus infâme des attentats; son ami est armé du

fer avec lequel Lucrèce s'est donnée la mort : ils ont soif de vengeance, et le peuple las du joug des Tarquins, est disposé à secourir ces chefs entreprenants, qui le rassemblent aux cris de liberté ! Sur le corps de la victime de Sextus, apporté au milieu des femmes, des jeunes filles et des enfans en larmes, tout le peuple jure de chasser les tyrans, de venger le plus lâche des attentats... Alorson nomme des consuls : le choix du peuple tombe sur Junius Brutus et Collatin. Par eux la liberté se consolide encore, mais l'intrigue veille, s'agite en faveur d'une race coupable, abhorrée, et trouve des complices jusque dans la propre famille de Brutus. On sait la faute des deux jeunes fils du consul ; Titus et Tibérius sont condamnés par leur propre père, et leur sang féconde l'arbre de la liberté qu'ils avaient tenté de renverser.

On ne peut se faire une idée du magnifique spectacle déployé pour ce tragique dénouement par la Comédie-Française. C'est le célèbre tableau de Lethiers mis en action, avec une fidélité, un soin qui méritent tous les éloges. Aussi, en présence de ce *forum* rempli de peuple, de soldats, de ce tribunal où siègent les deux consuls, de cette tribune aux harangues où parlent les orateurs, de cette foule inquiète, agitée, tremblante même, de ces licteurs armés du fer vengeur, de ces victimes pâles et dévouées et dont la tête va tomber pour servir d'exemple, les spectateurs émus, transportés, n'ont-ils pu s'empêcher de répandre des larmes et d'exprimer leur approbation par les plus vifs applaudissemens. Et quel est l'auteur de cet ouvrage empreint de la vieille franchise, de la vieille liberté de Rome fière et pauvre, composée avec les facilités que donne le nouveau système et l'exactitude, la pureté de style et le langage que réclame impérieusement et avec raison l'ancien ? C'est M. Andrieux ! Oui, le poète léger, gracieux, spirituel, auquel nous devons *Anaximandre*, les *Étourdis*, le *Souper d'Auteuil*, tant d'œuvres charmantes !

Junius Brutus a obtenu un de ces succès qui font époque. C'est en même temps un triomphe pour la littérature et pour

l'opinion. Composé il y a trente ans, sous les inspirations de la révolution de 1789, il apparaît en 1830 pour augmenter encore, dans les âmes, le feu sacré de la liberté. Il y réussira : car bien certainement tout Paris, toute la France voudra connaître, applaudir cette belle composition qui ramènera la foule au Théâtre-Français et lui fera oublier ses revers récents.

Odéon. — Nous sommes en veine de succès dans nos grands théâtres, car voilà l'Odéon qui vient encore d'en obtenir un aussi brillant que mérité. Ce n'est qu'un petit acte en vers faits à la hâte, mais un petit acte d'une vérité telle que plus d'un individu pâlera en le voyant. Il est intitulé : *Les Hommes du lendemain* ! Il s'agit là de ces honnêtes personnes qui, après s'être cachées le jour de la bataille, se hissent sur les épaules de ceux qui ont vaillamment combattu, et crient si haut, qu'on les prend pour des vainqueurs et qu'on leur accorde les grâces, les récompenses qui ne devaient appartenir qu'aux braves modestes qui ont sacrifié leur vie sans songer aux résultats de leur dévouement. *Les Hommes du lendemain* sont dus à la plume spirituelle et facile de M. d'Epagny, auteur de plusieurs comédies justement estimées.

Vaudeville. — Le Vaudeville vient de faire entrer dans sa galerie, un *Jésuite*, car aujourd'hui chaque théâtre doit avoir le sien. Naguère, c'était dans le monde qu'on rencontrait ces messieurs, à présent, grâce à nos auteurs modernes, il y en aura partout. Le *Congréganiste* est le frère jumeau du *Jésuite* de la Gaité, et la raison de cette alliance est facile à donner, tous deux doivent leur origine au roman de M. Victor Ducange, *les Trois filles de la Veuve*. Cependant le *Congréganiste* a été moins bien accueilli que le *Jésuite* ; on l'a jeté maladroitement dans une intrigue longuement et froidement développée. Les auteurs n'ont pas pris du roman ce qui devait en être pris ; ils ont laissé l'intéressant pour s'emparer du léger, du superficiel, et encore n'ont-ils pas su s'en servir convenablement.

REVUE DES MODES.

Tandis que nous attendons que quelques semaines soient écoulées pour disposer nos costumes de luxe, plusieurs cours étrangères viennent heureusement occuper les ateliers de nos artistes, et nous voyons aujourd'hui des bijoux se préparer pour la Russie, des turbans pour l'Angleterre, et des robes pour l'Espagne. Parmi ces derniers objets, nous en avons remarqués plusieurs qui, destinés à la cour de Madrid, étaient d'une exécution pleine de fraîcheur et de goût, et faisaient honneur au talent de M^{me} Decante * : une de ces robes portait absolument le type de la nation pour laquelle elle était préparée. L'étoffe en moire blanche garnie de rouleaux de satin rose qui formaient tablier, était ornée, sur le devant, de cinq nœuds de rubans de gaze placés sur la hauteur du jupon, et dont les bouts étaient terminés par des épinglettes d'argent; des nœuds semblables séparaient, au-dessus du coude, de larges manches de blonde, terminées au bas par un haut poignet de satin; et une double mantille de blonde entourait le corsage. Une autre robe, d'un genre plus français et emprunté au goût de nos salons, était un chalis blanc d'une finesse parfaite. Au-dessus de

* Rue Saint-Anne, n° 22.

l'ourlet était une large clef d'or, et une autre, de plus petite dimension, bordait le corsage à la grecque. Sur des manches bérêts étaient de longues manches en gaze lisse, dont les plis, semés transversalement depuis le poignet jusqu'au coude, étaient retenus sous une torsade d'or qui se prolongeait sur la hauteur de la manche, en cachant la couture; un large chef servait aussi de ceinture et de bracelet. Cette robe était charmante, et donnait l'idée de tout ce que le chalis peut produire de joli.

Robes. — On commence à broder beaucoup de robes en soie, ce qui annonce qu'elles seront de mode cet hiver. Nous en avons vu en gros de Naples blanc, dont les dessins à colonnes étaient brodés en or et soie blanche. Dans ce moment, on commence à porter des robes de gros de Naples de couleur, brodées en soie pareille. On en fait d'autres d'un très-joli genre : elles ont au-dessus de l'ourlet de charmans dessins formés par des gances rondes très-petites et si rapprochées, qu'elles présentent des broderies en reliefs. Les robes de mousseline brodées que l'on met dans les corbeilles de noces, ont, pour la plupart, un haut volant brodé ou une double rangée de dentelle froncée au-dessus de l'ourlet. Les redingotes de tout genre, sont toujours une mise de bon goût. Pour accorder celles de mousseline avec la température de la saison, on les double toutes en gros de Naples ou satin.

Chapeaux. — Nous avons vu des chapeaux de crêpe blanc doublés de rubans écossais, et ornés de nœuds de rubans semblables placés sur le côté de la forme. Ce nœud n'a que deux grandes coques et des bouts très-longes. Le crêpe qui forme la passe est tendu, et les rubans qui la doublent sont froncé transversalement.

— Beaucoup de capotes en gros des Indes blanc sont doublées en crêpe rose ou bleu. Une seule pivoine, ou une grosse rose, de la nuance de la doublure, orne la passe sur laquelle elle est très-inclinée.

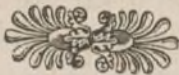
— Les demi-voiles en blonde sont d'autant plus nombreux au

bord des chapeaux, qu'on emploie maintenant pour cet usage beaucoup de fausses blondes unies, aux bords desquelles on ajoute un dessin de Chantilly. L'effet de ces voiles est le même pour le coup-d'œil, et le prix est de moitié moindre.

— Les pailles d'Italie que l'on reconnaît avoir été rafraîchies par une nouvelle garniture, en attendant les chapeaux d'hiver, sont en grande partie ornés de ruban vert, de feuillages, ou même de bouquets de plumes vertes. Quelques-uns ont sous la passe une espèce de guirlande de coques de rubans découpés.

Ouvrages. — C'est un ouvrage à la mode que de représenter aujourd'hui en point de tapisserie le portrait d'un homme de l'époque. Puis le tapis sert de couverture à une corbeille, un tabouret, une table à ouvrage; nous avons même vu une collection d'écrans où intervenaient les figures de nos poètes, de nos guerriers, de nos orateurs, et qui plus tard pourront être regardés comme un musée pour servir à l'histoire de France.

— Un des triomphes les plus flatteurs pour les modes françaises est l'intérêt avec lequel nos artistes sont appelés dans les pays étrangers; les coiffeurs surtout y portent avec succès ce talent précieux qui sait faire valoir les moindres charmes de la physionomie, et leur arrivée est considérée comme une bonne fortune partout où il y a des femmes et des fêtes. Entrainés par de tels encouragemens, nous annonçons aujourd'hui à nos belles abonnées de la Russie, que M. Verdier, coiffeur connu par l'avantage avec lequel il composait dans les concours des artistes de Paris, s'est décidé à se rendre à Saint-Petersbourg, où il formera un établissement qui ne peut manquer de réussir, tant par le talent que possède M. Verdeer que par les relations avantageuses qu'il conservera dans la capitale.



VOLTAIRE ET MAUPERTUIS.

« Frédéric-le-Grand apprend qu'une satire sanglante contre Maupertuis, sous le titre du *Docteur Akakia*, va paraître. Aussitôt, pour dissiper l'orage, il invite avec une grâce charmante le terrible adversaire du président (Voltaire) à venir au château; et là, du ton le plus amical, il s'efforce de le désarmer. « On dit que vous avez fait un ouvrage aussi » agréable que piquant contre M. de Maupertuis, lui dit-il; je » vais à ce sujet vous parler avec franchise, et comme on » peut le faire avec un ami. Mon intention n'est pas de vous » dire que Maupertuis n'ait point de torts envers vous, ou que » vous en ayez envers lui. Je conviens, au contraire, que vous » avez raison : ainsi je vous l'abandonnerais sans difficulté si je » ne considérais que lui. Mais je vous prie d'observer que j'ai » appelé cet homme à mon service, que je l'ai placé à la tête » de mon académie, que je lui ai accordé le même traitement » qu'à mes ministres d'état, que je l'ai admis dans ma société la » plus familière, et que je lui ai permis d'épouser une des dames d'honneur de la reine, fille d'un de mes ministres, » une demoiselle de Bredow, c'est-à-dire, appartenant à » l'une des plus anciennes et des plus considérables familles de

» mon royaume. J'ai tant fait pour lui, au vu et au su de
» toute l'Europe, que je ne puis plus consentir à son entier
» avilissement sans me compromettre moi-même. Si vous
» le couvrez d'opprobre, j'en recevrai nécessairement des
» éclaboussures; si je le souffre, je donne un vrai scandale :
» on m'en blâmera, et toute la noblesse de ce pays y trouvera
» pour elle une autre mortification qu'elle m'imputera. Pe-
» sez bien, je vous prie, toutes ces circonstances. Je sais com-
» bien il peut en coûter à un auteur de sacrifier un de ses ou-
» vrages, surtout quand l'idée en est heureuse, et que les dé-
» tails en sont aussi agréables qu'ingénieux; mais à qui un
» sacrifice semblable devrait-il paraître moins coûter qu'à
» vous? Ce qui en ce genre, serait irréparable pour tout autre,
» n'est rien pour M. de Voltaire, l'homme du monde qui a le
» génie le plus fécond et le plus beau. Vous êtes si riche en
» idées et en talens! Votre gloire est établie sur tant d'autres
» productions plus importantes! Et que vous faudra-t-il de plus
» que la volonté pour en créer encore qui soient toujours aussi
» dignes de vous! Ne doutez pas néanmoins qu'en me sacri-
» fiant le roman allégorique dont il s'agit, vous ne me donniez
» une des preuves d'amitié qui, vu tant de considérations,
» puissent m'être les plus chères. Je ne crains pas de vous l'a-
» vouer, vous me rendrez un service essentiel. Combien vous
» soulagerez et ma tête et mon cœur! Comptez que jamais je
» n'oublierai ce plaisir. Je vous fais ici la promesse solennelle
» que je vous en aurai toute ma vie la plus vive reconnaissance.
» Soyez bien sûr qu'à votre tour vous pourrez tout attendre de
» mon amitié.

« — Hé bien! répondit Voltaire, je vais chercher le manus-
» crit de mon docteur Akakia, et le remettre à votre Majesté.
» Je vous ai toujours été trop dévoué, Sire, pour ne pas échan-
» ger contre l'assurance de vos bontés cette petite vengeance,
» qui m'avait paru juste, modérée et par conséquent inno-
» cente; je vous ferais certainement, et avec plaisir, des sacri-
» fices bien plus grands encore, s'il en était besoin.

« — Allez donc, je vous attends; de si nobles desseins de-
» mandent à n'être point différés. »

« Voltaire revint promptement, son manuscrit à la main.
« Sire, s'écria-t-il en riant, voilà l'innocent qui doit périr pour
» le peuple! Je vous le livre, ordonnez son supplice. — Ah!
» mon ami, quel sort est plus cruel que le mien! Ordonner
» des supplices pour ce qu'on devrait couronner de gloire!
» Eh! subissons au moins notre destinée avec dignité. Soyons
» aussi justes que nous le pouvons. Vengeons la victime en
» l'immolant. Lisez-le : j'en sauverai ce que je pourrai, et ce
» sera un dépôt chéri que ma mémoire conservera précieuse-
» ment. Lisez, et qu'à la flamme qui en consumera toutes les
» pages, survive ma légitime admiration. O Vulcain! jamais
» on ne te fit un plus grand, un plus mémorable sacrifice! »

Voltaire lut le conte entier : à chaque moment il était interrompu par les applaudissemens du monarque. On éclatait de rire, et à la fin de chaque cahier, lorsqu'il fallait le jeter au feu, on renouvelait les regrets. « Allons, mon ami, du courage,
» puisqu'il le faut. O Vulcain! dieu cruel et vorace, voilà ta
» proie. » Et tandis que le cahier brûlait, on formait des danses antiques et sacrées devant le foyer.

« Telle fut la fin tragi-comique du *docteur Akakia*. Mais ce n'était qu'une mort simulée. Frédéric apprend bientôt que Voltaire en fait imprimer une copie qu'il a gardée. Il suit en silence tous ses mouvemens, et, dès que l'édition est prête, on la saisit. S'il était difficile de tromper un prince aussi clairvoyant, le philosophe n'était pas moins rusé; à mesure donc qu'on tirait les feuilles de son ouvrage, il en avait fait partir quatre pour la Hollande. Furieux d'être ainsi joué chez lui, Frédéric ordonne que le livre soit brûlé par le bourreau, en plein jour, sur la place des gendarmes.

« Voltaire, qui se trouvait chez M. de Francheville en ce moment, se mit à la fenêtre, en criant de toutes ses forces :
« Ah! voyez-vous l'esprit de Maupertuis qui s'en va tout en-
» tier en fumée! Oh! quelle fumée noire et épaisse! mais com-

» bien de bois perdu! Et ces quatre pauvres petits déserteurs
» qui courent la poste et se sauvent en Hollande! »

« Ce fut le seul auto-da-fé que l'on vit durant le long règne de Frédéric : le choix de la victime est assez piquant. Une telle scène dédommagea Maupertuis de bien des tribulations, en brouillant le monarque et son favori. Il restait pourtant une consolation à Voltaire; c'est que tous les rieurs étaient de son côté : mais du côté de Frédéric se trouvaient la justice, la bonne foi.

« Dans un tel état de choses, se quitter eut sans doute été le parti le plus sage; mais comment en venir là sans scandale, sans appeller sur soi les regards de toute l'Europe, les brocards d'une foule d'envieux? Ces réflexions frappaient également l'esprit du prince et celui de Voltaire; tous deux se déterminèrent donc à attendre du temps seul la solution du problème. Retranchés, l'un sur le trône, l'autre dans sa fière indépendance, ils ne se voyaient que rarement; Voltaire ne se présentait même plus à la cour sans une invitation formelle. A l'enjouement de leurs aimables entretiens avaient succédé l'humeur et la défiance; on se disait des choses fort dures, on s'écrivait des reproches. Bien qu'armé d'un pouvoir sans bornes, Frédéric s'honorait du moins, en ne combattant qu'avec des armes de même trempe. Ce fut dans l'un de ces momens, et au plus fort de la querelle, qu'il envoya, par son premier page de la chambre, à Voltaire, qui logeait au-dessous de lui, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, un billet rempli d'amertume, et qui se terminait par cette phrase : « Vous avez le cœur cent fois plus affreux encore que votre esprit n'est beau. » Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit Voltaire. Il n'y eut point d'épithètes odieuses qu'il ne donnât au roi, et point de reproches graves qu'il ne lui fit; et tout ce qu'il disait, il le criait, en quelque sorte, en marchant à grands pas en long et en large dans sa chambre, et avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page, qui attendait pour savoir si on lui donnerait une réponse, l'écoutait pâle et tremblant, ne

pouvant que lui répéter sans cesse : « Monsieur! monsieur! » A la fin, ce page, âgé d'environ quinze à seize ans, s'approche et lui dit du ton de la frayeur et du désespoir : « Monsieur, » rappelez-vous donc, et songez qu'il est roi, que vous êtes » chez lui et que moi qui vous entends, je suis à son service. » Ces mots frappèrent Voltaire, et produisirent sur lui le plus prompt et le plus grand effet : à l'instant il saisit le page par le bras, et lui crie : « Eh bien! monsieur, c'est vous que je prends pour » juge entre lui et moi. Cherchez, et dites-moi quel est le tort » que j'ai envers lui. Je n'en ai qu'un seul, mais il est irrépa- » rable; un seul, celui de lui avoir appris à faire les vers mieux » que moi. Allez, et portez lui cette réponse. » Le page remonte chez le roi, qui n'était guère plus tranquille, et qui, en attendant son retour, se promenait d'impatience dans son cabinet. « Avez-vous remis mon billet? » dit-il au page dès qu'il l'aperçut. « Oui, Sire. — L'avez-vous remis à M. de Voltaire » lui-même? — Oui, Sire. — L'a-t-il lu devant vous? — Oui, » Sire. — Qu'en a-t-il fait après l'avoir lu, et qu'a-t-il dit? » Ici le page reste immobile et muet. « Je vous demande ce que » M. de Voltaire a dit après la lecture de mon billet. » Silence profond. « Mais ne m'entendez-vous pas? je vous ordonne de » me dire s'il a parlé, et ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. » Même silence encore. « Prenez garde à vous. Est-ce que vous ne » m'entendez pas? Je veux absolument savoir ce qu'il a fait et » dit. Parlez, je le veux : dites. » Enfin le page, vaincu par sa terreur même, s'arrêtant à chaque mot, et plus tremblant encore qu'il ne l'avait été chez Voltaire, se mit à raconter, sans oser lever les yeux, tout ce qu'il avait vu et entendu. A mesure qu'il avançait dans son récit, le roi allait et venait à grands pas; il s'arrêtait et fixait ses regards sur le page; son visage s'enflammait; son œil était terrible, et l'on ne pouvait qu'attendre une grande explosion, lorsque le page arrivant aux derniers mots de Voltaire, ce monarque devint subitement l'homme le plus calme, se mit à sourire en haussant les

épaules, et termina cette grande affaire par ces mots : « c'est un fou. »

« Frédéric fut-il dupe de l'adroit compliment de Voltaire ? ou bien ne feignit-il d'y croire que pour éviter un éclat ? C'est au lecteur à prononcer. »

Le 26 mai 1753, Voltaire prit congé du roi et partit pour Leipsick.

« Il comptait rester quelques jours dans cette ville pour se concerter avec M^{me} Denis et ses amis de Paris. A peine arrivé, il y reçut de singulières nouvelles de Maupertuis. De toutes parts, on voyait le docteur Akakia renaître de ses cendres : les libraires d'Allemagne et de Hollande, s'imaginant qu'un ouvrage brûlé aurait beaucoup de débit, s'étaient hâtés de le réimprimer. Maupertuis, qui attribuait cette résurrection au ressentiment de Voltaire, ne vit dans son séjour à Leipsick que l'intention de l'insulter de plus près. Furieux, il lui envoya un cartel.

« C'était là pour Voltaire une bonne fortune à exploiter : voici sa réponse :

« Monsieur le président,

« J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues, et vous menacez de venir m'assassiner. Quelle ingratitude envers votre pauvre docteur Akakia !.. Non content d'ordonner qu'on ne paie point son médecin, vous voulez le tuer. Ah ! monsieur, ce procédé n'est ni d'un président d'académie, ni d'un bon chrétien tel que vous êtes.

« Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de force que vous ; je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience de physique que vous avez projetée. Vous voulez peut-être me disséquer ? mais songez bien que je ne suis pas géant un des terres



australes, et que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune solution de l'âme. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de la Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers, et il ne manquera pas de m'y aller chercher. Quoique le trou que l'on doit creuser, par votre ordre, jusqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il se trouvera que je serai malmené dans l'autre monde, comme vous m'aurez prsécuté dans celui-ci.

« Voudriez - vous, monsieur, pousser l'animosité si loin? Ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre âme pour voir clairement l'avenir, vous verrez que, si vous venez m'assassiner à Leipsick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre est déposée, vous courrez quelques risques d'être pendu; ce qui sans doute avancerait le moment de votre maturité, mais serait peu convenable à un président d'académie.

« Je vous conseille d'abord de faire déclarer la lettre de la Beaumelle, forgée et attentatoire à votre gloire, dans une de vos assemblées; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre. Au reste, je suis encore bien faible; vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue et mon pot de chambre; mais, dès que j'aurai un peu de forces, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyreo*, et en multipliant ensuite la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle: elle parait en avoir besoin. Il est triste pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre de ce qu'ils ont inventé l'imprimerie.

« Adieu, mon cher président,

» A Leipsick, le 10 avril 1753.

« VOLTAIRE.

P. S. Comme il y a cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner. M^{me} Gotscher se flatte que vous pardonnerez à son esprit en faveur de son sexe, et que vous aurez la générosité de lui donner une sauve-garde. »

« Maupertuis, assez imprudent pour s'être attiré de si rudes avanies, sut pourtant en calculer les suites; et sans renoncer à sa vengeance, il renonça à appeler en duel un homme qui semblait né tout exprès pour lui infliger l'immortalité du ridicule. »

(*Histoire de Frédéric-le-Grand* par M. Camille Paganel.)



LE SULTAN MISAPOUF,

CONTE INÉDIT DE L'ABBÉ VOISENON.

Il était devenu vieux, par la raison que les années ne nous rajeunissent pas. Le temps, au contraire, agit sur les anciens préjugés, comme autrefois l'eau de Jouvence sur les visages ridés. Or, le sultan avait les idées courtes : malgré sa longue barbe, c'était encore un grand enfant qui conservait des li-sières, c'est-à-dire des ministres; ceux-ci connaissaient leur Misapouf sur le bout de leur petit doigt; ils le menaient à la ba-guette, sans être sorciers. Ces ministres-là avaient eu des pré-décesseurs qui avaient succédé à d'autres : ainsi va le monde. Où va-t-il ? dites-le-moi, si vous le savez.

Le sultan, veuf depuis la mort de Grisemine, n'était pas le père de ses sujets, quoiqu'il eût un fils fait à son image. Re-marquez que je suis conteur et non flatteur. Que pouvait-on faire d'un sultan qui n'avait pas de maîtresse et qui chassait la grosse bête ? Ses ministres le lui rendaient bien : chacun son métier. Misapouf ne s'occupait pas de ce qui se passait au-delà de sa chapelle et de ses forêts. Son peuple manquait de pain, était décimé par ses janissaires, chansonnait Sa Hautesse, de-mandait justice ou merci; lui, bien buvant, bien mangeant,

bien chassant, bien priant, ne songea pas au reste : les princes et les dormeurs songent pourtant. Vous n'avez pas oublié que Misapouf, dans sa jeunesse, ne perdait pas son temps à enfiler des perles. Il avait traité les femmes comme elles nous traitent, c'est-à-dire sans conséquence, et les femmes lui en avaient su gré. On les estimait à leur juste valeur. J'ai ouï dire que ce mauvais sujet de sultan, salué par de grandes dames, leur montrait ce que nous cachons derrière nous en faisant la révérence.

Après avoir passé par toutes les métamorphoses auxquelles l'avait condamné la fée aux bains, il attendait très-patiemment l'épreuve qui lui restait à subir : il devait finir par être changé en capucin. Ne faut-il pas faire une fin ? Voilà qu'un beau jour, qui n'en fut pas un pour tout le monde, Misapouf, en se regardant dans son miroir, devint froid comme une glace, quand il se vit la tête encapuchonnée. Il était déjà à demi-capucin ; ses yeux s'enfonçaient dans leur orbite, son visage s'amaigrissait et pâlisait, sa barbe faisait le contraire ; bientôt son corps fut couvert d'une robe noire. Misapouf demanda à son directeur comment il le trouvait ; le directeur ne chercha pas sa réponse, et lui tourna, tant bien que mal, un compliment qui ne faisait pas celui de son esprit. « Je suis donc capucin ? demanda le sultan. — Depuis plus de temps que vous ne pensez, répliqua le directeur. — Je ne pense jamais, dit Misapouf. — A plus forte raison, » ajouta l'autre en se signant.... Quelle signature ! Le sultan commençait à s'accoutumer à son nouveau costume ; il n'y a que le premier pas qui coûte. « Moi qui croyais qu'un capucin était un animal ! dit-il en se regardant avec complaisance. — Jugez-en vous-même, » répondit le directeur.

(*Le Mercure de France.*)

LE COCHON SALÉ DE DUNMOW.

Parmi les coutumes singulières d'Angleterre, une des plus plaisantes et une de celles dont on a le moins parlé, est la coutume qui s'appelle le *cochon salé de Dunmow*. Quoiqu'on ignore quel est l'auteur de cette fondation, on croit généralement qu'elle doit être attribuée à un personnage de la famille Fitz-Walter. D'après ses intentions, le prieur et les chanoines de Dunmow donnaient publiquement la moitié d'un cochon salé à ceux qui pouvaient répondre affirmativement et sous la foi du serment aux questions suivantes :

« Vous jurez, comme au serment de la confession, que vous n'avez jamais fait de transgression nuptiale, depuis que, par les liens du mariage, vous êtes mari et femme. Vous jurez que vous ne vous êtes jamais querellés, disputés ou contrariés, soit à table, soit ailleurs, et que vous ne vous êtes jamais offensés ni l'un ni l'autre, par des paroles ou des effets.

» Que depuis le moment où le clerc de la paroisse a dit *amen*, vous n'avez jamais souhaité de n'être pas mariés; que pendant l'espace de douze mois et un jour, vous ne vous en êtes repenti d'aucune façon, et que vous avez toujours eu des sentimens d'amour, pareils à ceux que vous éprouviez lorsque vous avez joint vos mains dans le saint chœur de l'église.

» A ces conditions, si, d'un mutuel accord et sans crainte, vous voulez prêter ce serment, vous recevrez à l'instant la moitié d'un cochon. Vous l'emporterez avec tendresse, accompagnés de nos félicitations; car telle est la coutume de Dunmow, que nous aurons tout le plaisir, et vous seuls le cochon. »

Ce serment étant fait, les prétendants au cochon étaient placés sur une chaise préparée pour cette cérémonie et conservée avec respect dans l'église; après avoir été portés en triomphe devant le prieur et autour du temple, ils traversaient la ville accompagnés de tous les frères du prieuré; le cochon était porté devant eux au bruit des applaudissemens et des acclamations du peuple, qui reconduisait ainsi l'heureux ménage jusqu'à sa demeure.

Dans les registres ou cartulaires du prieuré, qui sont maintenant déposés au Muséum britannique, on a conservé le nom des personnes qui, à différentes époques, ont obtenu le cochon. Ces personnes sont : Richard Wrig (en 1445); Samuel Fuller (en 1467); Thomas Fuller (en 1510); Après la suppression du prieuré, la coutume continua d'exister; la cérémonie seulement se célébrait à la cour du baron, par devant son intendant, ainsi que lui-même la rapporte en ces termes :

« Le 7 juin 1701, devant la cour baronnale de sieur Thomas May, écuyer; Thomas Walter, intendant, étant présent; l'hommage ou tribunal étant composé de cinq jeunes et jolies femmes, non mariées, nommées Elisabeth Beaumont, Henriette Beaumont, Annabella Beaumont, Jeanne Beaumont et Marie Wheler, la cour a reconnu que John Reynolds de Harfield, Bronck Wach et Anne sa femme, Wilham Pastey de Great Caston, boucher, et sa femme Jeanne, méritaient d'être admis à prêter le serment, selon l'ancienne et respectable coutume, et ont été jugés, par la cour, dignes de recevoir le cochon salé de Dunmow, comme le juste prix d'une cohabitation paisible, tendre et amoureuse pendant l'espace de trois ans et plus; et lesdits époux ayant prêté le serment d'usage, à genoux sur les

« deux grandes pierres qui sont à la porte de l'église , le cochon de Dunmow a été délivré à chaque couple. »

Enfin les derniers qui l'aient obtenu sont John Shakeshanek, cardeur de laine, et Anna sa femme. Cette dernière cérémonie eut lieu le 20 juin 1751.

(Le Furet de Londres.)



LE PATRIOTE MÉCONTENT.

CHANSON.

AIR : *Nos amours ont duré toute une semaine.* (Hussard de Felsheim.)

C'est tout d'même embêtant , j' m'arronn' quand j'y pense ,
D'voir tant de ch'napans
Se fair' valoir à nos dépens ,
Nous avons eu l' mal , eux la récompense ;
Pour la nation
Fait' donc un' révolution !

Au premier signal , on m' vit dans la rue
Courir au danger , l'âme résolue.
J'ai seul embroché , comme des aloyaux ,
Un Suiss' , deux gendarm' et trois gard' royaux.
Du fruit pourquoi donc ne m'laiss'-t-on qu'les noyaux ?
C'est tout d' même embêtant , etc.

Que d' gens maintenant font les cran' , les braves !
Qui , pendant l' combat , s' cachaient dans leurs caves !

Pour récompenser d' prétendus hauts faits,
On les nomm' minist', on les fait préfets,
Encor ces messieurs n'sont-ils pas satisfaits.
C'est tout d' même embêtant, etc.

Fallait voir alors comm' sur nos théâtres
De la liberté s' montrant idolâtres,
Ils nous accablaient, dans les commenc'mens,
D'élog', de saluts, d'applaudissemens.
Aujourd'hui, c' n'est plus que d' petits complimens.
C'est tout d' même embêtant, etc.

Quoiqu' toujours au feu, j' n'ai pas d' entamure ;
Est-c' ma faute à moi si j' n'ai pas d' blessure ?
Aussi j' nobtiens rien ; quell' vexation !
Et ma femm' m'a dit, à c' t' occasion :
Si t' étais occis, j' aurais la pension.
C'est tout d' même embêtant, etc.

De leurs favoris, pour êtr' sur la liste,
Faut être avocat ou ben journaliste.
Moi qui, par malheur, n' suis qu' un ouvrier,
Moi qui m' suis battu sans me fair' prier,
N' veut-on pas m' ôter la liberté d' crier ?
C'est tout d' même embêtant, etc.

A Philipp' premier, not' nouveau monarque,
V' là trois fois qu' j' écris, et, je le remarque,
Ils n' lui font répond' que ce qu' ils veul' bien.
Car son noble cœur d' vrait entend' le mien.
J' voudrais lui parler, j' lui dirais : Nom d' un chien,
C'est tout d' même embêtant, j' maronn' quand j' y pense,
D' voir tant de ch' napans
Se fair' valoir à nos dépens.
Nous avons eu l' mal, eux la récompense ;
Pour la nation
Fait' donc un' révolution !

J. L....

(*Le Cabinet de Lecture.*)

CHRONIQUE.

25 SEPTEMBRE.

Voici un épisode de l'expédition d'Oran qui mérite d'être cité. « Trois jeunes officiers français sont envoyés d'Alger, par le général en chef, pour proposer au bey d'Oran de se soumettre. Le bey était tout-à-fait dans cette intention, mais se trouvait retenu par les soldats de la garnison turque, retranchés au nombre de quatre-vingts dans un fort situé près de la mer et défendu par quarante-deux bouches à feu. Nos trois officiers demandent au capitaine du vaisseau qu'ils montaient d'aller mouiller sous ce fort même et de les mettre ensuite à terre avec cent matelots pour tenter de le surprendre. Le commandant y consent; les jeunes gens débarquent, suivis de deux lieutenans de vaisseau, et s'avancent, laissant les matelots à trois cents pas derrière eux. Parvenus devant la forteresse, ils en trouvent la porte ouverte, passent le pont-levis, pénètrent dans l'intérieur, arrivent au milieu des Turcs stupéfaits de leur présence, et leur font entendre qu'il ne leur sera fait aucun mal s'il ne font pas de résistance, mais qu'ils périront jusqu'au dernier s'ils essaient de se défendre. Alors, les quatre-vingts Turcs se rendent, et les cinq braves, maîtres du fort, n'appellent les cent matelots que pour leur an-

noncer la victoire. Les trois officiers qui ont conçu et exécuté cette audacieuse entreprise, sont MM. Montholon aîné, Bourmont et Peyronnet, et les lieutenans de vaisseau qui les accompagnaient, MM. Guillois et Petit.

— Un journal anglais publie l'anecdote suivante : « Le chef de la famille Polignac émigra, comme la plupart des nobles, au commencement de la révolution, et se fixa pour quelque temps à Ranstadt, dans le grand duché de Bade. Lors de l'anniversaire de la naissance de son fils Jules, qui venait d'atteindre sa dixième année, il invita chez lui tous ses compagnons d'infortune, et les introduisit dans une chambre où étaient disposés, sur une table, un crucifix, un Évangile, et deux bougies allumées. Il donna ordre alors à l'enfant d'approcher, et lui fit prêter serment de s'opposer toujours à la révolution française et aux principes qui en émaneraient. Cette cérémonie solennelle était de nature à frapper vivement une jeune imagination et explique jusqu'à un certain point la haine de l'ex-ministre pour toute idée libérale. »

— Il y a quelques mois, une grave question de droit exigeait l'avis d'un jurisconsulte éclairé, M. Dupin est consulté, et une audience de quelques instans règle brièvement l'affaire. Comme le travail du légiste se réduisait à fort peu de chose, le client craignant de blesser sa délicatesse en lui offrant de l'argent, se décide à lui faire parvenir la superbe collection, reliée et dorée, des *classiques latins*. Quelque temps écoulé, M. Dupin rencontre le consultant dans la salle des Pas-Perdus, et, après quelques paroles amicales : « Eh bien, mon cher monsieur, lui dit-il, nous avons toujours un petit compte à régler ensemble. — Comment ? reprend le client étonné, est-ce que vous n'auriez pas reçu ?... — Quoi ! — Cette collection de classiques. — Si vraiment ; c'est donc de votre part ; je vous en remercie ; mais voyez-vous, nous autres avocats, on ne nous paie pas en *livres* mais bien en *francs*. »

— Barrère, ancien membre de l'assemblée constituante, de

la convention nationale, de la cour de cassation et de la chambre des représentans de 1815, est de retour à Paris, après quinze ans d'exil. C'est lui qui prononça à la convention ce mot remarquable : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.*

— Un officier-général se présente dernièrement au Palais-Royal; on lui demande s'il a une audience, il répond affirmativement. Il pénètre dans l'intérieur des appartemens et arrive jusque dans un cabinet où étaient assises deux dames et plusieurs enfans. Une de ces dames demande à l'officier-général ce qu'il désire. « Je veux parler au roi, répond le général. — Mon mari vient de sortir, reprend la dame, mais il ne tardera pas à rentrer, et il vous fera parler au roi. » L'officier attend quelques minutes, et le mari rentre. Le mari c'était le roi, et la dame c'était la reine.

— Les habitans des côtes de la Guinée dévorent des mouchers; ceux de l'île de Ceylan, les abeilles; ceux de la Nouvelle-Espagne, les fourmis; d'autres, les vers à soie; les Tartares et les Hottentots, la vermine. De La Hire, fils, a assuré à Réaumur avoir connu une demoiselle qui, se promenant dans un jardin, piquait toutes les araignées qu'elle rencontrait et les croquait sur-le-champ. Faites-moi le plaisir d'apprendre aux dames ce dont se léchait les doigts le célèbre astronome Lalande.

— Un courtisan fit hommage au duc d'A.... d'une peinture, en lui disant qu'elle venait de Géricault. « C'est prodigieux, répondit le prince, que le tableau se soit si bien conservé depuis l'écroulement de cette ville. »



THÉÂTRES.

Odéon.—*Nobles et Bourgeois*, tel est le titre du nouvel ouvrage dont vient de s'augmenter le répertoire de l'Odéon.... C'est le roman de Vander Veld, *les Patriciens*, arrangé comme M. Castil-Blaze arrangeait des opéras : coupé ici, allongé là, changé dans cet autre endroit, etc. Mais comme le roman est un peu dans le genre des anciennes pièces des boulevards, il s'en est nécessairement suivi que la pièce nouvelle est un mélodrame bien noir, mais *infiniment trop prolongé*, comme dirait ce bon M. Bonardin ! Le parterre qui avait applaudi avec transport à quelques scènes fortes, dramatiques, à plusieurs situations touchantes et surtout fort bien rendues par Mlle Alexandrine Noblet et M. Frédérick Lemaître qui créait pour la première fois un rôle nouveau à l'Odéon, le parterre s'est fâché au cinquième acte. Or, le parterre, et surtout le parterre de l'Odéon, ne se fâche jamais sans faire beaucoup de bruit. Il a ri, il a sifflé tour à tour, puis il s'est opposé à ce qu'on fit entendre les noms des auteurs, aussi ceux-ci se sont-ils prudemment retranchés derrière le voile sacré de l'anonyme. Au titre que nous avons cité, les auteurs, ou plutôt les arrangeurs du roman allemand, en ont ajouté un autre, celui-ci : *La Justice des Partis*. Il ne nous a pas paru heureux ! *La Haine d'une Femme* aurait mieux valu : en effet il y a dans l'ouvrage nouveau une dame noire voilée, véritable création infernale, qui fait tuer

son amant avec une tranquillité toute romaine, après lui avoir fait éprouver une torture morale mille fois plus cruelle encore que son agonie.

Nouveautés. — Ici, il ne s'agit pas d'une méchante femme, hélas! bien au contraire, c'est pour avoir été trop sensible, c'est pour n'avoir pas su résister aux séductions d'un bel et jeune avocat qui venait traitreusement faire la partie de *loto* de son papa et de sa maman, que la fille du *Marchand de la rue Saint-Denis*, verse pendant long-temps des larmes bien amères. Elle est en butte à mille inquiétudes, elle éprouve tour à tour les tourmens de la jalousie et de la crainte; mais enfin le ciel, protecteur des lingères de la rue Saint-Denis, ne permet pas que la pauvre enfant soit victime de son bon naturel et d'un bien court moment d'oubli. Il arrange si bien les choses, que le bel avocat, caché d'abord sous un nom supposé, devient le fils d'un président de cour d'assises, et le mari de sa jeune maîtresse. Aimables et tendres lingères de la rue Saint-Denis! qu'il vous en arrive autant, c'est le plus cher de mes vœux.

Variétés. — Nos théâtres sont remplis de jésuites aujourd'hui comme l'étaient naguère nos salons. Jésuite à la Gaité! Jésuite au Vaudeville! Jésuite aux Nouveautés! enfin, Jésuite aux Variétés, mais *Jésuite retourné*! On voit que le personnage principal de la pièce nouvelle a fait comme plus d'un homme en place de notre époque. Mais, moins heureux, il a la douleur d'apprendre que toutes ses ruses sont déjouées, toutes ses intrigues dévoilées. Il convoitait une femme charmante, une brillante fortune, il rêvait, grâce à l'une et à l'autre, un avenir des plus fortunés, et tout disparaît, tout s'envole! Cependant dans sa détresse, il a encore le bon esprit de se faire honneur de ce qui lui arrive de funeste, et on l'applaudit sur l'apparence. Que de fois il en arrive ainsi dans ce monde!

Gaité. — Dans le conte amusant de La Fontaine, intitulé : *La Clochette* se trouve l'histoire

..... *D'un jeune jouvenceau*

Qui, dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,

Vous cajolait la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs allait l'herbe mangeant....

Or ce galant, métamorphosé en soldat, est le héros d'un vaudeville nouveau représenté dernièrement à la Gaité sous le titre du *Marchand de Bœufs*. Le jeune soldat, comme il est d'usage au théâtre, berne le pauvre marchand de bœufs, lui enlève la jeune fille qu'on voulait lui sacrifier, etc., etc. A côté de cette intrigue, car je n'ose dire qu'ils en font partie, se trouve un déluge de couplets, de morceaux d'ensemble, de bonnes grosses épigrammes contre Charles X, les gendarmes, les huit ministres, et bien d'autres individus qu'on est fort étonné de rencontrer en compagnie d'un marchand de bœufs et de deux amoureux de village. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est le patriotisme, le libéralisme subit des deux auteurs de cet ouvrage. Après avoir chanté toutes les phases de la restauration, avoir composé trente pièces de circonstance pour les Bourbons, ils renversent leur anciennes idoles avec un zèle admirable. Ces messieurs ont totalement oublié la leçon que leur donnait, il y a moins d'un mois, un de leurs confrères, dans un vaudeville célèbre :

Chansonniers d'tous les partis,
Fidèles à vot' principe,
Chant'rez vous la Saint-Philippe
Vous qui chantiez la Saint-Louis....



REVUE DES MODES.

Couleurs. — Les rayures nuancées paraissent assez recherchées dans ce moment. Elles se forment quelquefois de couleurs variées et tranchantes, ou d'une seule nuance graduée sur deux ou trois tons ; dans ce dernier genre, les vertes sont les plus jolies. Celles que nous avons vues en gros de Naples, portées avec des manches blanches, corsage drapé et décolleté, autour duquel dépassait une petite dentelle, formaient de très-jolies toilettes.

Étoffes. — On voit encore des gros de Naples à reflet ; mais, pour être de bon goût maintenant, les nuances doivent en être excessivement pâles ; cependant, il faut avouer que lorsque cette étoffe est brodée en soie, elle forme encore les parures les plus élégantes.

— Parmi les tissus légers, l'organdi à larges raies est toujours le plus à la mode. Mais on en voit moins en blanc qu'en couleurs. Les raies vertes et lilas, ou roses et brunes, sont d'un charmant effet.

— Sur des mousselines fond brun ou même noir, sont imprimés des dessins rouges, bleus, verts, dont la vivacité des nuances est remarquable. Un petit volant placé au-dessus de l'ourlet de ces robes, est festonné en soie des couleurs des dessins.

Mises de matin. — Au matin l'on voit porter beaucoup de redingotes en gros de Naples noir; ce qui présage que le satin noir sera encore de mode pour les douillettes et robes d'hiver.

— Ces jours derniers on apercevait déjà quelques douillettes de Florence, puis beaucoup de schalls, même quelques boas à la sortie des théâtres, et sur le boulevard, deux ou trois manteaux écossais.

Façons de robes. — Les robes en soie se font le plus souvent à draperies sur la poitrine. Quelques corsages sont plats avec une garniture qui prend devant, au milieu, sous la ceinture, retombe très-bas sur les épaules et tourne autour du dos en faisant pélerine. Les draperies serrées sur les épaules et se croisant en fichu sur la poitrine et le dos, sont les formes les plus habillées. Elles nécessitent toujours dessous une chemisette richement brodée qui dépasse le tour du corsage. Un ou deux petits volans au dessus de l'ourlet sont le seul ornement des robes auxquelles on ne met ni blonde ni broderie.

— Les broderies des robes sont toujours du même genre. Colonnes, bouquets, à la hauteur du genou, ou guirlandes retombant en biais sur l'ourlet à la distance de quelques doigts l'une de l'autre.

Ensemble de toilette. — Une jolie toilette de soirée, dans cette saison, se compose d'une robe d'organdi blanc, garnie de deux grands remplis, aux bords desquels est badiné une petite dentelle. Un nœud de ruban de gaze est attaché au-dessus de chacun de ces remplis sur un côté de la robe. La ceinture, en gros de Naples blanc ou de couleur, forme de très-larges garnitures découpées en pointes qui tombent sur les manches et se réunissent en formant éventail sous la ceinture. Des coques de ruban ornent la tresse qui forme couronne sur le front et compose la coiffure.

Lingerie. — Des canezous en mousseline ou jaconas ont de grands plis marqués sur l'épaule et venant se réunir sous la ceinture; ils sont bordés d'une petite valencienne posée à plat. Les

jockeys sont formés de plusieurs remplis qui les couvrent jusqu'au large ourlet qui les borde; tout cela est également entouré de dentelles ainsi que le double collet rabattu.

— Des fichus pour mettre dans les redingotes sont formés de bandes de tulle froncées, retenues par des entre-deux de broderie. Les fronces de tulles ne doivent commencer que depuis la gorge jusqu'au collet; elles diminuent graduellement vers la ceinture, afin de ne pas épaissir la taille.

— On porte en négligé beaucoup de collets carrés et rabattus en batiste, brodés au-dessus de leur large ourlet, et souvent garnis de dentelles.

— Les bonnets de nuit sont en batiste unie pour le fond; garnitures de mousseline brodée, brides de batiste festonnée, pour nouer sous le menton, et au milieu du front, presque sur les garnitures, un nœud formé par une bande de batiste festonnée.

Ouvrages. — La tapisserie est l'ouvrage d'aiguille qui offre le plus de variété. Elle se fait beaucoup sur le canevas de soie, qui a l'agrément d'être un fond tout fait. Les fleurs, en soie plate et brillante, se détachent dessus. Pour les objets d'usage habituel, comme les chaises, les tabourets, etc., il faut employer le gros point; pour ceux qui demandent plus de souplesse, comme les pantouffles, etc., le petit point convient mieux.

— De jolis objets à peindre sur le bois de houx, sont des corbeilles basses, découpées à jour, des brosses à cheveux, des petits miroir de main.





TABLE DES MATIÈRES

DU

TROISIÈME VOLUME.

CONTES, NOUVELLES, ANECDOTES.

	PAGES.
Paul I ^{er} et l'acteur Frogère.	1
Les Trois Régicides.	40
L'Empereur Rodolphe et le Corroyeur.	62
Le Gigot et le Pudding.	77
Les Écoliers jugeant au criminel.	101
Le Nabab d'Aoude et son Visir.	133
L'Amant Cannibale.	139
Matheline de Montfort.	179
Le Postillon sourd.	271
Le Châtiment.	274
La tour du Parc.	297
Histoire d'un Nez.	327
Une Ruse de guerre.	338
Le Sultan Misapouf.	361

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, MOEURS.

Jacques Delille et Marie-Antoinette.	8
Souvenirs militaires.	15
La jeunesse de Georges IV.	33

III.

26

	PAGES.
Le Ministre et le Cuisinier.	45
Une journée chez Mme Récamier sous le consulat.	89
M. Zschokke.	104
Le Brésil en 1828 et 1829	109
Un épisode dans les colonies.	121
La queue du manteau de l'Impératrice.	136
Histoire des Trois Journées.	144
Une fête chez M. Ouvrard	157
Le duc d'Orléans.	169
Le duc de Chartres au collège de Henri IV.	171
Notice biographique sur le général Lafayette.	174
Rapprochement historique	190
Couvens de femmes au XVI ^e siècle.	201
Notice biographique sur le duc d'Orléans, roi des Français.	216
Les Voyageurs anglais en Italie.	217
La Saint-Barthélemi	265
Jacques II et Story.	279
Frédéric-le-Grand	321
Voltaire et Maupertuis.	353

MÉLANGES.

Procès bizarres.	11
Chronique du 3 juillet.	25
Chronique du 10 juillet.	49
Le Combat de taureaux	57
Distractions du docteur Hamilton	69
La retraite de Vidocq	72
Chronique du 17 juillet	80
Académie des Gourmands.	97
Chronique du 24 juillet.	113
Philippe, Gardel et Mme Dugazon.	129
Les Deux Cadavres.	185
Chronique du 14 août.	192
Sermon d'un Prêtre Irlandais.	205
Les Catacombes de Palerme.	212
Chronique du 21 août.	226
Le Géant canadien.	224
Lettres inédites de Diderot.	229
Les Animaux dilettanti.	236
Chronique du 28 août	238
La Jeune Fille	281
L'Espagnol et son Fils.	285
Chronique du 4 septembre.	288
Nouveaux détails sur Gaspard Hauser.	303
La Chasse au tigre.	307
Phénomène de l'ascension chez les araignées	311
Chronique du 11 septembre	313
Saint-Antoine et le Diable	342
Tribulations de Mylord Kitleping.	333
Les Chars à voile.	330
Chronique du 18 septembre.	344
Le Cochon salé de Dunmow.	363
Chronique du 25 septembre.	368

POÉSIE.

	PAGES.
Les Souvenirs d'Alfieri.	67
La Marche Parisienne.	154
Le Soldat blessé.	226
Le Patriote mécontent.	366

THÉÂTRES.

Françoise de Rimini. (<i>Français.</i>)	28
Manon Lescaut. (<i>Odéon.</i>)	29
L'Épée, le Bâton et le Chaussou. (<i>Variétés.</i>)	30
Le Sourniois. (<i>Ambigu.</i>)	30
M. Boudet.	52
Début de Mlle Habenech, au Théâtre Français.	52
Début de M. Perrot et de Mlle Leroux, à l'Opéra.	52
Début de M. Gustave à l'Ambigu	53
Fermeture du Gymnase	53
Les Clowns (<i>Nouveautés.</i>)	53, 164
La Revanche Conjugale ou le Bal Diplomatique. (<i>Français.</i>)	53
Troupe d'acteurs italiens.	53, 84, 163
Mme Catalani	54
Rossini	54
L'Envieux. (<i>Français.</i>)	83
Tragédies d'Alfieri.	84
Comédies de Goldoni	84
Comédies du comte Giraud	84
Paladini et Taddei.	84
Le Voyage par désespoir. (<i>Vaudeville.</i>)	84
Début de Frédérick Lemaître à l'Odéon	84, 228
Représentation d'Hernani à Bordeaux.	84
La Leçon de Dessin. (<i>Ambigu.</i>)	85
Statue de Corneille.	85
Aben-Humeya. (<i>Porte-Saint-Martin.</i>)	115
Le Mari de ma Femme. (<i>Odéon.</i>)	116
La Jeune Prude. (<i>Vaudeville.</i>)	116
Les Jockeys anglais ou les Courses d'Epsom. (<i>Variétés.</i>)	117
Jeffreys. (<i>Gaîté.</i>)	117
Guillaume Tell. (<i>Odéon.</i>)	164
La Lingère du Marais. (<i>Variétés.</i>)	165
La France au XV ^e siècle. (<i>Ambigu.</i>)	196
La Première Nuit. (<i>Porte-Saint-Martin.</i>)	228
La nouvelle salle du Gymnase	229
Une Faute. (<i>Gymnase.</i>)	242
La Contre-lettre. (<i>Nouveautés.</i>)	243, 317
Début de Mme Théodore au théâtre des Nouveautés.	243
Les Victimes cloîtrées. (<i>Porte-Saint-Martin.</i>)	244
Jeanne la Folle. (<i>Odéon.</i>)	291
La Barricade. (<i>Porte-Saint-Martin.</i>)	292
Début de Beauvallet au Théâtre-Français.	317
Le Jésuite. (<i>Gaîté.</i>)	317
Le <i>Te Deum</i> et le Tocsin. (<i>Gaîté.</i>)	318
La Prise de la Bastille. (<i>Cirque-Olympique.</i>)	318
Le Passage du Mont Saint-Bernard. (<i>Id.</i>)	318
Les Trois Journées d'un grand peuple. (<i>Français.</i>)	347

	PAGES.
Junius Brutus. (<i>Français.</i>)	347
Les Hommes du Lendemain. (<i>Odéon.</i>)	349
Le Congréganiste. (<i>Vaudeville.</i>)	371
Nobles et bourgeois. (<i>Odéon.</i>)	372
Le Marchand de la rue Saint-Denis. (<i>Nouveautés.</i>)	372
Le Jésuite retourné. (<i>Variétés.</i>)	373
Le Marchand de Bœufs. (<i>Gaîté.</i>)	373
Nouvelles diverses.	30, 52, 53, 84, 163, 165, 195, 196, 197, 229, 245, 316

ALBUM DES MODES ET DES SALONS.

TEXTE.

Visites aux magasins par la cour de Naples.	31
Bal de l'ambassadeur d'Espagne.	32
Deuil de la Cour.	55
Nouveaux ameublements	86
Représentations extraordinaires.	118
Modes de soirée et de promenades	166
La nouvelle cour.	198
Influence du luxe.	231
Revue des Modes.	248
Projets de Fêtes.	294
État des Modes.	319
Modes étrangères.	350
Couleurs, Étoffes, Bijoux, Ouvrages, etc.	56, 120, 200, 248, 320, 352

GRAVURES.

	NUMÉROS.
Modèles de chapeaux.	56, 72
Costume de bal.	58, 73
— de deuil.	55
— de promenade.	61, 75
— de soirée.	69, 53, 65
— de campagne.	57
— de visites du matin.	70, 67
— du soir.	68, 59
Demi-négligé.	66, 63
Négligé.	71, 76
Amazone.	62
Costumes d'hommes	54, 60, 64
Uniformes de la garde nationale.	74

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

DU

MERCURE DES SALONS.

ÉPISODES HISTORIQUES.

	PAGES
Le siège de Dresde.	5
Le souper de l'ex-roi de Westphalie.	20
Christine de Suède.	33
Mémoires d'un page de la cour impériale.	108
L'Étiquette de la cour de France au 15 ^e siècle.	140
Les Deux Fous.	196
Esquisse sur la vie du grand duc Constantin de Russie.	207
Conspiration de l'Opéra.	249
Georges I ^{er} d'Angleterre.	281
Le faux Duc de Normandie.	324
Mirabeau vendu.	377

NOUVELLES ET ANECDOTES.

L'île déserte. (Anecdote de la vie de lord Byron.).	41
Le Théâtre et le Boudoir.	44

II.

PAGES.

Une Nuit de Noces.	70
L'Inconnue.	100
Kathed et Eurélie ou les Deux Chiens noirs.	121
Une aventure près de Granville.	127
La Vendetta.	136
Lord Byron et lady B***.	153
L'Orphelin.	159
Une visite à sir Walter-Scott.	185
Isabelle ou le Pot de Basilic.	191
Le Déterreur de cadavres.	228
Anecdotes du temps passé.	290
La prima Donna.	301
Un Rêve ou un Souvenir.	313
Parny à l'île Bourbon.	345
Sortilège et Galanterie.	350
Le Duel.	361
L'Homme mystérieux.	389

LITTÉRATURE ET POÉSIE.

Les Consolations.	12
L'Académie franç. (M. de la Martine).	51

	PAGES.
Du Roman	232
Souvenirs poétiques	266
Les Petits Orphelins	358
Une Harmonie de M. de la Martine.	383

ALBUM DES MODES

ET DES SALONS.

Premières modes d'été. — Présen- tations à la cour	30
Visites aux magasins. — Modes de femmes	62
Longchamps. — Modes d'hommes.	87
Longchamps. — Chapeaux	118
Modes pour la campagne. — Sou- liers en crin.	150
Modes de soirée et de promenades du matin.	182
Soirée de M. de la Bouillerie	213
Spectacle de la cour	246
Arrivée du roi de Naples.	247
Soirée de Madame la Duchesse de Berry. — Modes d'hommes.	275
Bal du Duc d'Orléans.	310
Bal du Duc d'Orléans. — Tivoli.	342
Fêtes pour le roi de Naples. — Bijoux	374
Fêtes pour le roi de Naples. — Théâtres. — Bals champêtres.	405

VARIÉTÉS.

Détails sur le célèbre Goëthe.	16
La Loterie à Rome.	48
Concours de voitures à vapeur.	74
Notice sur une panthère apprivoi- sée.	78
Les têtes à Perruques.	96
Fragment.	164
Hyppolite Reynal	169
Vincent Zuccaro	171
Tofino	263
Le brick Restaurant	298
La Fourmi légionnaire	366

VOYAGES.

Naples	65
Tombouctou et Jenné; par M. Cail- lié	89
L'Antre des tigres.	102
Hospice pour les animaux à Su- rate	142
Un Bal à Constantinople	222
Les Juifs de Rome et le Cardinal	

	PAGES.
Della Genga	235
Jardins d'hiver en Prusse.	237
Impassibilité turque	239
Album de la Turquie d'Asie	260

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Manon Lescaut.	179
Nouvelles	341
ALLEMANDS. — Répertoire.	85
Ouverture.	179
Fidelio. — Mme Schreder	
Devrient	210
Nouvelles	271
FEYDEAU. — Danilowa	147
L'Auberge d'Auray. — Miss Smithson.	244
Attendre et Courir	308
Cloture	402
FRANÇAIS. — Retraite d'Armand.	59
Un An.	210
Nouvelles	272
ODÉON. — Christine.	26
Nouvelles	60
L'École du Pauvre	116
Jeanne la Folle	117
Ma Femme et ma Place	179
Le Vieux Mari.	308
Le Marchand de Venise.	340
GYMNASÉ. — L'Assurance.	60
Philippe.	148
Nouvelles	340
VARIÉTÉS. — Hernani.	29
La Mariée à l'encan.	117
Le Bal de l'Avoué.	117
Nouvelle Direction.	244
Le Quai aux Fleurs.	309
Les Brioches à la mode.	371
VAUDEVILLE. — Harnali.	27
Arwed.	60
Le Dernier Jour de Deuil.	212
Madame Grégoire	272
L'Oubli	402
NOUVEAUTÉS. — Le Mari aux neuf femmes.	29
Belle et Bossue.	86
Rafaël.	180
Nouveau Directeur	373
Une Nuit du duc de Montfort	403

TABLE DES MATIÈRES.

411

	PAGES.
PORTE ST-MARTIN. — Le Marchand	
de Venise.	60
Le Bigame.	211
Potier.	340
AMBIGU. — Le Mariage du défunt.	29
Tristine	181
Les Deux Soufflets.	341
Les Serfs Polonais.	403
GAIETÉ. — Le couvent de Tonning-	
ton	245
Les Massacres	404
FRANCONI. — Le Déluge.	373
DIORAMA. — Vue de Paris.	273
NÉORAMA. — Westminster.	274
TIVOLI. — Ouverture.	274

CHRONIQUES.

PAGES.	
AVRIL.	
3.	22
10.	55
17.	82
24.	112
MAI.	
1 ^{er}	144
8.	176
15.	207
22.	241
29.	268
JUIN.	
5.	305
12.	354
19.	368
26.	399

GRAVURES.

NUMÉROS.	NUMÉROS.
Costumes de bal	27
— de bal du matin.	48
— de soirée.	28-37-51
— de petite soirée.	45
Modèles de chapeaux	30-38-47
Costumes de visites	31-39
— de mariée.	29
Costumes d'hommes	36-41-50
— habillés.	42-44
— de campagne.	43
— de promenade	31-39-46
— demi-négligés.	32-40
— d'enfans.	34-52
— de fantaisie.	35-52

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Souriet brevetée de son A. R. M^{me} la D^{uchesse} d'Orléans
 rue de Monsigny N^o. 1. Robe de Chay, Cachemire bordé en soie.





Le mercure des Salons.

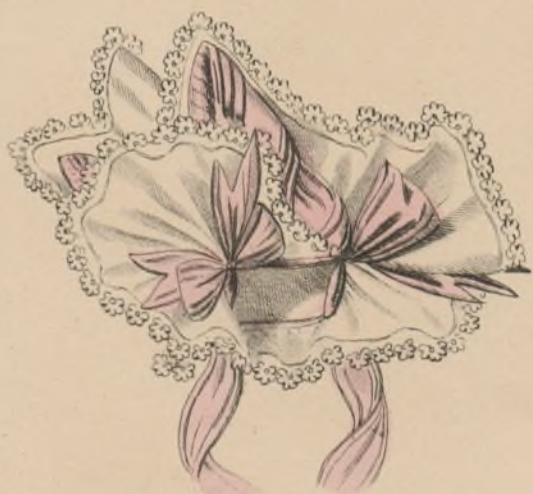
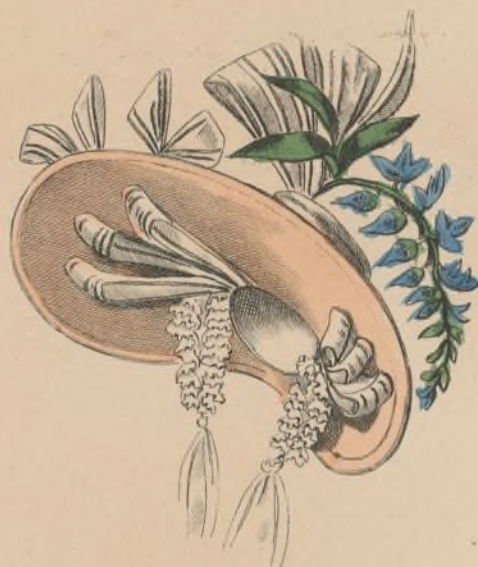
Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 1^{re} Habit à boutons d'or ciselés, Gilet de soie broché, Pantalón de Casimir. 2^e Habit à
 plus de Redingote, Pantalón satin de laine.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
 Chapeau de paille d'Italie orné d'une branche de Méléle. Redingote en Batiste de laine brodée
 façon de M^{lle} Delanoue rue des filles St Thomas N^o 27.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 1. Chapeau de gros de Naples 2. Chapeau de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Seariot rue de
 Monigny N^o 4. 3. Bonnet de tulle des M^{mes} de M^{me} Payan rue Montmartre N^o 67.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Capote en paille de riz des M^{mes} de M^{me} Célianne, Robe en mousseline d'Ispahan façon
 de M^{lle} Delancue rue des filles St Thomas N^o 77. Schal en Crêpe de Chine des M^{mes} de
 la Providence rue de Richelieu N^o 93.



1830.

Modes de Paris.

N^o 58.



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 Coiffure à la Chinoise exécutée par M^{re} Croizat rue de Valenciennes. Robe d'organdi Brodée en
 laine des M^{rs} du grand Parc rue St^e Honoré. N^o 248.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille de riz des M^{mes} Céline, Robe de mousseline des Indes brodée
 des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Paix N^o 20. Cachemire des Indes.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en feutre. Ras, Redingote Violette de Parme à boutons de métal bombés et façonnés
 Pantalons de Coutil Russe. Chemise en mousseline de Perse.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en gros de Naples. Robe de gros de Naples garnie en passementerie façon de M^{me} Michel
 rue de Richelieu N^o 87.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens, N^o 2¹, près le passage de l'Opéra.
 Habit d'Amazone Gilet Censet, des Magasins de Cior-Cury, 1^{er} Tailleur pour les Enfants,
 Rue Neuve des Petits Champs, N^o 13, Chapeau Napolitain, de Colas 3^{me} Chapelier, Palais
 Royal, Galerie d'Orléans, N^o 6.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de mousseline façon de M^{me} Boussard rue Pelletier N^o 17. Chapeau
 de gros de Naples.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Habit, Redingote à Collet Echancri Gilet boutonnant jusqu'en haut, Pantalons de Coutil Chapeau à poil ras





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille de riz Robe en gaze Popeline brodée façon de M^{lle} Faure et rue St. Joseph N^o 10





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille de riz, Robe de mousseline à fleurs Exotiques des Indes de Burty rue de Richelieu N^o 89.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Seariot rue Meneugny N^o 2. Canexou en gros de Tour.
 Jupen en mousseline.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille d'Italie. Canezou de mousseline brodée des *M^{ons} de la belle*
Anglaise rue de la Paix N^o 20.



1830

Modes de Paris.

N^o 69.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Coiffure Exécutée par M^{lle} Croizat rue de l'Odéon N^o 33. Robe de gaze Popeline.





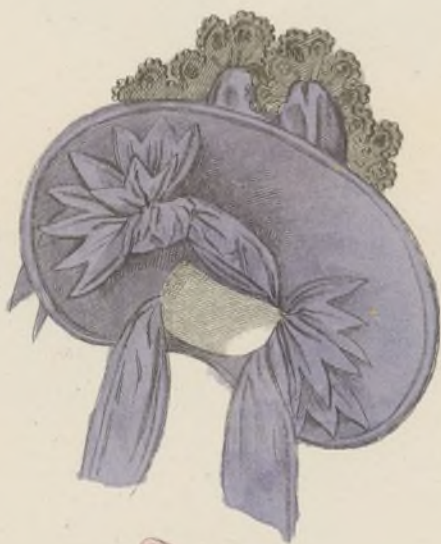
Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 6. 2. près le passage de l'Opéra.
 Capote de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Cellane, Robe et Canezou en mousseline des Indes
 brodée des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Paix N^o 20.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 21 près le passage de l'Opéra
 Bonnet de blonde. Reineir de mousseline brodée des M^{rs} de la Belle Anglaise rue de la Paix N^o. 20.





Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 2 1/2 près le passage de l'Opéra
 1 Chapeau de Crêpe 2 Chapeau de Satin 3 Bonnet en application d'Angleterre des M^{mes}
 de M^{me} Minette rue de Rivoli N^o 34.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
*Coffure Exécutée par M^r Nardin Robe d'Organdi, Ceinture en gros de Naples
 brochée des M^{rs} de M^{rs} Fagelin rue de Richelieu N^o 93.*



Boul
1^{er} Lig
beaudrier
Buffetier



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N° 2. près le passage de l'Opéra.

1^{re} Fig. garde à Cheval, schakos ayant la forme d'un rouleau, Deste bleu, Ciguillottes contre Epaulette, et baudrier en argent. 2^{me} fig. Grenadier Bonnet en poil, habit bleu 3^{me} fig. Chasseur, schakos, habit bleu Buffetorie blanche. 4^{me} fig. même Costume que la première.

Ayuntamiento de Madrid



B
P
rue



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Redingote en mousseline des Indes brodée doublée en florence des M^{mes} de M^{me} Minetti
 rue de Rivoli. N^o 34 Chapeau de Crêpe.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Habit à Collet fermé. Gilet à schall. Pantalon garni de bandes de Velours assorties.





